

INNOCENT III

ET LE QUATRIÈME CONCILE DE LATRAN.

Le 19 avril 1213, la chancellerie d'Innocent III expédiait du palais de Latran une circulaire¹ qui conviait la chrétienté entière au concile œcuménique², dont l'ouverture devait avoir lieu le 1^{er} novembre 1215. Tel était du moins le terme assigné alors aux clercs et aux laïques³. Deux ans et demi de préparatifs ! Ce

1. C'est l'encyclique *Vineam Domini Sabaoth*. Voir l'exemplaire adressé à la province de Vienne dans Migne, *Patrol. lat.*, 216, col. 823-827. Il se trouve au registre VIII d'Innocent III, fol. 142 r°-144 r°. Cf. Potthast, n° 4706, qui cite un exemplaire adressé au clergé allemand et le fait suivre de la liste interminable des provinces, des évêchés et des puissances laïques auxquels est expédiée la même convocation ; mais, dans le registre du Vatican, cette liste ne se trouve qu'à la suite de l'exemplaire de Vienne. Sous le n° 4707, Potthast mentionne un autre exemplaire adressé à la province de Magdeburg et se réfère à tort, pour celui-ci, à l'édition des lettres d'Innocent III de Baluze, t. II, p. 256, et à Migne, 216, col. 823 ; ces deux éditions ne donnent que le texte viennois. Notons (Potthast, 4708) un texte de la même circulaire expédié au clergé de Hongrie. Ces deux derniers exemplaires ne se trouvent pas dans le registre d'Innocent III ; on ne les connaît que par des expéditions. Observons, enfin, que la liste des provinces et évêchés est plus complète dans l'édition Bosquet (p. 558) que dans celle de Migne. — Cf. les *Annales* de Ceccano (Pertz, t. XIX, p. 300). « 1213. Dominus Iannocentius tertius papa cum fratribus suis cardinalibus constituit et ordinavit concilium et misit litteras per omne seculum, ut omnes qui debebant interesse concilio, in tertio anno in mense novembri parati essent Romae. » — Voir aussi la *Chronique* d'Ursberg (Pertz, *Mon. Germ.*, t. XXIII, p. 374). « Tercio pro coadunando generali concilio litteras per orbem transmisit. Sed istarum exemplar ponemus. Delatae fuerunt istae litterae anno Domini 1213, tempore Paschali, quarum exemplaria sunt haec ut, etc. »

2. On remarquera ce qu'a dit Mathieu de Paris de la périodicité des conciles œcuméniques (Pertz, t. XXVIII, *ex Chronicis majoribus*, p. 256). « Scriptum est quod non deberet de jure concilium generale celebrari nisi semel infra 50 annos, quod est spacium clausum jubileo. Anno enim jubileo vel infra tempus contentum infra annos 50 semel celebrari habet generale concilium in quo omnia habent reformari et in bono statu solidari. »

3. Pertz, t. XXIII, p. 475, *Emonis chronicon*. « Sic namque scripsit domi-

n'était pas de trop pour la réussite d'une opération aussi gigantesque que celle qui devait amener aux pieds du pape toute l'Europe et une partie de l'Asie. La lettre de convocation était adressée à tous les archevêques, évêques, abbés et prieurs, aux chefs des grandes congrégations religieuses indépendantes, Cîteaux, Prémontré, l'Hôpital, le Temple, et à tous les rois, du moins à ceux qui n'étaient pas excommuniés au moment de l'envoi de la circulaire : Jean Sans-Terre et Otton de Brunswick, alors en guerre avec Rome, ne furent naturellement pas convoqués. Innocent III voulait que cette consultation de la chrétienté fût aussi étendue que possible, et la circulaire du 19 avril ne laisse à cet égard aucun doute sur ses intentions.

Tout le clergé doit se rendre à Rome. Les archevêques et les évêques convoqueront eux-mêmes, au nom du pape, tous les chapitres. C'est à peine s'il restera, dans chaque province archiépiscopale, un ou deux évêques, pour les nécessités du sacerdoce et l'expédition des affaires. La comparution personnelle est de rigueur : ceux qui auront une raison valable de s'abstenir sont tenus de se faire représenter¹. Personne n'a le droit de se dérober à cette obligation : n'en pas tenir compte, c'est s'exposer aux peines canoniques. Et qu'on n'objecte pas, pour manquer à son devoir, les guerres qui divisent la chrétienté et l'insécurité des routes. « Dieu fera un signe, et les obstacles disparaîtront. » D'ailleurs, plus les périls sont grands, plus il est indispensable d'avoir recours, pour s'en défendre, à un remède proportionné. On ne se déciderait jamais à naviguer, si l'on voulait attendre, pour s'embarquer, que les flots cessassent d'agiter la mer.

Innocent III condamne ainsi, d'avance, toute défaillance, toute défection. Mais pourquoi veut-il que le monde chrétien se vide pour venir à Rome, et que la société ecclésiastique surtout apparaisse groupée tout entière sous la main de son chef? C'est d'abord parce que l'affluence des sujets est la mesure

nus papa : « Taliter vos preparetis quod a presenti incarnationis 1213 anno usque ad duos annos et dimidium, prefixis vobis pro termino kalendis novembris. »

1. Cf. Roger de Wendover, *Flores historiarum* (éd. Howlett, t. II, p. 138). « Eodem anno vocati sunt a papa Innocentio Rome ad concilium generale prelati universalis ecclesie, patriarche scilicet, archiepiscopi episcopi, primicerii, archidiaconi, decani cathedralium ecclesiarum, abbates, priores, Templarii et Hospitalarii, ut comparerent in presentia domini pape in urbe Roma, in kalendis novembris, sicut canonicam volunt effugere ultionem. »

de la puissance du maître¹. Un concile oecuménique est pour un pape du moyen âge ce qu'une assemblée plénière de la féodalité vassale est pour un roi ou pour un empereur. Pour qu'il y ait succès, il faut qu'il y ait foule et qu'on s'écrase. On verra qu'à cet égard le but des organisateurs du quatrième concile de Latran a été pleinement atteint. L'assemblée européenne de 1215 a été le signe visible, éclatant, de la suprématie spirituelle et temporelle conquise sur le monde par la monarchie romaine, telle que l'avait faite Innocent III. Mais il y a autre chose. Le programme du concile comportait des résolutions à prendre d'une telle importance qu'il fallait que l'universalité des fidèles fût là pour donner les sanctions nécessaires.

Ce programme, le pape en a indiqué lui-même les points essentiels dans sa circulaire, et tout ce que disent les chroniqueurs contemporains des mobiles qui l'ont déterminé et du mode de préparation du concile, c'est à cette circulaire même qu'ils l'ont visiblement emprunté². Innocent III affirme donc qu'il a toujours, au fond de son âme et avant tout, désiré deux choses : le recouvrement des lieux saints et la réforme de l'Église. Ce sont là les deux nécessités auxquelles il faut pourvoir d'urgence, attendu que le péril est grand.

1. L'auteur de la Chronique de Saint-Pierre d'Erfurt (Pertz, t. XXX, p. 384) le dit expressément. « Innocentius papa ut vires Ecclesie metiretur, ad cunctas orbis partes eciam remotiores, apostolica accinctus magnanimitate, dirigit apices preceptivos, etc. »

2. Voir, entre autres textes, celui du Mémorial de frère Walter de Coventry (éd. Stubbs, t. II, p. 244). « 1213. Hiis temporibus inspiravit Deus pape Innocentio ut de subventionibus Terrae Ierosolymitanae necnon et universae ecclesiae promotione solito sollicitius curam gereret. Nam quoniam predecessores sui unusquisque tempore suo Terrae Sanctae succursum procuraverat absonum videretur si ipse in bono proposito minus fervens inveniretur, qui nec potentia quoquam eorum minor erat nec industria. Preterea recolebat quod diebus suis heresis caput levaverit, quod multi principes excommunicati fuerint, et multae terrae interdictae et vix fieri poterat quin inter hec multa succreverint in vinea Domini que evangelica securi necesse esset succidi. Decrevit igitur generale concilium propter jam dicta celebrare, et hac causa in omnes partes orbis Romani a latere suo viros transmisit industrios, qui et verbum de subventionem Terre Sancte facerent et que corrigenda viderentur explorarent. » Cf. la Chronique de Raoul de Coggeshall (éd. Stevenson, p. 167). « 1213. Dominus papa archiepiscopos et episcopos, abbates, priores, archidiaconos et decanos totius Christianitatis anno gracie 1215 calendis novembris Romam venire precepit, ubi generale concilium celebrare disponit. Dominus papa per singula regna Christianitatis singulos cardinales et legatos destinavit, ut ad succursum Terre Sancte personas, arma et pecuniam colligerent. »

La réforme de l'Église s'impose, parce que l'hérésie est devenue menaçante, et la circulaire insiste beaucoup sur ce danger. Il est signalé dès la première phrase, si bien qu'on serait tenté d'y voir la raison décisive de la convocation du concile. « Des bêtes malfaisantes et variées ravagent la vigne du Seigneur, et leur œuvre de destruction a réussi au point que cette vigne est devenue, pour une grande partie, un champ d'épines ; gagnés par l'infection, les ceps ne produisent plus, au lieu de raisin, qu'un fruit dégénéré. » « Le concile, ajoute le pape un peu plus loin, devra donc éliminer l'hérésie et fortifier la foi ; mais il devra aussi réformer les mœurs, extirper les vices, planter les vertus, corriger les excès. Il lui faudra aussi apaiser les discordes, établir la paix, réprimer la tyrannie et faire prévaloir partout la liberté¹. »

On remarquera la difficulté et l'immensité d'un pareil programme. L'ambition de ceux qui l'ont rédigé ne se borne pas à vouloir supprimer l'hérésie, ce qui était déjà une besogne énorme : elle se propose encore de régénérer l'humanité, en la moralisant et en la pacifiant. Rien de moins. Le concile sera le tribunal suprême ou tous les démêlés qui divisent la chrétienté seront résolus dans la paix. Il sera aussi le grand ressort du progrès social, puisque ses décrets auront la vertu de faire disparaître l'oppression et de rendre les hommes libres et heureux. Ce dernier point était la part de chimère ou d'idéal irréalisable offerte à l'imagination des foules. Mais il est certain que les questions les plus brûlantes de la politique contemporaine allaient être posées, agitées et plus ou moins résolues devant les membres du concile ; ceux-ci se trouvaient transformés, pour la circonstance, en un vaste aréopage d'arbitres internationaux.

Ce n'était pas là sans doute le principal souci du pape. Sa grande préoccupation était la reprise de Jérusalem par la guerre portée chez les musulmans de Syrie ou d'Égypte, idée fixe et obsédante chez Innocent III². Décréter et organiser la croisade, telle doit être à ses yeux l'œuvre essentielle du concile de

1. Migne, *Patrol. lat.*, 216, col. 824. « In quo ad extirpanda vitia et plantandas virtutes, corrigendos excessus et reformandos mores, eliminandas hereses et roborandam fidem, sopiendas discordias et stabiliendam pacem, comprimendas oppressiones et libertatem fovendam. »

2. Voir notre récente publication *Innocent III ; la question d'Orient* (Paris, Hachette et C^{ie}, 1907). La lettre du pape aux barons anglais contenue

Latran. Cela ressort et de toute sa correspondance des années 1213 et suivantes et des termes mêmes de la circulaire du 19 avril. Il s'agit, avant tout, d'amener les princes et les peuples chrétiens, clercs et laïques, à prendre les mesures nécessaires pour secourir la Terre-Sainte. Et l'espace de deux ans et demi qui sépare la convocation du terme fixé pour la réunion du concile doit être employé à préparer l'expédition. La circulaire annonce l'envoi dans toutes les provinces de légats ou de nonces pontificaux chargés d'agiter les masses chrétiennes, de susciter les prises de croix et de recueillir les fonds destinés à réaliser l'entreprise. En attendant que l'heure du concile soit venue, les archevêques et autres prélats visés par la lettre de convocation auront le devoir de faire une enquête approfondie. Elle portera sur les besoins de leur province, sur les corrections et les réformes jugées par eux nécessaires, sur les voies et moyens propres à assurer le succès de la croisade. Les résultats de cette enquête, soigneusement rédigés par écrit, seront apportés et concentrés à Rome pour servir de base aux discussions et aux décisions de l'Assemblée.

L'appel adressé par Innocent III à l'Europe chrétienne produisit l'effet attendu. L'année 1215 arriva enfin, et dès le printemps, dans tous les pays, clercs et laïques prirent le chemin de Rome.

L'affluence fut énorme¹, comme semblent le prouver certains faits divers recueillis par les chroniqueurs. D'après les Annales anglaises de Melrose², la foule était tellement dense et serrée qu'un évêque fut étouffé et mourut. « Le pape, dit le chroniqueur, jura par saint Pierre qu'il lui ferait faire un mausolée en marbre ». Au dire d'un moine de Saint-Martial de Limoges³, ce ne fut pas un évêque, mais trois évêques qui périrent écrasés. Et nous trouvons sur ce point une information plus circonstanciée dans une chronique, de date très postérieure à l'évène-

ment dans Roger de Wendover (éd. Howlett, t. II, p. 145) dit formellement : « In concilio generali quod ad expediendum crucis negotium principaliter intendimus celebrare. »

1. Pertz, t. XXVI (*Annales de Jumiège*). « 1215, Innocentius papa III celebravit concilium in ecclesia Lateranensi, quantum nunquam fuit antea celebratum, in quo convenerant excellentiores et literiores persone ecclesiastice totius christianitatis, ut orbis in eo contineri videretur. »

2. Pertz, *Mon. Germ.*, t. XXVII, p. 438.

3. *Ibid.*, t. XXVI, p. 436.

ment, mais qui reproduit les données de textes contemporains, la *Chronique de Saint-Bertin* de Jean Lelong¹. « C'est le jour de la première séance du concile, tenue dans la basilique du Latran, que l'archevêque d'Amalfi, tomba dans la presse et fut foulé aux pieds. Dans la seconde séance, un autre archevêque fut étouffé. » A cet égard, l'affirmation la plus caractéristique se trouve dans la chronique récemment éditée de Saint-Pierre d'Erfurt². « Grands et petits, des milliers d'hommes traversent la mer immense pour se rendre à la convocation du pape. Aurait-on voulu seulement compter les archevêques ? Leur nombre était tel qu'on ne pouvait le calculer. » Ici, le moine allemand exagère, comme on le verra tout à l'heure; mais ce qu'il ajoute est curieux : « Il y eut une telle poussée de la multitude que des évêques, des abbés et *beaucoup d'autres personnes* exhâlèrent en plein concile leur dernier soupir. Au lieu de rendre leurs comptes au pape, ils les rendirent à Dieu. »

Sur la composition du concile et le nombre des prélats de catégories diverses qui y assistèrent, les chroniqueurs contemporains d'Innocent III fournissent, avec plus ou moins de détails et sauf des variations de peu d'importance, des renseignements à peu près les mêmes, quelle que soit la patrie de l'écrivain, et qui sont conçus dans des termes presque identiques. Ceci s'explique très simplement. Les annalistes de ce temps n'ont fait que reproduire, *in extenso* ou en abrégé, une pièce officielle qui faisait partie du protocole du concile³. Chacun des membres de l'assemblée put en avoir une copie. Ce document, émané de la chancellerie pontificale, et qui a servi de base à tous les récits contemporains sur la tenue du concile, était ainsi formulé : « L'an de l'incarnation 1215, le saint concile universel a été célébré à Rome, dans l'église du Sauveur, appelé constantinienne (c'est la basilique de Saint-Jean de Latran), au mois de novembre, sous la présidence du seigneur pape Innocent III, l'année dix-huitième de son pontificat. A ce concile prirent part 412 évêques. Parmi eux,

1. Pertz, *Mon. Germ.*, t. XXV, p. 831.

2. *Ibid.*, t. XXX, p. 384. « Denique, sub pressura multitudinis, episcopi, abbates et *quamplures alii* novissimum in concilio spiritum exhalaverunt, non pape, sed Deo reddituri rationem. »

3. Ceci a été pleinement démontré par Ed. Winkelmann, *Philipp von Schwaben und Otto IV von Braunschweig*, t. II (1878), p. 513, *Erläuterung XIV (Vom Protokolle der Lateran-Konzils, 1215)*. Voir les nombreux textes qu'il a cités et dont on pourrait encore accroître la liste.

deux des principaux patriarches, celui de Constantinople et celui de Jérusalem. Le patriarche d'Antioche, gravement malade, n'a pas pu venir, mais s'est fait représenter par l'évêque de Tortosa. Le patriarche d'Alexandrie, dont le siège est compris dans un état sarrasin, a fait ce qu'il a pu : il a envoyé à sa place un diacre, son frère. Le chiffre des prélats et des archevêques présents s'éleva à 71 ; celui des abbés et des prieurs au delà de 800. On n'a pu calculer avec certitude le nombre des personnes chargées de représenter les archevêques, les évêques, les abbés, les prieurs et les chefs de chapitre absents. Il faut y ajouter enfin la multitude considérable des représentants des pouvoirs laïques : roi de Sicile, élu empereur des Romains (Frédéric II), empereur de Constantinople, roi de France, roi d'Angleterre, roi de Hongrie, roi de Jérusalem, roi de Chypre, roi d'Aragon, autres princes et barons, cités et autres lieux¹. »

Si brève qu'elle soit, cette énumération a son prix. On y voit, entre autres choses, que le concile ne comprenait pas seulement tout le clergé catholique d'Europe et d'Asie, mais que tous les gouvernements laïques, depuis les empires et les royautes jusqu'aux gouvernements municipaux, *civitates et alii loci*, sans compter ceux des princes féodaux, y furent représentés. De sorte que, dans ces assises solennelles de la chrétienté, tous les éléments sociaux de quelque importance avaient leur place.

Tout de même, le communiqué officiel de vingt lignes qui a été traduit plus haut ne suffit pas à satisfaire la curiosité de l'historien. Supposons que la cour de Rome ait fait alors rédiger une sorte d'état de présence mentionnant toutes les seigneuries ecclésiastiques et laïques représentées au concile par leurs titulaires ou par leurs procureurs, quelle mine de renseignements précis et quelle aubaine pour les érudits ! Par malheur, si ce catalogue général a été dressé, ce qui paraît fort douteux, il ne nous en est parvenu qu'un fragment : la liste des 400 et quelques archevêchés et évêchés dont les représentants prirent part aux séances. Cette liste se trouvait dans le registre de la correspondance d'Inno-

1. Une addition à la Chronique d'André de Marchiennes (Pertz, t. XXVI, p. 213) constate la présence de cinq cardinaux-évêques, de neuf cardinaux-prêtres et de six cardinaux-diacres. C'est la seule indication de ce genre que fournissent les sources annalistiques qui ont reproduit la liste brève protocolaire. Elle a été empruntée sans doute à la liste détaillée des évêques présents dont nous allons parler ; mais ces chiffres ne concordent pas tout à fait avec ceux qu'on trouve dans ce dernier document pour les cardinaux.

cent III relatif à la dix-huitième année du pontificat, registre qui a disparu depuis le xiv^e siècle¹. Nous l'avons publiée pour la première fois, d'après un manuscrit de Zurich, dans le *Journal des savants*, avec un commentaire².

Sans parler de l'intérêt qu'offre cette liste, pour le détail de l'histoire et de la géographie historique, elle nous montre, groupés autour d'Innocent III et des cardinaux, les archevêques et évêques de tout l'Occident et d'une partie de l'Orient chrétien. L'Empire byzantin, les États latins de Syrie, l'Allemagne, la France proprement dite, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, l'Espagne, le Portugal, la Provence et le royaume d'Arles, c'est-à-dire la France du Midi, la Pologne, la Hongrie, la Dalmatie, la Sardaigne, l'Italie et la Corse, la Sicile et l'île de Chypre y sont tour à tour l'objet d'une énumération instructive. Mais on peut se convaincre facilement, d'abord que ces différents pays ont eu, au concile de Latran, une représentation fort inégale, et ensuite que, somme toute, malgré les invitations pressantes d'Innocent III, un grand nombre d'évêchés n'avaient pas répondu à son appel. L'Italie, la France, les Îles britanniques ont largement

1. H. Denifle, *Die päpstlichen Registerbände des 13 Jhs. und das Inventar derselben vom J. 1339*. Voir surtout *Exkurs über einzelne Registerbände, besonders jene Innocenz III.*, dans l'*Archiv für Literatur und Kirchengeschichte des Mittelalters*, t. II, 1886.

2. *Journal des savants*, octobre 1905, p. 557 et suiv. Nous n'avions pu prendre à Zurich, en passant, qu'une copie, un peu hâtivement faite, de cette liste si intéressante à tous égards, qui se trouve au fol. 46 du manuscrit C. 148 de la bibliothèque cantonale. Le Dr Werner, de Zurich, en a donné, dans le *Neues Archiv* de 1906 (t. XXXI, fasc. 3), p. 584, une nouvelle édition. Il y améliore sur quelques points nos lectures en faisant observer que, si cette longue nomenclature était en effet inédite, elle n'était pas absolument inconnue des érudits qui avaient écrit sur la bibliothèque de Zurich. Il est certain, en tous cas, que les historiens en ignoraient l'existence et n'en avaient fait, avant nous, aucun usage, comme l'a remarqué M. Holder-Egger dans les quelques lignes qu'il a consacrées très aimablement (*Neues Archiv*, t. XXXI, p. 259) à ce qu'il appelle « notre découverte ». La liste de Zurich, que M. Werner a rapprochée avec raison du document connu sous le nom de *Provinciale* de Tancrede, ne se trouve plus, selon toute vraisemblance, qu'à l'état d'exemplaire unique. L'auteur de l'article du *Neues Archiv* a donné sur la composition du manuscrit C. 148 tous les renseignements désirables : il a même reproduit le texte de la lettre d'Innocent III au Soudan d'Égypte, que nous avons publié d'après ce même manuscrit, ce qui était sans utilité aucune, puisque le texte qu'il en donne ne diffère en rien de celui que nous avons transcrit; mais il n'a pas reproduit le commentaire par lequel nous avons justifié l'intérêt de cette publication, qui complète heureusement une des lettres les plus curieuses que contienne la collection des registres d'Innocent III.

donné. L'Allemagne beaucoup moins, ce qui s'explique par l'état intérieur de ce pays toujours divisé par le schisme, par la lutte des guelfes et des gibelins, la rivalité d'Otton de Brunswick et du jeune Frédéric. Du côté de l'Orient, empire byzantin et Syrie chrétienne, il n'est guère venu que des archevêques et quelques évêques, latins d'origine. Les évêques grecs, si nombreux, ne se sont pas dérangés; car l'œuvre d'assujettissement et d'assimilation religieuse entreprise par Innocent III dans le monde hellénique soumis à l'empire latin avait échoué à peu près complètement¹. Le désir, exprimé par le pape dans sa circulaire, de voir le personnel épiscopal du monde entier affluer au Latran, dans une proportion telle qu'il ne restât en place qu'un ou deux évêques par archevêché, était encore bien loin d'être satisfait.

Pour compléter les renseignements que nous apporte la liste de Zurich, il faut recourir aux données trop clairsemées que nous trouvons dans les chroniques, sur le voyage de tel évêque ou de tel abbé, parfois même, mais ceci est beaucoup plus rare, sur leur attitude au concile. Voici, par exemple, l'archevêque de Spalato, Bernard. Il est vieux, paralytique, affligé d'un tremblement nerveux de tous les membres; il a presque perdu l'usage de la parole, si bien que devant les visiteurs qui lui ont demandé audience il lui arrive « de pleurer amèrement »². Ce malade se croit obligé, du moment qu'il est encore vivant, d'aller à Rome et d'assister au concile. A son retour, c'est à peine s'il est capable de dire quelques mots au peuple et au clergé réunis, sur le grand événement auquel il a pris part. Un de ses suffragants, l'évêque de Trau, fut obligé de faire son office. Pendant deux jours, il lut et commenta quelques-uns des canons que le concile avait promulgués.

Le chroniqueur de l'église de Liège nous raconte, lui, une singulière histoire³. L'évêque de Liège, Hugue, qui était un puissant souverain féodal, prit place parmi les prélats, le jour de la première séance du concile, mais vêtu comme un comte, avec le manteau, la tunique écarlate et, sur la tête, un chapeau vert. Dans la seconde séance, il apparut habillé comme un duc, avec une chape à manches, de couleur verte. A la troisième séance, on le vit enfin en évêque, avec la mitre. Pourquoi cette

1. Voir les chapitres III et IV de notre *Innocent III; la question d'Orient*.

2. Pertz, t. XXIX, *Ex Thomae historia pontificum Spalatinorum*, p. 577.

3. Pertz, t. XXV, *Gesta episcoporum Leodiensium abbreviata*, p. 134.

variété de costumes ? C'est que le pape avait convoqué les souverains laïques en même temps que les princes d'églises et que l'évêque de Liège cumulait les titres de duc et de comte avec sa dignité de prélat. Pendant qu'il était à Rome, un évêque de la région romaine vint lui faire visite, et se recommanda, lui et les siens, à sa bienveillance, « Quelle est la population de votre diocèse, lui demanda Hugue ? — Seigneur, lui répondit l'Italien, il comprend à peu près un millier d'hommes. — Eh bien ! moi, reprit Hugue, j'en ai plus de cent mille. » Ce grand seigneur partit de Rome, emportant, comme cadeau du pape, une lame de Jésus-Christ et une articulation de saint Paul.

L'abbé de Waulsort, Garnier, eut moins de chance. Après avoir pris part à tous les travaux du concile, il partit de Rome gravement malade et ne revint chez lui que pour mourir¹. Nous savons de même que Chrétien, l'abbé de Saint-Trond, en Belgique², l'abbé anglais d'Evesham, Raoul³, l'abbé de Prémontré, Gervais⁴, etc., furent parmi les assistants. La *Chronique* de Richard de San-Germano⁵ a noté aussi la présence de l'abbé du Mont-Cassin, Étienne, ancien camérier du pape. Elle ajoute qu'il resta à Rome tout le mois de novembre jusqu'aux quatre temps de la fête de Noël, c'est-à-dire à la fin de décembre, et que non seulement il défraya de tout les gens de sa suite, mais qu'il tenait table ouverte pour tous les étrangers qui se présentaient.

Il est beaucoup plus difficile d'être renseigné sur la représentation des gouvernements laïques, rois, féodalité et communes. Aussi faut-il savoir gré à l'annaliste génois, Ogerio Pane, d'avoir signalé⁶ le départ pour Rome de l'archevêque de Gênes, Otton. Il s'embarqua sur trois galères, où avait pris place, avec beaucoup de clercs et de laïques, le consul génois, Manuel, délégué par la puissante commune. On apprend aussi, par l'auteur des *Annales guelfes de Plaisance*⁷, que beaucoup de républiques

1. Pertz, t. XIV, *Historia Walciodorensis monasterii*, p. 539.

2. Ibid., t. X, *Gestorum abbat. Trudonensium continuatio* 3, pars II, p. 393.

3. Ibid., t. XXVII, ex *Chronico Eveshamensi*, p. 425.

4. Ibid., t. XXVI, ex *Anonymo Laudunensi*, p. 457.

5. Éd. Gaudenzi (*Ignoti monachi Cisterciensis S. Mariæ de Ferrara Chronica et Ryccardi de Sancto Germano chronica priora*, dans les *Monumenti storici della Società napoletana di storia patria*), p. 89-90. D'autre part, la présence de l'abbé de Prémontré, Gervais, est attestée par l'Anonyme de Laon (Pertz, t. XXVI, p. 456).

6. Pertz, t. XVIII, *Ogerii Panis Annales*, p. 136.

7. Ibid., t. XVIII, *Annales Placentini Guelfi*, p. 431.

lombardes furent représentées sur l'invitation du pape : d'une part, Milan, Plaisance et leur parti ; de l'autre, Crémone, Pavie et leurs adhérents. Le même chroniqueur ajoute ce détail que, lorsque l'évêque de Parme, une fois les opérations du concile terminées, revint à Plaisance, avec les ambassadeurs de cette commune, dans les premiers jours de janvier 1216, il leva, de la part du pape, l'interdit dont la cité de Plaisance avait été frappée, sans doute parce qu'elle avait pris parti avec Milan pour Otton de Brunswick contre Frédéric II. Ces deux dernières informations corroborent donc l'indication générale fournie par les documents officiels du concile. Un certain nombre de députations municipales vinrent, d'Italie tout au moins, pour prendre part à la grande assemblée.

On y vit aussi, avec les délégués des royautes européennes, un certain nombre de seigneurs et de hauts barons ; des chroniqueurs contemporains attestent la présence à Rome des principaux acteurs de la tragédie albigeoise : le comte de Toulouse et son fils, le comte de Foix, le seigneur d'Anduze, le représentant du vicomte de Béziers, etc.¹. Et il est probable que tous les grands personnages de la féodalité européenne, intéressés dans les procès que le concile avait à juger, se trouvèrent réunis au Latran en même temps que les prélats de leur pays. Le monde entier était là.

Il va de soi que la basilique de Saint-Jean de Latran, quelles que fussent ses dimensions, ne pouvait contenir une telle multitude de délégués. C'est dans cette église qu'eurent lieu les trois sessions solennelles où furent promulgués les canons et où les affaires litigieuses les plus importantes reçurent leur solution définitive, le 11, le 20 et le 30 novembre 1215². Mais il est certain que nombre de séances préparatoires furent tenues, comme nous le démontrerons plus bas, avant les trois grandes assemblées et dans les intervalles d'une semaine qui les sépa-

1. Le fait est notoire, non seulement par l'attestation formelle du chroniqueur Guillaume de Puylaurens (éd. Beyssier, ch. xxiv, dans *Bibl. de la Faculté des lettres de Paris, Troisièmes mélanges d'hist. du moyen âge publ. sous la direction de M. Luchaire* (1904), p. 140), mais encore par la *Chanson de la croisade* et par l'Anonyme de Laon (Pertz, t. XXVI, p. 456).

2. Sur ces dates, voir les textes cités par Potthast, *Regesta pontificum romanorum*, t. I, p. 437 ; mais il y manque le plus important de tous à ce point de vue, la Chronique de Richard de San-Germano telle que l'a éditée le professeur Gaudenzi, en 1888, d'après un manuscrit de Bologne.

rèrent. D'après la Chanson de la croisade des Albigeois, on discuta avec Innocent III, dans le jardin même du palais et sur le parvis. Il est probable que d'autres réunions partielles eurent lieu dans l'intérieur même du palais pontifical, contigu à cette église, palais aujourd'hui disparu, mais qui occupait alors une grande partie du vide actuel de la place Saint-Jean de Latran. Ce palais comprenait deux groupes de bâtiments, démolis au xvi^e siècle. Il n'en reste plus que l'oratoire Saint-Laurent, autrement dit le *Sancta Sanctorum*, avec le fameux escalier que les pèlerins gravissent sur les genoux. Dans ces bâtiments se trouvaient à l'ouest, une grande salle appuyée sur des demi-tourelles et qu'on appelait la salle du concile, à l'est, les appartements privés du pape, la grande salle à manger ou *triclinium* de Léon III où se donnaient les festins d'apparat, la chapelle de Saint-Sylvestre et les salles affectées aux services de la chapelle et de la chancellerie.

Quoi qu'il en soit, l'histoire nous fait connaître, avec quelques détails, les trois réunions générales du concile de Latran, et l'histoire ici, c'est surtout le chroniqueur italien, Richard de San-Germano, notaire de l'empereur Frédéric II. Il assista au concile et l'a décrit en témoin oculaire et en témoin qui sait voir et entendre. Les détails qu'il nous donne sont particulièrement précieux.

La première session s'ouvre dans la basilique le 11 novembre, jour de la fête de Saint-Martin¹. Le pape siège sur un trône élevé, d'où il domine l'assemblée entière : tous les regards sont fixés sur lui ; dans l'attente de sa parole, un grand silence s'est fait. Il commence à chanter à haute voix le *Veni creator Spiritus* et prend ensuite pour texte de son sermon les paroles du Christ : « Desiderio desideravi hoc pasca manducare vobiscum ante quam patiar. » Ce sermon, Richard de San-Germano en a inséré la teneur entière dans sa chronique².

Comme tous les sermons d'Innocent III, celui-ci n'a rien de bien original : c'est un amas de citations de l'Écriture sainte ou

1. Richard de San-Germano, éd. Gaudenzi, p. 90. « Primum sermone premissio, quem ipse papa in prima sessione quam fecit x^e intrante mense novembris, in festo videlicet beati Martini. »

2. C'est celui qui est désigné dans la *Patrologie* de Migne (t. 217, col. 673), sous ce titre : *Sermo VI, in concilio generali Lateranensi habitus*, et publié d'après Mansi, *Concilia*, t. XXII, p. 968. Il y a d'ailleurs, entre le texte du chroniqueur et celui de Mansi, des différences de détail assez nombreuses.

des pères, au milieu desquelles se détachent très peu de phrases qui expriment la pensée ou le jugement personnel de l'auteur. Cependant, Innocent III y revient à plusieurs reprises sur le double objet du concile : la réforme de l'Église universelle et la délivrance des lieux saints. Il insiste d'abord sur la croisade, sur la honte de laisser Jérusalem aux mains des infidèles, et, après avoir exhorté le monde chrétien à s'unir pour les combattre, il ajoute : « Je me mets tout entier moi-même, mes très chers frères, à votre disposition ; je suis prêt, si vous y voyez quelque avantage, à payer de ma personne. J'irai trouver, s'il le faut, les rois, les princes et les peuples, et à force de crier devant eux l'injure du Crucifié, j'arriverai peut-être à obtenir d'eux qu'ils se lèvent pour le venger et pour combattre le combat de Dieu. » Mais c'est surtout des membres du clergé que le pape exige le dévouement à cette cause sainte : ils ne doivent y épargner ni leurs personnes ni leur avoir : en ceci comme en tout le reste, les prêtres doivent donner l'exemple.

Et, par cette transition, le pape arrive au second point de son discours, à la nécessité d'une réforme de l'Église. Nécessité urgente, vu les abominations qui se commettent dans les sanctuaires et les effets déplorables de l'inconduite des mauvais prêtres. Car d'où vient principalement la corruption générale ? Du clergé lui-même. Quand il pèche, lui qui a reçu l'onction, comment le peuple ne pécherait-il pas ? Quand les laïques voient les crimes des clercs, ils prennent exemple sur eux et tombent eux-mêmes dans le crime. Et, si on les blâme, ils ont leur excuse prête en disant : « Le fils ne peut que marcher sur les traces du père ; l'idéal du disciple, c'est de ressembler en tout à son maître. » « Voilà, continue le pape, d'où viennent tous les maux qui accablent le peuple chrétien : la foi qui disparaît, la religion qui s'altère, la liberté confondue, la justice foulée aux pieds, les hérétiques qui pullulent, les schismatiques dont l'insolence ne fait que s'accroître, le déchaînement de la trahison, la victoire des sectateurs de Mahomet. »

Quand Innocent III a terminé, il donne la parole au patriarche de Jérusalem. Celui-ci, après avoir fait en quelques mots l'éloge du pape, consacre tout son discours à retracer l'état déplorable de la Terre-Sainte et à implorer pour elle les secours immédiats du monde chrétien. Puis c'est le tour de l'évêque d'Agde, qui, sur l'ordre du pape, prononce contre l'hérésie et les hérétiques

un réquisitoire que Richard de San-Germano trouve aussi fort éloquent. Cet évêque d'Agde est l'ancien chanoine de Gênes, maître Thédise, ami de Simon de Montfort, partisan de la conquête du Languedoc et de la guerre à outrance contre les hérétiques¹.

Dix jours après, le 20 novembre, a lieu la seconde séance solennelle. Tous les prélats sont présents. Le pape monte sur son trône et donne l'ordre de faire silence. Cet ordre est transmis à l'assemblée par une sonnerie de trompettes, mais il faut croire qu'on eut quelque peine à s'y soumettre, car le chroniqueur remarque que le souverain pontife fut obligé d'envoyer d'avance quelques gardes parler au peuple, sans doute trop disposé à faire du tumulte². Alors commencèrent les débats relatifs à l'une des grandes affaires dont le concile avait à connaître : le procès du schisme allemand. Il faut se décider entre les deux compétiteurs qui se disputaient l'empire, Otton de Brunswick, l'ennemi du pape, le César excommunié, et Frédéric de Hohenstaufen, le pupille d'Innocent III, le protégé de Philippe-Auguste. L'archevêque de Palerme, Bérard, se lève, avec la permission du pape, pour plaider la cause de son maître, le jeune empereur Frédéric. Quand il a fini, Innocent III permet aux députés de Milan, champions d'Otton de Brunswick, de prendre la parole. Mais à peine l'un d'eux a-t-il prononcé les premiers mots de son discours qu'un murmure de protestation générale vient l'interrompre. Il est clair que l'immense majorité des assistants tient pour Frédéric. Mais Innocent III apaise l'agitation. Le Milanais, avec la permission du président³, reprend son discours et lit une lettre d'Otton de Brunswick, scellée de la bulle d'or et adressée aux cardinaux et à tous les prélats du concile. Dans cette lettre, l'empereur déchu faisait sa propre apologie, se plaignait des procédés du pape à son égard et d'ail-

1. Richard de San-Germano, éd. Gaudenzi, p. 93. « Sicque diei illius sessio trium est sermone completa et prelati omnes maioris nutu ecclesiam sunt egressi. » M. Gaudenzi a heureusement corrigé *maiores*, que donnait le ms. de Bologne, en *maioris*. C'est sur l'ordre du président, c'est-à-dire du pape, que tous les prélats évacuent la basilique. Cf. plus bas *ad maioris imperium*.

2. Richard de San-Germano, p. 93. « Post dies vero x^a, via scilicet feria, prima post octavam beati Martini, item in preparato solio suo dominus papa conscondit, prelati presentibus universis. Cumque de ipsius imperio esset silentium evocatum, hoc ipsum tubicines in tubis ductilibus acclamantes, quibusdam ad populum primo premissis ex parte summi pontificis. »

3. Ibid. « Et sic unus ex illis cum licencia est locutus. »

leurs déclarait qu'il était prêt à rentrer dans l'obéissance due à Rome. Il priait cardinaux et prélats de fixer eux-mêmes les garanties et cautions qu'on exigerait de lui et d'associer leurs efforts pour lui obtenir l'absolution.

Après la lecture de cette lettre, le marquis de Montferrat, Guillaume VI, demande à son tour la parole pour réfuter la plaidoirie des Milanais. Suivant lui, Otton de Brunswick est tout à fait indigne de l'absolution apostolique, et pour plusieurs raisons. D'abord, il n'a pas été fidèle comme il aurait dû l'être au serment qu'il a prêté au pape et à l'Église romaine. Excommunié pour avoir usurpé les propriétés de cette église, il ne les a pas restituées, comme il avait juré de le faire, et il les détient toujours. Il a couvert de sa protection un évêque que le pape avait excommunié pour avoir embrassé son parti. Il a osé faire arrêter et jeter en prison un autre évêque, légat pontifical. En mépris toujours de l'Église romaine, il a appliqué à l'empereur Frédéric l'épithète de « roi des prêtres ». Enfin, il a chassé de leur monastère les religieuses de Quedlinburg et a transformé cette abbaye en forteresse.

Ce plaidoyer fut écouté par Innocent III d'une oreille attentive et avec des signes fréquents d'approbation¹. Quand l'orateur l'eut terminé, il le reprit lui-même et réfuta point par point le discours des Milanais. Ceux-ci essayèrent alors de répliquer au pape et de détruire en même temps l'argumentation du marquis de Montferrat, mais, à leurs premiers mots, le marquis les interrompit violemment, déclarant que les Milanais n'avaient pas le droit de se faire les avocats d'Otton, attendu qu'ils étaient ses fauteurs, ses complices, qu'ils avaient été englobés dans l'anathème prononcé contre lui, et que, d'ailleurs, leur cité infidèle à la foi chrétienne n'était qu'un repaire d'hérétiques. Riposte indignée des gens de Milan : « Vous en avez menti », clament-ils au marquis de Montferrat. Les partisans de Frédéric et ceux d'Otton se jettent mille injures à la tête ; la discussion allait mal tourner, lorsque le seigneur pape fait signe de la main que la séance est levée². Les prélats sortent de la basilique et lui-même la quitte après eux.

1. Richard de San-Germano, p. 94. « Que omnia summus pontifex auscultans aura benigna et approbans, ea per ordinem ipsis Mediolanensibus de verbo replicavit ad verbum. »

2. Ibid. « Quia pars utraque in contumeliam prorumpbat, dominus papa manu innuit et egredientibus ceteris, ipse ecclesiam est egressus. »

La troisième assemblée générale se tint le jour de la Saint-André, le 30 novembre 1215¹, jour solennel et mémorable à jamais, dit le chroniqueur Richard de San-Germano. Et il ajoute : « Le pape sort de sa chambre, comme un époux (l'époux de l'Église romaine); il monte à sa chaire, il s'assied : au-dessous de lui se tiennent les centurions et les tribuns »², expressions classiques par lesquelles le notaire de Frédéric II, qui a fait ses humanités, désigne sans doute les gardes pontificaux; car Innocent III avait sa maison militaire, tout comme son successeur d'aujourd'hui. On a dit que c'est dans cette troisième et dernière séance solennelle qu'Innocent aurait prononcé le sermon commençant par les deux mots *Si dormiatis*³. Il est certain que, dans les recueils des sermons d'Innocent III, celui-ci est inscrit comme ayant été adressé aux pères du concile de Latran. Mais l'on peut se demander si cette attribution n'est pas le résultat d'une erreur. D'une part, il n'y a pas, dans ce sermon, un seul mot qui fasse allusion à la circonstance présente, à l'objectif du concile, à l'auditoire exceptionnel. Rien que des lieux communs de prédicateur, au milieu d'innombrables citations de l'Écriture; aucune indication caractéristique du moment et du lieu. D'autre part, Richard de San-Germano ne dit rien de ce second sermon. Il se contente de résumer la triple déclaration qu'Innocent III aurait faite.

La première fut relative à l'affaire des Albigeois. Le pape parla du comte de Toulouse, Raimon VI, et donna lecture du décret qui le déshéritait en partie au profit de Simon de Montfort. En second lieu, il condamna solennellement le célèbre traité du moine Joachim de Floris sur l'essence de la Trinité et la doctrine du théologien Pierre Lombard. Enfin, il proclama la légitimité de l'élection de Frédéric II par les princes allemands⁴ et approuva

1. Richard de San-Germano, p. 94. « Die vero lune ultimo mensis novembris, in festo scilicet beati Andree. »

2. Ibid. « Tertio se manifestavit dominus papa egrediens tanquam sponsus de thalamo suo et ascendens sedit pro tribunali, cui centuriones suberant et tribuni. »

3. Potthast, *Reg. pontif. roman.*, t. I, p. 437. Il s'agit du sermon que Mansi (*Concilia*, t. XXII, p. 973) intitule : « Sermo II Innocentii papae III in concilio generali Lateranensi habitus. » Dans la *Patrologie* de Migne (t. 217, col. 679), « Sermo VII in concilio generali Lateranensi habitus. »

4. Sur ce point, l'assertion de Richard de San-Germano est corroborée par d'autres textes, par exemple la Chronique de Reinhardsbunn (Pertz, t. XXX, p. 585) : « Deinde Fredericum Augustum futurum imperatorem publice decla-

son avènement à l'empire. Cela fait, on donna lecture des soixante-dix ou soixante et onze canons promulgués par le concile et qui avaient été évidemment discutés et établis dans un grand nombre de séances de commissions. « Le saint synode les promulgua, » dit le chroniqueur, « et ainsi se termina cette dernière séance. Le pape avait fait son œuvre en trois jours, en l'honneur de la sainte Trinité »¹.

Évidemment, ce notaire italien, qui avait l'habitude de la précision, nous a donné la vraie physionomie du concile, au moins celle des séances générales : la figure d'Innocent III apparaît dans son récit comme celle d'un souverain absolu qui apporte devant ses sujets des décisions prises et des solutions arrêtées. Il semble que les évêques n'aient qu'à approuver et que l'opposition, très restreinte, n'obtienne de la liberté de la parole que ce que le pape veut bien lui laisser.

Il est clair aussi que Richard de San-Germano n'a pas tout dit. On connaît les discussions que l'affaire des Albigeois souleva dans les séances préparatoires et le tableau que l'auteur de la *Chanson de la croisade* a fait du concile de Latran ; ce tableau est exact dans ses traits essentiels, mais il est difficile parfois d'y démêler les éléments imaginaires des éléments strictement historiques. C'est le récit du notaire et non pas celui du poète, trop sujet à caution, qu'il faut prendre comme le fondement premier de nos connaissances sur le concile.

Mais, pour achever d'en décrire la physionomie extérieure, il serait bon d'y ajouter certaines anecdotes empruntées à d'autres contemporains. La chronique de l'Anglais, Mathieu de Paris, est très intéressante à ce point de vue². Il y a une page du manuscrit de cette chronique sur les marges de laquelle on trouve esquissé un petit dessin représentant le concile de Latran, et l'auteur a ajouté en note quelques lignes qui ne manquent pas de piquer notre curiosité. Il paraît qu'un des membres de l'assemblée, sans doute peu favorable à Innocent III ou las d'en-

ravit », et l'Anonyme, auteur de la *Chronique rythmée* (Pertz, t. XXV, p. 357) : « Post hæc magni Caesaris nepos evocatur. — Hic ejusdem nominis puer nominatur. — Fredericus conspicuus, Ottoque fugatur. — Hic per Innocentium Cesar consecratur. »

1. Richard de San-Germano, p. 94. « Et sancto synodus LXX capitula promulgavit. Sicque propter causam Trinitatis pontifex sanctam synodum trina sessione complevit. »

2. Pertz, t. XXVIII, *Ex Mathei Parisiensis cronici majoribus*, p. 118.

tendre trop longtemps des choses sérieuses, s'y amusa à composer ce distique :

Per vicium Jezabel, Romae stat in arce nova Bel,
Condepmnatur Abel, fratre tenente Babel.

Il est certainement question ici de la fameuse tour des Conti que le pape avait fait élever en face du Capitole, pour la défense de son frère Richard de Segni, persécuté par la commune romaine. Cette tour (dont il n'existe plus aujourd'hui que la partie inférieure) avait excité les clameurs indignées des Romains, ennemis du pape. On accusait Innocent de l'avoir construite, au fond, pour lui-même, avec l'argent destiné à l'Église¹.

* *

Il y eut trois espèces d'affaires soumises au concile. D'abord les démêlés politiques, où les intérêts de l'Église se trouvaient engagés; puis les conflits entre gens d'Église; enfin les questions de dogme, d'organisation sacerdotale et de discipline ecclésiastique.

Parmi tous les problèmes de caractère politique dont traita la grande assemblée du Latran, l'affaire des Albigeois et celle du schisme allemand donnèrent lieu, sans contredit, aux débats les plus passionnés. Ces deux incidents étant précisément ceux sur lesquels les historiens ont jeté le plus de lumière, nous jugeons inutile de reproduire ici les exposés ou les controverses dont ils ont été l'objet.

Il importe d'insister, au contraire, sur une troisième question de haute politique, celle qu'avait soulevée l'abdication du roi d'Angleterre, Jean Sans-Terre, devant la puissance pontificale. En 1213, il avait reconnu Innocent III comme son suzerain et s'était proclamé non seulement le vassal, mais le tributaire du pape, qui devenait ainsi, en droit, le véritable souverain du royaume britannique². La noblesse d'Angleterre, une partie du

1. Sur la *Torre dei Conti*, voir dans cette *Revue*, t. LXXXI, notre article *Innocent III et le peuple romain* et la note 3 de la p. 242.

2. Quels que soient les mobiles qui aient déterminé Jean Sans-Terre, et quand même on admettrait, avec le Dr Ladenbauer (dans son article *Wie wurde König Johann Vasall des römischen Stuhles*, au *Zeitschrift für kathol. Theologie*, 1882), que cette soumission fût un acte de prévoyance patriotique, puis-

clergé et quelques riches bourgeois de Londres, profitant de la défaite de Jean Sans-Terre à Bouvines, s'étaient insurgés contre leur roi et, le 15 juin 1215, lui arrachèrent la Grande Charte. Le mouvement avait été préparé et dirigé secrètement par un archevêque de Cantorbéry, Étienne Langton. Innocent III, qui se sentait visé presque autant que Jean Sans-Terre, son protégé, par la révolte de la nation anglaise¹, cassa la Grande

qu'il aboutissait à rendre intangible l'Angleterre, placée dans le domaine de Saint-Pierre, et impossible l'annexion de ce pays à la France de Philippe-Auguste, la réalité du vasselage royal et de l'assujettissement politique de l'Angleterre à la curie pendant plus d'un demi-siècle n'en reste pas moins hors de doute. Ce fait explique l'attitude d'Innocent III avant, pendant et après le concile. Cf. Else Gütschow, *Innocenz III and England* (1904), p. 171-172.

1. Il ressort évidemment des travaux les plus récents consacrés à l'histoire de cette grande crise (Pollock et Maitland, *History of English Law*, 2^e éd., 1898, t. 1, p. 171; Mac-Kechnie, *Magna Carta; a commentary of the great Charter of king John*, 1905; Kate Norgate, *John Lackland*, 1902; Petit-Dutaillis, étude sur la Grande charte, à la fin du t. I de son édition de l'*Histoire constitutionnelle de l'Angleterre* de Stubbs, 1907) que l'on ne peut plus aujourd'hui accepter l'opinion très exagérée de Stubbs sur l'acte de Runnymede. La critique ne considère plus la Grande charte comme la source des libertés anglaises, comme la proclamation du principe du consentement de l'impôt. Mais il ne faudrait pas non plus exagérer en sens contraire et dénier à la révolte de 1215 toute portée générale. Ce n'est pas une simple et vulgaire insurrection dirigée par un groupe de nobles contre la royauté tracassière, au nom du droit féodal, pour la conquête de privilèges seigneuriaux. La présence, dans la coalition, des trois éléments du corps social anglais est un fait dont il faut bien tenir compte, et, quand même on refuserait de voir là une manifestation vraiment nationale opposée à l'absolutisme monarchique, on doit au moins reconnaître que nobles, clercs et bourgeois protestaient, de concert, par leurs actes mêmes, contre le régime du gouvernement de l'Angleterre par l'Église, qu'avait laissé établir Jean Sans-Terre en 1213 pour échapper à la conquête française. Bien que cette protestation des Anglais contre la suzeraineté apostolique et l'ingérence du pape et de ses légats ne se soit pas produite sous une forme directe, elle ressort des faits mêmes et de toute la conduite d'Étienne Langton et de ses associés. Sur ce point, nous avons le regret de n'être pas d'accord avec M. Petit-Dutaillis (*Louis VIII*, p. 72, note 1). Jean Sans-Terre affirme, dans sa lettre au pape du 13 septembre 1215, que les barons lui ont gardé rancune de sa soumission à la papauté et que « ex tunc in nos specialiter ob hoc, sicut puplice dicunt, violenter insurgunt ». Nous ne pensons pas qu'on ait le droit de dire, comme l'a fait M. Petit-Dutaillis, que cette assertion soit un pur mensonge d'un roi à qui les mensonges ne coûtaient rien. Sans doute, les Anglais avaient, pour justifier leur révolte, d'autres raisons que celle-là et qui les touchaient de plus près; mais ce mobile particulier doit entrer aussi en ligne de compte. La chronique contemporaine du chanoine de Barnwell, sur laquelle s'appuie M. Petit-Dutaillis pour soutenir sa thèse, a avoué formellement (p. 210) que l'inféodation du royaume à la papauté « parut à beaucoup d'Anglais, multis, une chose ignominieuse, *ignominiosum*, que le

Charte, comme contraire au droit monarchique et au droit de Saint-Pierre¹, excommunia en bloc les meneurs laïques de l'insurrection² et fit prononcer contre l'archevêque Langton la peine de la suspension. Ces événements se passaient peu de temps avant le terme fixé pour la réunion du concile, et c'est en pleine crise, une crise très aiguë, que l'archevêque de Cantorbéry se décida à venir à Rome comme tous ses collègues de l'épiscopat.

La question anglaise fut-elle posée devant le concile? De très sérieux témoignages permettent de l'affirmer. Le plus caractéristique est celui du chroniqueur Roger de Wendover³. Suivant son récit, le roi Jean aurait envoyé au concile trois mandataires, l'abbé de Beaulieu, et deux chevaliers, Thomas de Huntingdon et Geoffrey de Crawcombe, chargés de faire valoir les griefs du gouvernement royal contre l'archevêque de Cantorbéry. Celui-ci ne répondit rien au plaidoyer de ses accusateurs : il eut, dit la chronique, l'attitude confuse de quelqu'un qui se reconnaît coupable; il demanda simplement à être relevé de la suspension. Le pape, indigné, lui fit, dit-on, cette réponse : « Mon frère, par saint Pierre, tu n'obtiendras pas aussi facilement le bénéfice de l'absolution, car ce n'est pas seulement envers le roi d'Angleterre, c'est envers l'Église romaine elle-même que tu t'es montré si souvent et si grandement coupable. Nous voulons en délibérer avec nos frères et déciderons sur leur conseil du châtiment qui convient à de pareils agissements. » L'avis des cardinaux fut que le pape devait confirmer la sentence de suspension prononcée par ses agents en Angleterre, et le chroniqueur cite *in extenso* la bulle pontificale, datée du 4 novembre, qui contient cette confirmation de peine⁴.

joué de cette servitude fut regardé par eux comme intolérable, *enorme servitutis jugum*. » N'oublions pas que la lutte des gouvernements nationaux contre l'Église internationale et monarchisée entre les mains du pape était alors un fait européen. Partout ailleurs, les royautés se trouvaient en conflit avec Innocent III; en Angleterre, où le roi accepta la domination de la curie, ce fut le corps féodal et une fraction de la bourgeoisie qui s'élèverent contre les prétentions de l'impérialisme romain. La sévérité avec laquelle Innocent III traita Langton et les coalisés de 1215 prouve qu'il se sentait aussi atteint par là que le roi d'Angleterre, son vassal. Il ne voyait pas seulement en eux des obstacles à son projet de croisade.

1. Bulle du 24 août 1215 (Potthast, n° 4990).

2. Bulle de la fin d'août 1215 (Potthast, n° 4992).

3. Roger de Wendover, *Flores historiarum*, éd. Howlett, t. II, p. 159.

4. Potthast, n° 5005. Cf. le n° 5006, daté du même jour.

Sur ce premier incident anglais, toujours d'après Roger de Wendover¹, il s'en greffa un autre, évidemment connexe avec le premier. L'archevêché d'York étant vacant, les chanoines d'York qui représentaient le chapitre d'York à Rome présentèrent au pape le candidat de leur choix : celui qu'ils avaient élu, c'était Simon Langton, le frère de l'archevêque de Cantorbéry. Innocent leur fit cette déclaration, à laquelle ils pouvaient s'attendre : « Sachez que nous ne pouvons pas considérer Simon comme votre élu : pour certaines raisons, nous ne permettrons jamais qu'il soit élevé à une telle dignité. Vous l'avez élu contre notre défense formelle. Nous cassons et condamnons cette élection. Notre volonté est que ce personnage soit tenu pour inéligible : une dispense du siège apostolique lui sera toujours nécessaire pour arriver à l'épiscopat. » Puis il ordonna aux chanoines de procéder immédiatement à une autre élection : sinon, il se chargeait, lui, de faire la nomination d'office. Les chanoines portèrent alors leur choix sur Walter de Grai, évêque de Winchester, un saint homme, qui, disait-on, était encore à l'heure actuelle aussi chaste qu'au sortir du flanc maternel. « Par saint Pierre, leur dit Innocent III, la virginité est une grande vertu ; nous vous permettons de prendre celui-là. » Il conféra donc le pallium à l'évêque de Winchester. Le nouvel archevêque revint en Angleterre avec un budget grevé de 10,000 livres sterling que lui avaient prêtées les banquiers de la curie. Cela fait, les deux chevaliers, Thomas de Huntingdon et Geoffrey de Cawcombe, retournèrent auprès du roi.

Il y a, dans cette page du chroniqueur anglais, des détails précis qui sont corroborés par d'autres documents contemporains, et elle ne renferme, à vrai dire, aucune invraisemblance de nature à en infirmer *a priori* la valeur historique. Cependant, le récit de Wendover a été vivement attaqué dans une note critique, annexée au texte des canons du concile, dans l'édition de Mansi². L'auteur de cette note n'admet pas que la question de l'archevêque de Cantorbéry ait été portée devant le concile, et il croit même que la bulle d'Innocent III du 4 novembre, qui confirme la suspension d'Étienne Langton, est un document fabriqué. Et voici comment il justifie son opinion. D'abord, cette bulle est du 4, et la première séance du concile ne s'ouvrit

1. Roger de Wendover, *Ibid.*, p. 160.

2. Mansi, *Concilia*, XXII, 1083.

que le 11. Ensuite, elle ne se trouve pas dans les registres d'Innocent III. Enfin, d'après un autre chroniqueur, Raoul de Coggeshall, c'est au moment de partir pour Rome que l'archevêque de Cantorbéry reçut notification de sa suspension, ce qui se produisit bien avant le 4 novembre. Mais cette argumentation ne nous paraît pas de nature à entraîner la conviction. La date de la bulle ne prouve rien. Bien que la première séance solennelle du concile n'ait eu lieu que le 11 novembre, le concile était virtuellement ouvert le 1^{er} de ce mois, et même avant, comme on le verra plus bas; ces débats sur l'affaire de l'archevêque ont dû prendre place dans une des nombreuses séances préparatoires qui ont précédé la première des trois assemblées générales. Nous savons que c'est dans les mêmes conditions que fut discutée la question albigeoise. D'autre part, si la bulle qui confirmait la suspension ne se trouve pas dans les registres d'Innocent III, la raison en est très simple; c'est que ces registres sont loin de contenir toutes les lettres du pape, et que d'ailleurs le registre qui contenait les lettres de la 18^e et de la 19^e années du pontificat a disparu, comme on l'a dit plus haut, depuis le xiv^e siècle. Enfin l'argument tiré d'une assertion de Raoul de Coggeshall ne vaut pas mieux. La lettre de suspension qui fut notifiée à l'archevêque par les agents du pape, au nom du Saint-Siège, au moment de son embarquement, n'est pas le même document que la bulle confirmative, directement émanée du pape lui-même, le 4 novembre, une fois les opérations du concile commencées, et après consultation du collège des cardinaux.

Quoi qu'il en soit de la question spécialement relative à Étienne Langton, il faut bien croire que l'affaire d'Angleterre fut portée devant le concile, puisque d'autres sources contemporaines affirment qu'on y renouvela solennellement l'excommunication lancée contre les barons d'Angleterre qui s'étaient soulevés contre le roi Jean et leurs complices¹. Et l'un des chroniqueurs

1. Le premier témoignage est celui d'Innocent III lui-même, dans sa bulle du 16 décembre 1215 (Potthast, n° 5013). « Nos nuper in generali concilio constituti excommunicavimus barones Angliae, etc. » Cf. *Chronica monasterii S. Albani Ypodigma Neustriae a Thoma Walsingham* (éd. Riley, 1876), p. 133-134. « Hoc anno (1215) mense novembri, sub papa Innocentio Lateranense celebratur concilium, in quo lata est excommunicationis sententia in omnes qui Johannem regem Anglie satagebant de regno suo modo quolibet exturbare. » — Raoul de Coggeshall (éd. Stevenson), p. 179. « His diebus (1216) facta fuit denuntiatio excommunicationis quam dominus papa in concilio Lateranensi publice fecit in omnes infestantes Johannem regem Angliae. »

ajoute même que cette mise hors la loi des sujets rebelles du roi Jean provoqua beaucoup de réclamations¹.

Le plus grand nombre des affaires contentieuses qui furent portées devant le concile appartenait à la catégorie des conflits entre gens d'église. Les clercs du moyen âge étaient, on le sait, très processifs et la chicane joue chez eux un grand rôle. Il est impossible de croire que tous les conflits de cette nature furent débattus dans les trois assemblées générales : on doit penser que la plupart de ces débats eurent lieu dans les séances préparatoires ou intermédiaires, c'est-à-dire dans des commissions de cardinaux ou d'auditeurs apostoliques, avant, pendant et même après la tenue du concile proprement dit. Mais, du reste, les textes contemporains ne mentionnent qu'un petit nombre de ces procès ; ce qui ne veut pas dire qu'ils n'aient pas été soumis alors en très grande quantité aux juges ordinaires du pape et au tribunal extraordinaire que constituaient les évêques du monde entier réunis autour d'Innocent III.

Le plus retentissant de ces conflits entre ecclésiastiques est celui qui eut pour objet la primatie de l'église de Tolède.

L'archevêque de Tolède prétendait depuis longtemps exercer sur l'Espagne entière et même sur une partie de la France le pouvoir primatial. Il disait avoir droit à l'obéissance des archevêques de Braga, de Compostelle, de Tarragone et de Narbonne. La question fut certainement une de celles qu'on devait discuter à Rome devant le concile ou au moment du concile. Malheureusement, pour nous éclairer sur la façon dont elle fut alors débattue et réglée, nous n'avons qu'un document qui a été produit à une époque très postérieure par un archevêque de Tolède de la fin du xvi^e siècle, Garcia-Loaysa Giron, d'après un manuscrit de sa cathédrale². Et ce document, qui donne des détails très

1. Aubri de Trois-Fontaines (Pertz, t. XXIII, p. 89). « Excommunicavit autem papa in eodem concilio multis contradicentibus barones Angliae et complices eorum. » L'excommunication dont il s'agit dans ces textes, et qui fut signifiée par la bulle du 16 décembre, est celle par laquelle les barons et les bourgeois de Londres furent frappés *nominalement*. — C'est également pendant le concile, au dire du chanoine de Barnwell (éd. Stubbs, p. 228), que le pape expédia plusieurs lettres (Potthast, 5127-5139) au roi de France, à son fils, aux évêques de France et d'Angleterre, même aux évêques de Cambrai, de Liège et d'Utrecht, pour leur défendre de prêter leur concours aux rebelles anglais. Ces lettres, dont nous n'avons plus que la mention, sont datées de la 18^e et surtout de la 19^e année du pontificat (22 février 1215-16 juillet 1216).

2. Mansi, *Concilia*, XXII, 1071. « De Toletano primatu hic quoque agitata

circonstanciés sur la discussion, est d'une apparence bizarre et d'un contenu assez singulier.

On y représente d'abord, dans le préambule, l'archevêque de Tolède, Rodrigo Ximenès, celui qui était en fonctions en 1215, comme un polyglotte qui, non content de plaider sa cause en latin pour les ecclésiastiques, l'aurait expliquée aux laïques présents au concile dans toutes les langues principales de l'Europe, en allemand, en français, en anglais, en navarrais (c'est-à-dire en basque) et en espagnol. D'où l'admiration générale : un pareil don des langues ne s'était pas vu depuis les temps apostoliques. Ceci est déjà assez extraordinaire. En outre, Rodrigo Ximenès aurait obtenu du pape ou du concile des privilèges considérables : la légation apostolique pour dix ans, le droit de conférer les bénéfices d'église à un certain nombre de personnes juridiquement incapables de les posséder, à des bâtards, à des excommuniés, à des sacrilèges, à des concubinaires ; enfin, le droit primatial sur la cité de Séville, quand les chrétiens parviendraient à y entrer, et sur toutes les églises et diocèses d'Espagne qu'on pourrait, par la conquête, arracher aux mains des musulmans.

Le même document nous fait savoir ensuite comment l'archevêque Rodrigo Ximenès revendiqua la primatie de Tolède sur les archevêchés de Braga, de Compostelle, de Tarragone et de Narbonne. Il cite des bulles des papes du ^{xii}^e siècle et d'Innocent III lui-même qui reconnaissent à l'église de Tolède la suprématie religieuse sur toute l'Espagne, et une lettre d'un cardinal Hyacinthe, du temps d'Alexandre III, qui obligeait l'archevêque de Braga d'obéir à l'archevêque de Tolède comme à son primat. Et ici la discussion commence.

L'archevêque de Braga, qui était présent, déclare devant le pape qu'il n'a pas été cité régulièrement en vue de cette affaire, qu'il n'a donc pas à répondre et qu'il ignore complètement la lettre du cardinal Hyacinthe. Réplique très vive de l'archevêque de Tolède. Il ne s'étonne pas que l'archevêque de Braga ne lui

controversia : cujus disceptatio ex Toletanae ecclesiae codice ms. refertur a Garsia Loaisa in notis ad decretum Gundimari ». Ce document est reproduit *in extenso*, col. 1071-1075, d'après la Collection des conciles d'Espagne (Madrid, 1593, p. 288). Cf. Gams, *Die Kirchengeschichte von Spanien*, t. III, p. 191.

1. Mansi, XXII, 1072. « Praefatus dominus Rudericus Toletanae sedis archiepiscopus, Hispaniarum primas, impetrata audientia ab eodem papa, proposuit in pleno consistorio, coram ipso et cardinalibus et pluribus archiepiscopis et episcopis et abbatibus et canonicis et aliis clericis, etc. »

oppose que des négations, car il se sent en mauvaise posture. Un de ses prédécesseurs, Burdin, s'est révolté jadis contre l'autorité légitime du pape Pascal II, a fait cause commune avec l'empereur d'Allemagne contre la papauté, est devenu antipape sous le nom de Grégoire VIII et a terminé misérablement sa vie, sacrilège et excommunié, dans les cachots d'un monastère de la Calabre. Ces faits ne sont pas seulement attestés par l'histoire, mais par la peinture elle-même¹. « Vous n'avez, poursuit Rodrigo Ximènes, qu'à jeter les yeux sur la salle où nous sommes, vous y voyez une fresque représentant la révolte et la punition de l'ex-archevêque de Braga, l'antipape Burdin. » L'archevêque de Compostelle se lève à son tour² et déclare ne pas comprendre comment l'archevêque de Tolède ose demander pour son église la suprématie sur celle de Compostelle, cette église d'une antiquité reculée où repose le corps de saint Jacques, le cousin du Christ, l'apôtre qui a le premier converti l'Espagne et amené à la foi chrétienne une infinité de païens. — « L'antiquité de l'église de Compostelle, riposte Rodrigo, n'en parlons pas ! Elle date à peine de 109 ans : c'est en 1124 seulement que l'archevêché de l'antique cité d'Émerita, reprise sur les Sarrasins, a été transféré à Compostelle, qui n'était alors qu'un oratoire insignifiant. L'église de Tolède est beaucoup plus ancienne, puisqu'elle a été fondée par saint Eugène, disciple de saint Paul. L'archevêque de Compostelle se réclame du patron de son église, saint Jacques, un apôtre ; soit, mais l'église de Tolède a pour patronne la Vierge Marie elle-même. Sans doute, il est beau d'avoir été le cousin du Christ, mais combien plus glorieux d'avoir été sa mère, celle qui l'a conçu, engendré, nourri de son lait et constamment servi jusqu'au calvaire, jusqu'au tombeau ! Et, d'ailleurs, est-il exact de dire que saint Jacques ait été l'apôtre de l'Espagne ? Il n'y est jamais venu. Il a prêché en Judée et il a été décapité, sous Hérode, à Jérusalem. Son corps n'a été transféré à Compostelle que plus

1. Mansi, XXII, 1073. « Hoc non solum authentica historia testatur, verum etiam laicorum pictura hoc asserit et protestatur. Si quis astantium hac de re dubitat, tollat oculos ad presentis hujus loci parietes, et videbit hujusmodi historiam picturatam. Erigentes autem oculos, omnia, ut dixerat, viderunt : et domini Toletani subtilitatem et peritiam collaudantes, coeperunt tum admurmare, tum etiam in domini Bracarenensis faciem intendere, quae magno jam erat rubore perfusa. »

2. Mansi, XXII, 1059. « Compostellanus similiter eadem die in pleno consistorio respondit. »

tard, par des disciples qui l'avaient enlevé. Pour moi, je n'irai jamais jusqu'à dire, afin de prouver ma primatie, que le corps de la sainte Vierge a été enseveli dans l'église de Tolède : nous savons trop bien qu'il est au ciel, dans la gloire, avec le Seigneur. J'aimerais mieux être coupé en petits morceaux que d'émettre une pareille affirmation¹. »

La réplique de l'archevêque de Compostelle fut très brève² : « Quand même l'archevêque de Tolède serait le primat des Espagnes, assertion tout à fait fausse, ses suffragants ne seraient pas tenus de lui obéir en quoi que ce soit. »

L'archevêque de Tarragone n'était pas présent : ce fut l'évêque de Vico qui répondit pour lui³ et pour les autres suffragants également absents, et il fit la même réponse que l'archevêque de Compostelle : « L'archevêque de Tolède n'est pas primat et nous ne lui devons aucune espèce d'obéissance ». Enfin, l'archevêque de Narbonne n'assistait pas à la séance ce jour-là, mais le lendemain, en plein consistoire⁴, il fit observer, comme l'avait fait l'archevêque de Braga, qu'il n'avait pas été cité dans les formes régulières pour se défendre sur cette question.

Le document se termine par cette formule, qui le date avec précision : « Fait au Latran, le 8 des ides d'octobre, c'est-à-dire le 8 octobre de l'Incarnation de Notre-Seigneur, 1215, la dix-huitième année du pontificat du pape Innocent III. » On trouve ensuite la phrase suivante : « Ces faits ont été tirés d'un manuscrit de l'église de Tolède⁵. » Enfin, en guise de conclusion, les six lignes que voici : « C'est ainsi que Rodrigo Ximènes a plaidé publiquement à Rome la cause de sa primatie *et l'a gagnée*, car le souverain pontife lui a accordé, disait-on, le titre de primat, comme il le lui avait accordé auparavant dans un diplôme : concession approuvée par ses successeurs Honorius et Grégoire. »

Les érudits espagnols qui ont traité avec une critique relative de l'histoire ecclésiastique d'Espagne, Ferreras, Florès, et, à

1. Mansi, XXII, 1054. « Manbratim enim me dilaniari potius paterer quam ad hoc affirmandum animum adicere. »

2. Ibid., 1075.

3. Ibid. « Pro Tarraconensi autem archiepiscopo, qui non aderat, respondit episcopus Vicenensis (*sic*), suffraganeus ejus. »

4. Mansi, XXII, 1075.

5. Ibid. « Acta sunt haec apud Lateranum octavo idus octobris, anno incarnationis dominicae MCCXV, pontificatus domini Innocentii papae anno XVIII. Haec ex libro ms. ecclesiae Toletanae. »

l'époque presque contemporaine (en 1873), Vicente de la Fuente¹, n'ont pas hésité à dire que ce document était un faux. Il y a, sur la primatie de Tolède, toute une littérature, et, dans le nombre de ces écrits, un certain nombre de faux comme les Espagnols en ont fabriqué de tout temps. Et pour taxer ce texte de fausseté, ils se sont appuyés surtout sur quatre arguments. D'abord, s'il est prouvé que Rodrigo Ximenes était à Rome après la mort d'Innocent III, en 1217 et 1218, rien ne prouve qu'il ait assisté au concile de Latran. En second lieu, il est extraordinaire qu'un archevêque ait osé, à Rome, en face du pape, s'élever contre la légende, acceptée par tout le moyen âge, de la prédication et de la mort de saint Jacques en Espagne. En troisième lieu, le document est daté du 8 octobre; or, le concile de Latran n'a commencé que le 11 novembre; donc, la question de la primatie de Tolède n'a pu être traitée devant ce concile. Enfin, il est inexact que Rodrigo Ximenes ait gagné sa cause devant Innocent III; les deux historiens les plus sérieux de l'Espagne, Mariana et Zurita, admettent bien que la question ait été débattue en présence de ce pape, mais ils affirment qu'il la laissa sans solution, qu'il refusa de se prononcer dans un sens ou dans l'autre. Et l'on en a une preuve certaine : une lettre qu'Innocent III écrivit le 12 janvier 1216 à l'archevêque de Braga et où il affirme : 1° que la question a été solennellement discutée devant lui; 2° que le procès est toujours pendant; 3° qu'il a assigné aux parties un nouveau délai pour comparaître à sa barre le 1^{er} novembre 1216².

Telle est l'argumentation des critiques espagnols. Le dernier érudit qui, à notre connaissance, se soit occupé de la question, Gams, dans son *Histoire ecclésiastique d'Espagne*, ne semble pas aussi affirmatif que ses devanciers. Il n'accepte pas tous leurs arguments, notamment celui qui est tiré de la date du document incriminé et de l'absence de témoignage prouvant la présence de l'archevêque de Tolède au concile. On voit très bien qu'il n'est pas aussi convaincu.

Nous estimons, en effet, que la démonstration de Florès et de la Fuente est loin d'être irréfutable. D'abord, le document décou-

1. V. de la Fuente, *Hist. ecclesiastica de España*, t. IV (1873), p. 248-252. « Españoles en el concilio IV de Latran. Falsedades sobre la estancia de D. Rodrigo Jimenez de Rada en aquel concilio. Cuestiones sobre primatia. »

2. Voir le texte de cette lettre d'Innocent III dans Gams, *Kirchengeschichte von Spanien*, t. III, p. 197, note 2.

vert à Zurich, la liste des évêques présents au concile, anéantit leur premier argument. Il prouve que l'archevêque de Tolède assista au concile et que les archevêques de Tarragone et de Braga y vinrent aussi. Si l'archevêque de Tolède était à Rome en novembre 1215, il pouvait y être aussi dès le commencement d'octobre, et rien n'empêche de croire que l'affaire de la primatie de Tolède a été l'une de celles qui furent discutées avant l'ouverture officielle du concile dans une des nombreuses séances préparatoires qui se tinrent au Latran avant le 11 novembre. Toutes ces séances ont pu être considérées dans les documents contemporains comme ayant appartenu à la période même du concile : il en fut ainsi des débats sur l'affaire des Albigeois. Par là tombe le second argument des critiques espagnols. Sur l'in vraisemblance qui résulterait de ce que l'archevêque Rodrigo Ximenès aurait nié l'authenticité du voyage de l'apôtre Jacques en Espagne, on répondra d'abord que tous les moyens de défense sont bons au moyen âge pour un primat qui veut démontrer sa primatie en ruinant celle de l'adversaire, et ensuite et surtout que Rodrigo Ximenès n'est pas le premier clerc venu, ignorant et prêt à accepter toutes les fables ; c'est un lettré, un savant, un historien, l'historien connu sous le nom de Rodrigue de Tolède. Quant au dernier argument, celui qui consiste à dire que le procès de la primatie de Tolède, contrairement à l'assertion de l'auteur du document, ne fut pas réglé au concile de Latran, qu'il fut seulement posé et discuté, comme l'atteste la lettre provenant d'Innocent III à l'archevêque de Braga, nous en admettons parfaitement la valeur et le bien fondé. Il faut accorder, en effet, avec Mariana, Zurita et l'éditeur des *Conciles*, qu'il n'est pas vrai qu'Innocent III ait conféré à l'archevêque de Tolède la primatie qu'il demandait sur Braga, Tarragone et Narbonne ; mais ajoutons que ceci ne prouve pas, à notre avis, la fausseté du document relatif au débat contradictoire de 1215. Et voici pourquoi.

Quand on examine de près le texte produit par Loaisa d'après un manuscrit de l'église de Tolède, on s'aperçoit aisément qu'il se compose de deux parties bien distinctes et que, somme toute, il a été remanié. L'assertion que Rodrigo aurait gagné son procès¹ n'est qu'une addition au document relatif au concile, et,

1. Mansi, 1075. « Que omnia peregit publice Rudericus Ximenius Romae in sui primatus causa, quam obtinuit. Nam summus pontifex primatus honorem eidem coram omnibus detulit, sicut ante in diplomate concesserat : idemque

selon toute vraisemblance, n'en faisait pas partie, puisque c'est avant cette dernière phrase que nous trouvons la mention : « Voilà ce que portait le manuscrit de Tolède », *haec ex libro ms. ecclesiae Toletanae*. Et, de fait, dans tout ce qui précède ces derniers mots, nous ne voyons nulle part l'affirmation qu'Innocent III aurait conclu en faveur de Rodrigo. Il serait très possible que cette affirmation eût été ajoutée par un faussaire, peut-être par l'archevêque du xvr^e siècle, Loaisa lui-même. Il y aurait même quelque raison de croire que tout le préambule du document, la page où il est question du polyglottisme de Rodrigo et des privilèges exorbitants qu'il aurait obtenus pour son église, fût de la même fabrique. Il ne resterait donc d'authentique que l'espèce de procès-verbal de la discussion contradictoire qui commence avec les mots : « Notum sit omnibus hominibus presentem paginam inspecturis », formule qui semble être, en effet, le commencement d'une notice telle qu'on les rédigeait encore au xiii^e siècle. Cette explication est d'autant plus vraisemblable qu'il paraît difficile de croire que le remanieur ou le faussaire ait inventé tous les détails d'une précision singulière qui se trouvent dans l'exposé de la discussion. Plusieurs de ces détails sont confirmés comme historiques par d'autres documents, notamment le passage où Rodrigo parle à ses collègues des peintures qui existaient encore de son temps dans la salle du palais de Latran où ils se trouvaient réunis¹.

Le manuscrit de Tolède cité par Loaisa contenait donc, sur le

Honorius et Gregorius ejus successores probaverunt. » La bulle d'Innocent III à laquelle il est fait ici allusion est celle du 4 mars 1210 (Potthast, n° 3924. Cf. Gams, t. III, p. 114 et suiv.), mais le pape, tout en y qualifiant l'archevêque de Tolède de primat des Espagnes, n'y détermine pas l'étendue de cette primatie. Quant à Honorius III, il a tranché le litige en faveur de l'archevêque de Braga (Gams, p. 198).

1. La salle où fut débattu le procès de la primatie de Tolède était une des chambres contiguës à la chapelle de Saint-Nicolas, dans l'intérieur du palais de Latran (Duchesne, *Liber Pontificalis*, t. II, p. 379, note 5). On y voyait en effet une suite de tableaux représentant le triomphe des papes légitimes, aux xi^e et xii^e siècles, sur les antipapes pendant la querelle des investitures, et notamment celui où le pape Calixte II était représenté domptant l'antipape Bérard. Cette peinture a été détruite on ne sait pas précisément à quelle époque; il n'en a été conservé aucune copie, aucun dessin; mais Panvinio, qui la vit encore, a reproduit l'inscription qui l'accompagnait : « Ecce Calixtus, honor patriae, decus imperiale. Nequam Burdinum domat, pacemque reformat. » Sur la lutte de Calixte II et de Burdin, voir Duchesne, *Liber Pontificalis*, t. II, p. 923, 926. Cf. Jaffé-Lœwenfeld, n° 6902.

débat de la primatie, une relation contemporaine d'Innocent III ou, au moins, de Rodrigo, qui mourut en 1240, relation qui aurait été retouchée et augmentée postérieurement pour satisfaire aux prétentions des archevêques de Tolède.

Un autre incident, sur lequel d'ailleurs les détails font défaut, intéressa encore la région espagnole. L'évêque de Lisbonne demanda au pape et aux évêques du concile que les pèlerins de l'Europe du Nord, qui passaient par le détroit actuel de Gibraltar pour gagner la Terre-Sainte, pussent s'arrêter en terre portugaise ou espagnole et y combattre les Sarrasins. Mais Innocent III qui, depuis quelques années, s'efforçait de faire converger sur la vraie croisade, en Égypte ou en Syrie, toutes les forces de la chrétienté, opposa à la requête du prélat portugais une fin de non-recevoir absolue. « Pour venger l'Église, dit-il, il faut frapper le musulman à la tête : c'est par là que nous devons commencer¹. »

Parmi les prélats de la région anglaise qui se trouvaient au concile, l'abbé de Saint-Albans, Guillaume, attira l'attention générale en interrogeant Innocent III sur une question qui intéressait au plus haut degré les établissements ecclésiastiques² : « Saint-Père, dit-il, nous tous qui possédons dans notre église le corps de quelque saint, nous est-il permis, quand nous en sommes à cette partie de la messe qui est la secrète, de nommer ce saint parmi les autres protecteurs du lieu où nous officions ? Nous voudrions avoir, sur ce point, une certitude, car nous savons que tout ce qui est arrêté dans ce saint concile doit avoir perpétuellement force de loi. » — Le pape répondit posément et prudemment : « Il me paraît convenable et conforme au droit, qu'au moment de la secrète, dans la série des patrons invoqués, le saint dont l'église possède les restes soit nommé et qu'on se réclame de sa protection particulière. » La chronique anglaise ajoute que

1. Pertz, t. XXIII, p. 478, *Emonis chronicon*. Une lettre d'un familier d'Émon, datée de mai 1217 et relative au débarquement des croisés à Acre et au voyage par Lisbonne, atteste que l'évêque de Lisbonne fit de très grands efforts pour engager les pèlerins à combattre les Sarrasins d'Espagne, mais que l'armée refusa de se laisser détourner de son but. « Magna pars exercitus, sed precipue Frisones reclamabant, multa in contrarium allegantes, illud precipue quod dominus Innocentius in concilio negaverat ipsi episcopo petenti licere peregrinos in Hispanie detineri, de vindicta Ecclesiae docens inchoandum a capite. »

2. Pertz, t. XXVIII, p. 438. « Ex Mathei Paris. Gestis abbat. S. Albani. »

l'abbé, ainsi renseigné, n'en demanda pas davantage. « Avant qu'Innocent III lui fit cette réponse, on avait traité avec soin, au concile, de la messe et de tout ce qui concernait la messe. On abolit, à cette occasion, certains rites dont l'usage remontait à une époque éloignée¹. »

Parmi les conflits relatifs à la région française, il faut citer en première ligne celui qui avait pour objet l'élection de l'abbé de Saint-Martial de Limoges. En 1214, trois abbés se disputaient la direction de ce monastère². En 1215, il subsistait encore deux concurrents, et chacun d'eux, pour triompher de son rival, devait tâcher d'obtenir l'adhésion du pape. L'un d'eux, Aleaume, pénitencier du roi Jean Sans-Terre et candidat favori du légat Robert de Courçon, s'empessa d'aller au concile de Latran plaider sa cause³. Son concurrent, Pierre la Guirse, qui était plus particulièrement l'élu des moines, retenu par une maladie, ne put que se faire représenter par procureurs. Les représentants n'obtinrent rien du pape « et dépensèrent inutilement 6,000 sous », dit la *Chronique* de Saint-Martial⁴. Il est probable que l'affaire de Limoges fut soumise, non aux délibérations du concile réuni en assemblée plénière, mais à celles d'une des commissions qui siégeaient au Latran. Cependant, Innocent III, voulant mettre fin au schisme local, cassa l'élection faite par les moines et les priva du droit d'élire. L'évêque de Limoges, qui avait béni Pierre

1. Ibid. « Et quievit abbas super hoc certificatus, quia tunc de missa et de pertinentibus missae ante hoc verbum diligens in concilio tractatus habebatur. Et preceptum est abradi quedam que diu ante ea fuerant usitata. »

2. Géraud, *Trois abbés pour une abbaye*, dans *Bibl. de l'Éc. des chartes*, t. IV (1842-1849), p. 944; Ch. de Lasteyrie, *L'Abbaye de Saint-Martial de Limoges*, p. 121 et suiv.

3. Duplès-Agier, *Chroniques de Saint-Martial de Limoges* (éd. de la Soc. de l'hist. de France). Les faits ont été rapportés par Bernard Itier, le bibliothécaire de l'abbaye, contemporain d'Innocent III (*Ibid.*, p. 95), et surtout par l'auteur de la Continuation de la *Commemoratio abbatum S. Martialis*, p. 17.

4. *Ibid.*, p. 17-18. « Cumque generalis synodus Rome in anno sequenti (1215) immineret, Alelmus illuc perrexit : sed Petrus electus noster infirmitate detentus, pro se nuncios misit, qui domino pape nihil obtulerunt, sed sex mille solidos inutiliter expenderunt. » L'affaire ne fut pas réglée, d'après la *Commemoratio*, au moment du concile : ce n'est qu'en janvier 1216, après l'Épiphanie, qu'Innocent III se décida à trancher la question, en cassant l'élection de Pierre la Guirse et en décrétant l'envoi de commissaires. — Bernard Itier, dans sa *Chronique* (p. 94 et 95), donne des détails intéressants sur la représentation de Saint-Martial au concile. Lui aussi affirme que l'élu des moines, P. la Guirse, n'y parut pas, mais il y fut représenté par J. Potet, prieur d'Anais, Gaubert Palmat, prieur « de Montberols », et P. de Pratmi, prieur de Mansac.

la Guirse, fut vivement réprimandé. Le pape confia à trois délégués spéciaux le soin d'aller à Limoges s'enquérir si Aleaume était dans les conditions voulues pour être abbé, et, s'ils le trouvaient tel, de l'introniser et de contraindre les religieux à respecter la décision pontificale.

On traita aussi au Latran de la paix à rétablir entre l'évêque de Poitiers et l'abbé de la Trinité de Vendôme, qui se disputaient le prieuré d'Olonne en Vendée¹.

La venue de saint Dominique et de l'évêque de Toulouse, Foulque, au concile, est mise hors de doute par les plus anciens biographes du saint². Mais il importe ici de sérier les témoignages et de marquer le développement de la légende dominicaine. Le récit de Jourdain de Saxe est le premier en date (avant 1134), le plus simple et probablement celui qui se rapproche le plus de la vérité. Il en ressort d'abord que Dominique et Foulque avaient, pour s'adresser au pape et au concile (indépendamment de l'appui qu'ils devaient prêter aux représentants de Simon de Montfort dans les débats de l'affaire d'Albigéois³), un double objectif. Ils voulaient obtenir : 1° la confirmation des revenus et des propriétés que Dominique avait reçus de Simon de Montfort ou de l'évêque de Toulouse, soit pour la communauté de Prouille, soit pour le noviciat de prédicateurs qui entouraient le saint à Toulouse; 2° l'approbation pontificale pour cet institut toulousain de prédicateurs fondé effectivement dès avril 1215, et qui, dans

1. Métais, *Cartulaire saintongeais de la Trinité de Vendôme*, dans *Arch. histor. de la Saintonge et de l'Aunis*, t. XXII (1893), p. 123. Un acte du 22 août 1217 atteste que cette affaire eut pour auditeur le cardinal Pierre de Bénévent. « *Questio postea auctoritate apostolica fuit mota et in Lateranensi concilio ultimo celebrato, ad apostolicam sedem delata, ubi in tantum coram P. Beneventano, tunc Sancte Marie in Aquiro diacono cardinali auditore concessio, in ipsa causa fuit processum.* »

2. Il suffit de citer Jourdain de Saxe (Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Predicatorum*, t. I, p. 12) et Constantin d'Orvieto (*Ibid.*, p. 28), qui écrivaient dans la première moitié du XIII^e siècle. C'est à Constantin que des chroniqueurs anglais du XIV^e siècle paraissent avoir emprunté ce qu'ils disent de la venue de Foulque et de Dominique au concile et de l'attitude d'Innocent III. Pertz, t. XXVII, *Ex Walleri Gisburnensis chronica de Gestis regum Anglie*. « *Cumque mansisset (Dominicus) ibidem decem annis predicando et colligendo fratres usque ad tempus quo Lateranense concilium debuit celebrari, cum Fulcone Tholosano episcopo, Romam ad concilium generale adiit.* » Même texte dans la *Chronique* d'Henry Knighton, moine de Leicester (éd. Lumby, t. I, p. 191).

3. On connaît tout au moins, par la *Chanson de la croisade*, le rôle de l'évêque de Toulouse, ennemi déclaré de Raimon VI.

la pensée du fondateur, n'était que l'embryon d'un ordre spécial dit des *Frères Prêcheurs* et chargé d'exercer par toute l'Église le ministère apostolique¹. C'est, en effet, pendant la période préparatoire du concile, le 8 octobre 1215, qu'Innocent III exauça la première requête de Dominique. Il prit alors, sous la protection de saint Pierre, le monastère de Prouille et ses possessions². Mais il ne donna pas, pour l'ordre des Frères Prêcheurs, l'approbation qu'on lui demandait. Au dire de Jourdain de Saxe, il se contenta « d'exhorter Dominique à retourner près de ses frères, et, après en avoir délibéré avec eux, à choisir une règle monastique déjà approuvée, sous laquelle il placerait son institut; il reviendrait ensuite à Rome et obtiendrait en tous points la confirmation du pape ». Cette attitude d'Innocent III est tout à fait d'accord avec le décret qu'allait promulguer le concile³ et qui défendait d'introduire dans l'Église de nouvelles formes de vie monastique. Ce décret ordonnait à celui qui voudrait entrer en religion de s'attacher à l'une des règles déjà connues. Le concile et le pape se croyaient alors obligés de réagir contre la multiplication excessive des systèmes nouveaux de réforme religieuse, mouvement dangereux puisqu'il pouvait aboutir et avait en réalité abouti à des doctrines hétérodoxes. D'ailleurs, le refus d'Innocent III d'approuver le nouvel ordre que projetait Dominique peut s'expliquer par un autre côté, si l'on songe que Dominique avait été en réalité, dans la guerre des Albigeois, un des collaborateurs les plus actifs du parti catholique intransigeant, de celui qui voulait la lutte à outrance contre les hérétiques et la dépossession complète des comtes de Toulouse au profit de Simon de Montfort. Or, c'était contre ce parti qu'Innocent III n'avait cessé de se débattre pour empêcher la croisade albigeoise de dégénérer en une œuvre de sang et d'expropriation injuste. Il allait lutter

1. Jourdain de Saxe. « Ut simul adirent concilium Lateranense et pari voto dominum papam Innocentium, ut confirmaret S. Dominico et sociis ejus ordinem qui Praedicatorum dieretur et esset : confirmaret nihilominus redditus predictos tam a comite quam ab episcopo fratribus assignatos. » Sur les donations de Simon de Montfort et de Foulque, voir Balme et Lelaidier, *Cartulaire de Saint-Dominique*, t. I, et J. Guiraud, *Cartulaire de Notre-Dame de Prouille*, t. I, p. CCCXXIII, 52, 53, 54-55, et t. II, p. 36, 74.

2. Potthast, 4997. Les plus récentes éditions du texte de la bulle sont celles des PP. Balme et Lelaidier (*Cartulaire de Saint-Dominique*, t. I, p. 526) et de J. Guiraud (*Cartulaire de Notre-Dame de Prouille*, n° 2).

3. Voir plus bas le chapitre relatif aux canons.

contre ce parti, même en plein concile¹. Les liens étroits qui unissaient Dominique à l'un des plus ardents défenseurs de Montfort, l'évêque Foulque, n'étaient pas, aux yeux du pape, une recommandation, tout au contraire.

En réalité, on ne connaît pas d'autre marque authentique de la bienveillance d'Innocent III pour Dominique et son œuvre que la bulle confirmative des possessions de Prouille. Mais, comme les panégyristes du saint ne pouvaient admettre que le pape eût opposé une fin de non-recevoir à l'autre requête, infiniment plus importante, il se forma de bonne heure une légende dont Jourdain de Saxe n'a rien dit et qu'on trouve dans la biographie écrite par Constantin d'Orvieto².

Pour triompher des résistances du pape, Dominique a recours à la prière et Dieu intervient. Une nuit, Innocent a une vision. La basilique du Latran lui apparaît toute disloquée et sur le point de tomber, mais Dominique accourt, soutient l'édifice et l'empêche de s'écrouler. C'est cette vision que les peintres du XIII^e et du XIV^e siècle, mettant en œuvre le récit dominicain, ont souvent reproduite sur les murs des couvents des Frères Prêcheurs. Innocent III, dès lors, est converti. Il engage toujours néanmoins Dominique à retourner vers ses frères et à choisir avec eux une règle déjà approuvée³. De fait, Innocent III ne confirma jamais

1. Voir notre *Innocent III; la croisade des Albigeois*, p. 216 et suiv.

2. Constantin d'Orvieto, *Legenda S. Dominici*, dans Quétif et Échard, t. I, p. 28, ch. XVII. Son récit commence par une reproduction presque littérale des premières lignes de celui de Jourdain de Saxe. Mais déjà il passe sous silence l'un des deux objectifs de la requête de Dominique et de Foulque indiqués par Jourdain, la confirmation papale des donations faites aux premières communautés de l'ordre. Il ne s'agit plus ici que d'obtenir l'approbation de Rome pour le nouvel institut et la mission des Prêcheurs. Constantin reconnaît qu'Innocent III fit d'abord des difficultés, « postulationi hujusmodi visus est aliquantulum primitus se difficiliter exhibere ». Mais cette première résistance eut son bon côté, puisqu'elle permit au pontife de savoir par révélation divine combien l'objet poursuivi par Dominique était nécessaire au bien de l'Eglise. « Quam necessarium esset universali cui praeidebat Ecclesiae id ad quod vir Dei, Dominicus, inspiratus divinitus, aspirabat. » Suit le récit de la vision.

3. Un autre écrivain dominicain du XIII^e siècle, Humbert de Romans, auteur d'une nouvelle rédaction de la Légende de Constantin d'Orvieto, est bien obligé de constater aussi la résistance d'Innocent III, l'échec de son héros et la nécessité où il se trouva de mettre sa création sous le couvert d'une règle monastique déjà connue et approuvée, mais il justifie comme il suit les exigences du pape : « Quod sapienter sane nec sine Spiritu Sancto suggerente consideravit vir sapiens, sciens nimirum validiora esse aedificia, que fundamentis ex antiquo suppositis innituntur, vicesque antiquas et regias novis

l'ordre dominicain. Dominique ne revint à Rome que pour présenter sa requête à son successeur, Honorius III, qui approuva l'ordre le 22 décembre 1216¹.

Les historiens de l'autre grand ordre mendiant, celui des Frères Mineurs, n'ont pas manqué d'établir entre leurs origines et celles des Dominicains un parallélisme qu'ils jugeaient nécessaire, et de prétendre que saint François était venu, lui aussi, au concile de Latran pour obtenir de l'Église universelle l'approbation de son œuvre et la confirmation de sa règle. La démonstration de ce dernier fait, que Wadding a donnée dans ses *Annales*², a passé ensuite dans les recueils de conciles, et Mansi l'adopte sans la moindre réserve³. Les Bollandistes, dont la critique est plus sévère, ont été obligés de remarquer que les textes allégués par Wadding ne permettaient pas d'arriver, sur ce point, à une certitude; mais ils ne considèrent pas moins sa conclusion comme tout à fait vraisemblable⁴. En réalité, le seul témoignage précis sur lequel s'appuie l'annaliste de l'ordre des Frères Mineurs est celui de Mariano de Florence⁵, un écrivain du xv^e siècle. Les autres textes invoqués sont du xiv^e⁶. Quoi qu'en dise Wadding, qui cite à tort comme une autorité favorable à sa thèse le frère Léon et les auteurs de la Légende des Trois-Compagnons, il n'y a pas, dans

semitis tutiores » (Quétif et Échard, t. I, p. 28). Sur la façon dont, aujourd'hui, dominicains ou catholiques apprécient l'attitude d'Innocent III et cet épisode de la vie de Dominique, voir Balme et Lelaidier, *Cartul. de Saint-Dominique*, t. I, p. 532-534, et les Bollandistes, *Acta Sancti*, 4 août, col. 438.

1. Les historiens dominicains d'aujourd'hui sont bien obligés de reconnaître que dans cette confirmation pontificale il n'est encore question ni des Frères Prêcheurs ni de la haute mission d'enseignement et de prédication que Dominique s'est attribuée. La papauté approuve simplement la congrégation de chanoines réguliers vivant suivant l'observance de Prémontré, qui a été approuvée par Dominique dans l'église Saint-Romain de Toulouse. Le mot *prêcheurs* appliqué aux frères du convent de Saint-Romain n'apparaît pour la première fois que dans un autre acte pontifical du 21 janvier 1217, et là aussi, pour la première fois, il est enfin question de leur mission.

2. *Annales minorum*, t. I, p. 239-240.

3. *Concilia*, XXII, 1078.

4. *Acta Sanctorum*, 4 octobre, p. 517. « Verisimillimum mihi est, quod ait Waddingus, Franciscum tempore ejusdem concilii Romam venisse obtinuisseque ut Pontifex coram congregatis Patribus approbationem Regulae a se factam declararet. »

5. « Dominus papa coram omnibus ordinem suum esse approbatum pronunciaré fecit, et regulam per ipsum prius sine bulla approbatam manifestare fecit. »

6. Par exemple celui d'Angelo de Clareno.

les sources les plus anciennes de la vie de saint François, un seul mot qui permette d'attester la présence du saint au concile de Latran, et même d'établir que sa règle aurait reçu l'approbation, même simplement verbale, de la grande assemblée. Les seules conclusions positives auxquelles ait pu arriver la critique moderne¹ touchant les rapports d'Innocent III avec François d'Assise sont les suivantes : 1° vers juin 1210, le pape, après la comparution devant lui des pénitents d'Assise, confirme verbalement leur première règle et autorise leur prédication ; 2° avant le 16 juillet 1216, il accorde à sainte Claire et à ses sœurs le « privilège de la pauvreté » ; 3° saint François se trouve à Pérouse au moment de la mort d'Innocent III.

Il est, d'ailleurs, invraisemblable, *a priori*, qu'au moment où Innocent III et les Pères du concile promulguaient contre les « religions nouvelles » le canon que l'on connaît et écartaient la requête de saint Dominique, ils aient consacré solennellement de leur approbation l'œuvre de saint François. Et, lorsque les Bollandistes affirment² que cette consécration solennelle est prouvée implicitement par le fait même que le canon en question n'a entraîné, pour l'ordre des Mineurs déjà très répandu en Italie, aucune sorte d'interdiction ou de diminution, ils font un raisonnement vicieux. On sait quelle place les hypothèses et les fables tiennent dans l'histoire des origines des deux grands ordres mendiants, et il y a longtemps qu'on a remarqué, en particulier, que la légende de la vision d'Innocent III sur la dislocation de son palais de Latran était commune aux deux instituts. Dans la salle du musée du Louvre, consacrée aux primitifs italiens, on peut voir en double exemplaire l'histoire de l'apparition à Innocent III, couché dans son lit, la tiare en tête, du palais chancelant sur sa base et sauvé de la ruine par le seul appui d'un saint. Seulement, dans le tableau de Giotto, ce saint est François d'Assise, et, dans le tableau de Fra Angelico, c'est le fondateur de l'ordre des Dominicains.

Pour en finir avec les affaires de France, on notera un incident

1. Voir notamment P. Sabatier, *Speculum perfectionis* (1898) ; W. Gatz, *Die Quellen zur Geschichte des heil. Franz von Assisi* (1904), et H. Böhrer, *Analekten zur Geschichte des Franciscus von Assisi* (1904).

2. *Acta Sanct.*, t. II (4 oct.), p. 517. « Cum vero idem S. Francisci ordo, ex allegato canone, nullum in regionibus Italiae videatur passus detrimentum, verisimillimum mihi est, etc. »

assez grave qui fut soulevé au concile par les évêques français. Le cardinal Robert de Courçon, chargé, à titre de légat, de prêcher la croisade en terre française, s'y était fait une très mauvaise réputation par sa rapacité, ses exactions et ses allures autoritaires. Quand il avait convoqué un synode à Bourges, les évêques s'étaient empressés de s'abstenir et d'en appeler du légat au pape. Au concile de Latran, il fut, de leur part, l'objet d'une protestation véhémement. Le pape, pour les apaiser, dut reconnaître les torts et les abus de pouvoir de son légat; il leur demanda, comme un service personnel, de pardonner au coupable et de ne pas insister¹.

L'Allemagne et les pays du Nord fournirent aussi leur contingent d'affaires litigieuses ou autres, mais nous n'en connaissons, sans doute aussi, qu'une minime partie. Ainsi, les chroniqueurs affirment que c'est dans le concile de Latran que l'ancienne abbaye de Chiemsée, en Bavière, fut transformée en évêché. Innocent III, suivant le droit que s'arrogeait la papauté, en nomma d'office le premier titulaire². Il confirma aussi, après discussion, l'élection contestée du nouvel évêque de Passau, Ulric³. D'autre part, la Chronique de l'abbaye de Lauterberg, près Merseburg, nous donne de curieux détails sur un conflit ecclésiastique qui reçut encore sa solution, à Rome, au temps du concile. Il y avait guerre, et guerre très âpre, entre un chanoine de cette abbaye, Henri, et l'un des dignitaires, le prévôt Thierry. Celui-ci en voulait au chanoine parce qu'il s'était fait l'agent du pape et de ses légats, et il l'avait expulsé de son siège. L'affaire fut évoquée à Rome, où les deux adversaires devaient assister au concile, et le chroniqueur nous raconte comment le prévôt Thierry partit avec une grosse somme d'argent dont il avait eu soin de se munir et comment son procès se déroula devant les juges du

1. Pertz, t. XXVI, *Roberti Autissiodorensis Chronice continuatio* II, p. 280. « Quem postea Rome in generali concilio vehementissime reddidere confusum, adeo quod dominus papa multiplices dicti cardinalis excessus a prelati Francie sibi petiit relaxari. »

2. Pertz, t. XVII, p. 527, *Chron. Magni presb. Cont.* « In ipso synodo Kye-mensis episcopatus instituitur ad quam sedem Rudigerus primus episcopus ordinatur. » Cf. le texte des *Annales Osterhovenses* (Ibid., p. 543) et des *Annales Sancti Rudberti Salisburgensis* (Ibid., t. IX, p. 780).

3. Ibid., t. IX, *Annales Gotwicensis*, p. 602. « Item electio Ulrici Pataviensis episcopi, que, Menegoldo decedente, per discordiam celebrata fuerat, auditis hinc inde partibus ab ipso (Innocentio) confirmatur. Intererat huic concilio, etc. » Cf. *Annales Sancti Rudberti Salisburgensis* (Pertz, t. IX, p. 780).

pape. Innocent III donna l'ordre de rétablir Henri dans la possession de son canonicat et de faire une enquête sur les agissements du prévôt¹. Mais ce qui nous intéresse le plus dans ces pages de chronique, au point de vue particulier de l'histoire du quatrième concile de Latran, c'est la phrase que voici (il s'agit des préparatifs pour le départ à Rome) : « Le prévôt, comme d'ailleurs la plupart des prélats, désirait arriver avant l'époque du concile, pour pouvoir plus commodément et à loisir obtenir le règlement de ses affaires². » On voit par là comment et pourquoi un grand nombre de questions, politiques et ecclésiastiques, ont été débattues au Latran avant l'ouverture officielle de l'assemblée.

Est-ce dans une de ces séances préliminaires ou dans une des trois réunions générales que fut soumise au pape et au concile la question de la conversion des païens de la Baltique et des conquêtes opérées par les chrétiens de l'Esthonie et de la Livonie? C'est ce qu'il est difficile de décider. Toujours est-il que l'évêque livonien Albert rendit compte publiquement des guerres, des travaux et des tribulations, mais aussi des triomphes, qui avaient signalé le développement de la foi chrétienne dans ces pays lointains. Cet exposé fut fort applaudi. Et l'évêque ajouta : « Saint-Père, ta Sainteté emploie tout son zèle à libérer la terre de Jérusalem, qui est la terre du fils de Dieu; mais la Livonie est placée sous le patronage de la mère de Dieu, et tu ne dois pas l'abandonner : elle a droit, elle aussi, à ton entière sollicitude. Or, l'amour que le fils porte à sa mère fait que, s'il ne veut pas que sa propre terre soit perdue sans retour, il ne supporte pas non plus que la terre maternelle, celle de la Vierge Marie, soit en danger. » Le pape répondit : « Nous ne cesserons jamais de nous intéresser d'un cœur paternel à la terre de la mère comme à celle du fils. » Et, toujours d'après la chronique d'Henri le Livonien, après la clôture du concile, il renvoya les deux évêques tout joyeux. Il leur avait renouvelé, avec le pouvoir de prêcher chez eux la croisade, celui de remettre les péchés aux pèlerins qui parleraient

1. Pertz, t. XXXIII, p. 186, *Chronicon Montis Sereni*. « Sifridus, abbas Pigaviensis, Heinricho de Rekkini Sereni montis canonico expulso, in concilio commissionem obtinuit cujus exemplar hic inserere libuit pro testimonio veritatis. » Suit la lettre où Innocent III relate les incidents de cette affaire.

2. Ibid., t. XXIII, p. 185. « Prepositus vero, sicut et plerique alii, concilium prevenire cupiens ut commodius ei copia fieret sua negotia promovendi, cum a iudicibus Heinrici citatus fuerit, appellavit, et copiosa sumpta pecunia, Romam profectus est. »

avec eux pour la Livonie, afin d'y défendre, contre les insultes des païens, l'église nouvellement organisée¹.

Quand on aura ajouté que le concile s'occupa de l'organisation ecclésiastique de l'île de Chypre en transportant le siège archiepiscopal de Famagouste à Nicosie et en créant un archevêque latin², et qu'il accorda à certaines congrégations d'importance internationale, telles que celles de Cîteaux et de Prémontré, l'exemption plus ou moins partielle des charges pécuniaires que la croisade devait entraîner pour le monde chrétien³, on aura signalé à peu près tous les incidents notables que les chroniques contemporaines attribuent au quatrième concile de Latran et donné une idée déjà suffisante de son activité.

Achille LUCHAIRE.

(Sera continué.)

1. Pertz, t. XXIII, *Heinrici Chronicon Lyvonie*, p. 293. « Anno Dominice incarnationis 1215, celebratum est concilium in ecclesia Romana, presidente papa Innocentio, presentibus patriarchis et cardinalibus et episcopis quadringentis, abbatibus octingentis. Inter quos erat episcopus Lyvonensis, Albertus cum Estiensi episcopo. » Cette dernière affirmation est exactement confirmée par le document de Zurich (Luchaire, *Journal des savants*, oct. 1905, p. 562. « De Livonia. De Estia »).

2. Mansi, *Concilia*, XXII, col. 1076.

3. Pertz, t. XXVII, *ex Annalibus Menevie et Strate Floride*, p. 443. « Ibidem fuit ordinatum de decimis Alborum monachorum. » — Ibid., t. XXVI, *Roberti Autissiodorensis Chronici continuatio II*, p. 281. « Secundum quod idem Papa quitavit ordinem nostrum a vicesima quam in subsidium Terre Sancte usque ad tres annos annuatim solvendam a ceteris ecclesiis collegiatis sive conventualibus exigebat. » — Ibid., t. XXVII, *ex Annalibus de Margan*. « In qua (synodo) concessit ordini Cisterciensi quod de possessionibus habitis ante concilium et de novalibus ante et post acquisitis nulli decimas tenere teneretur. » — Ibid., t. XXVI, *ex Chronico universali Anonymi Laudunensis*, p. 457. « In hac etiam synodo invenit dominus Gervasius, abbas Premonstratensis, coram domino papa gratiam multam, que maxime apparuit in tribus, quorum primum fuit quod dominus papa per eum obtulit ordini cui ipse preluit cenobium Sancti Quirici, quod in diocesi Reatino situm est, monachis inde amotis qui infames extiterant. Secundum vero fuit quod dominus papa per eum vicesimam ordini Premonstratensi, que ab aliis ordinibus exigebatur, relaxavit. Tercium quod nec ipse papa nec aliquis cardinalium ab eo aliquod munus accipere voluit. »

LE COUP D'ÉTAT DU 24 AVRIL 1617

(Suite et fin.)

Le premier écuyer de la reine, M. de Bressieux, étant entré, Marie de Médicis le pria d'aller trouver le roi et de lui dire, de sa part, qu'elle désirait lui parler. Louis XIII répondit sèchement « qu'il avoit trop à faire, que ce seroit pour une autre fois »²! Il chargea le premier écuyer de déclarer à sa mère que dorénavant il était résolu « à prendre en main le gouvernement de l'État », qu'elle voulut bien ne plus s'en occuper; qu'il entendait « être le maître ». Provisoirement, il l'invitait « à ne bouger de la chambre et de se mêler de rien ». Il verrait plus tard à ce qu'elle « se retirât ». Pour corriger ce que ces notifications faites à Marie qu'elle était « déposée, chassée honteusement du pouvoir », comme elle le dira, avaient d'inexorable, Louis XIII « assurait la reine qu'il l'honoreroit toujours comme sa mère »³. Une entrevue avec son fils, dans laquelle elle retrouverait peut-être son ancien ascendant maternel sur un enfant longtemps timide et craintif, était, pour Marie de Médicis, une dernière ressource.

1. Voir *Rev. hist.*, t. XCV, p. 292; t. XCVII, p. 27.

2. Chaulnes, *Relation exacte*, p. 459. Arnauld d'Andilly assure que Marie de Médicis fit dire au roi par M. de Bressieux que, « s'il eût fait entendre le sujet des mécontentements qu'il avoit contre le maréchal d'Ancre, elle eût été la première qui lui eût conseillé de faire ce qu'il avoit fait » (*Journal*, éd. Halphen, 1857, p. 283). M. de Bressieux a écrit ce qui lui est arrivé le matin du 24 avril. Voir *Anecdotes de la cour de France tirées de la bouche de M. du Vair*, dans *Mém. de Marguerite de Valois*, éd. Lalanne, 1858, p. 327.

3. *Récit véritable de ce qui s'est passé au Louvre depuis le 24 avril*, Paris, 1617, in-12, p. 4. « Le roi envoya déclarer à la reine qu'il vouloit estre le maître » (Montpoullan, *Mém.*, loc. cit., t. IV, p. 38). Marie de Médicis se considérera toujours comme ayant été « honteusement chassée » le 24 avril (*Extrait des raisons et plaintes que la reine mère du roi fait au roi son fils*, Paris, 1619, in-12, p. 3). Louis XIII expliqua dans un document officiel « qu'il avoit supplié la roine nostre dite dame et mère de trouver bon que désormais il prit en main le gouvernail de son État afin d'essayer de le relever de l'extrémité où les mauvais conseils dont elle (la reine) s'étoit servie l'alloient précipiter » (*Lettre du roi au parlement de Dijon*, 1617, in-12, p. 6).

Elle demanda à M. de Bressieux de retourner près de Louis XIII et d'insister. Le roi répondit qu'il avait déjà fait connaître son sentiment. Une troisième fois, Marie de Médicis renvoya le premier écuyer. Louis XIII, impatienté, déclara à M. de Bressieux que, s'il le voyait une fois de plus, « il l'enverroit en un lieu où il le trouveroit bien quand il le voudroit »¹! La régente, fiévreuse, supplia alors la princesse de Conti de tenter la même démarche. Mais la princesse de Conti qui était venue en hâte de son appartement, ni habillée, ni coiffée, ne pouvait ainsi, « en jupon », se rendre dans les salles du roi pleines de monde. Elle eut la pensée de faire demander M. de Luynes. M. de Luynes vint. Malheureusement, il s'agissait d'un sentiment personnel du roi, très monté, très excité; personne n'était en mesure de le faire changer d'avis. Sur de nouvelles instances de la reine, la princesse de Conti alla s'habiller rapidement et sollicita du roi une audience immédiate. Louis XIII lui fit dire que, si elle venait en son nom, il était tout prêt à l'accueillir, mais que, si elle venait au nom de la reine mère, il refusait de la recevoir². Marie de Médicis pria la dame d'honneur, M^{me} de Guercheville, de chercher à se trouver sur le passage du roi, de se jeter à ses genoux et de faire appel à ses sentiments filiaux. M^{me} de Guercheville devait parvenir en effet à parler au roi dans ces conditions. Louis XIII lui répondit froidement « qu'il reconnoissoit bien la reine pour sa mère, mais qu'il estoit roi et qu'elle ne l'avoit pas traité comme fils par ci-devant; il la traiteroit néanmoins toujours comme mère : il ne la pouvoit encore voir qu'il n'eût donné ordre à ses affaires »³.

Entre temps, la jeune reine, Anne d'Autriche, chez qui Louis XIII s'était rendu, afin de la mettre au courant et la prier de ne se troubler de rien, ayant demandé au prince la permission d'aller consoler Marie de Médicis, le roi refusa⁴. La comtesse de Soissons, sollicitant une autorisation semblable, subit le même insuccès. Devant ces instances, Louis XIII fit dire qu'il défendait à qui que ce fût, jusqu'à son frère Gaston et aux princesses ses sœurs,

1. Chaulnes, *Relation exacte*, p. 459.

2. Elle accepta la condition imposée, eut l'audience et « y reçut le meilleur accueil du monde » (*Ibid.*, p. 462).

3. Boucher de Guilleville, *Lettres*, dans J. Doinel, *Concini, récit de sa mort*, Orléans, 1883, in-8°, p. 19.

4. Bentivoglio, *Lettre*, 1863, t. I, p. 199, du 26 avril 1617.

d'aller voir la reine mère¹. Il commanda à Vitry de prendre les mesures nécessaires afin que l'isolement de la princesse déchue se trouvât complet. Le service d'honneur de celle-ci, fait par une compagnie de gardes du corps spéciale, portant les couleurs de la régente, fut supprimé et douze archers des gardes du corps du roi s'installèrent à l'entrée de l'appartement de Marie de Médicis, pour ne laisser pénétrer personne². Des portes furent murées. Un petit pont jeté sur les fossés du Louvre faisait communiquer l'appartement de la régente avec le jardin du bord de l'eau, — aujourd'hui le jardin de l'Infante; des Suisses vinrent l'abattre : le bruit des coups de hâche, qui dura trois heures, fut lugubre³. On n'eût jamais cru que le roi pût se montrer aussi impitoyable⁴. Il n'y eut de doute pour personne : Marie de Médicis était emprisonnée! Tout devait confirmer ce sentiment. L'ambassadeur d'Espagne, Monteleone, arrivant au Louvre et se dirigeant vers l'appartement de la reine mère, fut interpellé par Vitry : « Où allez-vous, Monsieur? Ce n'est pas là qu'il faut aller maintenant; c'est au roi⁵! » Les autres ambassadeurs venant

1. Bentivoglio, *Ibid.*, et Chaulnes, *Relation exacte*, p. 462.

2. Dépêche de l'ambassadeur vénitien du 24 avril (Bibl. nat., ms. ital. 1771, p. 81; Pontchartrain, *Mém.*, p. 388). L'affaire manqua être grave. Les gardes de la reine refusèrent de sortir sur l'injonction de Vitry. Celui-ci, furieux, les menaça de « les faire tous tailler en pièces ». Le lieutenant des gardes, M. de Presles, frappa à la porte de la chambre de la reine pour prendre ses ordres, et Catherine vint dire de la part de Marie de Médicis qu'on obéît aux commandements du roi. Il fallut que M. de Bressieux vint confirmer l'ordre (Chaulnes, *Relation exacte*, p. 459; Arnauld d'Andilly, p. 284).

3. On condamna la chambre de l'appartement de la reine mère, qui se trouvait sous l'appartement du roi, par précaution (Chaulnes, p. 464; voir aussi Pontchartrain, p. 388). L'abatage du pont « à coups de cognée » fit une peine infinie à Marie de Médicis : « Ce déplaisir a été un des plus grands qu'elle ait reçus ! » La malheureuse reine dit : « On a tort d'avoir peur que je m'enfuie » (Arnauld d'Andilly, *Journal*, 1857, p. 286). Au dire même de Mathieu de Mourgues, plus tard l'écrivain attitré, le défenseur et le confident de Marie de Médicis, « on fit une exacte recherche dans sa chambre (de la reine) jusqu'à regarder sous son lit » (Mathieu de Mourgues, *les Deux faces de la vie et de la mort de Marie de Médicis*, Anvers, 1643, in-4°, p. 23).

4. Bentivoglio est étonné de cette dureté (*Lettere*, 1863, t. I, p. 195). De même, le résident florentin (Zeller, *Louis XIII, Marie de Médicis*, p. 210). Un folliculaire alla jusqu'à traiter Louis XIII de Néron. « Comme ce tyran, il avoit fait arrêter sa mère » (cité par Galluzzi, *Hist. du grand-duché de Toscane*, t. VI, p. 164).

5. Chaulnes, *Relation exacte*, p. 459. Il était entré à pied par le petit guichet et s'avancait le chapeau à la main. Monteleone n'insista pas et gagna le grand degré.

soliciter de Louis XIII l'autorisation de présenter leurs hommages à Marie de Médicis n'obtinrent qu'une réponse évasive : « J'aviseraï¹. » Le soir, tard, vers onze heures, par une porte dérobée qui n'avait pas encore été murée, le résident florentin, Matteo Bartolini, put accéder jusqu'à la reine détrônée : il la trouva accablée. Après avoir exprimé son étonnement qu'il eût pu arriver jusqu'à elle, elle éclata en sanglots : « Bartolini, aurais-tu jamais pensé me trouver en prison ! » Et, parlant du roi qui refusait de la voir, qui interdisait à ses enfants de venir près d'elle, elle ajouta douloureusement : « Qui eût dit, quand je l'ai eu, qu'à l'âge de seize ans il procéderait vis-à-vis de moi comme il le fait ! » Elle aimait mieux mourir que de rester en prison². Le public parla de son incarcération définitive à Vincennes ou ailleurs.

Tout au haut du Louvre, chez Léonora Galigai, les choses furent plus expéditives. Léonora était dans sa chambre lorsque, par la porte ouverte, elle aperçut les gardes du corps qui venaient l'arrêter. Elle fut étonnée. Un garde lui expliqua qu'il y avait eu dans le Louvre une querelle avec Vitry et des coups de pistolet : « Comment, fit-elle, Vitry et des coups de pistolet dans le Louvre ? C'est contre mon mari ! » — « En effet, Madame, et il y a de mauvaises nouvelles : M. le maréchal est mort ! » — « Il a été tué ? » — « Oui ! » — « C'est le roi qui l'a fait tuer ? » — « Oui ! » Elle parut profondément surprise, mais elle ne versa pas une larme. M. de la Place étant arrivé sur ces entrefaites, elle l'envoya à la reine pour lui demander sa protection. M. de la Place, qui savait ce qui en était, s'adressa plutôt à la princesse de Conti, laquelle lui répondit qu'elle était désolée, « mais qu'elle avoit les bras trop faibles ». Mise au courant, Léonora, désespérée, ramassa machinalement ses pierreries, les mit dans sa paillasse, se déshabilla, se coucha³, disant en pensant à la reine :

1. Bentivoglio, *Lettere*, t. 1, p. 202. Bassompierre, qui voulut aussi aller voir Marie de Médicis, reçut la même réponse (*Journal*, éd. Chanterac, t. II, p. 124).

2. Dépêche de Matteo Bartolini, résident florentin, dans B. Zeller, *Louis XIII, Marie de Médicis, Richelieu*, p. 172. Marie de Médicis fut abasourdie par l'événement qu'elle n'avait pas prévu. « Ella si mostro molto stordita », dit le nonce (*Lettere*, t. 1, p. 199) ; ce qui l'accablait le plus, ce n'était pas que le roi eût voulu prendre la direction du gouvernement, « ma che mostri verso di lei una tal diffidenza e disprezzo » ! Mais on voit par ces textes qu'elle faisait alors le départ exact des responsabilités ; on les brouillera ensuite.

3. Chaulnes, *Relation exacte*, p. 458. C'est l'exempt des gardes du corps de la Roche et ses hommes qui étaient venus l'arrêter (Bibl. nat., Cinq Cents

« Pauvre femme! je l'ai *perdoux*¹. » On vint ensuite la faire relever et habiller pour mettre ses pierreries sous séquestre, et, à la nuit, on l'enferma dans une chambre haute du Louvre². Elle continuait à paraître indifférente, convaincue d'ailleurs qu'elle allait être simplement reconduite à la frontière. Mais, du Louvre, elle devait aller à la Bastille, de la Bastille à la Conciergerie et de la Conciergerie à la place de Grève³!

Les ministres de Concini s'évanouirent presque d'eux-mêmes. Un des premiers mots de Louis XIII, recevant dans son appartement, puis, en raison de l'insuffisance de celui-ci, dans la petite galerie, — la galerie d'Apollon, — le flot à toute minute montant des courtisans et des autorités qui s'empressaient de venir le féliciter, avait été « qu'il destituoit Mangot, Luçon et Barbin »⁴. Il donna même l'ordre de les faire arrêter⁵. Barbin, à la première nouvelle de l'événement, accourant au Louvre, rencontra

Colbert 221, fol. 371 r^o). On envoya l'exempt La Chaussée et huit archers occuper la maison de Concini, sur le quai (*Ibid.*, fol. 4 r^o).

1. « Sachant qu'on ne voyoit plus la reine mère et qu'elle estoit détenue dans sa chambre sans en sortir » (passage inédit de la *Relation exacte*; Bibl. nat., ms. Dupuy 661, fol. 147 v^o).

2. C'était la chambre où on avait enfermé le prince de Condé quelques mois auparavant (*Récit véritable de ce qui s'est passé au Louvre*, p. 3; B. Legrain, *Décade contenant l'hist. du roi Louis XIII*, p. 390).

3. Nous avons le procès qui fut fait à Léonora et à la mémoire de Concini (Bibl. nat., Cinq Cents Colbert 221 et collection Moreau 779). Léonora fut calme jusqu'au bout, parce qu'elle fut convaincue qu'elle ne serait pas condamnée; elle le répète constamment au cours de son procès (Bibl. nat., Cinq Cents Colbert 221, fol. 237 r^o, 239 v^o, 339 v^o, 348 r^o; cf. Fontenay-Mareuil, *Mém.*, p. 122). Elle poussa un cri « strident » en entendant qu'elle était condamnée à mort (amb. vénitien; Bibl. nat., ms. ital. 1771, p. 257). Puis elle reprit son sang-froid et mourut courageusement (Boitel de Goubertin, *Hist. des choses plus mémorables de ce qui s'est passé en France*, Rouen, 1620, t. II, p. 344; *Mercur françois*, 1617, p. 231; Matthieu, *la Conjuration de Conchine*, p. 320; B. Legrain, *Décade*, p. 419) au milieu d'une foule énorme qui avait payé les fenêtres très cher et empêcha presque la charrette d'avancer (amb. vénitien; Bibl. nat., ms. ital. 1771, p. 258). Louis XIII, qui n'avait pas voulu être à Paris au moment de l'exécution (Bentivoglio, *Lettres*, t. I, p. 338), fut très ému des détails et n'en dormit pas (Héroard, *Journal*, Bibl. nat., ms. fr. 4025, fol. 419 v^o). Marie de Médicis parut affectée (Bentivoglio, t. I, p. 381; amb. vénitien; Bibl. nat., ms. ital. 1771, p. 262).

4. Chaulnes, *Relation exacte*, Bibl. nat., ms. Dupuy 661, fol. 134 v^o. Cf. amb. vénitien, dépêche du 24 avril, *ibid.*, ms. ital. 1771, p. 81).

5. Et l'annonça aux provinces : « Nous avons fait arrêter sa femme (de Concini) ensemble ses susdits ministres » (*Lettre du roi au parlement de Dijon*, 1617, p. 6). Rohan dit que Richelieu fut en effet arrêté, ce qui n'est pas exact (*Mém.*, éd. Michaud, p. 511).

« au coin de la chapelle de Bourbon », où une foule compacte empêchait d'avancer, quelques amis qui lui conseillèrent prudemment de ne pas s'aventurer. Assez inquiet, il se rendit au plus près, rue des Poulies, à l'hôtel Combault, l'écurie de Marie de Médicis, où M^{me} de Bressieux, la femme du premier écuyer, qui y habitait, le recueillit chez elle¹. Mangot, prévenu, vint le rejoindre. Richelieu, auquel on avait annoncé la nouvelle pendant qu'il faisait une visite à un recteur de la Sorbonne, s'empressa de venir en carrosse. Son premier mouvement, en apprenant qu'il était débarrassé de la tyrannie de Concini, avait été un mouvement de satisfaction. Il dit à Barbin, « le visage fort content », « qu'ils étoient maintenant en repos et à couvert ». — « Hé! Monsieur, fit Barbin, irrité de cet optimisme peu clairvoyant, vous moquez-vous de ne juger pas que le contre-coup de tout ceci tombera sur nous? » Ils causèrent. Il n'y avait rien à faire³. Pendant qu'ils échangeaient leurs impressions arriva une brigade d'archers qui, s'étant rendue à la maison de Barbin pour l'arrêter, ne l'y ayant pas trouvé, et informée qu'il était rue des Poulies, venait s'assurer de sa personne. Barbin fut ramené chez lui, où, sous ses yeux, deux commissaires chargés de cet office firent un rapide inventaire de ses papiers; après quoi, il fut écroué au For-l'Évêque, ensuite à la Bastille, jugé et condamné au bannissement perpétuel⁴. On n'arrêta ni Mangot ni Richelieu. Des gardes

1. « M^{me} de Bressieux, qui avoit pris médecine, vint, demi-habillée, le prier de monter en haut » (Arnauld d'Andilly, *Journal*, 1857, p. 293). Sur cet hôtel Combault, voir notre *Vie intime d'une reine de France*, p. 175. On crut que Barbin était allé se cacher dans les écuries (Boitel de Goubertin, *Hist. mémorable de ce qui s'est passé en France*, p. 326; *Récit véritable de ce qui s'est passé au Louvre*, p. 4).

2. Arnauld d'Andilly, *Journal*, 1857, p. 293.

3. Cependant, ils envoyèrent Braguelonne vers Marie de Médicis pour savoir ce qu'elle disait. Braguelonne parvint, on ne sait comment, à faire sa commission. La reine répondit qu'elle ferait pour Barbin ce qu'elle pourrait, mais que pour les deux autres elle ne savait que dire (Chaulnes, *Relat. exacte*, p. 460).

4. Pontchartrain, *Mém.*, p. 391; *Récit véritable de ce qui s'est passé au Louvre*, p. 4. Ses meubles furent saisis par un huissier du Conseil d'État (Bibl. nat., ms. fr. 18192, fol. 32 v°). Il ne fut condamné que le 30 août 1618 comme criminel de lèse-majesté (Bibl. nat., ms. Dupuy 92, fol. 125 r°), après un long procès qui avait commencé en mars, soit près d'un an après son arrestation. L'arrêt lui fut notifié entre les deux ponts-levis de la Bastille (Arch. des Aff. étr., France 772, fol. 16 r°). Il se retira en Franche-Comté, à Besançon, alors terre étrangère, d'où il écrivit lettres sur lettres pour implorer sa grâce. Ce fut principalement auprès de Richelieu, lequel était en partie revenu sur

furent envoyés au premier, puis rappelés¹; on notifia au second l'ordre de ne pas sortir de chez lui : l'ordre ne le toucha pas et on ne le renouvela pas². Mangot, Barbin parti, se hasarda à venir dans la cour du Louvre, où il se mit à se promener seul, « mâchant quelque chose dans la bouche », évité de tout le monde. Finalement, il trouva quelqu'un qui consentit à aller demander au roi si Sa Majesté consentait à le recevoir. Louis XIII répondit par un refus, mais il lui fit prescrire de rapporter immédiatement les sceaux au Louvre. Mangot alla les chercher chez lui dans leur bourse fermée à clef, les clefs dans une autre petite bourse, et, comme il montait le grand escalier, Vitry l'interpella : « Où allez-vous, Monsieur? Le roi n'a plus que faire de vous! » Après explication, il lui fut permis de gagner la grande salle, où il dut attendre longtemps que M. de Luynes vint chercher lui-même les sceaux; après quoi, on l'enferma jusqu'au soir cinq heures dans la chambre de Vitry, puis on le relâcha³.

Quant à Richelieu, très alarmé de la tournure que prenaient pour lui les événements, il vint aussi au Louvre. Chacun s'écartait, faisant semblant de ne plus le connaître⁴. Il monta, parvint, pressé dans la foule, jusque dans la petite galerie. Dès qu'il l'aper-

l'eau, qu'il insista, invoquant « leur ancienne amitié », disant qu'il mourait de faim, n'avait pas un sol vaillant et était malade de la pierre. Ses lettres sont lamentables : « Le plus grand malheur que j'ai eu, gémissait-il, a été que je n'ai pas été connu! » (voir le dossier de ces lettres, Arch. des Aff. étr., France 775, fol. 119 r^e et suiv., fol. 261 r^e et suiv.). Mais Richelieu ne s'occupa de lui que fort mollement. Déageant, plus généreux, intervint en faveur de son ancien chef qui l'accusait de l'avoir trahi (lettre de Déageant à Richelieu; Arch. des Aff. étr., France 771, fol. 118 v^e). On se heurta à un refus inexorable de Louis XIII; Barbin fut plus atteint que les autres en raison de sa place prédominante dans les conseils de Concini.

1. Bentivoglio, *Lettere*, 1863, t. I, p. 195.

2. Il n'y a pas de doute que Richelieu dut être arrêté sous la forme d'un ordre à lui signifié de n'avoir plus à sortir de chez lui, avec gardes mis à sa porte (voir plus haut ce qu'a dit le roi sur son commandement d'arrêter les trois ministres, et en plus *Mercure françois*, 1617, p. 200; Gaspard, *Thésor de l'histoire générale de notre temps*, Paris, J. Bouillierot, 1623, in-8°, p. 206; du Haillan, *Hist. générale des rois de France*, Paris, 1629, in-fol., t. II, p. 738; Fontenay-Mareuil, *Mém.*, p. 118).

3. Arnauld d'Andilly, *Journal*, 1857, p. 290; Chaulnes, *Relation exacte*, p. 460. Pendant que Mangot attendait dans la grande salle, Villeroi et Jeannin passèrent, venant de déjeuner. Pour ne pas les voir, Mangot se mit à regarder dans la cour des cuisines.

4. « A la cour du Louvre, tout le monde vous avait quitté » (lettre de Tanucci à Richelieu, du 21 février 1619; Arch. des Aff. étr., France 771, fol. 57 r^e).

cut, Louis XIII lui cria avec colère : « Eh bien, Luçon, me voilà hors de votre tyrannie ! » Et, comme l'autre balbutiait : « Allez ! Allez ! ôtez-vous d'ici ! » Dans un remous, Richelieu put s'approcher de Luynes et, brièvement, lui rappela ce qu'il lui avait fait dire naguère par M. Pont-de-Courlay touchant sa fidélité et ses offres de service. Luynes consentit à glisser quelques mots au roi qui, d'un ton plus adouci, se tournant alors vers le prélat, lui déclara que, comme évêque et conseiller d'État, il pouvait rester, mais qu'il lui retirait sa charge de secrétaire d'État pour la rendre à M. de Villeroy et qu'il lui commandait d'aller prendre ses papiers afin de les porter au nouveau ministre, qui tenait conseil dans le cabinet des livres¹. Richelieu s'exécuta. Quand il parut à la porte du conseil, Villeroy, s'imaginant qu'il venait remplir ses anciennes fonctions, se leva vivement et le pria de sortir. Richelieu, mortifié, demeura quelque temps derrière la porte à causer avec M. Miron, afin d'avoir une contenance, et parla avec animation de Concini, qu'il traitait maintenant de « pendar »².

Les ministres du maréchal d'Ancre destitués, Louis XIII ordonna qu'on mandat au Louvre les anciens secrétaires d'État renvoyés il y avait quelques mois : des gentilshommes allèrent de tous côtés trouver Villeroy, Jeannin, du Vair, Brulart de Sillery et les ramenèrent³. En recevant le vieux Villeroy, serviteur déjà de tant de règnes, le jeune prince l'embrassa : « Mon père,

1. Richelieu dit dans ses *Mémoires* (t. I, p. 156) qu'il a été très bien reçu par Louis XIII et il l'a raconté, le lendemain du 24 avril, au nonce (Bentivoglio, *Lettre*, 1863, t. I, p. 195). Par contre, Chaulnes (*Relation exacte*, p. 461), Brienne (*Mém.*, p. 12), B. Legrain (*Décade*, p. 391) assurent qu'il a été très mal accueilli. Après l'ordre d'arrestation donné par le roi, il était difficile qu'il en fût autrement. En réalité, on voit par Pontchartrain (*Mém.*, p. 387) et Chaulnes (*op. et loc. cit.*) que les deux versions sont exactes, mais successives et telles que nous venons de le dire. Il faut relire le passage des *Mémoires* de Richelieu pour surprendre le cardinal délit d'arrangement apologetique des détails. Il se prête un discours au roi invraisemblable. Au milieu de l'affluence bruyante et tumultueuse qui bousculait Louis XIII, jamais une aussi longue scène que celle qu'il raconte n'aurait pu se passer.

2. Richelieu avoue avoir été mis à la porte du Conseil par Villeroy (*Mém.*, t. I, p. 157). Pour ce qui suit, voir le passage inédit de la *Relation exacte* de Chaulnes (Bibl. nat., ms. Dupuy 661, fol. 137 r°). Sa chute du pouvoir, en 1617, a été pour Richelieu une des grandes épreuves de sa vie ; jointe aux disgrâces qui suivirent, elle provoqua chez lui, quelques mois après, un abattement profond qui alla jusqu'à lui donner des idées de mort (voir G. Hanotaux, *Hist. de Richelieu*, t. II, p. 258).

3. Pontchartrain, *Mém.*, p. 387.

lui dit-il, je suis roi, à présent, ne m'abandonnez point¹ ! » Il les pria tous d'aller tenir conseil avec ses secrétaires, MM. de Gesvres, Henri de Loménie, de Sceaux, Pontchartrain. Châteauneuf, dans son cabinet des livres, afin de prendre les mesures que nécessitait la situation et de décider des déclarations et dépêches à envoyer². Déageant, qui avait tout rédigé d'avance, fut admis aux délibérations³. On allait, par l'intermédiaire de l'introduit des ambassadeurs, M. de Bonneuil, notifier officiellement aux envoyés étrangers que la régence était finie, que le roi avait pris le pouvoir⁴, et, par une circulaire, informer les gouverneurs de provinces, les parlements et toutes les autorités de ce qui venait de se passer⁵.

Le peuple de Paris l'avait su immédiatement. Le premier bruit qui s'était répandu dans la ville avait été qu'il venait d'y avoir un éclat au Louvre et que le roi était tué ou blessé, on ne savait pas au juste. Ce fut une émotion terrible. Les boutiques se fermèrent, la foule envahit les rues, se portant vers le Louvre, au palais. Sous le coup de l'émotion générale, les chambres du Parlement levèrent l'audience et les présidents s'assemblèrent au

1. Lettre de Boucher de Guilleville, échevin d'Orléans, dans J. Doinel, *Concini, récit de sa mort*, Orléans, 1883, p. 6. Le public fut ravi de voir revenir Sillery, « ce François à la vieille marque, ce franc à pied et à cheval » (le « Te Deum » des Béarnois pour la mort du marquis d'Ancre, p. 20), surtout du Vair (*Réjouissance de la France sur l'élection et rétablissement de Monseigneur du Vair*, Paris, N. Alexandre, 1617, in-12). Les lettres patentes rétablissant chacun des anciens ministres ne sont datées que du 30 avril (Arch. des Aff. étr., France 771, fol. 103 r° et suiv.).

2. Il s'agit des sept secrétaires de la Chambre (Châteauneuf n'en est pas; il faut ajouter aux autres Antoine de Loménie, Nicolas de Villeroy et Brulart de Puiseux, fils de Sillery; Bibl. nat., ms. fr. 7854, fol. 286 r°) qui ont l'habitude du protocole royal et du détail de l'administration. C'est d'ailleurs parmi ces secrétaires que se recrutent souvent les ministres, sauf celui des finances, qu'on prend parmi les intendants des finances. Le cabinet des livres dans lequel les ministres vont travailler (Chaulnes, p. 460) n'est pas aisé à situer dans la topographie du Louvre. Tout ce que nous savons, c'est qu'il est dans le pavillon du roi (Héroard, *Journal*, Bibl. nat., ms. fr. 4025, fol. 358 r°) et que ses fenêtres donnent sur la cour (Ibid., 305 r°).

3. Richelieu le dit lui-même (*Mém.*, t. I, p. 157).

4. Bibl. nat., amb. vénitien, ms. ital. 1771, p. 84.

5. *Lettre du roi aux gouverneurs de ses provinces*, Paris, impr. F. Morel et P. Mettayer, 1617, in-8°, 12 p. Cette circulaire fut traduite en allemand et répandue dans l'empire germanique, sous le titre de : *Der königlichen Majestät in Franckreich Ludwigs des dreizehenden an alle Officier der Kron Franckreich Erklärung*, in-4°. Voir encore la lettre envoyée à M. de Béthune, ambassadeur à Rome (Bibl. nat., nouv. acq. fr. 7797, fol. 62), et d'autres du même genre (Ibid., ms. fr. 23862, fol. 197 r°).

bureau des eaux et forêts pour délibérer¹. Du Louvre, le Conseil, prévenu, envoya dans Paris les enseignes et exempts des gardes du corps à cheval, accompagnés d'archers, criant partout « Vive le roi. Le roi est roi ! » et le colonel d'Ornano fut chargé d'aller sans tarder au palais rassurer les esprits². L'allégresse succéda immédiatement à l'inquiétude. De toutes parts on accourut au Louvre, ceux qui y avaient accès s'empressant d'aller complimenter Louis XIII³.

Alors ce fut au château le plus extraordinaire encombrement. On s'étouffait aux portes, on avançait à peine dans les escaliers ; la circulation était impossible à travers les salles⁴. Au milieu de la petite galerie, le roi, pressé par la foule avide de le voir, — tout service d'ordre étant impossible, — avait pris le parti, afin de se dégager et d'être mieux vu, de monter sur le billard⁵. Dans le brouhaha tumultueux, on sentait un contentement débordant, exubérant, comme si un mauvais rêve venait de finir et qu'une ère nouvelle commençât. Bien qu'un peu pâle et les traits tirés⁶, Louis XIII était tout à la joie de sa délivrance⁷. Il répondait avec empressement, ne dissimulant pas son bonheur, tantôt les larmes aux yeux, d'émotion, tantôt ne pouvant s'empêcher de rire de satisfaction, au point qu'il dut mettre sa main devant la bouche afin d'atténuer ce que cette hilarité avait d'excessif⁸. Il embrassait ceux qu'il connaissait. A tous,

1. Richelieu, *Mém.*, t. I, p. 156 ; *Mercure françois*, 1617, p. 199. L'ambassadeur vénitien compare cette émotion à celle qui avait accueilli la mort d'Henri IV (Bibl. nat., ms. ital. 1771, p. 80).

2. Chaulnes, *Relation exacte*, p. 460 ; le registre du Conseil secret du Parlement, cité par R. de Crèvecœur, *Un document nouveau sur la succession de Concini*, p. 5 ; Matthieu, *la Conjurat[i]on de Conchine*, p. 266.

3. J.-B. Matthieu, *Hist. de Louis XIII*, dans P. Matthieu, *Hist. de Henri IV*, t. II, p. 80 ; les *Prières de la France présentées au roi*, Paris, 1617, in-12, p. 3.

4. « Ce fut une chose incroyable que la quantité de noblesse qui se trouva ce jour-là au Louvre » (Arnauld d'Andilly, *Journal*, p. 283). « Un si grand concours de seigneurs et gentilshommes qu'à peine pouvoit-on passer » (Pontchartrain, *Mém.*, p. 388).

5. Chaulnes, *Relation exacte*, p. 462.

6. « Lo trovai magro e pallido piu del suo solito », écrit le nonce (Bentivoglio, *Lettere*, t. I, p. 234).

7. « C'est merveille de voir l'assurance et la résolution du roi et son contentement » (lettre de Boucher de Guilleville, dans J. Doinel, *Concini*, p. 9).

8. « Non poteva contenersi dal riso che piu volte si mise la mano alla bocca per che non apparisse l'interna illarita, tanto in se stessa si sentiva piena di giubilo » (dépêche de l'ambassadeur vénitien ; Bibl. nat., ms. ital. 1771, p. 86). Cf. Arnauld d'Andilly, *Journal*, 1857, p. 283.

il répétait : « Maintenant, je suis roi ! Oui, Dieu soit loué, me voilà roi¹ ! » Et, aux mots aimables qu'on lui disait, il répondait avec fermeté et présence d'esprit : « L'on m'a fait fouetter des mulets dix ans durant aux Tuileries ; il est temps, maintenant, que je fasse ma charge. » Et, au président Miron, qui le félicitait d'avoir eu l'énergie d'agir, il répliquait : « J'ai fait ce que je devois² ! » Il s'entretint longtemps avec la délégation du Parlement, le premier président, M. de Verdun, les présidents d'Onsen-Bray et Lescalopier, un certain nombre de conseillers : « Je veux que vous me voyiez tous », leur disait-il, et chacun défila devant lui, lui serrant la main. « Servez-moi bien, je vous serai bon roi³. » Il raconta à M. de Verdun les détails de ce qui s'était passé. Ce qu'il avait le plus frappé avait été la fidélité avec laquelle ceux qui étaient au courant avaient gardé le secret ; il en avait été touché : « Je suis bien aimé des François ! » fit-il. Il rappela au lieutenant civil la conversation qu'ils avaient eue ensemble il y avait quelque temps, et à chacun il disait le mot qui, pour lui, résumait l'événement du jour : « A cette heure, je suis roi⁴ ! » Dans l'après-midi, il monta à cheval, suivi de ses gardes du corps, d'une troupe de trois à quatre cents gentilshommes ; il se promena dans Paris, partout accueilli par des cris de « Vive le roi ! » au milieu des acclamations frénétiques et de l'indescriptible délire des Parisiens⁵.

Le soir, au coucher, l'appartement du roi fut rempli. Les acteurs principaux de la journée étaient au premier rang. Quelqu'un émit l'idée qu'il y aurait lieu d'attribuer les charges laissées vacantes par la mort du maréchal d'Ancre, ainsi que ses

1. « Io sono ora il re ! » (Bentivoglio, *Lettere*, t. I, p. 192). Voir le discours qu'on lui prête : *le Roi hors de page à la reine mère*, 1617, in-12, p. 12.

2. Chaulnes, *Relation exacte*, p. 462.

3. Il y avait dans la délégation du Parlement trois présidents et huit conseillers. Louis XIII avait reçu auparavant les deux avocats généraux : Servin et Lebreton, et leur avait dit textuellement : « Je suis roi, maintenant ; je suis votre roi ; je l'ai été, mais je le suis et serai, Dieu aidant, plus que jamais ! Vous direz à ma cour de Parlement que Conchine a été tué ayant résisté à ceux à qui j'avois commandé de l'arrêter. Dites à mon Parlement que ce méchant a voulu attenter à ma personne et a entrepris sur mon État. Allez dire que ma cour de Parlement s'assemble promptement et qu'elle me vienne trouver plus tôt que plus tard » (rapport de Servin à la cour, dans Mathieu Molé, *Mém.*, éd. Champollion-Figeac, t. I, p. 145).

4. *Récit véritable de ce qui s'est passé au Louvre*, p. 6 ; Chaulnes, *Relation exacte*, p. 462 ; J.-B. Matthieu, *la Conspiration de Conchine*, p. 305.

5. Dépêche de l'amb. vénitien du 2 mai (Bibl. nat., ms. ital. 1771, p. 95).

biens, demeurés propriétés du souverain. Le roi acquiesça. Le premier à servir était celui qui, ayant eu le danger, avait l'honneur de l'événement : le marquis de Vitry. Sur sa demande, on lui donna la charge de maréchal de France, la baronnie de Lésigny, qui lui convenait spécialement en raison de la proximité de sa terre de Vitry-en-Brie, et l'hôtel de la rue de Tournon, avec les chevaux de l'écurie. Louis XIII ajouta 70,000 ducats qui seraient pris sur la fortune de Concini. Du Hallier fut fait capitaine des gardes à la place de son frère; Persan capitaine de la Bastille¹. On a dit que Luynes avait eu toutes les dépouilles du maréchal d'Ancre. Au moins pas sur le moment, où, au contraire, il manqua presque ne rien avoir. Il désirait vivement la place de premier gentilhomme de la chambre; il se trouva que le roi l'avait promise au fils du duc de la Force, M. de Montpouillan. Sur les instances réitérées de de Luynes, Montpouillan consentit à y renoncer et Luynes fut fait premier gentilhomme². Quant à la lieutenance générale de Normandie qu'on croit lui avoir été donnée à cette date, il ne l'a eue qu'un peu plus tard³. Un peu plus tard aussi, d'ailleurs, grâce à la prépondérance politique qu'il devait rapidement acquérir, pour des causes diverses, il allait se faire rendre la maison de Lésigny⁴, celle de la rue Tournon, et, après la mort de Léonora, se faire octroyer tous les biens de Concini⁵. De premier commis du contrôle général, Déageant fut promu intendant des finances; il eut « en son département tout ce qui touchoit les finances et dépenses de la maison du roi »,

1. Ibid., p. 92; Chaulnes, *Relation exacte* (Bibl. nat., ms. Dupuy 661, fol. 144 r°). Vitry fit prendre les chevaux à l'écurie de Concini dès le lendemain matin. Les 70,000 ducats furent prélevés sur les fonds du maréchal d'Ancre que détenait le banquier Lumagne. Ils donnèrent lieu à des contestations (Arch. nat., E 59a, fol. 58 r°). Le maréchalat était peut-être beaucoup pour Vitry. Mais déjà, quelques mois auparavant, M. de Thémynes avait eu la même dignité et 100,000 écus pour avoir arrêté Condé (*Mercure françois*, 1616, p. 207). Vitry se maria peu après avec la fille de M. Beaumarchais, trésorier de l'épargne, qui devait finir si mal, accusé de vol et de concussion (Malingre, *Hist. du règne de Louis XIII*, Paris, 1646, in-12, t. II, p. 229).

2. Montpouillan, *Mém.*, dans *Mém. de la Force*, éd. La Grange, t. IV, p. 39.

3. En septembre 1617, dit le *Mercure françois* (1617, t. II, p. 97), au moment de son mariage avec M^{lle} de Montbazou.

4. En juillet (amb. vénitien; Bibl. nat., ms. ital. 1771, p. 258).

5. Les lettres patentes par lesquelles il est fait don à M. de Luynes des biens de la maréchale d'Ancre sont d'août 1617 (Bibl. nat., ms. Dupuy 853, fol. 109) et l'arrêt du Conseil l'envoyant en possession, du 6 septembre (Arch. nat., E. 56^a, fol. 66 r°). Luynes mit quelque âpreté à poursuivre les débiteurs de la succession (Bibl. nat., ms. fr. 18192, fol. 22 r°, et Arch. nat., E. 57,

situation nouvelle et de confiance, créée exprès pour lui, le dernier échelon même avant le ministère¹.

Comme une traînée de poudre, la nouvelle de la mort du maréchal d'Ancre se répandit en province dans la France entière². Les princes revoltés déposèrent les armes et, de joie, tirèrent des salves de coups de canon³. Ce fut comme l'avènement d'un nouveau règne : le roi était devenu le maître ! Il prenait possession de son royaume⁴ ! Il le prenait « grâce à un acte de majorité merveilleux »⁵, « juste et nécessaire »⁶, « par une action vraiment royale, faisant connaître qu'il savoit garder l'honneur et donner la paix à son peuple »⁷ ! « Vous avez fait voir que vous étiez roi,

fol. 49 r°). Le Conseil d'État ne le soutint que médiocrement (Arch. nat., E. 59°, fol. 205 r°). Sur cette succession, voir R. de Crèvecœur, *Un document inédit sur la succession de Concini*; y joindre quelques arrêts intéressants du Conseil d'État (Arch. nat., E. 55c, fol. 203 r°, 344 r°, 348 r°, 433 r°, 483 r°; E. 56°, fol. 3 r°) et un certain nombre d'autres documents (Bibl. nat., ms. Dupuy 550, fol. 64; ms. fr. 10726; ms. fr. 18192, fol. 21 r°).

1. Déageant fut nommé intendant des finances à la place de M. de Maupeou, lequel passa contrôleur général (Chaulnes, *Relation exacte*, p. 478). Richelieu ajoute en parlant de cet avancement de Déageant qu'il lui fut donné « en récompense de son infidélité » (*Mém.*, t. I, p. 160). Richelieu oublie qu'il avait eu l'idée de jouer le même rôle ! Tronson fut fait un des quatre secrétaires du Cabinet (Bibl. nat., ms. fr. 7854, fol. 286 v°); Modène deviendra grand prévôt de France (voir les provisions de la charge : Arch. des Aff. étr., France 773, fol. 286 r°); Fouquerolles enseigne des gardes du corps (lettre de Marillac à Richelieu, *ibid.*, 775, fol. 148 v°), etc.

2. Le public sut tout de suite les détails avec assez d'exactitude (voir le *Paysan de Ruel au roi*, dans les *Feux de joie de la France sur la mort et la sépulture du marquis d'Ancre*, Lyon, 1617, in-12, p. 11).

3. Pontchartrain, *Mém.*, p. 388; les *Mémoires de ce qui s'est passé durant le siège de Soissons en cette présente année 1617* (par le sieur de Fabri), Paris, J. Berjon, 1617, in-4°. Louis XIII avait envoyé des gentilshommes avec des lettres aux princes pour les prévenir (cf. *Bulletin de la Soc. de l'hist. de France*, 1853, p. 115).

4. « C'est une coutume ancienne de faire des vœux au commencement des règnes et, pour cette raison, nous croyons être obligés d'en faire à ce renouvellement du vôtre » (discours au roi du premier président de la Cour des aides, Chevalier, le 25 avril, dans Matthieu, *la Conjuration de Conchine*, p. 307). « Le roi est devenu le maître ! » (*Sommations faites à Monsieur le duc d'Épernon en suite de la déclaration du roi*, Tours, 1619, in-12, p. 8.) Cf. une lettre de M. de Bourdeille à Louis XIII du 4 mai (Bibl. nat., ms. Clairambault 372, fol. 135 v°). Le pape envoya un bref de félicitations (Bibl. nat., ms. ital. 1771, p. 177).

5. *Les Merveilles et coups d'essai de Louis le Juste*, Paris, 1617, in-12, p. 21.

6. P. d'Alboy, *Panegyrique du roi sur la défaite de l'Hydre de l'Arne*, Paris, 1617, in-12, p. 3.

7. *Discours sur l'arrivée du duc de Longueville*, Amiens, 1617, in-12, p. 10.

lui disait-on, que vous vouliez régner¹. » Duplessis-Mornay lui écrivait : « Ce coup de parfaite majorité apprendra dehors et dedans que la France a un roi². » Et les prédicateurs, dans les chaires, recommandaient aux fidèles « de louer Dieu de ce que le roi avoit repris l'administration du royaume »³.

L'allégresse et l'enthousiasme furent unanimes. Les moindres bourgades allumèrent de grands feux de joie. « Tous nos canons et nos mousquets autour d'un feu de joie ont été mis en œuvre », écrivait d'Agen M. d'Estrades à M. de Pontchartrain : « Voilà des marques de la réjouissance générale⁴. » Les cabarets, pleins de gens qui buvaient et dansaient, retentissaient de chants joyeux⁵. Ce fut une satisfaction universelle, « telle qu'on n'en a vu de notre temps une pareille pour quelque bonheur qui nous soit survenu ». Il semblait que le roi eût plus fait « que s'il avoit gagné dix batailles »⁶ : Les folliculaires, transportés « par une extase de liesse et le ravissement de l'esprit », exaltaient Louis XIII en des pages dithyrambiques⁷. Ils le tenaient pour « le plus grand roi de toute la terre »⁸ ! Il fallait qu'on lui « dressât un temple afin

1. *Actions de grâces de la France au roi*, Paris, 1617, in-12, p. 9.

2. *La lettre écrite au roi par le sieur du Plessis-Mornay du 26 avril 1617*, in-12, p. 3.

3. Chaulnes, *Relation exacte*, p. 470. Le mot de Louis XIII qu'il « vouloit être roi » a surtout beaucoup frappé le public (*le Salomon de la France au roi*, Paris, 1617, in-12, p. 8; *le Fidèle sujet au roi* (s. l.), 1617, in-12, p. 7).

4. Lettre du 30 avril 1617 (Bibl. nat., ms. Clairambault 372, fol. 133 r. Cf. *Allégresse de tous les fidèles François et serviteurs de Sa Majesté sur la mort du marquis d'Ancre*, Nevers, 1617, in-12; *Heureux augures au roi de sa victoire*, Paris, 1617, in-12, p. 14).

5. Peuples et gens qui venoient de Paris,
Tous s'assembloient comme rats et souris
Qui sont bannis de quelque territoire;
Allègrement, chacun s'est mis à boire,
A qui plus fort, criant : « Vive le roi ! »

(*Le Paysan de Ruel au roi*, p. 12). « Quand la chose advint, je buvois chopine avec un vigneron de Chaillot des plus apparents de la paroisse, ce qui me fit danser de joie les cinq pas à la françoise et hanter pinte ou trois chopines sur demi-setier » (*Le Passe-temps de Pierre Dupuis*, Paris, 1617, in-12, p. 3). Sur le contentement des soldats, voir le *Réveil du soldat françois*; au roi, sur la juste punition du marquis d'Ancre, Paris, Perrin, 1617, in-12).

6. *La Voix du peuple au roi*, Paris, 1617, in-12, p. 5.

7. *L'Ancre de la paix sur le retour de Messieurs les princes*, Lyon, 1617, in-12, p. 3.

8. *Le Coup d'État*, Paris, 1617, in-12, p. 7.

de célébrer son souvenir qui ne s'oublieroit jamais »¹! Il était « aimé avec passion », « adoré, chéri de tous les bons François », « l'objet d'un incroyable amour »²! « S'il avoit donné cela en son printemps, que ne devoit-on pas espérer de son automne? » « Un tel généreux commencement ne faisoit-il pas concevoir les plus belles espérances? » « Il étoit grand, puisqu'il avoit sauvé son peuple! » « Benoite soit la Pucelle qui vient pour nous délivrer! disoient jadis grands et petits, femmes et enfants, à l'honneur de la pucelle Jeanne qui vint, de par Dieu, pour réclamer le sang royal! » Combien ne devait-on pas dire maintenant : « Béni soit le jeune garçon à visage de pucelle, à teint damoiseau, qui a fait un si grand holà qu'il en sera mémoire ès siècles des siècles! » Louis XIII était « le restaurateur de la liberté »³, « le libérateur de la République françoise »⁴! « Il n'y auroit jamais postérité si sourde, renommée si ingrate qui n'élévât dans le ciel un acte si glorieux »⁵! Et « un cri de « Vive le roi! » alloit jusque dans les nues », cri répété par tous les sujets, même par les protestants, « cent fois, à pleine tête »⁶! L'enthousiasme était général.

Vitry avait exécuté la pensée du roi; Vitry fut associé par la reconnaissance populaire aux acclamations qui saluaient le prince. « Dieu, ayant mis au cœur de Louis l'esprit de sagesse, avoit armé le bras de Vitry »⁷. Que Vitry « fût immortel de vie comme

1. *Les Désirs de la France sur la mort de Conchine*, Paris, 1617, in-12, p. 3; *la Disgrâce des favoris de la Fortune présentée au roi*, Paris, 1617, in-12, p. 8.

2. *La Merveille royale de Louis XIII par le sieur de MM. gentilhomme ordinaire de la chambre de Sa Majesté*, Paris, 1617, in-12, p. 4; *le Salomon de la France*, p. 7.

3. *Avis à Messieurs de l'Assemblée* (s. l.), 1618, in-4° p. 27-28.

4. *Le « Te Deum » des Béarnois*, p. 49.

5. *Lettre de Cléophas à Polémandre*, 1818, p. 18.

6. *Les Merveilles et coups d'essai de Louis le Juste*, 1617, in-12, p. 18.

7. *Matthieu, la Conjuración de Conchine*, p. 289.

8. *Le « Te Deum » des Béarnois*, p. 4. La satisfaction des protestants fut générale (voir P. de Lescure, *Apologie des églises réformées de l'obéissance du roi*, Orthès, 1618, in-8°, p. 37; *Harangue faite au roi par les députés du synode national des églises réformées de France le 27 mai 1617*, la Rochelle, 1617, in-12, p. 4; lettre du duc de Rohan à M. de la Force du 15 mai 1617, dans É. Charavay, *Collection de lettres autographes du règne de Louis XIII*, Paris, 1873, in-8°, p. 33). Le royaume entier considéra Louis XIII comme l'auteur responsable du coup d'État. « La France a obligation « à son roi seul » de son salut et liberté » (Βασιλικα παρρησιας, *Avis au roi*, 1617, in-4°, p. 4).

9. *Propos doré sur l'autorité tyrannique de Cocino, péri misérablement par la sagesse admirable du roi et par la main fidèle du sieur de Vitry*, 1617, in-12, p. 36. Cf. *le Manifeste de la France à Monsieur le maréchal de Vitry*, Paris, 1617, in-12.

de renom, pour espérer de la postérité des guerdons assez dignes, assez, non jamais trop¹! » « Qu'on lui dressât une statue! » Que l'on mit deux balles de pistolet dans ses armes²! Lorsque Vitry vint au Parlement, un mois après la mort de Concini, pour faire vérifier ses lettres de maréchal de France, il y eut au palais une affluence énorme et l'ovation dont il fut l'objet attesta le sentiment de la foule ainsi que la popularité de celui qu'on regardait comme le seul auteur, avec le roi, du renversement de « Conchine »³.

Au milieu de l'effervescence populaire, hélas! « le misérable Conchine » ne devait même pas trouver de repos dans la mort. Le soir du 24 avril, de la petite chambrette du corps de garde, son corps avait été transporté dans la salle du jeu de paume du Louvre, rue d'Autriche, servant de dépôt des marbres; fouillé, dépouillé entièrement, mis nu, par terre, et vers minuit enseveli « avec une grosse nappe sale, liée d'un ruban rouge par les deux bouts », on l'avait enterré à Saint-Germain-l'Auxerrois, sous les orgues, dans une fosse creusée rapidement et immédiatement comblée, les dalles maçonnées par-dessus⁴. Le lendemain mardi, 25 avril, vers neuf à dix heures du matin, des gens s'arrêtaient sous la tribune de Saint-Germain-l'Auxerrois, et, se montrant du doigt la place où le maréchal avait été enterré, piétinaient la pierre de mépris et crachaient par terre. Un attroupement se forma, s'accrut; il s'excita : des individus descendirent les dalles, dont le mortier était encore humide, les enlevèrent, creusèrent avec les mains furieusement. En vain le clergé, les gens de l'église étaient accourus afin de faire cesser ce scandale et d'engager la

1. *Le Coup d'État*, Paris, 1617, in-12, p. 7.

2. Le « *Te Deum* » des Béarnois, p. 37. On célébrera son mariage comme un événement public (Boitel de Goubertin, *Hist. tragique de Circé ensemble l'heureuse alliance du cavalier victorieux et de la belle Adrastée*, Paris, 1617, in-12).

3. *Réception de Monsieur le baron de Vitry en la dignité de maréchal de France faite en Parlement le mardi 23 mai 1617*, Paris, 1617, in-12. Louis XIII disait « Conchine » : « Il ne vouloit point qu'on l'appelât maréchal, son intention n'ayant jamais été de le faire maréchal » (Bibl. nat., ms. Dupuy 661, fol. 148 r°). Le dépouillement de la nombreuse littérature qu'a provoquée sur le moment l'événement du 24 avril, — et nous n'avons pas tout cité, — amène à ces trois constatations : le public est relativement bien informé; il attribue à Louis XIII l'acte accompli; il ne parle pas de M. de Luynes.

4. *Mercur françois*, 1617, p. 205. « Procès-verbal du 26 avril 1617 des sieurs de Maupeou et Arnault des obligations et promesses trouvées es pochettes du maréchal après sa mort, montant dix-sept cent mille livres » (Bibl. nat., Cinq Cents Colbert 221, fol. 25 v°).

foule à se retirer. Celle-ci était trop compacte : leurs efforts demeuraient impuissants. Au bruit de cris et de ricanements, on découvrit les pieds du cadavre¹. En un instant, les cordes des cloches descendues furent attachées aux jambes et, avec des hurlements, tout le monde tira le corps qui soulevait la terre encore meuble. Un public immense emplissait le porche, la rue, l'église, monté sur les bancs, sur les clôtures des chapelles, vociférant. Appelé en hâte, le grand prévôt était arrivé au pas de course avec des archers, suivi d'officiers ; il lui fut impossible d'avancer. Les gens, rouant le cadavre de coups de bâtons, de coups de pierres, de coups de bottes, le traînèrent vivement au milieu d'un concert de huées jusqu'au Pont-Neuf, à l'entrée duquel se trouvait une des potences élevée naguère par le maréchal dans Paris. Sur la proposition de quelqu'un, un grand laquais attrapa le corps rigide par les pieds, le pendit la tête en bas, et ce fut une ruée de la foule, chacun voulant frapper, enfoncer un couteau, détacher un bout de chair, pendant que le grand laquais, son chapeau à la main, quêtait pour avoir monté Concini à la potence. En un rien de temps, nez, oreilles et le reste, tout fut coupé, les yeux crevés, puis, avec des haches et des épées, on détacha les bras, on scia la tête. Une compagnie de gardes-françaises qui passait pour aller entrer en garde au Louvre n'intervint pas sous prétexte qu'elle n'avait pas d'ordre². Au bout d'une demi-heure, on descendit ce qui restait du tronc et, avec des imprécations horribles, on le traîna, en galopant, à la place de Grève, à la Bastille, finalement rue de Tournon, où on le brûla en chantant.

Et, d'un bout de la France à l'autre, ce furent contre Concini des chansons³, des feux dans lesquels on flambait le fantôme

1. L'auteur de *L'Enterrement, obsèques et funérailles de Conchine* (Paris, 1617, in-12, p. 5) dit à tort qu'on brisa le cercueil de Concini avec un chenet. Les sources contemporaines abondent de détails sur l'incident ; nous résumons brièvement le récit le plus circonstancié, celui de Chaulnes (*Relation exacte*, p. 464). Voir aussi la lettre de Simon Chabot à Mathurin Chabot du 28 avril 1617 (*Bull. de la Soc. des Bibliophiles bretons*, 2^e année, 1878-79, p. 62).

2. « Le roi passant par la galerie et ayant demandé quel bruit c'estoit (que celui qu'on entendait sur le Pont-Neuf) et lui estant répondu que c'estoit le peuple qui avoit pendu le corps du maréchal d'Ancre, témoigna d'être bien marri qu'on n'eut empêché ce désordre de bonne heure » (passage inédit de Chaulnes, *Relation exacte*, Bibl. nat., ms. Dupuy, 661, fol. 148 r^e).

3. Voir un recueil de ces chansons, Bibl. de l'Institut, X^{457a}. On fit des chansons même à l'étranger (E. Le Blant, *Une chanson hollandaise sur le meurtre du maréchal d'Ancre*, dans les *Mém. de la Soc. des antiquaires de France*, 4^e série, t. VI, 1875, p. 259).

du maréchal¹, des pamphlets violents², des pièces de théâtre³, des romans à clef⁴, des almanachs et des caricatures représentant le tyran abattu sous les traits d'un renard, d'un écureuil, d'un dragon⁵. Dans le nombre aussi, on ne ménageait pas l'ancienne reine régente. En traînant par les rues de Paris le cadavre exsangue de Concini, les manifestants du 25 avril n'avaient pas épargné « les paroles indignes, insolentes et outrageuses contre l'honneur de la reine mère ». L'opinion publique accabla Marie de Médicis⁶.

Qu'allait-on faire d'elle, emprisonnée qu'elle était dans son appartement du Louvre⁷? Après avoir maintenu quelques jours ses rigneurs premières, Louis XIII avait fini par s'adoucir. Tout en continuant de refuser à voir sa mère, il avait autorisé ses sœurs, M. de Bressieux, M. Philipeaux de Villesavin, — le secrétaire de Marie de Médicis, — à la visiter⁸. Le nonce, sur la prière de Richelieu, qui, dans la débâcle générale, avait résolu, pour sauver sa fortune, de s'attacher à celle de la reine mère, aujourd'hui tombée peut-être, mais demain sans doute relevée, avait offert au roi les services de l'évêque de Luçon, pour servir

1. Louis XIII en fit faire lui-même à Saint-Germain « par le sieur Jumeau, son artiller » (Héroard, Bibl. nat., ms. fr. 4025, fol. 432 r°).

2. Ce fut un déchainement, voir, par exemple, *la Juste punition de Lycaon*, Florentin, surnommé marquis d'Ancre, Paris, 1617, in-12; *la Descente du marquis d'Ancre aux enfers*, 1617, in-12.

3. *Tragédie nouvelle de la perfidie d'Aman, mignon et favori du roi Assuérus*, Paris, veuve Ducarroy, 1622, in-8°; *la Magicienne étrangère*, Rouen, D. Geuffroy, 1617, in-8°; *la Tragédie des rebelles*, par Pierre de Brinon, Paris, 1622, in-12.

4. Boitel de Goubertin, *la Défaite du faux amour par l'unique des braves de ce temps*, Paris, 1617, in-12; *Histoire des prospérités malheureuses d'une femme Cathenoise, grande sénéchale de Naples*, Paris, 1617, in-12; voir aussi l'*Argenis* de Barclay (cf. A. Collignon; *Notes sur l'Argenis de Jean Barclay*, Paris, 1902, in-8°, p. 61).

5. La collection Hennin et la série chronologique au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale présentent de nombreuses pièces de ce genre.

6. Pontchartrain, *Mém.*, p. 390; Bentivoglio, *Lettre*, 1863, t. I, p. 202; *Récit véritable de ce qui s'est passé au Louvre*, p. 14.

7. Richelieu dit (Avenel, *Lettres*, t. II, p. 652) que Déageant ou du Vair conseillèrent une des trois solutions suivantes : la faire mourir, la mettre définitivement en prison, l'envoyer en Italie. Cette affirmation est des plus invraisemblables pour beaucoup de raisons, dont la première est que le roi n'aurait jamais consenti à écouter pareilles propositions, que Déageant n'aurait pas osé les formuler, que du Vair n'aurait pas été capable de les imaginer.

8. *Journal* d'Arnauld d'Andilly, 1857, p. 285. Il maintint l'interdiction pour les ambassadeurs étrangers (Bentivoglio, *Lettre*, 1863, t. I, p. 229).

d'intermédiaire entre la mère et le fils, assurant le prince « du grand zèle » du prélat à seconder les intentions royales¹. Déageant, dont Richelieu avait sollicité l'amitié, et avec lequel il avait combiné un arrangement sinon très droit, au moins habile, avait appuyé, et Louis XIII, comprenant, avait accepté². L'évêque de Luçon, autorisé à voir Marie de Médicis, allait être l'intermédiaire entre le roi et la reine. Le 1^{er} mai, Marie de Médicis fit présenter au prince par le prélat cinq requêtes : la première, l'autorisation de quitter Paris, de se rendre, par exemple, à Moulins, ville de son domaine ; la seconde, d'avoir toute autorité, « absolu pouvoir », dans la ville où elle irait ; la troisième, de conserver ses revenus, apanages et appointements, afin de savoir ce qu'elle avait à dépenser ; la quatrième, connaître quelles étaient les personnes que le roi l'autoriserait à emmener avec elle ; la cinquième enfin, de voir le roi avant de partir³. Louis XIII, résolu à régler rapidement la question du départ de sa mère, et libéralement, répondit par écrit qu'il accordait tout ce qu'on lui demandait. En ce qui concernait les personnes qu'elle emmènerait avec elle, l'ancienne régente ferait ce qu'elle voudrait. Néanmoins, Marie de Médicis, ayant exprimé le désir d'avoir ses filles, le prince refusa, mais il consentit à ce qu'elle reprît une partie de ses gardes. Il se trouva que le château de Moulins, qui n'avait pas été habité depuis plus de vingt ans, était fort délabré et exigeait des réparations. En attendant, Marie de Médicis proposa de se retirer à Blois, ce qui fut accepté. Elle avait hâte de s'en aller.

1. Bentivoglio, *Lettere*, t. I, p. 203. Le 24 avril, Richelieu avait eu la précaution de faire savoir à Marie de Médicis, par le valet de chambre Nicolas Roger, « la douleur que je ressentais de son malheur auquel certainement je la servais selon toute l'étendue de mon pouvoir » (Richelieu, *Mém.*, t. I, p. 159).

2. En somme, Richelieu s'offrit pour tenir au courant le roi de ce qui se passerait dans l'entourage de Marie de Médicis et travailler à maintenir celle-ci et cet entourage dans l'obéissance du roi. Déageant servirait d'intermédiaire, à charge, à son tour, de défendre Richelieu. Nous allons entendre l'écho des engagements réciproques de Richelieu et de Déageant.

3. *Relation exacte de la mort du maréchal*, p. 471. D'après l'ambassadeur vénitien (Bibl. nat., ms. ital., p. 96), Marie de Médicis demanda à décider elle-même de l'endroit où elle se retirerait. Arnauld d'Andilly dit (*Journal*, 1657, p. 287) : « Elle décida de s'en aller. » Bentivoglio écrit : « La reine mère a jugé pour le mieux de se retirer à Blois et d'y demeurer quelque temps » (*Lettres*, Paris, 1680, p. 105). Richelieu prétend que c'est Luynes qui a chassé Marie de Médicis de Paris (Richelieu, *Mém.*, t. I, p. 161). Il apparaît, au contraire, que, d'un commun accord, il a été jugé que, momentanément, il était préférable pour la reine mère de quitter Paris un certain temps.

Elle fixa au mercredi 3 mai, sans plus tarder, son départ¹. Richelieu qui, par Luynes, avait obtenu du roi l'autorisation de la suivre avec la mission « d'être chef de son conseil et d'avoir ses affaires entre les mains », — il avait été convenu avec Déageant qu'ils s'écriraient régulièrement pour se rendre compte, et tous les deux avaient même échangé un chiffre²! — négocia les détails de l'entrevue qui aurait lieu entre le prince et sa mère³. Les préparatifs furent poussés avec activité.

Le mercredi 3 mai, veille de l'Ascension, à deux heures et demie de l'après-midi, eut lieu ce départ. Toute la matinée avait été occupée à charger les bagages. La pluie, cessée depuis le 24 avril, avait repris⁴. Une foule énorme remplissait la cour du Louvre et les abords. A l'heure fixée, Louis XIII, accompagné de son frère Gaston, du prince de Joinville, de M. de Luynes, de Bassompierre et de quelques autres, — par délicatesse on avait décidé que ni Vitry ni du Hallier ne seraient présents, — descendit « par la montée du quartier de la reine régnante » à l'antichambre de la reine mère, au rez-de-chaussée, où devait avoir lieu l'entrevue⁵. Il était habillé d'un pourpoint blanc, de

1. Chaulnes, *Relation exacte*, p. 471. D'après l'ambassadeur vénitien, Louis XIII ne retarda pas le départ, ayant peur de nouvelles demandes (*op. et loc. cit.*). Marie de Médicis avait réclamé le même personnel que celui qu'elle avait à Paris, les mêmes gardes (*Ibid.*). A défaut de Moulins, on lui parla de Tours ou Blois. Ce fut elle qui choisit Blois (Arnauld d'Andilly, p. 287). Louis XIII tint bon pour empêcher qu'elle emmenât quelqu'un de ses enfants (Pontchartrain, *Mém.*, p. 391).

2. Richelieu a conduit cette affaire avec dextérité. Au moyen du titre de « chef du Conseil » de la reine mère, il avait, dans l'entourage de celle-ci, une situation prédominante, et ayant fait accepter du roi par de Luynes cette situation, il se croyait assuré des deux côtés, c'est-à-dire en mesure de faire manœuvrer sa barque. Voir une lettre qu'il écrivit alors à de Luynes (Avenel, t. VII, p. 386). Il enjola, avant de partir, Déageant, qui lui écrivait le 24 mai 1617 : « Je conserverai soigneusement le souvenir de toutes les assurances que je vous donnai à votre départ et ne manquerai jamais d'affection ni de fidélité en ce qui s'offrira pour m'en acquitter » (Arch. des Aff. étr., France 771, fol. 125 r°). Le 10 mai, Déageant lui avait mandé (*ibid.*, fol. 112 r°) : « Vous trouverez ci-enclos le chiffre que vous me commandâtes de faire avant votre départ. » Nous avons l'original de la lettre par laquelle Louis XIII autorise Richelieu à accompagner Marie de Médicis (Arch. des Aff. étr., France 244, fol. 1 r°). Elle est datée du 11 mai, comme si, après coup, Richelieu avait tenu à posséder un acte sûr l'autorisant à demeurer près de l'ancienne régente.

3. Chaulnes, *Relation exacte*, p. 472. Richelieu s'en tait dans ses *Mémoires*.

4. *Journal* d'Arnauld d'Andilly, 1857, p. 299.

5. Un des meilleurs récits est celui que donne Bassompierre, témoin oculaire

chausses rouge écarlate, coiffé d'un feutre noir à plume blanche, botté et éperonné¹; son visage calme et froid ne révélait aucune émotion². Dans l'antichambre, une vingtaine de seigneurs, donnant comme mot de passe « saint Louis », étaient entrés. Le roi ayant pénétré, Marie de Médicis se fit attendre « la longueur de deux Pater », puis elle apparut sur le seuil de sa chambre³. Elle était « simplement vêtue »⁴, elle avait « la mine basse ». Louis XIII s'avança vers elle, le chapeau à la main, et, d'une voix posée, lui dit : « Madame, je viens ici pour vous dire adieu et vous assurer que j'aurai soin de vous comme de ma mère. J'ai désiré de vous soulager de la peine que vous preniez en mes affaires; il est temps que vous vous reposiez et que je m'en mêle. C'est ma résolution de ne souffrir plus qu'autre que moi commande en mon royaume. Je suis roi, à présent. J'ai donné ordre à ce qui est nécessaire pour votre voyage et commandé à La Curée de vous accompagner; vous aurez de mes nouvelles étant arrivée à Blois. Adieu, Madame, aimez-moi et je vous serai bon fils⁵. » Marie de Médicis avait les yeux pleins de larmes; elle répondit d'une voix tremblante : « Monsieur, je suis très marrie de n'avoir gouverné votre État pendant ma régence et mon administration plus à votre gré que je n'ai fait, vous assurant que j'y ai néanmoins apporté toute la peine et le soin qu'il m'a été possible, et vous supplie de me tenir toujours pour votre très humble et très obéissante mère et servante. » Puis, allant vers la fenêtre, elle s'accouda et pleura⁶. Elle dit ensuite au roi : « Je m'en vais; je vous supplie d'une grâce en partant, que je veux me pro-

(*Journal*, éd. Chanterac, t. II, p. 127). L'heure et le lieu sont donnés par Héroard (Bibl. nat., ms. fr. 4025, fol. 396 r^o).

1. *Mercure françois*, 1617, p. 216.

2. « Il re intrepido, senza punto commoversi ne darne tam poco segno ver' uno » (amb. vénitien, Bibl. nat., ms. ital. 1771, p. 97).

3. Arnauld d'Andilly, *Journal*, 1857, p. 299.

4. Richelieu, *Mém.*, t. I, p. 164.

5. *Récit véritable de ce qui s'est passé au Louvre*, p. 12. Bassompierre résume ce discours (*op. et loc. cit.*). Richelieu donne un texte plus long et plus contourné (*Mém.*, t. I, p. 163). C'était probablement celui qu'il avait préparé lui-même; il n'a pas été prononcé. Le mot « Madame » dit par le roi à sa mère est conforme au protocole royal du temps et n'a pas un sens blessant.

6. Chaulnes, *Relation exacte*, p. 473. Il avait été convenu qu'elle dirait au roi : « Mon fils » (*Récit véritable de ce qui s'est passé au Louvre*, p. 12). Les expressions très humbles qu'elle emploie sont aussi conformes au protocole royal du temps.

mettre que vous ne me refuserez pas, qui est de me rendre Barbin, mon intendant. » La phrase n'était pas prévue. Louis XIII regarda sa mère sans rien répondre; elle reprit : « Ne me refusez point cette seule prière que je vous fais ! » Et, comme il se taisait toujours, le regard fixé sur elle : « Peut-être, fit-elle, est-ce la dernière que je vous ferai jamais ! » Le roi ne répondait pas. Elle dit brusquement : « Or sus ! » et, se baissant, elle embrassa son fils; Louis XIII fit une révérence et tourna le dos. La suite présenta ses hommages. Comme Marie de Médicis retenait Luynes afin d'insister auprès de lui sur le sujet de Barbin, le roi impatienté se retourna : « Luynes ! Luynes ! Luynes ! » appela-t-il ; puis il sortit. Marie de Médicis, appuyée contre la muraille, entre les deux fenêtres, sanglotait¹.

Elle quitta son appartement avec M. de Bressieux. L'affluence de monde était telle qu'elle eut beaucoup de peine, malgré les gardes, à rejoindre son carrosse. Elle s'assit devant, le dos au cocher, « à sa place ordinaire ». Avec elle montèrent M^{mes} de Soissons, de Guise, de Longueville, destinées à lui tenir compagnie jusqu'à Bourg-la-Reine. Les cheveu-légers du roi, commandés par M. de la Curé et qui devaient aller à Blois, entouraient la voiture. Il fallut du temps pour se mettre en route. Le cortège était considérable²; il allait tenir depuis le haut de la rue Dauphine jusqu'à l'entrée du Pont-Neuf, vers le Louvre. En tête s'avancait le carrosse de l'écuyer de la reine, dans lequel étaient M. Philipeaux, le marquis de Thémines et Nicolas Roger, le fidèle valet de chambre. Puis venait le grand carrosse de Marie de Médicis, couvert de velour noir, traîné de six chevaux bais; ensuite un petit carrosse de campagne, préparé pour la route, en cuir de Russie rouge, à fers dorés, recouvert d'une toile blanche, afin d'éviter la poussière³, et traîné de six chevaux blancs harnachés de cuir rouge à fers dorés : il était vide; le carrosse de Mesdames, les filles de la reine, qui avaient reçu l'autorisation d'accompagner leur mère jusqu'à trois lieues⁴; les voitures de M^{mes} de

1. Bassompierre, *op. et loc. cit.*; Arnauld d'Andilly, *Journal*, 1857, p. 299.

2. Le détail de la sortie de Paris est donné par Chaulnes, *Relation exacte*, p. 473.

3. Le texte imprimé de la *Relation exacte* porte « un carrosse de cuir de vache roussie rouge », au lieu de « cuir de Russie rouge » (Bibl. nat., ms. Dupuy 661, fol. 160 r°).

4. Elles l'avaient expressément demandé. Suivant Bentivoglio (*Lettere*, 1863,

Soissons, de Guise, de Longueville, destinées à ramener celles-ci; celles de M^{me} de Guercheville, de M^{me} de Bressieux; un dernier, modeste, contenant les évêques de Luçon et de Chartres, en tout douze ou quinze carrosses. Un grand nombre de gentilshommes à cheval précédaient, escortaient et suivaient; la foule, muette et indifférente, regardait passer la souveraine déchue¹. Lorsque le cortège fut engagé dans la rue Dauphine, Marie de Médicis, arrivée au bout du Pont-Neuf, fit tourner brusquement sa voiture à gauche et suivit le quai jusqu'à la rue Saint-Jacques, qu'elle remonta afin de gagner la grande route d'Orléans; on ne sut pas pourquoi².

D'une des fenêtres de l'appartement de la reine régnante, sur la cour du Louvre, Louis XIII avait vu partir sa mère. Lorsqu'elle fut sortie, il se rendit au bout de la petite galerie, et, du balcon, impassible et silencieux, regarda longtemps le défilé qui suivait le Pont-Neuf. Dès que le dernier cavalier eut disparu, il donna le signal du départ de la cour pour Vincennes³...

Dans la grande salle des Pas-Perdus du palais de Justice, les avocats, commentant entre eux les événements, disaient : « Nous avons un roi⁴!... »

Louis BATIFFOL.

t. I, p. 211), ce fut le plus grand chagrin de Marie de Médicis que de ne pas emmener ses filles.

1. « Le peuple ne s'abstint néanmoins pas de plusieurs paroles irrespectueuses » (Richelieu, *Mém.*, t. I, p. 164). Il paraît que Marie de Médicis était très calme et qu'elle n'eut pas une larme (*ibid.*, p. 163).

2. Chaulnes, *Relation exacte*, p. 474. On pensa que c'était pour éviter de passer devant « sa maison de Luxembourg ». C'est plutôt qu'impatientée de la foule de curieux qui la dévisageaient d'une façon peu bienveillante et de la lenteur de la marche elle préféra prendre des rues désertes.

3. *Récit véritable de ce qui s'est passé au Louvre*, p. 13; Matthieu, *la Conspiration de Conchine*, p. 311. Chaulnes (*Relation exacte*, p. 471), donne les raisons pour lesquelles Louis XIII part pour Vincennes.

4. *Mercurius français*, 1617, p. 200. Le synode des protestants réuni à Vitry envoya à Louis XIII une adresse dans laquelle il lui disait : « La France cognoist qu'elle a un roi » (*Ibid.*, 1617, t. V, p. 41).

MÉLANGES ET DOCUMENTS

LA LETTRE D'EUDE II DE BLOIS AU ROI ROBERT.

Dans un travail récent¹, M. Ferdinand Lot a éclairé d'un jour nouveau le conflit qui éclata vers 1022 entre le roi Robert et Eude II, comte de Blois, de Tours et de Chartres, au sujet de la succession des comtés champenois. Il a fort bien expliqué comment, à la mort de Herbert II de Troyes, ces comtés furent tenus en pariage par ses deux neveux Herbert III de Troyes et Eude I^{er} de Blois, puis par les enfants de ceux-ci, Étienne de Troyes et Eude II de Blois, et comment, par suite, lorsque Étienne mourut entre 1019 et 1023 sans laisser d'héritier, Eude II put se considérer *ipso facto* comme seul comte de Champagne. Le roi Robert protesta et réclama l'héritage en tout ou en partie². Eude II lui opposa une vive résistance. L'affaire donna lieu à de longs débats : elle fut même portée, en septembre 1023, devant l'empereur Henri II, qui d'ailleurs fut, à ce qu'il semble, impuissant à la trancher³. Le roi se vit finalement contraint de céder.

C'est à cette affaire que se rattache, selon toute vraisemblance, une lettre souvent citée par laquelle Eude essaie de calmer le courroux du roi et de se justifier à ses yeux. Cette lettre a été comprise de manières fort diverses et invoquée à l'appui de théories souvent contradictoires. Peut-être n'en a-t-on pas suffisamment pesé les termes. Nous voudrions tenter d'en donner une explication plus littérale et, nous plaçant sans idées préconçues en face du texte, chercher à en démêler le sens exact.

1. Ferdinand Lot, *Études sur le règne de Hugues Capet et la fin du X^e siècle*, Paris, 1903, in-8° (*Bibl. de l'École des hautes études; sciences histior. et philol.*, fasc. 147), append. XI, p. 397-413.

2. C'est du moins ce qui semble ressortir des deux passages de Raoul le Glabre relatifs à cette affaire (*Historiae*, III, 2 et 9, éd. Prou, p. 56 et 85).

3. Cf. Lot, *op. cit.*, p. 412.

Voici la teneur de la lettre¹ :

Domino suo regi Roberto comes Odo. Pauca tibi, domine, dicere volo si audire digneris. Comes Richardus, tuus fidelis, monuit me venire ad justitiam aut ad concordiam de querelis quas habebas contra me. Ego vero misi causam hanc totam in manu ipsius. Tum ille, ex consensu tuo, constituit mihi placitum² ubi hoc perfici posset. Sed instante termino, cum ad hoc peragendum paratus essem, mandavit mihi ne me fatigarem ad condictum placitum veniendo quia non erat tibi cordi aliam justificationem seu concordiam recipere, nisi hoc tantum ut faceres mihi defendere quod non essem dignus tuum³ beneficium tenere de te, nec sibi competere dicebat ut me ad tale iudicium exhiberet sine conventu parium suorum. Haec causa est cur tibi ad placitum non occurrerem. Sed de te, domine mi, valde miror, qui me tam prepropere, causa indiscussa, tuo beneficio iudicabas indignum. Nam si respiciatur ad condicionem generis, claret Dei gratia quod hereditabilis sim; si ad qualitatem beneficii quod mihi dedisti, constat quia non est de tuo fisco, sed de his que mihi per tuam gratiam ex maioribus meis hereditario jure contingunt; si ad servitii meritum, ipse profecto nosti, donec tuam gratiam habui, quomodo tibi servierim domi et militie et peregre. At postquam gratiam tuam avertisti a me et honorem quem dederas mihi tollere nisus es, si me et honorem meum defendendo aliqua tibi ingrata commisi, feci hoc lacessitus injuriis et necessitate coactus. Quomodo enim dimittere possum ut non defendam honorem meum? Deum et animam meam testor quod magis eligerem honoratus mori quam dishonoratus vivere. At si me dishonorare velle desistas nichil in mundo est quod magis quam gratiam tuam vel habere vel promereri desiderem. Discordia enim tua mihi quidem molestissima est, sed tibi, mi domine, tollet officii tui radicem et fructum, justitiam loquor et pacem. Unde suppliciter exoro clementiam illam, que tibi naturaliter adest si maligno consilio non tollatur, ut jam tandem a persecutione mea desistas meque tibi sive per domesticos tuos seu per manus principum reconciliari permittas. [Vale.]

Le comte Richard dont il est ici question ne saurait être que

1. Elle nous a été conservée dans les recueils de lettres de Fulbert, évêque de Chartres, qui, selon toute vraisemblance, et d'après le style même, a dû tenir la plume pour le comte, son maître. Elle a été éditée, avec cette correspondance, dans Migne, *Patrolog. lat.*, t. CXXI, col. 245, et dans les *Hist. de Fr.*, t. X, p. 501. Nous en reproduisons le texte d'après le manuscrit latin 14167 de la Bibliothèque nationale (fol. 26 v°-27 r°), qui est, à ce qu'il semble, à la fois le plus ancien et le meilleur, puisqu'il a été exécuté pour Sigon, secrétaire de l'évêque Fulbert.

2. Le manuscrit ajoute « et » après « placitum », ce qui a fait adopter d'ordinaire la correction « [quando] et ubi ». Cette addition du mot « quando » ne nous semble pas nécessaire.

3. D'autres manuscrits donnent la leçon « ullum beneficium tenere de te ».

Richard II, comte ou duc de Normandie¹. Sur ce point, tous les érudits sont d'accord². Mais à quel titre intervient-il? Pour M. Pfister, Richard est un simple intermédiaire : il se borne à citer Eude devant le plaid royal et c'est en qualité d'ami qu'il lui conseille ensuite de se dérober au jugement³. Pour M. d'Arbois de Jubainville, après avoir cité le comte de Blois devant le plaid royal, Richard consent, sur la demande d'Eude et avec l'agrément du roi, à intervenir comme arbitre⁴. M. Luchaire adopte, en somme, cette interprétation⁵. Pour M. Lot, Richard joue dès le début le rôle d'arbitre sur l'invitation même du roi⁶.

Entre MM. Pfister et Lot surtout, le désaccord est complet. Il se pourrait cependant qu'il reposât tout entier sur un malentendu.

1. Les documents qui prouvent qu'au XI^e siècle les ducs de Normandie étaient le plus souvent qualifiés « comtes » sont nombreux. Citons seulement un diplôme du roi Robert pour l'abbaye de Fécamp rendu « petitione dilectissimi fidelis nostri Richardi comitis » (*Hist. de Fr.*, t. X, p. 587, n° XVI); un autre diplôme du même pour l'abbaye de Jumièges portant le « signum Richardi, comitis Normannorum » (*Ibid.*, p. 614, n° XLIII); le récit du concile d'Orléans de 1022 contenu dans le cartulaire de Saint-Père de Chartres dû à Haganon et où l'on voit Arefastus déclarer au roi : « Miles sum Richardi tui fidelissimi comitis Normanniae » (*Ibid.*, p. 538), etc. D'autre part, en dehors du duc de Normandie, on ne voit pas qui pourrait être le comte Richard, vassal direct du roi, dont il est ici parlé.

2. Seul, à notre connaissance, M. Landsberger, dans sa dissertation intitulée *Graf Odo I von der Champagne (Odo II von Blois, Tours u. Chartres)*, Berlin, 1878, in-8°, n. 111, a émis un doute sur le bien-fondé de cette identification; mais il s'appuie uniquement sur ce fait que Richard est dit comte et non duc. Nous venons de voir (note précédente) que l'argument est sans portée.

3. Ch. Pfister, *Études sur le règne de Robert le Pieux*, Paris, 1885, in-8° (*Bibl. de l'École des hautes études; sciences histor. et philol.*, fasc. 64), p. 241-242.

4. H. d'Arbois de Jubainville, *Histoire des ducs et comtes de Champagne*, t. I (Paris, 1859, in-8°), p. 254-256.

5. Achille Luchaire, *Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens*, 2^e éd., Paris, 1891, 2 vol. in-8°, t. II, p. 12-14.

6. F. Lot, *op. cit.*, p. 411-412. — Dans ses *Origines de l'ancienne France*, t. III (Paris, 1904, in-8°), p. 424-425, M. Jacques Flach a donné de la lettre d'Eude II une interprétation en grande partie nouvelle et qui se rapproche même sur plus d'un point de celle que nous allons tenter de donner ici. Il admet que Richard joue le rôle de juge; mais il suppose en même temps que le duc de Normandie a primitivement été chargé par le roi de convoquer Eude devant un plaid royal; il admet que les mots « judicium » et « concordia » sont synonymes; il croit que le comte de Blois réclame un jugement des « domestici » royaux et des « principes » et que le « conventus parium » dont Richard demande la réunion désigne une assemblée des pairs mêmes du roi. Nous ne pouvons partager cette manière de voir et les pages qui suivent expliqueront, espérons-nous, suffisamment pourquoi.

« Il nous est tout à fait impossible, écrit M. Pfister¹, de croire, comme M. d'Arbois de Jubainville, que Richard devait être arbitre entre Eude et le roi. La phrase « nec sibi competere dicebat ut me ad tale *judicium* exhiberet » montre bien qu'il s'agit non d'un arbitrage du duc de Normandie, mais d'un jugement que devait rendre l'assemblée du royaume. » — « Le mot *judicium* invoqué par M. Pfister à l'appui de son opinion, réplique M. Lot², doit sans doute s'interpréter ainsi : le duc peut décider qui du roi ou du comte a raison en droit. Le mot *concordia* s'entendrait d'un accord entre les deux parties sans qu'on statuât sur le bon droit de l'une ou de l'autre. Dans les deux cas, Richard est un arbitre. » — Sans doute, la distinction est aujourd'hui bien nette entre un juge et un arbitre ; mais cette distinction suppose l'existence de tribunaux stables et réguliers, auxquels on doit normalement recourir. Or, dans le monde féodal, au début du XI^e siècle, tout jugement est un arbitrage, tout juge est un arbitre³ : il faut que le juge soit agréé par les parties ; son arrêt même n'a de valeur que s'il est de taille à l'imposer par la force ou si les plaideurs consentent à s'y soumettre. Un siècle plus tard, le roi sera encore impuissant à terminer un procès qui divisera les moines de Vézelay et le comte de Nevers, parce que le comte et les moines ne seront pas de part et d'autre disposés à accepter son jugement⁴.

Ce qu'on distinguait alors, c'était non le jugement et l'arbitrage, mais le jugement, ou *judicium*, et l'accord à l'amiable, ou *concordia*⁵. Le jugement proclamait le bon droit de l'un et les torts de

1. Ch. Pfister, *op. cit.*, p. 241, n. 4.

2. F. Lot, *op. cit.*, p. 411, n. 2.

3. Les observations que nous avons présentées à ce sujet dans notre étude sur *les Institutions judiciaires en France au XI^e siècle; région angevine* (*Revue historique*, t. LXXVII, 1901, p. 279-307 et spécialement p. 283-285) nous paraissent valoir pour toute la France. Nous espérons pouvoir y revenir dans une étude d'ensemble que nous préparons sur l'organisation judiciaire en France du X^e au XIII^e siècle.

4. Voir Hugue de Poitiers, *Historia Vizeliacensis monasterii*, dans les *Hist. de Fr.*, t. XII, p. 322-343. Remarquer, entre autres, la demande que le roi fait à l'abbé de Vézelay « utrum, sese committens regio examini, sententiam super hac calumnia promulgatam-prosequeretur » et la conséquence de cette demande : « Perpendens itaque abbas infensam sibi curiam partibus favere adversis, timuit sese committere dubio iudicio » (p. 322).

5. Puisque certains érudits (voir p. 289, n. 6) paraissent mettre en doute cette distinction fondamentale, donnons-en au moins quelques exemples caractéristiques : en 1067-1068, le roi Philippe I^{er}, auquel un procès est soumis, considère « facilius esse et melius ut res *concordia* quam *iudicio* determinaretur » (*Recueil des chartes de Saint-Benoît-sur-Lotre*, éd. Prou et Vidier, t. I,

l'autre; l'accord n'avait lieu que si chacun consentait à abandonner une partie de ses prétentions. Dans ce dernier cas, on recourait d'ordinaire aux bons offices d'un tiers, qui avait pour mission, non point de rendre une sentence arbitrale, mais d'agir en pacificateur.

Dans la lettre d'Eude, ces deux solutions sont envisagées : Richard a prié le comte de Blois de comparaître « ad justitiam aut ad concordiam »; plus tard, il lui a fait savoir que le roi n'accepterait qu'une sentence (*justificatio*¹) ou qu'un accord (*concordia*) entraînant pour Eude la perte de ses fiefs. C'est que, à cette époque, le jugement, surtout dans les cas graves, n'est qu'un pis aller : qu'on ait recours aux preuves écrites, aux témoignages, aux épreuves judiciaires, tout plaideur a le sentiment que l'issue du procès est douteuse. Sûr ou non de son droit, il appréhende les surprises de l'enquête et souvent au dernier moment il se laisse gagner par les conseils des « hommes sages » et préfère transiger². Le juge lui-même ne perd jamais de vue cette solution idéale. C'est ainsi, pour prendre un exemple entre cent, qu'on verra quelque quarante ans plus tard le roi Philippe I^{er}, après avoir cité les moines de Saint-Benoît-sur-Loire et le chevalier Hervé devant son tribunal, considérer « qu'il était plus facile et meilleur de terminer leur différend par voie d'accord plutôt que par jugement » et s'employer aussitôt à assurer une transaction³.

Richard ne saurait, d'autre part, être un simple mandataire du roi. Rien dans le texte ne le fait supposer. On ne nous dit pas qu'il

fasc. I, Paris, 1900, in-8°, p. 198, n° 76); en 1074, on décide de mettre un terme à un différend survenu entre les abbayes de Saint-Aubin et de Saint-Serge d'Angers « per concordiam aut per judicium » (*Cartulaire de l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers*, éd. Bertrand de Broussillon, Angers, 1903, 3 vol. in-8°, t. I, p. 122, n° 107); vers la même époque, les fils du prêtre Géraud revendiquent des biens possédés par les moines de Saint-Aubin d'Angers « ac de his omnibus postquam eis sepe juste *judicatum* fuisset quod aut minime aut minimum rectum in hoc quod calumpniabantur haberent, fecerunt tandem talem concordiam cum monachis quod clamaverunt illis quietam calumpniam et monachi dederunt Airardo primogenito... centum solidatas edificamenti » (*Ibid.*, p. 162, n° 134); en 1106, un différend entre les moines de Saint-Martin-des-Champs et Guérin Besnus est réglé « prius *judicio*, postea vero *concordia* » (*Liber testamentorum Sancti Martini de Campis*, éd. des Sociétés de Seine-et-Oise, Paris, 1905, in-8°, p. 76, n° 60), etc.

1. L'emploi du mot *justificatio* semble exceptionnel à cette époque; mais le verbe *justificare* avait habituellement le sens de juger, prononcer une sentence (cf. Du Cange, *Glossarium*, éd. Henschel, t. III, p. 949). C'est l'acception dans laquelle le prend Fulbert de Chartres lui-même dans une de ses lettres (*Hist. de Fr.*, t. X, p. 462, n° 34).

2. Voir l'article cité sur les *Institutions judiciaires en France au XI^e siècle*, loc. cit., p. 295.

3. Acte cité à la page précédente, n. 5.

transmette une sommation royale : c'est lui qui somme Eude de comparaître. En réponse à cette sommation, Eude « met sa cause entièrement entre ses mains »¹. C'est, semble-t-il, une des expressions consacrées pour dire qu'on accepte quelqu'un pour juge². Après avoir pris l'agrément du roi, — partie plaignante, — pour le jour et le lieu, Richard « fixe à Eude un plaid (*placitum*) ». Ce dernier mot indique bien, quoi qu'en dise M. Lot³, qu'il s'agit d'une véritable citation en justice⁴; mais s'il s'agissait, comme le veut M. Pfister, d'une citation devant la cour du roi, le jour serait fixé non par Richard, mais par Robert, alors que ce dernier ne fait que donner son consentement⁵.

Richard a donc assigné le roi et Eude devant son tribunal. Ceux-ci sont à la veille de se rencontrer en la cour du duc de Normandie, quand un incident se produit : le roi fait savoir à Richard « qu'il n'acceptera qu'une sentence ou un accord⁶ déclarant Eude indigne de tenir de lui aucun fief »⁷. C'était transformer l'affaire en un

1. « Ego vero misi causam hanc totam in manu ipsius. »

2. Fulbert de Chartres emploie une formule analogue dans une lettre à l'archevêque de Sens Liétri : « Sed ille respondit se non diffugere iudicium, sponte venire ad placitum. Unde per consilium et suum ejus totam hanc causam in vestram dispositionem mittimus » (*Hist. de Fr.*, t. X, p. 450, n° 12). Déjà dans un capitulaire de l'an 819, pour dire que le jugement d'un procès est confié au comte, on a recours à la tournure presque identique : « Comiti commendare causam » (*Capitularia regum Francorum*, éd. Boretius et Krause, t. I, p. 291, § 25).

3. *Op. cit.*, p. 411, n. 3. M. Lot ne veut reconnaître au mot *placitum* que le sens vague de « rendez-vous ».

4. Les textes de l'époque sont sur ce point d'une clarté qui ne laisse rien à désirer. Voir, par exemple, la lettre de Fulbert de Chartres citée ci-dessus, n. 1. Entre 1066 et 1085, les moines de la Trinité de Vendôme revendiquent une maison qu'a occupée le comte; ils demandent « ad placitum inde venire »; le comte accepte, puis, se ravisant, déclare « se omnino de ea re cum eis non placitum » et se désiste (*Cartulaire de l'abbaye de la Trinité de Vendôme*, éd. Métais, t. II, Paris, 1894, in-8°, p. 29, n° 321). En 1075, débat entre les chanoines de Saint-Martin et les moines de Saint-Aubin d'Angers; les chanoines demandent « iudicium in quo declararetur utrum ipsi tortum haberent an rectum »; l'abbé de Saint-Aubin accepte « seseque libenter dixit cum eis venire in placitum » (*Cartulaire de Saint-Aubin d'Angers*, éd. Bertrand de Broussillon, t. I, p. 209, n° 180). Etc. L'emploi du mot *placitum* dans un autre sens est à cette époque l'exception.

5. « Tum ille, ex consensu tuo, constituit mihi placitum. »

6. Ici la mention d'un « accord » (*concordia*) n'est plus qu'une ironie s'il s'agit bien d'une confiscation de tous les fiefs tenus par Eude.

7. On peut hésiter sur la portée de la mesure réclamée par le roi. Le texte, tel que nous l'avons reproduit d'après le ms. lat. 14167 de la Bibliothèque nationale, porte « quia non erat tibi cordi aliam justificationem seu concor-

procès pour forfaiture¹, le seul qui pût entraîner la commise de tous les fiefs, et l'on va voir Eude protester contre cette accusation.

Le procès, en effet, n'eut pas lieu : Richard se récusa. Pour examiner les droits que chacune des parties pouvait faire valoir à la succession de Champagne, il lui suffisait de s'entourer de ses conseillers habituels. Le cas était normal. Encore un siècle plus tard, pour un différend analogue, quoique beaucoup moins grave, survenu entre Louis VI et Thibaud IV de Blois, on n'hésitera pas à considérer le duel judiciaire devant une cour agréée par les deux parties comme la meilleure solution². Mais, pour un procès de forfaiture, Richard n'était plus compétent. Car il ne pouvait normalement s'entourer que de seigneurs qui, tenant de lui leurs fiefs, lui devaient le service de cour et de plaid ; et c'était un principe qui datait du ix^e siècle, que, dans les cas graves, notamment dans les cas de forfaiture, le fidèle ou vassal du roi devait être traduit devant ses « pairs », c'est-à-dire devant ses co-vassaux³. D'où la réponse du duc de Normandie, exigeant leur réunion si le roi voulait qu'il fit comparaître l'ac-

diam recipere, nisi hoc tantum ut faceres mihi defendere quod non essem dignus tuum beneficium tenere de te ». On peut alors supposer que le roi ne vise que les comtés champenois. Cette explication, au premier abord, est séduisante : elle permet de comprendre que toute idée d'accord ne soit pas écartée, puisque le comte Eude peut recevoir ailleurs une compensation. Mais elle est peu conciliable, semble-t-il, avec la suite de la lettre : si Eude s'est rendu indigne par sa conduite de tenir tel fief de son suzerain, il ne peut continuer à tenir de lui tel autre fief. Qu'il y ait, par suite, « tuum » ou « ullum beneficium » dans le texte, il semble bien que le roi réclame la commise de *tous* les fiefs pour lesquels Eude est son vassal.

1. Le roi indiquait même par avance à Richard la seule sentence qu'il accepterait, ce dont Eude se plaignait avec raison : « Sed de te, domine mi, valde miror, qui me tam prepropere, *causa indiscussa*, tuo beneficio iudicabas indignum. » Mais, en fait, il en était toujours à peu près ainsi : le plaignant n'acceptait l'arrêt que s'il était conforme à ses désirs, et c'est pourquoi les jugements bien souvent ne tranchaient rien (voir notamment la charte du *Cartulaire de Saint-Aubin d'Angers*, n° 134, citée précédemment, p. 290, n. 5).

2. Suger, *Gesta Ludovici regis*, xviii, éd. A. Molinier, p. 66.

3. Voir le capitulaire de Quierzy du 7 juillet 856, art. 10 : « Et si aliquis de nobis in quocumque ordine contra istum pactum incontra illum fecerit, si talis est ut ille inde eum ammonere voleat ut emendet, faciat ; et si talis est causa ut inde illum familiariter non debeat ammonere et ante suos pares illum in rectam rationem mittat et ille qui debitum pactum et rectam legem et debitam seniori reverentiam non vult exhibere et observare justum justitiae iudicium sustineat » (*Capitularia regum Francorum*, éd. Boretius et Krause, t. II, p. 281). Voir aussi Ferdinand Lot, *Quelques mots sur l'origine des pairs de France*, dans la *Revue historique*, t. LIV, 1894, p. 38-39. Aucun texte nouveau n'a été produit sur ce point par M. Vernon Harcourt dans son volume intitulé : *His grace the steward and trial of peers* (London, 1907, in-8°), p. 205 et suiv.

cusé : « Nec sibi competere dicebat ut me ad tale iudicium exhiberet sine conventu parium suorum ¹. »

En conséquence, Richard avertit Eude de ne pas se déranger et le met au courant. Et c'est alors que le comte de Blois écrit au roi pour lui manifester son étonnement : il s'est toujours montré vassal fidèle, exact à remplir tous ses devoirs ; s'il a commis quelques fautes envers le roi, son seigneur, ce n'est que poussé par la nécessité et pour défendre les fiefs que celui-ci tentait de lui enlever. C'est là une réponse directe à l'accusation de forfaiture.

La demande sur laquelle Eude termine sa lettre ne laisse pas que d'être assez embarrassante : « Unde suppliciter exoro clementiam illam, que tibi naturaliter adest si maligno consilio non tollatur, ut jam tandem a persecutione mea desistas meque tibi sive per domesticos tuos seu per manus principum reconciliari permittas. » On a proposé² d'y voir une demande de jugement régulier : Eude prie le roi de « le laisser juger soit par ses *domestici* soit par les *principes* ». S'il en était ainsi, la lettre serait incohérente : le procès pour forfaiture une fois écarté, il ne reste plus que la question de droit et, après avoir consenti à la soumettre à Richard, Eude n'a aucune raison de vouloir maintenant la faire trancher par la cour du roi. Cette cour ne peut lui offrir aucune garantie si elle est composée des *domestici* royaux. D'ailleurs le verbe *reconciliare* se prêterait bien difficilement à l'explication proposée : en soi, une sentence, qui déboute l'un au profit de l'autre, entraîne tout juste le contraire d'une réconciliation, et c'est pourquoi, dans le langage de l'époque, on oppose le *iudicium* à la *pax* ou *concordia*. La « réconciliation », quand il s'agit des personnes³, c'est essentiellement, au temps où écrit Eude, l'acte par lequel l'excommunié est admis à rentrer au sein de l'Eglise. Un capitulaire du temps de Louis le Pieux rappelle que « les prêtres, par lesquels les hommes sont réconciliés à Dieu »,

1. Richard étant, comme Eude, vassal direct du roi, ses pairs sont les mêmes que ceux d'Eude. Il n'y a donc rien à tirer du fait que le texte porte « parium suorum » et non « meorum ».

2. Ferdinand Lot, *Quelques mots sur l'origine des pairs de France*, loc. cit., p. 38 : « Il réclame soit un jugement, soit un arbitrage (les deux sens peuvent se défendre) de la cour du roi, sur la question de fief et non sur le fait de forfaiture dont il se déclare innocent. » J. Flach, *les Origines de l'ancienne France*, t. III, p. 425 : « Que le roi, quittant les voies de l'arbitraire, le laisse juger soit par ses *domestici* soit par les *principes*. » Ajoutons, d'ailleurs, que M. Lot semble écarter cette interprétation dans ses *Études sur le règne de Hugues Capet*, p. 410.

3. Dans les textes du XI^e siècle, il est au moins aussi souvent question de la « réconciliation » des églises profanées.

sont les « médiateurs entre Dieu et les hommes »¹. Ce que le comte Eude attend des « familiers » du roi ou des princes, c'est, semble-t-il, quelque chose d'analogue : il leur voudrait voir jouer entre lui et le roi ce rôle de médiateurs que les prêtres jouent entre les hommes et Dieu²; il sollicite leurs bons offices pour arriver à rentrer en grâce. Il ne leur demande pas de trancher la question de droit sur laquelle lui et le roi sont en désaccord, mais uniquement de ramener entre eux la paix que la déclaration de forfaiture a rompue. Après quoi, la procédure engagée pourra reprendre.

Voici, en conséquence, comment nous proposerions de traduire la lettre :

A son seigneur le roi Robert, le comte Eude. — Seigneur, j'ai quelques mots à te dire si tu daignes les écouter. Le comte Richard, ton vassal, m'a prié de venir m'expliquer en justice ou conclure un accord au sujet des revendications que tu élevais contre moi. Je m'en suis remis à son jugement. Avec ton agrément, il m'a fixé alors un plaid pour le règlement de l'affaire. Mais, peu avant le terme, comme j'étais prêt à me rendre à sa convocation, il m'a mandé de ne pas me donner la peine de venir au plaid fixé parce que tu n'étais disposé à accepter qu'un jugement ou un accord qui m'interdirait, pour cause d'indignité, de tenir de toi aucun fief et qu'il ne lui appartenait pas, disait-il, de me faire comparaître pour un tel jugement sans l'assemblée de ses pairs. Telle est la raison pour laquelle je n'ai pas été te retrouver au plaid. Mais je m'étonne que, de ton côté, avec une pareille précipitation, sans que la cause ait été discutée, tu me juges indigne de ton fief. Car, si l'on considère la naissance, il est clair, grâce à Dieu, que je suis capable d'en hériter; si l'on considère la nature du fief que tu m'as donné, il est certain qu'il fait partie non de ton fief, mais des biens qui, avec ta faveur, me viennent de mes ancêtres par droit héréditaire; si l'on considère la valeur des services, tu sais comment, tant que j'eus ta faveur, je t'ai servi à la cour, à l'ost et à l'étranger. Et si, depuis que tu as détourné de moi ta faveur et que tu as tenté de m'enlever le fief que tu m'avais donné, j'ai commis à ton égard, en me défendant et en défendant mon fief, des actes de nature à te déplaire, je l'ai fait harcelé d'injures et sous l'empire de la nécessité. Comment, en effet, pourrais-je renoncer à défendre mon fief? J'en atteste Dieu et mon âme, je préfé-

1. « Ut sacerdotes Domini, qui sunt mediatores inter Deum et homines, per quos homines reconciliantur, tanto despectui non habeantur... » (*Capitularia regum Francorum*, éd. Boretius et Krause, t. I, p. 367, art. 4).

2. On sait, en effet, le caractère à demi ecclésiastique que le pouvoir royal revêtait aux yeux des hommes de cette époque et l'on ne s'étonnera pas que le clerc qui tint la plume pour Eude, — peut-être l'évêque Fulbert en personne, — ait employé le verbe « reconciliare » dans le sens religieux où il l'employait habituellement.

reras la mort à la privation de mon fief. Et si tu renonces à vouloir m'en dépouiller, il n'est rien au monde que je désirerai davantage que d'avoir et de mériter ta faveur. Car ce conflit qui nous divise, en même temps qu'il m'est pénible, t'enlève à toi-même, seigneur, ce qui constitue la racine et le fruit de ton office, je veux dire la justice et la paix. Aussi, j'implore cette clémence, qui t'est naturelle et qu'un méchant conseil peut seul t'ôter, en te suppliant de renoncer à me persécuter et de me laisser réconcilier avec toi, soit par tes familiers, soit par l'entremise des princes.

Telle est, à nos yeux, la signification de cette lettre. Elle est curieuse, pleine de détails intéressants; mais elle ne nous révèle, somme toute, rien d'exceptionnel. Le duc de Normandie y joue le rôle que tout feudataire était alors appelé à jouer : il intervient comme juge à la demande d'une des parties et avec le consentement de l'autre. Le roi, en le prenant pour juge d'un litige survenu entre lui et l'un de ses vassaux, ne fait que se conformer à l'usage; en accusant au dernier moment Eude de forfaiture, il fait peut-être preuve de peu de suite dans les idées, mais il ne sort point de son droit. Quant à Eude, en plaidant l'innocence, en réclamant la réconciliation, il agit sans doute comme tout vassal eût agi à sa place.

LOUIS HALPHEN.

HOTMAN

D'APRÈS DE NOUVELLES LETTRES DES ANNÉES 1564-1563.

Dans un article publié en 1876 par la *Revue historique*, j'ai donné une notice sur Hotman, d'après sa correspondance presque entièrement inédite. J'exprimais le regret de n'avoir pu consulter les lettres écrites par Hotman au landgrave de Hesse. La communication m'en avait été refusée. Vingt ans après, en 1890, elle a été accordée à l'Université de Bâle qui se préparait à célébrer le troisième centenaire de la mort d'Hotman. M. Ehinger a extrait du volume envoyé par la direction des archives de Marbourg vingt-cinq lettres qui se rapportent aux années 1564-1563, c'est-à-dire à la première guerre de religion. Il en a tiré une copie qu'il a fait imprimer en brochure à Bâle en 1894¹. Ces lettres sont comme des journaux qui renferment des nouvelles tantôt vraies tantôt fausses, mais elles n'en sont pas moins utiles en montrant quelles étaient les dispositions des acteurs et des spectateurs de la guerre. En tout cas, elles sont le complément de la notice publiée par moi en 1876.

La première lettre, qui marque le début de la correspondance d'Hotman avec les princes protestants d'Allemagne, est une lettre d'Hotman au landgrave Philippe de Hesse (19 mars 1564).

On sait qu'en 1559 Hotman avait été désigné par l'Université de Marbourg pour une chaire de droit devenue vacante. Le landgrave avait approuvé ce choix. Hotman lui exprime sa reconnaissance, tout en repoussant une offre qu'il ne pourrait accepter, à cause de l'état des affaires en France. Muntz, agent du landgrave à Strasbourg vient de lui faire connaître le désir du landgrave d'avoir des informations. Pour satisfaire à ce désir, Hotman envoie un mémoire écrit de sa main et y joint la lettre suivante :

Hier, on m'a remis une lettre écrite de la cour, d'où il paraît qu'une grave querelle s'est élevée entre le roi de Navarre et la reine mère, au sujet de certains desseins qui viennent d'être dévoilés par le conné-

1. Il y a dans cette copie quelques fautes de lecture que nous avons facilement rectifiées.

table. On a trouvé environ quatre cents casques, recouverts d'une étoffe de soie extrêmement mince, avec des visières qu'on dit être de fer aussi. Le roi de Navarre s'emporta enfin contre la Reine et dit devant tout le monde qu'il allait se retirer de la cour. La Reine lui répondit très doucement et lui promit de faire tout ce qu'il voudrait. En même temps, elle donna le sceau royal, dont elle s'était emparée à la mort de François II, au cardinal de Tournon qui n'appartient à aucun des deux partis. Les Guises paraissent vouloir usurper la couronne de France. Ils se sont concertés avec Philippe II, et on parle déjà de fiançailles entre l'infant d'Espagne et la reine d'Écosse. Tout cela finira par une rupture, sinon par une guerre civile. Condé insiste pour être absous. Il a obtenu un mandement portant que l'arrêt du Parlement de Paris soit rendu en commun, avec les princes du sang et les douze pairs de France, en sorte qu'il soit absous avec toutes les formalités usitées de toute ancienneté. Le roi de Navarre serait très reconnaissant à Votre Altesse si elle voulait bien l'aider ou tout au moins le consoler. Il laisse sans doute à désirer, mais si Votre Altesse savait à quelles terreurs il a été exposé jour et nuit de la part d'hommes armés, elle ne s'étonnerait pas de le voir céder une partie de son droit, eu égard aux circonstances. On espère cependant que bientôt les choses iront mieux, et j'annoncerai peut-être à Votre Altesse comment le Pontife de Rome a joué cet Espagnol que le roi de Navarre, cédant à l'importunité de certaines personnes, lui avait envoyé, comment enfin à son insu et contre son gré a été prononcée cette allocution que nos adversaires eux-mêmes ont déjà répandue dans le monde entier. Ce prince est d'une si noble nature, d'un caractère si doux et affable que, loin de rompre avec lui, il convient de lui passer bien des choses. Il faut le soutenir et l'affermir contre les efforts de ses ennemis auxquels, sans doute, le diable se joint.

Deux mois après (mai 1564), Hotman partait pour l'Allemagne, visitait le landgrave de Hesse, l'électeur de Saxe et l'électeur Palatin. De retour à Strasbourg au commencement de juillet, il y trouve un envoyé du landgrave qui l'attend. Il rend compte au landgrave (12 juillet 1564) des résultats de son voyage. Les princes qu'il a vus sont disposés à envoyer en leur nom collectif une ambassade au roi de Navarre, mais l'électeur de Saxe hésite encore. Il voudrait que les représentants des princes se réunissent dans un lieu désigné par l'électeur Palatin pour se concerter sur les termes de la lettre qu'ils seront chargés de porter au Roi. Condamnera-t-on dans cette lettre l'erreur de Zwingli, demandera-t-on l'acceptation de la confession d'Augsbourg que les églises de France trouvent trop favorable au catholicisme? En attendant, rien ne se fait.

Les nouvelles de France sont les suivantes : le nombre des fidèles augmente augmente d'une façon incroyable. Il n'y a pas un seul

endroit dans tout le royaume où on ne trouve des pasteurs et une église évangélique, ainsi en Normandie, en Guienne, en Gascogne, parfois à ciel ouvert, en public, même dans les temples. A Orléans, à Poitiers, à Angers, les salles des édifices sont si pleines qu'elles débordent sur la voie publique. On y tient tous les deux jours des réunions si fréquentées qu'il s'y trouve jusqu'à cinq ou six mille personnes. A la cour, le prince de Condé, le prince de Longueville et l'amiral ont leurs prédicants. La reine mère a dit ouvertement qu'elle voyait bien qu'il n'y avait aucun moyen d'empêcher l'expansion de cette religion. Il est donc temps de chercher comment la chose pourra se faire le plus doucement possible. Le connétable, les Guisards et les autres font tous leurs efforts pour s'y opposer, mais voient qu'ils ne gagnent rien.

Le prince de Condé a été absous par le Parlement de Paris en présence des princes et de tous les grands du royaume. Le même jour, le Roi a reçu beaucoup de monde à sa table. Le cardinal de Lorraine avait été placé exprès à côté du prince de Condé. Celui-ci ne daigne même pas le regarder, ce que bien des gens ont remarqué et approuvé. La duchesse de Ferrare a aussi son prédicant italien à la cour. Il s'y réunit beaucoup de monde, mais la fille de la princesse n'a pas encore osé y assister, si ce n'est en secret, à cause de la terrible défense faite par son mari. A Metz, on tient tous les deux jours des assemblées où assistent plus de trois mille personnes. Vieilleville a promis de faire en sorte que dans peu de jours ils aient un temple à eux. C'est là qu'ils ont le plus de liberté; aussi les Messins qui s'étaient réfugiés ici retournent presque tous chez eux. A Paris, les assemblées n'ont lieu qu'en cachette, quoique le nombre des gens pieux soit incroyable, car ils ont contre eux le Parlement, et la populace se jette sur les nôtres avec tant de fureur et de rage que, dans un lieu très fréquenté, ils ont exposé une idole devant laquelle ceux qui passent la tête couverte et sans saluer l'idole sont lapidés par des sicaires apostés en armes.

Le duc de Savoie a été forcé de faire la paix avec les Vaudois, en leur accordant la liberté de religion. Il a institué pour son héritier le roi d'Espagne. Aussi le duc de Nemours, son agnat, est parti pour l'apaiser et le réconcilier. C'est aussi pour cette raison qu'il a été condamné par le Parlement de Paris, qui lui a enjoint de reprendre sa femme. Il s'est élevé à ce propos une querelle entre lui et la reine mère, si bien qu'il s'est enfui secrètement de France avec très peu d'argent, à l'insu de ses créanciers qui sont nombreux et qu'il laisse dans la misère. La femme du duc de Savoie, malheureuse, traitée sans pitié et sans égard par son mari, demande la séparation. Elle a prouvé que son mari tient en beaucoup d'endroits certaines concubines qui sont gardées à la turque par des eunuques. Quatre capitaines viennent d'être appelés à Paris à l'insu des prédicants. La résolution avait été prise par quelques novices évangéliques qui passent pour suivre l'évangile de Pierre et de Malchus, de préférence à celui de Mathieu et de

Marc, de jeter bas, dans toutes les paroisses, cette idole rouge qui devait être portée en procession : leur nombre fut si grand qu'il passait dix mille personnes, pour ne pas dire plus, mais j'ai tout entendu dire et je connais très bien les noms des capitaines. Ils étaient convenus d'occuper quatre points dans Paris et de repousser la force par la force, enfin de revendiquer leur liberté. Les prédicants, informés du fait, leur firent savoir qu'ils les dénonceraient eux-mêmes, si leur projet n'était pas abandonné. Comme ces capitaines ne voulaient pas renoncer à leur entreprise, on eut recours au cardinal de Châtillon, pour conjurer la reine mère d'amener sur la place le Roi et le roi de Navarre qui montreraient leur force et empêcheraient le désordre. En conséquence, le maréchal de Montmorency, fils du connétable, gouverneur de l'île de France, fit promener dans la ville un régiment de grosse cavalerie pour effrayer ces gens-là. En quoi faisant, il dispersa la procession et les prêtres eux-mêmes ont dû souffrir bien des choses qu'ils ont été forcés de dissimuler.

Le 6 août 1564, Hotman écrit à Guillaume de Hesse, fils du landgrave, pour confirmer sa lettre, adressée au landgrave Philippe. Ce n'est pas seulement en Allemagne qu'on se plaint du retard de la correspondance. Le roi de Navarre en est très contrarié. Les Guises en profitent pour envoyer de leur côté des courriers. L'un d'eux a passé par Strasbourg, portant des lettres à l'électeur Palatin et au duc de Wurtemberg, où il est dit que le voyage d'Hotman en Allemagne n'a eu d'autre but que d'accuser Guise et ses frères. Hotman demande que le prince veuille bien lui envoyer une copie de cette lettre. Le même jour, il écrit de nouveau au même prince qu'au moment où il allait partir pour la France, il a appris qu'il y avait des gens apostés pour l'observer à Saverne et à Saint-Nicolas.

Le duc de Guise a écrit à tous les princes auteurs de la lettre au roi de Navarre que je suis un séditionnaire et un fauteur de troubles et que mon voyage en Allemagne n'a eu d'autre but que de le discréditer, lui et ses frères. L'électeur Palatin et le duc de Wurtemberg ont déjà reçu cette lettre. — Le Rhingrave part pour la Saxe, pour savoir des princes ce qui s'est passé là. Il avait essayé de me faire parler sur ce sujet, mais sans se découvrir. Je lui ai répondu seulement qu'avant de rentrer en France, j'avais voulu visiter les princes et les villes d'Allemagne... — L'assemblée de Paris a été dissoute¹. Elle a émis soixante-douze suffrages en faveur de notre pétition pour les temples évangéliques et quatre-vingts contraires. Un arrêt du Parlement, pris à la majorité, a enjoint à tous les prédicants de sortir du royaume dans les

1. C'est l'assemblée de notables pris parmi les députés aux États-Généraux d'Orléans.

trois semaines, a interdit les assemblées domestiques, a donné aux luthériens trois mois pour se rendre en exil, mais la reine mère et le roi de Navarre ont jeté au feu cet arrêt du Parlement et les avis de tous les conseillers; on ne sait pourtant pas ce qui arrivera, car le cardinal et tous les évêques tiennent une autre assemblée dans une petite ville qu'on appelle Poissy. On dit qu'il y sera question du payement des dettes du roi, et des moyens à prendre pour accabler la religion.

Cependant, le nombre des hommes pieux augmente à merveille, et il ne paraît pas possible que leurs adversaires les suppriment par la force. Le duc de Montpensier avait réuni quatre mille hommes près de Tours et emmenait captifs environ trois cents chrétiens pris dans quelques villages. Les nôtres accoururent de tout le voisinage, au nombre d'environ sept mille, dont trois mille fantassins d'élite et huit cents cavaliers. Ils ont poursuivi si vivement que l'autre a cherché son salut dans la fuite. — Près de Toulouse, le Parlement de Toulouse avait condamné cinq des nôtres et allait les faire exécuter. Les nôtres se sont groupés, ils ont arrêté un président de ce même Parlement, qui était sorti de la ville avec quelques conseillers et des scribes, et ont dressé un échafaud. Aussitôt ils ont dépêché, à Toulouse, un messager annonçant que, si les nôtres étaient mis au supplice, leurs prisonniers à eux seraient immédiatement mis à mort de la même manière. On a donc fait l'échange des captifs. — A Orléans et dans beaucoup d'autres villes, on tient deux assemblées par jour dans des maisons particulières et il y vient tant de monde qu'il y en a jusque dans la rue. — La reine d'Écosse se rend dans son pays. Elle passe par Calais et ne touchera pas en Angleterre. Elle est conduite par deux des Guises, le grand prieur et le marquis d'Elbeuf. Le duc de Guise l'accompagne jusqu'à Calais, mais le cardinal ne pousse pas aussi loin.

23 août 1564. Hotman envoie de Strasbourg au landgrave Philippe une note qui lui a été adressée de Paris le 14 et à laquelle il ne change pas une syllabe. Il termine en disant qu'en dépit des efforts du cardinal de Lorraine, la réforme fait tous les jours d'immenses progrès et les prêtres s'en vont criant que, pour vivre, ils auront à chercher autre chose que de dire des messes.

La note dont il s'agit contient, entre autres nouvelles, les faits suivants :

Le Roy ayant envoyé l'Édict prohibitif des assemblées (l'édit de juillet) au Parlement de Paris défendit de la publier ailleurs que dans le palais. — Toutefois parce que Madame la princesse de Condé fit une assemblée à Paris, plus grande qu'il n'y eut oncques, la court ordonna qu'on publierait l'édit à son de trompe par tous les carrefours. — De quoi étant adverty, le roi de Navarre, qui pour lors estait à Saint-Germain, vint à Paris, et remontra aux présidens et conseillers en pleine court le tort qu'ils avoient de n'avoir obéy au commandement du Roy,

les appelant remueux, mutins et séditieux et qu'ils ne pensoient pas qu'il y eût un Roy pour les châtier mais que bientôt ils le connaissent. — Puis s'attache au procureur général Bourdin, luy disant qu'il estait sans religion et qu'il cherchait d'avoir la teste tranchée, et que c'estait ceci qu'il méritait, que bientôt cognoistrat quelle puissance avait le Roy et son conseil, qu'il était cause et auteur de tous les troubles. Comme le lieutenant criminel, par le commandement de ladite court, fust venu au logis de Monsieur le prince avec humble prière d'estre excusé si, suivant le commandement qu'il montrait, il étoit venu pour faire information de ladite assemblée, le dit prince lui respondit que ladite assemblée avait esté faite, et qu'il s'en ferait encores, et depuis en tous les jours continué de plus belle.

Le Roy ayant reçu la réponse des seigneurs de Zürich qu'ils n'enverroyent (au colloque de Poissy) le docteur Martyr sans hostage, dès le lendemain feist partir un gentilhomme pour y aller en hostage.

18 septembre 1561. Au reçu de la lettre précédente, le landgrave Philippe de Hesse répond que la légation allemande aura lieu, mais autrement qu'on ne voudrait en France. L'électeur Palatin, le duc de Wurtemberg, l'électeur, marquis de Brandebourg, l'électeur de Saxe exigent que la légation engage les princes français à recevoir la confession d'Augsbourg et repoussent les doctrines de Calvin et de Zwingle. Personnellement, le landgrave ne tiendrait pas à cette condition, non plus que l'électeur Palatin. Ils consentent à ce que un prince d'une grande autorité soit mis à la tête de la légation, pourvu que ce ne soit pas le prince Guillaume, fils du landgrave. Hotman fera bien de ne pas chercher à traiter directement avec les fils du landgrave. La lettre est écrite en latin, mais accompagnée d'un texte en allemand qu'Hotman se fera traduire en latin si bon lui semble.

Le landgrave de Hesse montrait, comme on le voit, une grande prudence, il craignait sans doute un malentendu, une équivoque. Il savait comment, après la défaite de Mühlberg, Charles avait traité l'électeur de Saxe, en lisant autrement que lui un mot de la capitulation. Peu importe, au surplus, mais ce qu'il faut remarquer ici, c'est qu'Hotman ne savait pas l'allemand. On a déjà vu qu'il avait eu besoin d'emmener un interprète quand il était parti pour l'Allemagne. Ceci est bon à retenir, car certains écrivains allemands, trompés par le nom, persistent à compter Hotman comme un des jurisconsultes qui ont illustré l'Allemagne.

7 juin 1562. On est maintenant en pleine guerre civile. Depuis le 7 avril, Condé s'est emparé d'Orléans, dont il a fait sa place d'armes. La rebellion s'étend partout. Le rôle de Hotman devient de plus en plus important. Le 7 juin, il écrit de Strasbourg deux lettres, l'une à Harnack, secrétaire du landgrave, l'autre au landgrave lui-même.

Le jour même, il a reçu le messenger porteur de lettres pour Vesines. En l'absence de ce dernier, qui a été mandé à Heidelberg par l'électeur Palatin et qui ne reviendra que dans deux jours, il a ouvert les lettres destinées au prince de Condé, dont il a les pouvoirs.

26 mai 1562. La légation dont il a été si longtemps parlé est enfin partie, et Harnack, le secrétaire du landgrave, en donne avis à Vézines, représentant du prince de Condé, à Strasbourg. La lettre est datée d'Ullendorf, résidence du landgrave, 26 mai 1562. Le rendez-vous est à Strasbourg pour le 3 juin et le départ pour la France aura lieu dès qu'on aura reçu un sauf-conduit du gouvernement français. Les princes qui envoient cette légation sont l'électeur Palatin, le landgrave de Hesse, le duc de Wurtemberg et le margrave de Bade. Les envoyés ont pour mission de ménager un arrangement entre les parties. Au fond, on ne tient pas à telle ou telle confession de foi. On désire seulement la paix religieuse.

Vos ennemis sont plus forts que vous en cavalerie. Vous ferez donc bien de faire ce qu'a fait l'empereur Charles Quint, occuper et fortifier une grande ville et former un camp retranché auprès. — Le landgrave est disposé à envoyer de la cavalerie au parti des évangélistes en France, mais il faudrait que ce parti envoyât d'abord quelqu'un avec de l'argent et des approvisionnements. — Prière de communiquer cette lettre aux prédicants des églises françaises rassemblées à Orléans, qui ont écrit au landgrave.

La lettre est en allemand. Un *post-scriptum* en latin porte : « Si vous ne pouvez pas suffisamment comprendre ce que nous vous écrivons ici dans notre langue, je vous prie de faire traduire la lettre en latin ou en français, soit par le docteur Sturm, recteur de l'école de Strasbourg, soit par toute autre personne de confiance. »

On a suivi vos conseils, dit Hotman à Harnack. De fortes garnisons sont établies à Orléans, Blois, Tours, Gien, Le Mans, Lyon, Valence, Vienne, Montélimart, Villefranche, Mâcon, Chalon-sur-Saône, Rouen, Bourges, enfin le Havre-de-Grâce, où on a pris quatre navires de guerre tout équipés, et dans beaucoup d'autres villes. Enfin tout est prêt, de telle sorte qu'à en juger selon l'humaine raison, la victoire est certaine pour nous, à condition toutefois qu'il n'y ait que des Français de chaque côté. Mais quand les Guises se sont vus abandonnés par les Français, ils ont appelé 6,000 Espagnols, autant de Suisses, presque autant d'Allemands, ce qui donne à nos gens quelque souci, car ils n'ont pu achever leur entreprise plus tôt. Si donc vous avez quelque affection pour nos Églises, pour le Roi très chrétien, son auguste mère et les chefs qui sont à Orléans, je vous supplie et vous conjure, par la misé-

ricorde de Dieu, d'obtenir de votre prince quelque secours... Il faudrait aussi faire agir le jeune prince Guillaume. Vous nous conseillez de traiter de la paix. Soyez sûrs que nos chefs ne désirent rien plus vivement. Mais il n'y a pas d'autre condition que celle-ci : tous les évangélistes dépouillés de leurs charges et de leurs biens seront non plus brûlés, comme auparavant, mais exilés du royaume. Pour qu'on ne s'y trompât pas, les Guises l'ont dit expressément dans leur supplique adressée au Roi le 4 mai, à quoi le prince de Condé a répondu par une lettre que vous verrez bientôt.

Quant à Sturm, vous ferez bien de vous en défier. Nos chefs me mandent de vous faire savoir qu'il est très attaché au cardinal de Lorraine, qu'on a intercepté des lettres de lui, où il prend le nom d'Alexander Montanus, qu'il est grand ami de Rascalon qui a vécu longtemps à Heidelberg, que depuis huit ans il reçoit par an 500 florins du cardinal Granvelle, évêque d'Arras. C'est pourquoi la Reine lui a ôté ses pouvoirs.

La lettre au landgrave est un rapport complet. Hotman a quitté Orléans, congédié par les princes le 29 mai, et n'est de retour à Strasbourg que depuis le 6 au soir. Voici l'état des choses au jour de son départ :

Condé voulait lever le 7 juin le camp qu'il a formé sous les murs d'Orléans, non qu'il soit absolument prêt, mais il croit qu'une fois en marche il verra la foule accourir vers lui. En ce moment, il a auprès de lui au moins 15,000 hommes de pied et 5,000 chevaux. Pour l'artillerie et le reste, on n'a rien préparé, mais les évangéliques, autant qu'on peut compter sur la raison humaine et sur l'aide de Dieu, sont bien supérieurs aux partisans des Guises, en courage, en argent et aussi en désir de combattre. Au contraire les partisans des Guises n'ont guère pour tous combattants que des portefaix, goujats, cuisiniers, gueux, recrutés à Paris, et autres canailles qui n'ont en cette occasion d'autre idée et d'autre désir que de piller la ville de Paris. Avec cela, il y aura bien des gens qui quitteront la cour pour se joindre à nous. Je ne veux pas écrire leurs noms dans le présent rapport, parce que cela ne serait pas sans danger, mais, si j'étais auprès de Votre Altesse, je lui dirais volontiers tous ces secrets.

La Reine a envoyé en cachette un exprès à nos princes et les a priés par la miséricorde de Dieu de la secourir promptement, car nos ennemis, dit-elle, auraient voulu l'étrangler. Ils l'appellent « cette femme qui vient de Florence » et menacent de l'égorger. Le duc de Guise, le connétable et le maréchal de Saint-André, à l'instigation du Pape et du roi d'Espagne, et aussi pour plaire à la Reine, ont adressé le 4 mai une supplique au Roi et à la Reine contenant une profession publique de foi catholique. Ils demandent que tous les princes, États et autres sujets du Roi souscrivent à tête reposée la confession de foi

des sorbonnistes, en outre des articles dressés par l'Église catholique, apostolique et romaine, et que tous ceux qui s'y refuseront soient bannis du royaume.

Je suis informé que la réponse du prince de Condé à cette supplique est imprimée, et le prince de Condé m'a ordonné de l'envoyer à Votre Grâce afin qu'elle puisse voir en quels termes on pourrait faire la paix avec des gens qui ne laissent pas dans toute la France un seul lieu où la vraie religion puisse être prêchée librement.

Le Pape a promis de payer tous les mois aux Guises 50,000 couronnes, et le premier paiement a déjà eu lieu. Les Suisses qui sont papistes ont, dans la diète tenue à Soleure le 22 mai, promis d'envoyer à nos ennemis 6,000 hommes d'infanterie, et Frolich est colonel de cette troupe.

On envoie aussi d'Espagne 6,000 fantassins et quelques cavaliers. C'est ce qui a été écrit de la cour à l'amiral, deux jours avant mon départ d'Orléans. Le lendemain, on a eu la preuve du même fait par une lettre interceptée ordonnant à Monsieur de Burie, gouverneur de Gascogne, d'aller à la rencontre de ces troupes.

Quand Montluc, le principal homme de guerre parmi les papistes, eut appris le fait, il s'est avancé avec quelques troupes jusque près de Toulouse. Alors les bourgeois évangéliques ont couru au Capitole et se sont emparés de l'artillerie. Aussitôt les papistes ont occupé les portes. Mais la paix a été rétablie par l'intervention de quelques personnes. On avait donc fait la paix et déposé les armes quand les papistes, fidèles au vieux principe qu'on ne doit pas tenir la parole donnée aux hérétiques, ont attaqué les nôtres surpris et désarmés. Montluc a été appelé de nouveau. Il est revenu et en un seul jour il a égorgé 1,650 personnes et fait de nombreux prisonniers. En apprenant ces choses, les nôtres ont été fort troublés et M. d'Andelot a été pris de la fièvre tierce.

Les sorbonnistes ont fait la paix avec le Parlement de Paris. On s'est mis d'accord sur l'article portant que celui-là ne doit pas être tenu pour Roi qui se détache de l'Église romaine, spécialement par cette raison que le roi de France porte le nom de Roi très chrétien et de fils aîné de l'Église de Rome. Cet accord et cette alliance des sorbonnistes et des papistes ont inspiré dans toute la France une grande confiance, à ce point qu'à Angers les nôtres, ayant déposé les armes et fait la paix, ont été abominablement surpris et massacrés par les papistes. Les plus distingués d'entre les papistes criaient : « Vive notre Roi le duc de Guise ! » Ils n'eurent d'ailleurs pas honte de porter sur leurs casquettes des rubans de soie jaunes et rouges, qui sont les couleurs de Guise et de Lorraine. Ceux de Paris disent publiquement qu'on doit renvoyer la Reine en Italie et qu'ils ne veulent plus avoir de Roi qui ne soit catholique. Ils en ont d'ailleurs un que Dieu leur a donné, c'est le grand roi de Guise.

Je ne puis pas me dispenser ici de faire remarquer à Votre Excel-

lence qu'au sujet des faits signalés plus haut et concernant la Reine et le danger qu'elle a couru d'être étranglée par les Guises, Votre Excellence n'a qu'à lire la réponse de Condé, qui vient d'être imprimée par ordre de ce prince, pour que Votre Excellence n'éprouve aucun doute. Les lettres de créance qui seront adressées prochainement à Votre Altesse pour m'accréditer contiendront expressément la confirmation de ce fait, entre autres.

Je déclare ici devant Dieu, et puisse-je être à l'instant écrasé si je ments, que j'ai entendu l'évêque de Valence lorsqu'il a été envoyé à Orléans dire ces paroles : « La Reine m'a dit : ils ont voulu m'étrangler et m'ont menacée tout d'abord de me percer la gorge avec leur poignard. » La Reine s'est alors mise à pleurer et gémir jour et nuit et n'a plus d'espoir que dans le prince de Condé et l'amiral.

Il n'ose rien écrire au sujet du roi de Navarre, car on espère qu'il va bientôt se séparer des tyrans et qu'en attendant nous ne voulons ni l'attaquer, ni l'irriter. On a le même espoir au sujet du connétable.

La reine de Navarre, la plus troublée de toutes les femmes, demeure cachée à Vendôme, ne va voir personne, est jour et nuit dans l'inquiétude et passe tout le temps à pleurer et gémir. Elle m'a souvent demandé quel espoir je pouvais avoir dans les princes allemands, s'ils ne tenteraient pas de délivrer le royaume de France d'une pareille tyrannie.

Les choses étant ainsi, l'assemblée d'Orléans a trouvé bon de demander l'aide de Votre Altesse, quoiqu'ils aient une armée plus nombreuse, meilleure et plus sûre que nos ennemis; toutefois, eu égard à ce que le capitaine Frolich amène 6,000 Suisses, M. de Burie 6,000 Espagnols, M. de Roggendorf 3,000 cavaliers allemands, le Rhingrave 12 enseignes de lansquenets, que le Pape et les évêques fournissent de l'argent, ils se sont décidés à demander aussi l'aide de princes étrangers. C'est pourquoi ils ont envoyé à Votre Excellence le baron de Dohna qui, les routes n'étant pas sûres, n'emporte sur lui qu'une lettre à l'électeur Palatin. Les autres dépêches, au nombre de 26, ont été envoyées par la poste à Lyon pour être réexpédiées de là par la poste suisse. Mais la volonté de Dieu, qui gouverne toutes choses, a permis que le porteur de ce message périt en route, ce qui ne nous a pas peu troublés, car il y avait beaucoup de lettres aux Suisses et aux princes allemands. Aussi a-t-on résolu d'expédier les lettres tout droit, par d'autres voies. On a aussi envoyé un jeune noble allemand, Conrad de Schomberg, par la poste, avec une lettre de créance pour l'électeur Palatin. Les autres lettres ont dû partir par la Bourgogne et une partie par la Champagne et la Lorraine. Le messager qui a dû prendre par la Bourgogne n'est pas encore arrivé. Je n'ai ici aucune nouvelle de M. de Schomberg, mais j'espère qu'il est arrivé à Heidelberg.

Quoi qu'il en soit, voici ce que je suis chargé de vous écrire :

L'assemblée d'Orléans désire que, par la miséricorde de Dieu, vous veuillez bien lui envoyer le plus tôt possible un secours de cavalerie et

l'entretenir pendant quelques mois, à condition que tout l'argent qui sera employé à cette solde sera fidèlement remboursé; pour quoi l'assemblée donne en gage à Votre Excellence tous ses biens meubles et immeubles. L'assemblée désire ce secours si vivement et si sérieusement qu'elle ne pourrait pas faire davantage. Elle vous donne aussi cette assurance que le Roi très chrétien et Madame sa mère, la Reine, se montreront très reconnaissants envers Votre Excellence.

En ce qui me concerne, j'ai rassuré l'assemblée de toutes les façons. J'ai dit qu'il fallait avoir bon espoir de l'envoi d'un secours. J'ai écrit aussi dans les mêmes termes à l'électeur Palatin et au duc de Wurtemberg.

Je prie Dieu tout-puissant qu'il détermine Votre Altesse à sauver et protéger les églises de France, le Roi et la pieuse Reine, ce qui se fera certainement si Votre Altesse veut bien nous aider, à moins que vous ne préféreriez apprendre bientôt que l'assemblée a perdu la partie et que ce malheur n'ait bientôt son contre-coup en Allemagne, si Dieu ne l'empêche pas.

A la grâce de Dieu, à Strasbourg, le 7 juin 1562.

P.-S. — Je suis las d'écrire, car j'ai écrit d'autres lettres semblables au comte Palatin et au duc de Wurtemberg. C'est pourquoi je prie très humblement Votre Excellence de vouloir bien informer de ces choses les princes de Saxe, afin qu'ils veuillent bien m'excuser. Ils ont envoyé ici Petrus Clarus, mais ils ne savent pas que celui-ci est un bon Guisard, et que le prince de Condé ne le croira pas. Je désire que Votre Altesse puisse s'en assurer. De Votre Altesse, le très obéissant serviteur.

HOTOMANNUS, doctor.

Huit jours après, Hotman renouvelle ses instances avec plus de force encore. Le même jour, 16 juin 1562, il écrit de nouveau et envoie une sorte de journal en allemand.

Strasbourg, 16 juin 1562. Mêmes instances et mêmes arguments que dans la lettre précédente. « Si nous avions en ce moment déjà deux mille cavaliers et quatre mille fantassins, la victoire serait entre nos mains. » Le journal est plus intéressant :

Il y a maintenant de récentes nouvelles de France. On dit que le prince de Condé a levé son camp pour marcher sur Paris, et que les Gascons et les Provençaux sont enfin arrivés après avoir été si longtemps attendus. Il est arrivé 4,000 Espagnols à Aiguesmortes. Ils marchent droit à Béziers pour occuper la ville. Les Suisses ne sont pas encore sortis de leur pays, parce que les Bernois les empêchent de passer, tandis que les autres leur donnent aide et assistance. Les Vaudois, sur la frontière de Savoie, envoient au prince de Condé un secours de 2,000 lansquenets. A Lyon et en Dauphiné, on ne manque

de rien, mais en Provence, on souffre beaucoup de misère. Le trouble de Toulouse a duré depuis le 6 mai jusqu'à la Pentecôte, auquel jour 2,000 chrétiens environ ont été chassés de la ville. Déjà, quelques jours auparavant, ils avaient éprouvé une grande perte; 120 personnes qui s'étaient séparées des autres et voulaient se réfugier dans la ville la plus proche ont été massacrées. Ensuite, dans la ville de Gallardon, le cardinal Strozza, à la tête de 200 papistes, a tué encore 200 personnes. Enfin, 60 ont été massacrées à Toulouse et les prisonniers incarcérés sont journellement mis à mort secrètement.

A Paris, tous les chrétiens ont été chassés de la ville, un bâton blanc à la main. Ils sont ensuite tombés entre les mains des ennemis, qui les ont maltraités. A Dijon, les chrétiens ont aussi été chassés de la ville, à l'exception des plus riches qui ont été retenus dans le château par M. de Tavannes.

Si les princes allemands ne se décident pas à intervenir au plus tôt, ils s'apercevront bientôt de la vérité du proverbe « quand le mur de ton voisin brûle, le malheur entrera bientôt chez toi ».

22 juin 1562. Toujours les mêmes plaintes d'Hotman au landgrave de Hesse. Les autres princes ont promis beaucoup, mais jusqu'ici n'ont rien donné. Ils se regardent entre eux et disent qu'ils feront ce qu'ils verront faire aux autres. Nous ne pouvons rien attendre des Saxons qui sont trop loin. Le landgrave est supplié de ne pas attendre les autres princes : « De notre côté, tout est prêt. Il y a en Lorraine vingt nobles pour montrer le chemin et pourvoir aux subsistances; à Troyes en Champagne les habitants n'attendent qu'une lettre de moi pour s'emparer de la ville et donner la main aux Allemands. Il y a là quantité de canons et de poudre. Il y a aussi, ajoute Hotman, beaucoup de mystères que je n'ose confier au papier. Il semble qu'un parti de cinq cents cavaliers réussirait à accomplir ce que ne feraient pas cent mille hommes. » (Il s'agit sans doute d'un coup de main pour enlever la reine mère et ses enfants.)

Cette fois, le landgrave répond de Cassel, le 26 mai 1562.

Autant la lettre d'Hotman était vive et pressante, autant la réponse du landgrave est sage et prudente.

Il n'est pas si facile que tu crois de réunir ou de lever un corps de cavalerie, comme s'il s'agissait d'images peintes ou de poupées en bois sculpté qu'on tire d'un sac. — Tu n'ignores pas que pour lever des cavaliers il faut de l'argent et une caution qui s'engage à payer les cavaliers, chaque mois, et à pourvoir à tous leurs besoins. Je m'étonne que vos chefs aient tant tardé et n'aient pas songé plus tôt aux soldats allemands, surtout quand ils se sont tant hâtés en prenant les armes dès le mois d'avril, et que, depuis lors, ils n'ont rien fait, si ce n'est de laisser les ennemis augmenter leurs forces. Tout le monde s'étonne que

vos chefs aient si longtemps hésité sans rien faire, alors que, dans le commencement, ils étaient plus nombreux que leurs ennemis. Il semble, en vérité, qu'on ait usé de simulation.

Nous avons toujours dit, et nous disons encore aujourd'hui, que nous ferons autant que les autres princes, l'électeur palatin et le duc de Wurtemberg. Mais nous ne nous lancerons pas seuls dans cette affaire. Il n'est donc pas nécessaire de nous interpeller. Adresse-toi, comme nous te l'avons déjà dit, à l'électeur Palatin et au duc de Wurtemberg. Au reste, nous aurons bientôt une conférence entre princes, nous parlerons de toutes ces affaires et tu seras informé du résultat. Nous craignons, qu'au lieu d'envoyer un secours ouvertement et manifestement, on ne se borne à vous laisser faire des levées de cavalerie et d'infanterie en faisant quelques avances pour la solde, quoiqu'il n'y ait rien de certain sur ce qui sera fait au point de vue financier.

La plupart des princes allemands sont très attachés au luthéranisme et à la confession d'Augsbourg. Vos églises françaises sont d'un avis opposé. Il sera donc très difficile de s'entendre sur le but de l'intervention. Il est bien étonnant que la reine d'Angleterre et les cantons évangéliques de Suisse, qui sont avec vous sur l'article de la Cène, ne fournissent aucun secours au prince de Condé.

Il semble, par vos lettres, que vous mettez votre plus grande confiance dans les forces humaines; mais, avant tout, c'est en Dieu que nous devons avoir confiance.

Un mois après (24 août 1562), Hotman paraît s'être calmé. Le succès de Condé, qui s'est mis en campagne et prend une à une les petites villes des bords de la Loire, semble avoir rendu l'espoir au parti huguenot. M^{me} de Roye, la belle-mère du prince, annonce qu'elle arrivera le lendemain à Strasbourg. Le camp des ennemis est encore à Blois, mais Poitiers et Bourges, où les huguenots sont les maîtres, se portent fort bien. M. Dandelot est allé en Allemagne chercher une troupe de lansquenets. On l'empêchera facilement de passer. Il suffit de poster une centaine de reîtres dans quelque petite ville de Lorraine. Hotman écrit à l'électeur palatin pour le prier d'y tenir la main et d'avertir les autres princes. A cette lettre est joint un journal écrit en français et que nous reproduisons ici :

Le baron des Adrets bat la ville de Carpentras et tient-on qu'il ne durera, car ceux qui sont dedans ne sont gens de guerre.

Les cinq villes de Piedmont que l'on disait être rendues au duc de Savoye sont encores au Roy.

Les capitaines qui levaient gens à Milan ont été cassés, mais on a levé de huit à neuf cents soldats, qui sont embarqués sur huit galères à Gênes, pour secourir Avignon. — On pense qu'ils y arriveront tard.

Le baron des Adrets en veut à ceux d'Avignon, d'autant que c'est

de là que tous ses ennemis prennent leur force et leurs secours et que jamais le Dauphiné ne sera assuré sans cela.

A Romme est advenue une grande sédition contre le Pape, à cause d'un subside dont il voulait lever le tiers sur la noblesse, à quoi s'est opposé un gentilhomme nommé Lorenzo Capossuto, qui a tué le Bariccol qui l'avait pris : on ne sait quelle en sera l'issue. — Le capitaine Blacony envoie au pays en Auvergne avec dix compagnies et à l'abbaye de la Chaise-Dieu, qui n'en est guère loin, et fait grand frayeur aux papistes des environs.

Le sieur de Monant, aussi pour le prince de Condé, poursuit l'armée de Sommerive et de Carces, qu'il a défait devant Cisteray (Sisteron), et est après pour retirer l'artillerie que les ennemis ont jetée dans la rivière nommée Durançe. Maugiron s'étant mis dedans Tournus qui est près Challons, la ville a été prise d'assault par nos Suisses conduits par le capitaine Poncenat, qui a deux mille arquebusiers et quatre cents chevaux de Lyonnais et six vingt de Gênes. Tout ce qui était dedans de gens de guerre y a été tué avec le lieutenant de Maugiron, mais le de Maugiron s'est sauvé. Toute cette troupe est maintenant devant Challons. Il y a dedans plusieurs chanoines de Lyon. Le chef est le sr de Fana.

M. de Joyeuse s'est retiré à Narbonne. Le frère de M. de Crussol a défait une troupe de cavalerie.

De Bâle, ce 22 d'aoust.

Mondossé fait ce qu'il peut en ce pays de Suisse, mortdisant de Monsieur le Prince et ceux de sa compagnie et feignant de lever 6,000 hommes, mais jusques ici il n'a eu réponse qui le contente, et pour certain ne fera rien de ce qu'il prétend. — Vrai est que, pour le contenter, ceux de Berne ont envoyé dire à leurs capitaines qu'après le temps expiré ils se retirent ou à Lyon, signant la capitulation de la levée, ou en leur pays, mais il y a de l'intelligence entre eux.

De Lyon, ce 8 d'août.

Mons. de Soubise, gouverneur de Lyon, a présentement eu un courrier de la part de M. le Prince, lui mandant que la Royne, estonnée de la déroute des Anglais es pays de Normandie, lui a envoyé la carte blanche, mais que cependant on ne laissât de passer outre en toute diligence.

Le 24 décembre 1562, Hotman reprend sa correspondance avec le landgrave et l'électeur palatin.

Les partisans de Condé ont commencé le siège de Paris le 28 novembre. Leur armée ne compte pas moins de 24,000 hommes. Le lendemain, la Reine est allée dans leur camp et leur a apporté un grand espoir de paix et de concorde. On a fait une trêve de neuf jours. Le connétable a eu quelques entretiens avec l'amiral. On accorde aux

Évangéliques des temples dans toutes les villes, excepté Paris. On donnera toutefois aux Parisiens des temples hors de la ville, à la distance de deux mille pas, au moins. Quand il s'est agi de la restitution des biens confisqués sur la noblesse qui est avec Condé, le duc de Guise s'y est opposé. Cependant, le duc de Montpensier a introduit dans Paris 2,000 Espagnols et autant de Gascons. Ainsi s'est évanoui l'espoir de la paix.

Les gens de Condé n'avaient que huit canons, dont deux de siège. Il n'y avait donc aucun espoir de faire brèche et de prendre la ville d'assaut. On avait en conséquence préparé des échelles.

Guise a disposé ses forces autour de la ville. Lui-même a pris son quartier dans la maison des Chartreux. Il a une si grande quantité de canons, il s'est couvert de tant de fossés et de tranchées qu'il est extrêmement difficile de l'atteindre.

On allait tenter l'escalade, et tous les cavaliers, tant Français qu'Allemands, se montraient prêts à renvoyer leurs chevaux pour monter aux remparts quand Condé a appris que les Anglais étaient en marche vers lui, mais que Rockendorf et le Rhingrave leur barraient le passage. Ces Anglais ne sont pas moins de 8,000. On répond aussi le bruit que si Condé conduit ses Allemands vers ceux du Rhingrave, ces derniers se joindront à lui. C'est dans cet espoir qu'il est allé à la rencontre du Rhingrave et des Anglais. En même temps, il occupe Chartres, ville très riche, où il trouvera une grande quantité de canons de siège.

Paris souffre de la peste, de la famine et de la cherté générale qui est intolérable.

Le 11 décembre, Condé a fait la paye aux Allemands. Ceux-ci sont toujours prêts à se battre, mais, en tout le reste, ils n'obéissent à personne et montrent la plus grande cruauté. Ils pillent tout, et cela ne leur suffit pas. Ils dévastent tout et détruisent inutilement les vins et les récoltes.

Le 12 décembre, Condé a levé son camp pour marcher sur Chartres. La nuit, la cavalerie des Parisiens, forte d'environ 800 hommes, est venue attaquer les bagages de l'armée de Condé. Ils ont tous été mis en déroute. M. d'Achon, leur chef et neveu par son père du maréchal de Saint-André, a été pris.

Il était dit dans les conditions de paix que le maréchal de Hesse recevrait la croix de chevalier de l'Ordre du Roy, pour ramener paisiblement ses troupes en Allemagne.

A Orléans, il est mort 6,000 personnes de la peste. Le bruit a couru que la femme du prince de Condé était morte aussi, mais on a su, le 12, que ce bruit n'était pas fondé.

M. de Genly, chevalier de l'Ordre du Roy, s'est enfui du camp de Condé pendant la nuit et s'est rendu à Paris, où il est entré dans les rangs des Parisiens. C'est le frère de celui qui a livré Bourges. M. de Montgomery, qui a défendu Rouen, commande l'armée anglaise et a repris la ville de Caudebec en Normandie.

La Reine est l'objet d'une incroyable haine des Parisiens qui vont criant qu'ils ont été trahis par elle.

Dandelot est guéri et a rejoint Condé le sixième jour des trêves. Il a montré une extrême modération dans son entretien avec la Reine et lors de la négociation des trêves.

Le camp de Condé abonde en provisions de toute sorte, mais les Allemands en gaspillent la moitié brutalement et inutilement. Il n'obéissent pas même au prince de Condé qui se jette sur eux l'épée à la main.

Nouvelle lettre au landgrave, 29 décembre 1562.

La bataille de Dreux a été livrée le 19, et les bruits les plus divers sont en circulation, entre autres à Metz, où l'on dit que les nôtres sont vainqueurs, que le connétable a été pris avec beaucoup d'autres grands personnages, que Saint-André, le grand prieur, et Pienes ont été tués, l'amiral et le prince de Nevers blessés à mort, les Suisses et les Espagnols tous tués jusqu'au dernier. La cavalerie légère a été aussi mise en fuite. Guise s'est sauvé. Mais, deux jours après, les nôtres étant occupés à recueillir les dépouilles, les ennemis sont revenus et ont emmené Condé prisonnier. — Tout cela me paraît peu probable. J'ai pourtant pensé que je devais tout vous écrire. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Condé était parti pour assiéger Chartres, et il n'est pas vraisemblable que Guise ait été assez négligent pour abandonner une ville si avantageusement placée et si riche. — Les Italiens qui avaient été appelés contre les Lyonnais sont retournés chez eux faute de paye. Le duc de Nemours a fait une trêve avec des Adrets, mais seulement pour le Dauphiné. Des Adrets, pour ne pas rester sans rien faire, s'est dirigé sur Avignon pour en tirer de l'argent. Les Lyonnais ont fait plusieurs sorties et infligé des pertes aux troupes de Nemours. S'il y avait chez vous un capitaine qui voulût conduire aux Lyonnais 200 chevaux, il ferait une bien bonne affaire.

La bataille de Dreux n'avait rien terminé. Chacun des deux partis s'attribuait l'avantage, et, de fait, Guise se trouva assez fort pour aller assiéger Orléans.

Hotman écrit trois lettres au landgrave les 3, 4 et 6 février 1563.

3 février 1563. Le connétable est avec la Reine et le prince de Condé dans la ville de Châteaudun, à dix-sept mille d'Orléans, et il y a entre eux des conférences sérieuses au sujet de la paix. Le fils de Guise, Joinville, a été envoyé à Orléans en otage pour le connétable. Ce dernier a juré aux gens d'Orléans qu'il leur rapporterait la paix. Pour moi, je ne crois pas qu'il en revienne. Guise, voyant que la Reine avait fait, sans le consulter, deux maréchaux, Vieilleville et Bourdillon, a créé trente-six chevaliers de l'ordre du Roi, nombre inouï jusqu'à ce jour.

L'un d'eux est un certain Salsède, Espagnol, chargé d'administrer l'évêché de Metz pour le cardinal de Lorraine. Votre Altesse peut par cet exemple se faire une idée de ce que sont les autres. La cavalerie allemande est dans la plaine de Bourges et se repose en attendant la paix. Guise a son armée à Beaune et se tient tous les jours en relations avec ses amis les Parisiens. On compte que, pendant ces dix mois, il est mort en France deux cent mille personnes. Les Anglais occupent Dieppe, le Havre-de-Grace, Tancarville, Caudebec et Quillebeuf. Du baron des Adrets, je ne puis rien écrire, si ce n'est qu'ayant cru, d'après les lettres de la Reine, à une destruction complète du parti de Condé, il paraît avoir fait défection. Puisse Dieu le ramener dans la bonne voie, lui et tous les flottants.

P.-S. — Le baron de Dohna a péri dans la bataille.

4 février 1563. Les renseignements donnés la veille et provenant de la cour de Lorraine étaient faux. Voici la vérité : Guise était arrivé avec son armée tout près d'Orléans, sous prétexte de faire la paix. Il installa le Roi et la Reine à Blois et s'arrêta lui-même à Beaugency. Peu de jours après, il traversa la Loire pour couper le chemin d'Orléans à l'amiral, qui, pendant qu'on traitait de la paix, avait fait passer le fleuve à ses troupes. A cette nouvelle, l'amiral fit passer de nuit ses troupes par un autre pont à Jargeau et jeta son infanterie dans Orléans, laissant une petite garnison dans la ville de Plenniers. Guise, qui le poursuivait, fut forcé d'abandonner treize canons dans la boue des chemins et par la pluie. Il retourna aussitôt à Beaugency. La cavalerie allemande, envoyée à la rencontre des Anglais, a trouvé ces derniers près de Monthéry, au petit jour et à l'improviste. M. de Sixpierre, que Guise avait envoyé avec 1,500 chevaux pour garder un certain pont contre les Allemands et les Francs-Comtois, a livré combat le 16 janvier, et 1,000 cavaliers ont été tués du côté des Guises. Sixpierre s'est enfui avec une poignée d'hommes jusqu'à Paris, où l'épouvante a été incroyable. On croit que les Allemands n'ont pas perdu quatre hommes.

En Normandie, entre Rouen et Dieppe, un combat s'est engagé le 13 janvier entre les Anglais et le Rhingrave. Celui-ci a été battu et s'est réfugié à Rouen, grièvement blessé. On croit que son neveu est mort. Le maréchal de Brissac a conduit les troupes des Parisiens en Normandie pour séparer les Anglais des reîtres, mais, comme ceux-ci ont passé la Seine, on croit qu'ils ont fait leur jonction avec les Anglais et qu'ils vont assiéger Rouen. Tous les jours, la Reine insiste auprès de Guise pour qu'il fasse la paix à de bonnes conditions. Il dit que le Parlement de Paris n'est pas (dans le même sentiment). Et, cependant, il a tout récemment averti les conseillers qu'ils prissent leurs précautions et avisassent à leurs intérêts, car, quant à lui, il ne peut abandonner le Roi. Il craint fort que s'il se retire la Reine ne se transporte à Orléans. Ce que j'ai écrit des 36 chevaliers de l'ordre est très exact,

mais ce que j'ai dit du connétable est faux, car il est retenu captif à Orléans.

Les Parisiens ont vraiment le cœur pharaonique, car il s'endurcit tous les jours. Ils tiennent contre la Reine un langage violent et injurieux. Aussi est-il certain que la Reine n'ose pas et ne veut pas rentrer à Paris. Dans la première bataille, le 19 décembre, il a été tué certainement 4,000 Suisses.

Votre Altesse nous a donné un maréchal qui est un homme héroïque. Tous les nôtres chantent ses louanges.

Prière de communiquer la présente lettre aux électeurs de Saxe et de Brandebourg.

6 février 1563. On a apporté la nouvelle de la mort du baron des Adrets. Le capitaine Movant, ayant appris qu'il était à Romans, s'est aussitôt rendu là, l'a pris au moment où on ne l'attendait pas et l'a jeté en prison. Conduit ensuite à Nîmes et menacé de la torture, il a avoué qu'il avait reçu de Nemours 8,000 livres et la promesse de sommes plus fortes encore s'il livrait les villes qu'il avait en son pouvoir. Ceux qui ont écrit les lettres ajoutent qu'il a eu la tête tranchée par les mains du bourreau. Trois lettres de Lyon nous l'ont affirmé et ici tout le monde le croit. Il avait un mauvais renom d'avarice et de rapacité auprès des gens qui le connaissaient bien. — Lyon a failli être occupé par les ennemis à l'improviste, le 16 janvier. La nuit avait été fort noire, au petit jour, 80 hommes escaladèrent le rempart et tuèrent les hommes de garde. Au bruit, les bourgeois accoururent et tuèrent ceux qui étaient entrés. Le reste fut éloigné à coups de canon. Au même moment, les troupes de Lyon, qui étaient parties pour occuper Mâcon de la même manière, furent aussi tuées et repoussées. — J'ai écrit à Votre Altesse, au sujet de la France, que la cavalerie allemande, partie pour rejoindre les Anglais, a trouvé et battu en chemin Sixpierre qui a perdu 1,000 hommes tandis que les nôtres n'ont perdu presque personne. — L'amiral et Dandelot sont à Orléans, Guise avec le Roi, la Reine et un grand nombre de leurs partisans sont à Beaugency et Blois, à dix-sept mille d'Orléans.

Ces lettres étaient à peine écrites que le duc de Guise mourait assassiné et la paix si longtemps attendue était faite. Les huguenots auraient espéré de meilleures conditions, mais leurs chances de succès devenaient de plus en plus faibles. Tout le monde désirait la paix. Il faut donc s'y résigner. Le 28 mars 1563, Hotman écrit de Strasbourg au prince de Guillaume de Hesse.

Quand les choses sont nécessaires, c'est encore faire un bon marché que de les acheter à tout prix. — Quand les gens de guerre à Orléans connurent les articles de la paix, c'est-à-dire le retour du clergé et la célébration de la messe, ils sont entrés en colère et en rage, à ce point

qu'en présence du prince de Condé et sous ses yeux ils ont détruit et renversé toutes les églises, donnant ainsi un libre cours à leur indignation. En somme, on est là dans les plus grandes inquiétudes. L'autorité du prince de Condé, qui a pris l'administration, peut seule rassurer. — Pour la nouvelle alliance et amitié conclue avec le puissant roi de Suède, je souhaite de tout cœur le bonheur de Votre Altesse. Fasse le tout-puissant qu'un tel mariage soit heureux.

Hotman a peu de confiance dans la paix. Aussi aurait-il volontiers accompagné en Suède le jeune prince Guillaume si celui-ci avait eu l'idée d'y faire un voyage l'été prochain.

De Strasbourg, 15 août 1563.

Au landgrave.

La paix est faite entre les Français et les Anglais. Les Français sont entrés le 1^{er} août dans le Havre-de-Grace. Ils avaient élevé une batterie à une grande hauteur, d'où ils faisaient beaucoup de mal aux habitants, et le 16 juillet, ayant ouvert une brèche à coups de canon, ils avaient attaqué avec tant de vigueur qu'ils avaient failli prendre la ville. La reine mère a écrit au gouverneur de Metz que tout le royaume jouit maintenant d'une paix profonde et qu'elle est bien résolue à la maintenir. L'Évangile est prêché dans une infinité de lieux, mais les Parisiens, par une obstination vraiment pharaonique, repoussent de toutes leurs forces ce bienfait de Dieu. Dandelot m'écrit de sa campagne de Tanlay, le 7 août, que l'amiral, avec son frère le cardinal de Châtillon, est parti pour la cour. On dit que la Reine a appelé aussi les princes de la maison de Guise, dans la pensée d'établir solidement la paix entre eux tous. A Lyon et dans tout le Dauphiné, les huguenots sont très bien traités, et comme l'Académie de Valence m'invite, il peut se faire que j'y aille pour un an. Si, de là, je puis rendre quelque service à Votre Altesse qui a été si bonne pour moi, je me montrerai toujours prêt et dévoué. — Je crois, cependant, que j'irai d'abord à la cour, d'où j'écirai à Votre Excellence. — En attendant, Votre Excellence peut me donner les instructions qu'elle voudra, car je ne partirai pas avant quinze jours.

Le 3 octobre 1563, Hotman écrit deux lettres au duc de Wurtemberg et au landgrave. Ce sont plutôt deux exemplaires d'une même lettre que nous avons déjà publiée en 1876.

Deux lettres, datées de Genève le 3 et 6 octobre 1572, et adressées l'une à Sulzer, ministre à Bâle, l'autre au landgrave Guillaume de Hesse, font double emploi avec les lettres déjà publiées en 1876, sauf quelques détails sur des horreurs commises à Lyon et à Paris.

R. DARESTE.

LES ORIGINES RÉPUBLICAINES DE BONAPARTE.

LE MÉMOIRE DU CAPITAINE D'ARTILLERIE NAPOLEON
BONAPARTE SUR LA CORSE EN 1793.

Napoléon a toujours été possédé d'un désir effréné de popularité. Si dans sa jeunesse il n'a pas été assez présomptueux pour prétendre à toute la gloire qu'il a plus tard acquise, il était du moins assez ambitieux pour espérer jouer un rôle dans sa patrie, et sa patrie d'alors c'était la Corse. Comme on l'a très justement fait remarquer : « Avant tout il est patriote, et sa patrie c'est la Corse; il n'aime qu'elle, ne veut qu'elle, sa gloire, ses malheurs, ses grands hommes; le petit Corse pense à cette patrie conquise et annexée d'hier, traitée en vaincue, où l'étranger est maître et roi. »

A peine âgé de seize ans, lorsqu'il est encore à l'école de Brienne, il se met à écrire l'histoire de son pays, il réunit des matériaux, cherche les sources inédites ou imprimées, écrit à ses parents et ses amis pour obtenir des renseignements de tous genres, des documents sur les révolutions corses de 1729 à 1768, s'entoure de toutes les traditions et de tous les témoignages. Deux ans plus tard, après un travail obstiné, il voit déjà ses livres à l'impression. « Historien novice de ma patrie, écrit-il à l'abbé Raynal, à qui il désire communiquer son histoire de Corse, c'est votre opinion que je voudrais connaître, votre patronage qui me serait cher; auriez-vous l'obligeance de me l'accorder? Je n'ai pas dix-huit ans et j'écris : c'est l'âge où l'on doit apprendre. Mon audace ne m'attirera-t-elle pas vos railleries? »

Napoléon Bonaparte dut éprouver dans sa jeunesse bien des déboires et des mécomptes. Quand on n'a ni nom ni argent, — ce qui était son cas, — et que l'on s'est fait, vu le jeune âge, peu de relations, il ne faut point espérer une fortune littéraire rapide. Napoléon connut ces heures douloureuses où les auteurs, poussés par l'ambition ou les nécessités pécuniaires, cherchent à caser leur prose et attendent souvent en vain dans les antichambres des éditeurs ou des directeurs de gazettes. Lorsqu'il était à Auxonne, où tenait garnison son régiment, qu'il venait rejoindre en 1794, en qualité de lieutenant en second, après de longs mois d'absence et d'inactivité, il songeait moins aux levers de terrains, plans de sièges ou projets de fortifications qu'à ses œuvres historico-littéraires, qu'il espérait bien ne pas

garder trop longtemps inédites. Un imprimeur de Dôle tira à cent exemplaires la lettre au député Buttafuoco, dont le club d'Ajaccio avait voté l'impression, mais ce fut aux frais de l'auteur.

Enhardi par ce premier succès, Bonaparte proposa à un imprimeur de Besançon la publication d'une histoire de la Corse¹. Mais les pourparlers n'eurent pas de suite. Le jeune capitaine continua à occuper ses loisirs à des études historiques et attendit la gloire littéraire et la fortune. Il tenait surtout à affirmer son patriotisme corse devant ses concitoyens, et c'est à quoi se bornait à cette époque son ambition. Il n'a que « son île en tête, et c'est à elle qu'il revient sans cesse : il compte quand même y avoir sa part d'influence et de pouvoir ». Et c'est pour être au premier rang, pour parvenir aux honneurs qu'il quitte l'armée régulière et accepte le poste de lieutenant-colonel au deuxième bataillon de volontaires corses, avec six compagnies à Corte et trois à Bonifacio.

L'ambition le torture et le harcèle sans trêve, « une ambition pas tout à fait égoïste, écrit Lucien Bonaparte, mais qui surpasse en lui son amour pour le bien public ». Et le jeune frère, en parlant de son aîné, écrit, tel un prophète, ces lignes symptomatiques : « On doit se mettre au-dessus des circonstances et avoir un parti décidé; point d'hommes plus détestés dans les histoires que ces gens qui suivent le vent; je vois, et ce n'est pas dès aujourd'hui, que, dans le cas d'une révolution, Napoléon tâcherait de se soutenir sur le niveau, et, même pour sa fortune, je le crois capable de voler casaque. Je crois que dans un état libre c'est un homme dangereux; il me semble bien penché à être tyran, et je crois qu'il le serait, s'il était roi, et que son nom serait pour la postérité et pour le patriote sensible un nom d'horreur. »

Lucien Bonaparte avait bien su démêler chez Napoléon, d'une part cette ambition sans bornes qui ne recule devant rien et n'est jamais satisfaite, de l'autre ces instincts autoritaires qui sont le noyau initial du césarisme. Et sa perspicacité est d'autant plus méritoire que le futur empereur savait alors feindre et dissimuler. Il ne se démasquait pas encore. Bien au contraire. Ne disait-il pas, en juillet 1792, « que le spectacle des partis qui divisent la France détruit l'ambition » ? Aussi bien l'éminent historien de la jeunesse de Bonaparte s'est-il approché tout près de la vérité en écrivant : « Napoléon se disait naguère inaccessible à l'ambition. Il la réprouvait, la condamnait, et la péroraison du discours de Lyon est une longue et fougueuse

1. D^r Ledoux, *le Lieutenant Bonaparte à Besançon en 1791*. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Besançon*, année 1900, 12 p.)

invective contre le délire d'orgueil qui tourmentait Alexandre, Charles-Quint, Philippe II, Cromwell, Richelieu, Louis XIV et Necker. Mais l'ambition commence à le posséder, à se *l'impatroniser*. Il n'a plus seulement le désir désintéressé de faire le bien ou de contribuer à la félicité du peuple. Il veut parvenir, se placer au premier rang¹. »

La Corse fut son échiquier : là il s'habitua à des manœuvres savamment combinées, il prépara ses coups. L'île était en pleine anarchie et, pour qui aime à pêcher en eau trouble, la situation était propice. L'insécurité complète régnait dans la campagne; comme il n'y avait ni sanctions pénales ni justice, la vendetta s'en donnait à cœur joie. Les crimes restaient impunis et le pays souffrait, sans agriculture et sans commerce. Si l'on ajoute que le désordre régnait dans les finances, que la plupart des fonctionnaires prévariquaient et accaparaient les emplois, que les élections étaient vénales et que les députés étaient à la merci des factions, on voit de suite quel pouvait être le jeu d'une famille aussi intrigante que les Bonaparte. Mais pour faire de Joseph Bonaparte un député à la Convention, pour assurer à Napoléon un commandement militaire dans l'île, il y avait bien des obstacles à vaincre et bien des rivaux à évincer. Tout le monde tirait à soi la couverture. En 1793, le représentant de la Convention Lacombe Saint-Michel, indigné, s'écriait « qu'il n'y avait pas eu de révolution en Corse, que la France faisait un jeu de dupe, que les partis s'unissaient pour la piller et que ses amis, si elle en avait, ne pensaient qu'à leurs avantages particuliers. Tous les trésors de la France n'assouviraient pas les Corses. Et que donnent-ils à la France? Rien. »

L'île était en proie à des luttes intestines, à des rivalités mesquines : c'était à qui resterait le maître. Président du Conseil général, lieutenant général et commandant la 23^e division depuis le 11 septembre 1792, Paoli cumulait les pouvoirs civils et militaires; aidé du procureur général syndic Pozzo di Borgo, le général prétendait avoir une autorité incontestée, tenir dans sa main le directoire du département, donner le mot d'ordre aux députés. Il eût volontiers accepté de gouverner la Corse, comme avant la conquête, au nom de la France. Mais il avait à compter avec un rival dangereux, le conventionnel Saliceti, qui voulait aussi être le maître dans l'île. Ces factions ennemies voulaient avoir leur part du gâteau. Elles étaient pourtant d'accord sur un seul point. Elles détestaient les représentants de la Convention, étrangers au pays, qu'elles jugeaient impru-

1. Arthur Chuquet, *la Jeunesse de Bonaparte*; t. III : Toulon, p. 1.

dents, immodérés, dangereux. Et ces corps jaloux, en disant que les choses n'allaient pas bien quand ils étaient sous la tutelle d'étrangers, laissaient entendre qu'elles iraient très bien si on leur laissait toute initiative et tout pouvoir.

Lieutenant-colonel de volontaires, Bonaparte attacha d'abord sa fortune à celle de Paoli; en février 1793, il prit part à la campagne de Sardaigne, rédigea même deux projets d'attaque, un mémoire sur la nécessité d'occuper les îles de la Madeleine, proposa un plan complet d'opérations. Mais cette précoce habileté stratégique le desservit plutôt : on commença à le jalouser, à se défier de lui. Joseph Bonaparte échouait aux élections. Quant à Napoléon, son étoile militaire semblait pâlir. Il louvoyait, se brouillait avec l'un, se réconciliait avec l'autre, allait du parti paoliste à celui de Saliceti, se livrait à un trafic de compromissions, de connivences et de tripotages. Finalement, il perdit la confiance de Paoli, qui voyait en lui un caméléon et le traitait de gamin sans expérience, « *ragazzone inesperto*. » Il ne sut pas rentrer en grâce auprès de Pozzo di Borgo, qui considérait les Bonaparte comme ses mortels ennemis. « Les Bonaparte, écrivait le procureur syndic à un de ses amis, sont, comme vous le savez, nos ennemis nés. Ne vous associez pas ce coquin, ce *birbo* de Napoléon. Il y a façon de l'éloigner; vous auriez toujours avec vous un homme dangereux ou méchant, intéressé à vous prévenir dans toutes les relations que vous donnerez et peut-être à vous calomnier. »

Repoussé de ce côté et discrédité auprès du parti paoliste, Napoléon se tourna du côté de Saliceti, député et représentant de la Convention. Ce dernier ne lui mandait-il pas « que la Convention sévirait en Corse, même plus que partout ailleurs, contre ceux qui s'écarteraient de la ligne étroite de la loi, que la liberté serait bientôt consolidée dans l'île et que les hommes qui comptaient sur la dissolution de la République seraient engloutis dans l'abîme qui se creusait sous leurs pas » ? Les avis de Saliceti furent aux yeux de Napoléon comme des éclairs qui illuminèrent l'horizon noir. Le Corse, qui cherchait sa voie, l'entrevit. Il se persuada que « la Corse ne pouvait pas, ne devait pas être indépendante, et ses idées de fortune et d'ambition se tournèrent à jamais du côté de la France ».

En avril 1793, l'insurrection éclatait dans l'île. Lucien Bonaparte, dans un réquisitoire fameux, dénonçait Paoli à la Société républicaine de Toulon. Le 2 avril, l'un des députés du Var, Escudier, lut à la tribune de l'assemblée les accusations formulées contre le général. La Convention était en ébullition : on venait d'annoncer que Dumouriez avait fait défection et, l'affolement aidant, elle ne voyait partout que des traitres. Hérault de Séchelles n'avait-il pas dit que les extré-

mités d'une République étaient moins chaudes que la tête ? La Corse insoumise et rebelle serait-elle reconquise ? Mais, depuis les dénonciations de Lucien, les têtes étaient échauffées en Corse et la situation de la famille Bonaparte n'était plus tenable. Napoléon embrassait le parti des commissaires de la Convention, Saliceti, Delcher et Lacombe Saint-Michel. La rupture avec Paoli était complète. Plus nombreux et plus forts, les Paolistes tenaient le frère du dénonciateur comme traître à sa patrie, la Corse, et ils le traquaient de ville en ville comme une bête fauve. La famille Bonaparte, pourchassée et harcelée, s'était d'abord réfugiée et cachée chez des amis ; puis elle avait pris le maquis, attendant avec anxiété la barque qui devait favoriser son évasion et lui permettre d'échapper à la vendetta de ses compatriotes. Le 10 juin, les Bonaparte quittaient définitivement la Corse et le 11 ils débarquaient à Toulon.

De son côté, Saliceti mettait à la voile le 21 juin et arrivait le 3 juillet à Paris. Le 17, à son instigation et sur le rapport de Delcher et de Barère, la Convention déclarait Paoli traître à la République française et mis hors la loi. Les Bonaparte triomphaient et ils espéraient bien rentrer un jour dans leur île natale, non en proscrits, mais en vainqueurs. La famille se serre les coudes, chacun de son côté travaille pour le bien commun et ni Napoléon ni ses frères ne s'endorment dans une oisiveté pernicieuse. La partie se joue désormais sur un échiquier plus vaste ; car la petite patrie doit unir ses destinées à la France républicaine une et indivisible.

Joseph Bonaparte arrive à Paris au début de juillet 1793 ; il remet au Conseil exécutif provisoire un mémoire que Napoléon a conçu et écrit et que les frères, d'un commun accord, ont revu et retouché. C'est un pamphlet violent contre Paoli, qui peut décider la Convention encore hésitante ; c'est aussi une étude sur la position politique et militaire du département de Corse, qui éclairera les représentants du peuple ; c'est en même temps un plan de campagne, un projet d'expédition. L'ambitieux Napoléon espère que la République se décidera à conquérir l'île insoumise, que la Convention adoptera son projet et récompensera son zèle et son civisme en lui confiant le commandement en chef de l'expédition. Renverser Paoli et devenir le maître des Corses, Napoléon Bonaparte n'avait pas souhaité davantage. Aussi bien dans son brûlant désir de se battre et de se faire un nom, le capitaine d'artillerie avait-il proposé à la Convention une conquête immédiate. L'ambition du Corse grandissait tous les jours et il avait hâte de l'assouvir ; le mémoire qu'il écrivit est le cri de guerre du chef impatient.

Le précieux manuscrit resta longtemps ignoré. En 1844, il

fut publié à Paris sous le titre : *Copie d'un manuscrit de la main de Napoléon Bonaparte avec l'orthographe qui existe dans le manuscrit même*¹, mais avec un tirage restreint et sans nom d'auteur. Seule la préface était signée C. F. D. P., et encore était-elle enveloppée d'un épais mystère : « Un hasard heureux, disait cet auteur anonyme, joint à des soins diligents, me mit en possession du manuscrit précieux que je publie, — sauf quelques petites lacunes que j'estime à propos de laisser, mais qui seront remplies, lorsque les motifs qui m'y ont déterminé n'existeront plus, — et dont j'entends néanmoins conserver la propriété, soit dans le lieu où je le fais paraître, soit partout où la propriété littéraire obtient quelque respect. » Et après avoir ainsi alléché le public, dont l'insatiable curiosité, toujours en éveil, se fût très bien accommodée de ces lacunes volontaires, après avoir laissé entendre qu'il avait dû supprimer certains passages jugés compromettants, même en 1844, après s'être posé en gardien vigilant et jaloux du manuscrit inviolable, l'auteur inconnu ajoutait : « C'est un rayon de plus que je fais reparaitre, après avoir été longuement enseveli, de la gloire immense de Napoléon. On voit ici un jeune homme de vingt-quatre ans, gravement consulté par le gouvernement de son pays sur le mode de conserver la Corse à la France, malgré les efforts en sens contraire du célèbre général Paoli, que le grand Frédéric appela le premier capitaine de son temps. Les vues très élevées, la précision, la rapidité de Napoléon se décèlent dans tout cet écrit où il n'y a pas un mot inutile, et où, cependant, rien ne paraît omis de ce qui pouvait accomplir les desseins de son gouvernement. Et quelle connaissance des hommes ! Ils sont tous peints d'un coup de plume et avec exactitude. C'est l'ouvrage, enfin, de celui qui, trois ans après, en 1796, fut nommé général en chef de l'armée d'Italie et commença ainsi la série de ces glorieux exploits qui rempliront le monde d'étonnement dans tous les siècles. »

Le bonapartiste zélé et fidèle éprouvait une grande joie à porter sa trouvaille à la connaissance du public parisien lettré et délicat, et il se serait certes laissé entraîner volontiers à faire après tant d'autres le panégyrique de l'Empereur. Un seul point pourtant le tourmentait : l'orthographe du manuscrit était si fautive qu'il craignait de commettre un crime de lèse-mémoire, et, à ce remords caché, s'ajoutait encore la peur de voir soupçonner l'authenticité du manuscrit : « C'est une chose très singulière, écrivait-il, que l'orthographe extrêmement fautive de Napoléon. Dans aucun temps il n'a soigné

1. Paris, 1841, Truchy, boulevard des Italiens, 6, et Amyot, rue de la Paix, 6 (imprimerie et fonderie de E.-J. Bailly, 2, place de la Sorbonne).

son écriture; le présent manuscrit en est une preuve, et un autre exemple nous en a été fourni par une lettre que Napoléon écrivit au médecin Tissot le 4^{or} avril 1787 et que M. Charles Eynard rapporte dans son *Essai sur la vie de Tissot*. » Et, après ce timide essai de justification, il concluait en excusant Napoléon lui-même : « Hélas! il n'y a pas d'hommes exempts d'imperfections; mais celles de Napoléon ne sont que des taches dans le soleil. Celui qui ne songeait pas à écrire avec une orthographe bien correcte était si sublimement éloquent! A l'aspect des pyramides d'Égypte, avec l'accent d'un inspiré, il s'écria : « Soldats, vous allez combattre les dominateurs de l'Égypte; » songez que du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent! »

Des faits précis eussent été certes préférables à ces considérations quelque peu déclamatoires; l'auteur eût mieux fait, au lieu d'obéir à tant de scrupules, de nous donner l'explication de ce hasard heureux qui lui avait permis de découvrir le manuscrit. Il eût été plus naturel de dévoiler son nom au lieu de le dissimuler derrière un anonyme ténébreux, d'indiquer les archives privées ou la bibliothèque publique qui tenaient le précieux manuscrit en dépôt, au lieu de donner le champ à toutes les suppositions et à toutes les conjectures.

Les choses en restèrent là pendant près de cinquante ans et l'affaire semblait ne devoir jamais être tirée au clair quand, en 1889, l'infatigable pionnier de l'histoire napoléonienne, M. Frédéric Masson, fit paraître une brochure, prélude de ses travaux futurs d'érudition sur la jeunesse de Bonaparte, où il écrivait ces lignes¹ : « La vérité est plus simple et plus unie. Elle suffit pour mettre à néant les calomnies, couper court aux pamphlets, supprimer les divagations. » On était donc en droit d'espérer tenir à bref délai la clef de l'énigme.

Mais l'érudition sûre s'achemine parfois avec lenteur. Six ans s'écoulèrent avant que parussent en 1895 les deux volumes si impatientement attendus : *Napoléon inconnu*². Un pareil ouvrage, qui consiste en une juxtaposition de traités et de fragments précédés ou suivis de notes explicatives, doit contenir la bibliographie exacte des sources déjà publiées ou inédites. Lorsqu'il commença à réunir en volume les œuvres de jeunesse de Bonaparte, M. Masson entendait bien ne jamais déroger à cette méthode rigoureuse qui est, d'ailleurs,

1. *Napoléon Bonaparte, lieutenant d'artillerie (1786-1791). Ses lectures et ses écrits*. (Extrait de la *Revue illustrée des Lettres et des Arts*, mars 1889.) Paris, Boussod et Valadon.

2. *Napoléon inconnu*. Papiers inédits (1786-1793), publiés par Frédéric Masson et Guido Biagi, accompagnés de notes sur la jeunesse de Napoléon (1786-1793), par Frédéric Masson. Paris, Ollendorff, 1895, 2 vol. in-8°.

la base même de l'histoire. Aussi bien avait-il pris les devants et prévenu critiques et contradicteurs en affirmant dans son introduction : « J'indique la source, sauf lorsqu'il s'agit de documents qui m'appartiennent, de manuscrits dont les propriétaires ne veulent pas être nommés ou qui, devant faire l'objet de publications ultérieures, ne sauraient être désignés sans qu'il en résulte un préjudice évident. Je suis d'ailleurs prêt à fournir aux travailleurs consciencieux qui voudront bien s'adresser directement à moi la preuve que je n'avance rien légèrement¹. »

Mais il est regrettable que cet historien, d'ordinaire si scrupuleux et si consciencieux, ait parfois dévié de la voie qu'il s'était lui-même tracée. Car, à ne regarder que le manuscrit qui nous occupe et qui se trouve republié au tome second², cette seule indication mise en note, — « indiqué par Blanqui en 1838, publié en 1844 chez Truchy et Amiot sous le titre : Copie d'un manuscrit de la main de Napoléon Bonaparte avec l'orthographe qui existe dans le manuscrit même. La préface est signée C. F. D. P. », — n'ajoute rien de bien nouveau à ce que nous savions déjà, à moins toutefois qu'il faille savoir gré au biographe napoléonien d'avoir substitué à l'orthographe fautive un texte en français correct.

M. Masson affirme dans sa courte notice bibliographique que le manuscrit a été indiqué par Blanqui en 1838. J'ai vainement cherché la trace de cette indication. Blanqui n'a publié, que je sache, sur la matière ni livre, ni brochure, ni opuscule. Mais il a fait, en 1838, une communication orale à l'Académie des sciences morales et politiques. Il venait d'être élu à l'Académie (le 2 juin 1838), quand il fut chargé d'une mission en Corse. Le 13 octobre, le secrétaire perpétuel annonçait que M. Blanqui avait terminé sa mission; il donnait quelques détails sur les résultats de cette mission, à la fin de laquelle M. Blanqui avait découvert une correspondance de l'empereur Napoléon pendant sa jeunesse, correspondance du plus haut intérêt et dont le secrétaire perpétuel citait quelques fragments. M. Blanqui avait été autorisé à prendre copie de plusieurs de ces lettres ainsi que d'un mémoire sur la culture du mûrier en Corse. Le 27 octobre³ et le 3 novembre, Blanqui donnait lui-même lecture de ces lettres et de ce mémoire sur la culture du mûrier. Dans le courant de 1839, il donnait lecture de son rapport sur sa mission en Corse et l'Académie en votait l'impression le 20 juillet 1839. Voilà ce dont font foi

1. *Napoléon inconnu*, t. I. Introduction, p. xiv.

2. T. II, n° LX, p. 461-469.

3. Le 29 octobre 1838, le *Moniteur universel* publiait les lettres que Blanqui avait lues à l'Académie.

les procès-verbaux des séances de l'Académie des sciences morales, tels qu'ils sont conservés à l'Institut. Mais jamais il n'a été question du mémoire sur la position politique et militaire de la Corse. Le dépôt signalé par Blanqui était celui de M. Braccini, familier des Bonaparte qui, lors du sac de la maison, avait mis à l'abri ce qu'il avait pu des papiers, correspondances de famille, travaux de Napoléon, de Joseph et de Lucien. Et M. Masson dit catégoriquement dans son introduction : « De cet ensemble, M. Blanqui, lors de sa mission en Corse, avait tiré trois lettres de Napoléon et quatre ou cinq fragments sans date et composés d'une ou deux phrases. Tous les autres papiers, évalués à près de cinq cents, étaient demeurés inédits. » Il y a sans doute là une erreur qui a besoin d'être rectifiée, et l'histoire du manuscrit est déjà assez ténébreuse pour qu'on n'y mêle pas, au risque de l'embrouiller, Blanqui et sa mission en Corse.

Quant aux lacunes, elles n'ont pas été comblées ; l'éditeur de 1844 avait prévenu le public qu'il avait, de propos délibéré, retranché certains passages ; celui de 1895 semble avoir oublié cette particularité, et les lignes de points pourraient aussi bien se rapporter à une lacune du texte qu'à une suppression volontaire.

M. Masson a prévenu ses lecteurs qu'il n'indique pas la source quand le manuscrit doit faire l'objet de publications ultérieures, d'où il en résulterait pour le possesseur un préjudice évident. Mais, ce n'est pas le cas, puisque le manuscrit a presque été intégralement publié il y a cinquante ans. Il a ajouté qu'il ne citait pas de références quand le propriétaire ne voulait pas être nommé, mais ce n'est pas davantage le cas puisque ce propriétaire a signé C. F. D. P. On a dû avoir à l'époque la clef de ces initiales, et il n'était point malaisé de retrouver l'anonyme. Enfin il aurait pu mentionner qu'une nouvelle édition, revue sur le manuscrit original, avait été donnée en 1883 et dédiée au prince Victor Napoléon¹.

Le manuscrit du mémoire réédité par M. Masson d'après l'édition de 1844 appartient à S. M. Victor-Emmanuel III et il est conservé dans la bibliothèque privée de la famille royale à Turin. Les rois d'Italie ont d'ailleurs toujours veillé jalousement sur cette précieuse relique du passé qu'ils considèrent comme un trésor.

Le catalogue manuscrit de la Bibliothèque royale dans la série des *Varia*² le mentionne sous son titre exact : « Position politique et mili-

1. V. Promis, *Position politique, etc.*, Turin, Vincent Bona, 1883, in-8°, 14 pages. L'auteur n'a fait que rééditer la brochure de 1841, en comblant les lacunes volontairement faites par le premier éditeur. Mais il n'y a ajouté ni notes ni commentaires.

2. Reale Biblioteca, Torino, n° 125 (anciennement n° 14435 D. C.).

laire du département de Corse au 1^{er} juin 1793 », et pour auteur Napoléon Bonaparte. Mais si le bibliothécaire met très obligeamment son inventaire à la disposition des travailleurs et chercheurs, il se montre plus intraitable pour qui demande communication du manuscrit. Le sénateur baron Carutti di Cantogno, directeur de la Bibliothèque royale de Turin, observa scrupuleusement la consigne donnée depuis le temps du roi Charles-Albert. Le fragment napoléonien est, comme on dit en Italie, *vincolato*, enchaîné; il reste dans un coffre-fort spécial, à l'ombre des papiers dynastiques : c'est assez dire tout le prix qu'on y attache.

L'intervention de l'ambassade de la République française près S. M. le roi d'Italie, la haute bienveillance du ministre de la maison royale, le libéralisme éclairé du roi Victor-Emmanuel, saisi d'une demande d'autorisation, ont permis de consulter le manuscrit. Le cahier de huit feuillets signé Buonaparte, capitaine d'artillerie au 4^e régiment, a été exhumé de son armoire, comme s'il se fût agi de la dépouille d'un héros dont on transportait l'urne funéraire dans quelque chapelle ardente. Mais le directeur, guidé par des scrupules fort légitimes et soucieux de sauvegarder les droits de la propriété littéraire, s'opposa à ce qu'on en prit une copie. Recommandation d'ailleurs inutile, puisque le manuscrit n'était pas inédit, ayant eu les honneurs de l'impression une première fois en 1841, une seconde fois en 1883, une troisième fois en 1895.

Il était plus intéressant d'apprendre de la bouche même du baron Carutti di Cantogno que le précieux manuscrit n'avait jamais été communiqué à sa connaissance depuis un long cycle d'années, et c'est bien pour cela qu'il le tenait pour inédit. Ses déclarations permettaient en effet d'inférer que les deux plus récents historiens de Napoléon n'avaient jamais vu le manuscrit.

M. Arthur Chuquet, dans son livre *la Jeunesse de Napoléon; Toulon*¹, paru en 1889, s'est servi de ce mémoire de Bonaparte qu'il cite d'après le dernier éditeur; il comble les lacunes que l'anonyme de 1841 avait laissées dans le texte, jugeant les passages offensants pour la mémoire de Pozzo di Borgo; il assure que le C. F. D. P. était le comte Ferdinando dal Pozzo. Mais où sont les preuves? Comment M. Chuquet a-t-il pu identifier l'anonyme de 1841, par quelles recherches est-il parvenu à retrouver, cinquante-huit ans après, la paternité d'une publication? Il eût été bon de le dire, de même que nous sommes en droit de demander grâce à quels documents les

1. Arthur Chuquet, *la Jeunesse de Napoléon*. Brienne. *La Révolution*. Toulon. Paris, A. Colin, 1899, p. 144 et 279.

lacunes ont été comblées, si c'est à l'aide du manuscrit original ou d'une copie. Car nous ignorons toujours, même après l'apparition du livre de M. Chuquet, où se trouve le mémoire original de Napoléon. Il est vrai qu'il a négligé également de nous dire où il a trouvé le mémoire sous la forme que lui donna Joseph et que l'aîné des Bonaparte présenta au Conseil exécutif provisoire. Ce mémoire, que M. Chuquet a publié tout au long dans les notes et notices qui sont à la fin de son volume¹, est des plus intéressants : la trouvaille est précieuse et mérite d'être signalée.

Si les deux biographes du jeune Bonaparte avaient consulté le manuscrit de Turin qui appartient au roi d'Italie, ils y auraient trouvé plus d'un renseignement curieux qu'ils n'auraient pas manqué de nous signaler. Le manuscrit a dû être acheté par le roi Charles-Albert au comte Sébastien dal Pozzo, colonel dans les carabiniers royaux, ou bien il a été gracieusement offert par le colonel à son souverain piémontais. C'est après 1844 que le manuscrit est entré dans la bibliothèque des princes de la maison de Savoie, il porte une estampille aux armes piémontaises, l'indication *Ex biblioteca regis Caroli Alberti* ; et cette mention inscrite au haut du premier feuillet : « Ce manuscrit a la date du 4^{er} juin 1793 ; lorsque Bonaparte, alors capitaine d'artillerie, le traça, il était âgé d'à peu près vingt-quatre ans, étant né le 15 août 1769. »

Le manuscrit, ainsi qu'en fait foi une mention du comte Sebastiano dal Pozzo, avait appartenu à l'oncle paternel de ce dernier, le comte Ferdinand, qui fut le premier éditeur. Celui-ci l'avait acheté à Toulon en 1840. Il logeait, à cette époque, à l'hôtel Chatham, dont les propriétaires avaient pour parent un capitaine de corvette dans la marine royale, M. Chieusse, possesseur du manuscrit. L'hôtelier négocia l'affaire. Mais le comte Ferdinand dal Pozzo, avant de devenir l'acquéreur, s'entoura de toutes les précautions et vérifia l'authenticité de l'écriture. Il le montra à des amis, à des connaisseurs, aux gens compétents. Le comte de Las Cases, l'ami fidèle de l'Empereur, à qui fut soumis le manuscrit, prit la peine de mettre en marge une annotation de sa main : « Passy, 20 avril 1840. Mon habitude de l'écriture de l'Empereur me permet d'affirmer que ce qui compose ce manuscrit est tout de sa main. J'y retrouve, non seulement le tracé des lettres, mais encore les incorrections d'orthographe et surtout les singularités de certaines prononciations. Le dernier mot de la quatrième ligne cy-contre, par exemple, enfanterie pour infanterie, était sa constante prononciation². »

1. P. 280-284.

2. On a publié, dans l'*Isographie des hommes célèbres ou collection de fac-*

Ce seul témoignage avait suffi : le comte de Las Cases se portait garant de l'authenticité et le comte Ferdinand dal Pozzo n'en avait pas demandé davantage. Mais son neveu Sébastien, probablement héritier du manuscrit en 1844, voulut faire une enquête plus approfondie; il écrivit à un ami de son oncle, M. A. Ronna, pour obtenir des renseignements complémentaires, et voici la réponse que fit M. Ronna au colonel des carabiniers royaux, réponse qui est annexée au manuscrit de Turin :

Paris, ce 26 mai 1844.

Rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 5.

M. Chieuz, capitaine de corvette dans la marine royale, qui a vendu le ms. de Napoléon, est parent des propriétaires de l'hôtel de Châtan où logeoit M. dal Pozzo en 1840. Afin de pouvoir mieux m'acquitter de la commission que vous avez bien voulu me donner, je me suis adressé à ces Messieurs et voici les renseignemens que j'ai pu obtenir : le ms. en question a été trouvé parmi les papiers de M. Hernandez, chirurgien à Toulon, qui, ayant eu le bonheur de guérir le capitaine Bonaparte d'une maladie de la peau, avait contracté avec lui une certaine intimité.

M. Hernandez, étant membre de la Convention, engagea Bonaparte à donner un aperçu sur la position politique et militaire de la Corse. Ce document, à la mort du conventionnel, tomba en lot à M^{me} Chieus, épouse du capitaine, qui le vendit à M. dal Pozzo. Sur l'authenticité de ce ms., il n'y a pas à douter.

M. le comte de Las Cases et toutes les personnes capables d'en juger qui l'ont vu affirmer qu'il est vraiment de la main de l'Empereur, et la moralité, au reste, du vendeur mérite la plus grande confiance.

Joseph Chieusse a bien été officier dans la marine royale. Si l'on consulte ses états de service aux archives du ministère de la Marine, on voit qu'il était né à Lorgues (Var), le 28 février 1793, qu'il fut successivement novice à bord de la *Fauvette* en 1809, aspirant en 1813, enseigne en 1817, lieutenant de vaisseau en 1825, capitaine de corvette en 1831. C'est avec ce grade qu'il servit au port de Toulon à bord du *Cygne*, du *Jupiter*, de l'*Indienne*, du *Montebello*, du *Lavoisier*, et c'est bien comme capitaine de corvette de première classe qu'il quitta la marine le 18 décembre 1844 avec vingt-neuf ans deux mois et onze jours de service. On trouve enfin dans le dossier dudit capitaine les pièces relatives à son mariage. Le 16 janvier 1830, il deman-

similé, de lettres autographes et de signatures, t. II, Paris (1828-1830), une lettre de Buonaparte, commandant l'artillerie du siège de Toulon, au général Cartaux. Ainsi qu'on en pourra juger par le fac-similé, l'écriture ressemble parfaitement à celle du manuscrit de Turin. C'est bien l'écriture de Bonaparte jeune.

daît à ses chefs l'autorisation d'épouser M^{lle} Émilie Hernandez, fille du premier médecin en chef de la marine, en retraite.

Les renseignements qui furent donnés en 1844 au comte Sébastien dal Pozzo, et pourraient paraître sujets à caution, sont donc bien exacts. Ils valent, ce me semble, la peine d'être recueillis. Les relations de Bonaparte avec Hernandez sont d'un vif intérêt.

Né à Toulon le 25 mars 1769, Joseph-François Hernandez était de quelques mois l'aîné de Bonaparte. Fils d'un commis aux fortifications¹, il avait été nommé aide-chirurgien dans la marine le 4^{er} janvier 1787, deuxième chirurgien trois ans après, le 2 février 1790, et il occupait les fonctions de « chirurgien entretenu » depuis le 4^{er} janvier 1793, lorsqu'il fit la connaissance de Bonaparte². Il rentrait précisément d'une croisière sur le *Gerfaut*, où il avait été employé du 30 janvier au 30 avril 1793³.

Il passait déjà, à l'époque, pour un médecin d'avenir, et sa carrière scientifique fut assez brillante. Pendant longtemps, il fut professeur de physiologie, d'hygiène, de pathologie interne et de clinique médicale des écoles de médecine de la marine militaire des ports de Toulon et de Rochefort. Ainsi qu'il a pris soin de l'indiquer dans un de ses livres de médecine, — et l'énumération seule de ses titres tient presque toute la page, — il devint président de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Toulon, membre des Académies et Sociétés des sciences de Turin, Padoue, Rouen, Toulouse, Caen, Toulon, Liège, Anvers, Mâcon, Rochefort, Dijon, des Sociétés de médecine des écoles de Paris et de Montpellier, de Lyon, Marseille, Bordeaux, Gênes, Bruxelles, Toulouse, Suisse, Besançon, Parme,

1. Ainsi qu'en font foi les registres paroissiaux de Sainte-Marie, il était fils de François Hernandez, commis aux fortifications, et de Jérôme Baron. Il eut pour parrain Joseph Barrallier, inspecteur des ouvrages du port, et pour marraine Marie-Suzanne Escudier, épouse du susdit.

2. Il devint par la suite médecin extraordinaire le 1^{er} janvier 1794, professeur provisoire le 2 novembre 1797, officier de santé de première classe le 2 juin 1801, deuxième médecin en chef le 15 mars 1809, premier médecin en chef le 7 juin 1814. Il était chevalier de la Légion d'honneur. Il fut mis à la retraite, avec une pension maximum de 3,600 fr., le 25 avril 1816, avec vingt-neuf ans de service, trois ans dix mois et dix-neuf jours de campagne. Il résidait alors à Paris. Hernandez mourut le 6 octobre 1835. Le 1^{er} avril 1816, il avait protesté contre sa mise à la retraite dans une lettre adressée au vicomte Dubouchage, ministre, secrétaire d'État pour la marine et les colonies (Archives du ministère de la Marine).

3. Hernandez avait fait déjà campagne sur la frégate l'*Impérieuse*, du 8^{mai} 1788 au 15 septembre 1790; sur la corvette la *Sardine*, du 1^{er} janvier au 22 novembre 1792. Il ne fit plus qu'une seule campagne sur la frégate la *Junon*, du 1^{er} septembre 1793 au 19 janvier 1794.

Douai, de l'Institut de médecine, du Cercle médical, de l'Athénée de médecine et de la Société médicale d'émulation de Paris, des Sociétés de médecine pratique de Montpellier et académiques de médecine de Paris et de Marseille. Hernandez n'a pas dédaigné faire collection de titres et de décorations. Il aimait à exhiber sa poitrine constellée et il l'avouait sans réserve, avec une outrecuidance qui déconcerte : « Couvert, dit-il, de dix palmes accordées à des travaux déclarés importants par dix sociétés savantes célèbres différentes, accueilli avec honneur dans le sein de vingt-trois associations savantes marquantes de la France, dans huit des plus célèbres du reste de l'Europe, mon nom n'est pas assez insignifiant. De bonnes vues, des recherches étendues, laborieuses, rigoureuses, la connaissance bien pondérée de tous les faits, acquise par tant d'années d'études, des services continus et non sans gloire, un ardent amour pour l'humanité, le désir, l'espoir d'engager à faire mieux, de contribuer à la destruction de trop funestes erreurs ont pu seuls me mettre la plume à la main, me faire sortir d'une obscurité chérie et qui m'était sans doute trop nécessaire. »

Persuadé que ce sont « les lumières qui classent les hommes et les nations », convaincu qu'il est un homme de grande valeur, Hernandez n'attend pas qu'on la découvre en lui ; il aime mieux le dire lui-même. « Dans les sciences, écrit-il, tout porte sur les faits, rien n'est vrai que leurs déductions rigoureuses. Le génie médical pratique n'a pas aussi d'autres moyens pour s'élancer au delà des bornes où s'arrête la médiocrité. Ses procédés plus rapides, plus assurés, n'ont pas d'autres bases. » Et il ajoute, dans la préface d'un de ses livres, qu'il a un coup d'œil de maître et un génie exercé ; il laisse entendre qu'il est un homme transcendant et plane comme un aigle au-dessus du vulgaire :

Qui n'a pas d'ailleurs, en suivant ces vétérans célèbres dont l'observation, la méditation occupèrent tous les instans d'une longue et bien-faisante carrière, admiré leurs déterminations promptes, instantanées, ce qu'on appelle le coup d'œil pratique ? Qui n'a pas vu ces jugemens rapides, cette presque effective divination arriver sûrement à la vérité que les longs tâtonnements du jeune adepte ne saisissent le plus souvent qu'approximativement ? Loin de nous l'opinion vulgaire qui ne les attribue qu'à la longue habitude de voir les malades, qui en fait l'égal appanage de la routine et de l'empirisme. C'est le fruit sacré du génie exercé : c'est le résultat de l'exercice continuels de comparer simultanément un grand nombre de faits, de conséquences, de voir à la fois tout ce que l'art de guérir a pu rassembler sur l'objet particulier de chaque recherche clinique ; c'est ce qui constitue les hommes tran-

cendans dans toutes les parties des connaissances humaines ; c'est ce qui, dans toutes, distingue celui qui plane comme l'aigle de celui qui rampe comme le reptile¹.

Le médecin de la marine avait conscience de sa valeur ; il avait beaucoup lu, beaucoup travaillé, et le mot d'Ovide, *Perlege quodcumque est*, qu'il a inscrit en tête d'un de ses livres, semble avoir été sa devise. Aussi faut-il lui pardonner son amour de la gloriole. Il tenait à sa dignité, et comme il l'a écrit, « ce n'est que dans l'estime publique qu'une âme généreuse cherche l'unique compensation flatteuse de ses veilles et de ses travaux. Lorsque l'homme de bien est attaqué, toute modestie doit disparaître. L'honneur lui commande une légitime défense. Il lui est permis, c'est même un devoir, de mettre ses actions en évidence, de les retracer avec un noble orgueil². »

1. *Mémoire sur les signes que peuvent fournir la langue, les lèvres et les dents, et contre la méthode évacuante, relative à l'état saburral des premières voies. Mémoire sur ces questions proposées le 14 frimaire an XIV par la Société de médecine de Lyon : quels sont les signes diagnostiques et pronostiques que peut fournir dans les maladies aiguës et chroniques l'état de la langue, des lèvres et des dents ? Quelles conséquences doit-on en déduire dans la pratique ?* (à Toulon, chez Alexandre Curet, imprimeur-libraire, place Austerlitz, ci-devant Saint-Pierre, 1808, in-8°, x-175 p.). — Le livre est dédié à M. Thouret, membre du corps législatif et de la Légion d'honneur, directeur et professeur de l'École de médecine de Paris, et à M. Dumas, directeur et professeur de l'École de médecine de Montpellier, de l'Institut national, etc., « comme un juste hommage à leurs grands talents, aux services éminents qu'ils ont rendus à l'art de guérir, comme un tribut de l'amitié vive et inaltérable ». — Hernandez écrivit encore un *Essai analytique sur la non identité des virus...*, ouvrage couronné le 3 juillet 1810 par la Société de médecine de Besançon (Toulon, chez l'auteur, 28, place derrière le Palais, 1812, xvi-352 p.). L'ouvrage est dédié à M. le sénateur Chaptal, comte de Chanteloup, trésorier du Sénat conservateur, membre de l'Institut national. — *Essai sur le typhus de Cullen ou fièvre asthénique* (Paris, chez Méquignon-Marvis, libraire pour la partie de médecine, rue de l'École de médecine, 1816, in-8°, xiv-479 p.). — Hernandez fut également honoré d'une couronne académique en 1813 par la Société de médecine de Bordeaux sur *l'Influence des systèmes en médecine*.

2. *Réponse à quelques calomnies*. Toulon, imprimerie de Baume, place d'Armes, in-4°, 16 p., 1832. Hernandez était rapporteur de la commission du budget toulonnais en 1831. La *Gazette du Midi* le signale comme ayant provoqué une diminution dans l'allocation prise sur l'octroi pour les hospices de Toulon. Il répondit par une brochure pour démontrer la « noirceur et l'absurdité » de ces accusations. « Précédemment, écrit-il, des calomnieux plus vils encore parce qu'ils n'étaient pas mus par des passions politiques m'avaient clandestinement dénoncé à la population comme la seule cause du paiement par la classe ouvrière de l'imposition personnelle et de l'augmentation de la mobilière. Si la défense est une nécessité pour un honnête homme calomnié,

Aussi bien, vers la fin de sa vie, Hernandez était-il fier de s'entendre appeler par un journal toulonnais, l'*Aviso*, « le défenseur infatigable de la cause des malheureux ». Il se flattait d'avoir toujours cherché « la vérité avec bonne foi », d'avoir créé des soupes économiques pour les ouvriers des arsenaux, proposé de multiples institutions en faveur des classes ouvrières. « Il s'agit du bien, disait-il, et ce sera toujours mon seul, mon opiniâtre bût... Fidèle à mes principes, en réprouvant le mode aristocratique, j'ai établi en principe général qu'on doit demander le moins possible au pauvre, déjà si embarrassé de pourvoir aux plus stricts besoins de sa famille, et qu'il serait surtout affreux de porter sur lui ce que doit payer l'aisance à l'État. » En économie politique, il était partisan de l'impôt sur le revenu.

En politique, il se piquait d'être libéral, mais était au fond l'adversaire résolu de l'aristocratie et par suite de la monarchie. « Il n'y a de vrai libéralisme, disait-il, de libéralisme sans masque que chez les amis ardents et sans réserve de l'humanité. Ceux qui donnent la préférence à leurs intérêts ou à leurs plaisirs n'en ont que l'apparence et, sycophantes politiques, ils ne sauraient appartenir qu'à ces aristocraties égoïstes qui formèrent toujours les pires gouvernemens. » Aussi bien se réclamait-il des gens de 1789, qui « avaient le dévouement franc et désintéressé ». A vrai dire, il était jacobin, c'est-à-dire anticlérical, partisan de la laïcisation à outrance, désireux de voir supprimer les écoles des frères dans sa petite patrie, Toulon. Et les raisons qu'il donne méritent d'être rapportées. « Il faut supprimer ces écoles religieuses, écrit-il, ne fût-ce que pour éviter ces luttes, que l'opinion politique établit entre elles et les écoles nouvelles, qui divisent les familles et sont une source continue de haines et de querelles entre ces enfans, même que des penchans innés portent à s'amuser et à s'ébattre ensemble et amicalement en des jeux innocens, qu'indique la nature, qui donnent l'habitude de la sociabilité. La commune, après avoir organisé pour sa population de meilleurs établissemens, ne doit plus rien à ceux-ci reconnus évidemment inférieurs et moins utiles. Il y a entre les deux l'immense intervalle de l'ignorance presque entière d'une société peu avancée ou rétrograde qui occupe le dernier degré de la civilisation et une étendue de connaissances générales tout à fait en

elle devient un devoir rigoureux pour un fonctionnaire. Si les administrateurs trouvent mes vues erronées, la publicité des réponses fut toujours un devoir dans les sciences. Il devient encore plus impérieux lorsqu'il s'agit d'administration, d'améliorations dans un pays libre. C'est la publicité dans les gouvernemens libres qui force ou amène toutes les améliorations ».

rapport avec l'état avancé d'une population éclairée, d'une nation préparée pour un état prospère et florissant. » Mais son antiléricanisme ne va pas jusqu'au sectarisme farouche. Car il ajoute, et il faut lui savoir gré de sa franchise : « Que deviendront les Ignorantins ? Ce qu'ils voudront. Ils peuvent continuer leur méthode surannée. L'enseignement doit être libre ¹. »

A un homme dévoré par l'ambition, comme l'était Hernandez, la carrière de médecin estimé et, qui plus est, palmé, ne suffisait pas. Désireux d'avoir un nom, une place au second rang, sinon au premier, de jouir de l'estime publique, Hernandez brigua les fonctions politiques et, comme il nous l'apprend, il réussit à se faire nommer trois fois par le département du Var député au Corps législatif, « lorsque tous les citoyens concouraient à l'élection » ; il fut membre successif de chacun des conseils qui sont appelés à s'occuper de l'administration du département (Conseil général), de l'arrondissement (Conseil d'arrondissement) et de la commune (Conseil municipal de Toulon) ².

En 1793, Hernandez, quoique âgé de vingt-quatre ans, préparait déjà sa candidature législative et jouait des coudes pour arriver. Actif, entreprenant, il ne négligeait aucune occasion de se faire connaître et le jeune chirurgien de la marine devait déjà manœuvrer habilement pour devenir à Toulon une notabilité, puisque quelques années après il était nommé député du Var aux Cinq-Cents ³.

Bonaparte, jeune officier d'artillerie, ambitieux, désireux de faire son chemin par la politique, ne négligea sans doute aucune occasion

1. *Réponse à quelques calomnies*, p. 16.

2. Voici les renseignements inédits que j'ai pu recueillir sur sa carrière politique. Il fut élu en germinal an VI au Conseil des Cinq-Cents pour un an, à siéger à partir du 1^{er} prairial an VI. Il fut dénoncé le 12 ventôse an VII par un nommé Henry comme allié d'émigrés, et par conséquent ne pouvant siéger. Le Conseil nomma une commission pour examiner l'affaire. Le 21 germinal, l'affaire vint en discussion. Il aurait été le beau-frère de Basaguet, émigré; on demanda d'adresser un message au Directoire pour éclaircir son cas. Finalement, la dénonciation fut rejetée. Son collègue Briot en démontra la fausseté. — Réélu aux Cinq-Cents en germinal an VII, le rapporteur de son élection dit que l'article 74 de la Constitution porte qu'à partir de l'an VII il faut avoir trente ans pour être admis à siéger. On veut l'admettre, puisqu'il a déjà siégé; mais la loi est la loi. Il n'aura trente ans que le 5 prairial an VII (25 mai 1799), il lui manque cinq jours et son élection est annulée le 25 floréal an VII. Il fut conseiller général du Var en l'an VIII, en 1812, membre du collège électoral du 4^e arrondissement du Var et député du Var aux Cent-Jours.

3. Hernandez avait épousé, le 12 septembre 1804, Gabrielle-Victoire-Thérèse de Choin-Dupré, née à Toulon le 18 juillet 1785, « fille naturelle et légitimée de J.-B. Clément, commis de la marine, et de dame Marie-Victoire Gervais ».

de pénétrer dans les cercles républicains, de s'affilier aux sociétés montagnardes, d'entrer en relations avec les représentants du département du Var à la Convention. C'étaient : Escudier, Charbonnier, Ricord, Isnard, Despinassy, Roubaud, Antiboul, Barras. Grâce au docteur Hernandez, il dut y connaître surtout les députés montagnards. Antiboul, avocat, qui avait refusé de prendre la qualité de juge de Louis XVI et voté cependant la détention, fut, au retour d'une mission en Corse, impliqué dans le procès des Girondins et monta avec eux sur l'échafaud le 31 octobre 1793. Despinassy, capitaine d'artillerie, qui avait déjà été député à la Législative, fut pros crit comme partisan des Girondins, dont il avait pris la défense, et ne reprit sa place à la Convention qu'après le 9 thermidor. Maximin Isnard, négociant à Draguignan, adversaire convaincu du roi, des princes, de la cour et des prêtres, qui avait voté la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, président de la Convention en mai 1793, venait de disparaître pour un moment de la scène politique. Lorsque le 27 mai 1793 le Conseil général de la Commune vint renouveler la demande de proscription des Girondins et réclamer la liberté d'Hébert, que la commission des douze avait fait arrêter, Isnard, partisan des Girondins, commit l'imprudence d'élever la voix et de faire des menaces. Insulté, arrêté, mis hors la loi, il parvint à s'enfuir et se cacha pour ne rentrer en scène qu'après la chute de Robespierre. Ces trois conventionnels n'ont pas dû servir beaucoup les débuts de Bonaparte.

Il en fut autrement d'Escudier, de Ricord et de Barras. Jean-François Escudier, juge de paix et régicide, plus tard envoyé en mission à Toulon puis à Marseille, jouissait au sein de la Convention d'une grande influence. L'avocat Jean-François Ricord, qui était un Montagnard résolu, était l'ami de Robespierre. Représentant du peuple près de l'armée d'Italie après le 31 mai 1793, il assista ensuite aux sièges de Lyon et de Toulon. Quant à Barras, plus exactement le comte Paul-Jean de Barras, il fut à coup sûr l'un des personnages les plus importants de la Révolution. Membre très actif du club des Jacobins, lié avec les hommes principaux de l'époque, il fut nommé député à la Convention par le département du Var, dont il avait été l'administrateur. En 1793, il fut envoyé comme commissaire de la Convention à l'armée du Var et, aux côtés de Dugommier, général en chef, il assista au siège de Toulon où commença précisément la fortune de Bonaparte.

Telles étaient les notabilités politiques, sans parler des fonctionnaires municipaux et de ceux du département à qui Bonaparte a pu être présenté à la fin de juin 1793, lorsqu'il quitta définitivement

la Corse. Il est permis de le supposer, mais rien ne le prouve.

Les Bonaparte chassés d'Ajaccio avaient d'abord trouvé refuge à Calvi chez les Giubega. Mais nos Ajacciens ne pouvaient plus rester en Corse. Se fixer à Calvi, à Saint-Florent, à Bastia, c'était courir de grands risques : ces trois places, les seules qui demeuraient françaises seraient sûrement assiégées par les paolistes. Et comment vivre ? Joseph n'avait pas d'emploi ; Napoléon n'était plus lieutenant-colonel de volontaires et, comme capitaine d'artillerie, ne pouvait entrer dans les nouveaux bataillons d'infanterie légère. Il fallait donc profiter des chances de la Révolution, il fallait gagner le continent. Là, M^{me} Letizia rejoindrait Lucien, ce terrible Lucien dont le discours avait allumé dans l'île l'incendie de la guerre civile ; là, Joseph aurait, grâce à Saliceti, une charge d'agent ou de commissaire civil, et le madré personnage avait déjà résolu de le pousser à Paris, à la suite du conventionnel, pour exposer au Conseil exécutif la situation de la Corse ; là, Napoléon, réintégré au 4^e régiment d'artillerie, toucherait ses appointements de capitaine. Tout avait plié, disait-il plus tard, ma présence n'était bonne à rien, je quittai la Corse¹.

Le 11 juin, Napoléon s'embarquait avec tous les siens et il arrivait le 13 à Toulon. La famille Bonaparte s'établit à la Valette, petit village aux portes de la ville². Mais elle n'y demeura pas longtemps. M. Masson, qui n'a sur les premiers mois du séjour de Napoléon en France que des renseignements très confus, voire même contradictoires, et ne prétend pas avoir éclairci certains faits qui demeurent fort obscurs, écrit : « Il est probable que le séjour à la Valette fut de courte durée, et que aussitôt après la défaite de l'armée des Bouches-du-Rhône et avant que le siège de Toulon ne fût commencé, la famille Bonaparte s'installait à Marseille. » De son côté, Napoléon allait rejoindre à Nice la portion du 4^e régiment d'artillerie qui s'y trouvait détachée, et où il devait rencontrer par un hasard heureux le frère de son ancien général d'Auxonne, Jean du Teil, qui avait épousé avec ardeur les idées nouvelles. Le général du Teil attacha aussitôt le jeune capitaine à sa personne et l'employa au service des batteries de la côte. Le 3 juillet, de Nice, le capitaine Bonaparte écrit au citoyen ministre de la guerre pour demander, au nom du général du Teil, un modèle avec profils des fours à réverbères. « Nous n'avions pas encore l'usage dans l'artillerie d'établir des fours à réverbères près des batteries des côtes, nous nous contentions d'une simple

1. A. Chuquet, *la Jeunesse de Napoléon. Toulon*, p. 153.

2. Masson, *op. cit.*, t. II, p. 438 et 471.

grille avec un soufflet de forge. Mais l'avantage des fours à réverbères étant généralement connu, le général du Teil me charge de vous demander un modèle avec les profils, en sorte que nous soyons dans le cas d'en faire construire sur notre côte et de brûler les navires des despotes. »

Si j'ai cité cette lettre du 3 juillet 1793¹, confirmée d'ailleurs par une autre lettre du même jour adressée par Bonaparte au directeur de l'artillerie de Toulon², c'est pour bien prouver que Napoléon avait à cette date quitté Toulon. Il connut le Dr Hernandez durant ces trois semaines qui séparent le 13 juin du 3 juillet. Malade d'une maladie de peau sur laquelle nous n'avons point d'autres détails, le capitaine fut soigné et guéri par son médecin durant ce court séjour à Toulon. Une intimité ne tarda pas à s'établir entre les deux hommes. Hernandez vit de suite à quel esprit il avait affaire et dut être frappé par les qualités déjà très manifestes de ce capitaine d'artillerie à peine âgé de vingt-quatre ans : une volonté très ferme et très arrêtée, beaucoup de lucidité et de netteté d'esprit, le sens de la tactique et de l'organisation, le tout joint à un parfait civisme révolutionnaire. Bonaparte, de son côté, était déjà assez diplomate et, comme nous dirions aujourd'hui, « arriviste », pour entrevoir tout le parti qu'il pourrait tirer de ses relations avec un homme qui était versé dans les affaires politiques, membre sans doute du club montagnard toulonnais, connu des administrateurs du Var, des députés de ce département et de maints commissaires de la Convention.

Le futur député aux Cinq-Cents qui conseillait à Bonaparte d'écrire un mémoire sur la position politique et militaire du département de Corse devait, par ses relations personnelles, singulièrement favoriser les débuts politiques de Bonaparte. Sans doute, comme l'a dit Las Cases, « c'est au siège de Toulon que le prendra l'histoire pour ne plus le quitter, là que commence son immortalité » ; mais les quelques mois qui séparent l'arrivée en France du siège de Toulon servent de prélude à cette brillante carrière, et la chance seule ne suffit pas à expliquer l'avancement rapide d'un capitaine, général en chef de l'armée d'Italie trois ans après. On savait dans les milieux politiques, et les conventionnels, ceux du Midi surtout, se l'étaient

1. Elle est publiée dans Jung, t. II, p. 325, reproduite par Masson, t. II, p. 472.

2. Cette lettre où Bonaparte demande « les profils de la construction d'un four à réverbère comme l'on commence à en pratiquer pour les boulets rouges » est publiée par Masson, t. II, p. 472. Elle passa en 1892 à la vente faite par Sotheby Wilkinson and Hodge. Où est-elle aujourd'hui?

laissé dire, qu'il y avait un officier d'avenir, vraiment républicain et qui, à l'occasion, se révélerait comme un tacticien hors de pair. Les Méridionaux parlent beaucoup et, grâce à eux, l'inconnu de la veille est déjà célèbre le lendemain. Aussi bien les habitués des clubs toulonnais durent-ils garder l'impression de ce petit Corse maigre et hâve que patronnait le D^r Hernandez et qui, à peine âgé de vingt-quatre ans, s'offrait à conquérir la Corse à la République. Le plan de campagne proposé par le jeune capitaine fut élaboré et mûri à la fin du mois de juin 1793. Le mémoire original qui passa des mains d'Hernandez à la dynastie de Savoie, après bien des vicissitudes, fut écrit par Napoléon pendant ce court séjour à Toulon. Il était terminé dès le début de juillet : car Joseph Bonaparte, accompagné de Meuron, le portait à Paris et le remettait, augmenté et retouché, au Conseil exécutif provisoire le 9 juillet.

Le D^r Hernandez garda par devers lui le manuscrit original. Bonaparte, avant de rejoindre son régiment, voulut sans doute ainsi témoigner sa reconnaissance au protecteur dévoué dont les recommandations politiques pouvaient être d'un grand secours et les apostilles précieuses. Cette famille de Toulon eut donc la rare fortune de posséder l'un des plus beaux fleurons de la couronne de jeunesse de Bonaparte, et S. M. le roi d'Italie, en voulant bien nous autoriser à consulter le manuscrit précieux, dont il est aujourd'hui le propriétaire, nous a ainsi procuré le plaisir d'ajouter une petite pierre, si minime soit-elle, à cet édifice grandiose que d'autres ont construit avec tant d'amour, l'histoire de Napoléon Bonaparte.

Eugène DÉPREZ.

BULLETIN HISTORIQUE

FRANCE.

ÉPOQUE MODERNE.

GÉNÉRALITÉS. — « Je suis catholique et royaliste : j'écris en catholique et en royaliste ; le lecteur s'en apercevra presque à chaque page de cet ouvrage. » Voilà qui nous rassure d'abord sur l'impartialité avec laquelle M. Georges de PASCAL écrit ses *Lettres sur l'histoire de France*¹ : « C'est une arme que ce livre, affirme dans la préface un membre de l'Académie française, et dont il serait désirable qu'un grand nombre de Français fussent munis. » Il leur apprendrait, s'ils n'ont pas lu Joseph de Maistre², que « le XVIII^e siècle a péché mortellement contre la tradition : la Révolution est la fille de ce péché » ; que « la Révolution, c'est le mal social à sa plus haute puissance »³. Ils y apprendraient aussi qu'elle a été préparée par les francs-maçons dans le convent de Francfort. Ils y savoureraient enfin « l'histoire de la troisième république maçonnique et juive [naturellement !], aboutissant à la glorification d'une des plus rares figures de traître qu'on ait vues dans l'humanité... »⁴. Qu'ils ne

1. Georges de Pascal, *Lettres sur l'histoire de France*. Préface de M. Paul Bourget. T. I : *Des origines à Henri IV*. T. II : *De Henri IV à nos jours*. Paris, Nouvelle Librairie nationale, [1907], 2 vol. in-18, xxiv-288 et 322 p.

2. P. 237 du t. II : « *Les Considérations sur la France*, — le livre le plus prodigieux, à mon sens, qui ait été écrit depuis plusieurs siècles. »

3. Les soulignés sont de l'auteur.

4. « Catholiques et Français, nous sommes dans les fers... Chaque jour les vrais Français comprennent mieux, à la sombre lueur qui jaillit des événements, que la rénovation de leur patrie est étroitement liée à la restauration de cette monarchie dix fois séculaire... » Comment ce monarchisme absolu peut-il se concilier avec les idées de la p. 117 (t. II) sur Louis XV : à savoir que l'incapacité d'un seul homme, du roi, suffit à ruiner l'État? — T. I, p. 213, Charles VII est lavé du reproche d'avoir abandonné la Pucelle, grâce à un solécisme devant lequel reculerait un petit grimaud de quatrième : « Le roi Charles ne faillit pas à la Pucelle : *non tamen sibi ipse defuit*. » — Les protestants, en 1562, « malgré la tolérance qui leur avait été accordée, levèrent les premiers l'étendard de la révolte ». C'est pourquoi M. de Pascal leur refuse ces circonstances

s'avisent, par contre, de demander à M. de Pascal aucun document nouveau, aucune interprétation nouvelle d'un texte anciennement connu. « Pour lui, dit la préface, l'histoire de France est une science faite... » — J'oubliais de nommer l'auteur de cette préface : elle est de M. Paul Bourget¹.

On sait la place, aussi importante que mal définie, que tiennent dans notre ancien droit public les *lois fondamentales*. Personne, au juste, n'aurait su dire de quels articles se composait cette constitution non écrite de la monarchie ; et cependant royauté, Parlements, États-Généraux y faisaient appel dans les cas graves. M. André Lemaire a essayé de faire l'histoire de cette notion² et de montrer par quelle évolution les publicistes sont peu à peu passés de la conception traditionaliste d'un petit nombre de lois fondamentales positives à la conception philosophique des lois fondamentales naturelles. Évolution parallèle à celle qui menait la France de la monarchie semi-féodale, d'abord à la monarchie « absolue », mais non despotique, puis à l'autocratie³, et enfin à la démocratie. Il est regrettable que M. Lemaire, dont les préférences semblent être pour les « traditionalistes », ait délibérément écarté de son domaine les « lois fon-

atténuantes qu'il accordera si généreusement aux émigrés : il semble, cependant, que l'idée de patrie avait plutôt fait quelques progrès de 1562 à 1789. — « La Saint-Barthélemy... est simplement un acte de défense, pas autre chose. » Disons que ce fut un acte de défense « un peu rude ».

1. L'illustre académicien dit son fait à « la stupide déclaration des *droits de l'homme* ». — Il estime « que les voies propres à la recherche de la vérité politique conduisent l'intelligence à des certitudes qui égalent celles des sciences les plus rigoureuses dans leurs raisonnements. J'ajouterai, persuadé de l'unité du plan du monde, que ces certitudes sont analogues ». D'où il suit, j'imagine, que la précellence de la monarchie légitime est une vérité du même ordre que la précession des équinoxes. Il faut donc y revenir pour s'opposer au « travail de décrébration accompli sur la France par les encyclopédistes et leurs héritiers. Le plus sagace des princes, Monseigneur le comte de Chambord, l'avait compris. Ce fut pour compter le nombre de ses partisans déterminés et pour mesurer l'énergie de leurs certitudes qu'il a posé la condition *sine qua non* du drapeau blanc. Cette exigence était certes l'affirmation d'un principe intangible ». — Je répète, pour éviter toute erreur, que ces lignes sont de M. Paul Bourget.

2. André Lemaire, *les Lois fondamentales de la monarchie française d'après les théoriciens de l'ancien régime*. Paris, Fontemoing, 1907. In-8°, 336 p.

3. Voy. p. 187 la très piquante comparaison entre les éditions successives de l'*Estat de la France* de du Verdier : en 1656, cette sorte d'almanach est encore parlementaire et parle des États-Généraux ; en 1661, il n'est plus question du droit de remontrances ; en 1663, les États ont presque disparu ; puis l'*Estat* finit par n'être plus qu'une *Notitia dignitatum*, un annuaire de la cour et de l'administration.

damentales » relatives aux libertés de l'église gallicane, et même à l'indépendance temporelle des rois. Il s'est ainsi privé d'un élément essentiel de démonstration : c'est dans la lutte du schismatique Louis XII contre Jules II que s'élabore définitivement la doctrine de la souveraineté des rois¹; appliquée d'abord aux relations du roi avec une puissance extérieure, elle trouvera tout naturellement son développement dans les rapports du roi avec ses sujets.

Si l'argent est le nerf de la guerre, les *Payeurs d'armées*² jouent dans l'organisation militaire un rôle de premier ordre, moins éclatant, plus modeste que bien d'autres, mais pas toujours moins héroïque. Aussi l'étude que M. le payeur principal FRÉMONT consacre à cette institution est-elle comme un résumé, fait sous l'angle financier, de l'histoire de nos campagnes. Naturellement très vague pour tout ce qui est antérieur au xvi^e siècle, elle se précise après 1789 et surtout à partir du premier Empire³.

Après nous avoir entretenus de la vie militaire des huguenots, M. Henry LEHR nous devait un livre sur leur vie maritime⁴. Sujet des plus riches, puisque des villes comme la Rochelle et Dieppe ont été des foyers protestants, puisque l'activité commerciale des

1. M. Lemaire saute des États de 1484 à Claude de Seyssel, sans voir que la *Grant Monarchie de France*, parue en 1519, procède du *Tractatus singularis* de Vincent Cigault, qui est de 1513. Il ne cite qu'en passant, et trop tard, les *Insignia* de Jean Férauld (impr. en 1520-1521, mais antérieur, puisqu'il est dédié à Louis XII et se rattache à la querelle conciliaire) et les *Regalium Franciae libri II* de Grassaille (1545), qui reproduit Férauld. Encore ne les indique-t-il que parce qu'ils ont été utilisés par Guy Coquille. Par suite de ces omissions, le Tiers de 1614 a l'air d'innover, tandis qu'il défend une tradition. M. Lemaire (p. 162), adoptant la thèse de du Perron, voit dans le vœu du Tiers « l'établissement d'une loi fondamentale nouvelle », tandis que le Tiers demande simplement à « faire arrêter... pour loi fondamentale du royaume », c'est-à-dire proclamer solennellement une doctrine déjà existante. — P. 310 : il ne me paraît pas qu'il y ait contradiction entre le passage célèbre de Retz sur le droit des peuples et ce texte qu'on semble lui opposer : « Les rois ne doivent jamais remuer la question de l'étendue de la puissance du Parlement. »

2. Frémont, *les Payeurs d'armées. Historique du service de la trésorerie et des postes aux armées (1293-1870)*. Paris, Plon, 1906. In-8°, 649 p. Une liste des payeurs. Par contre, il manque des fac-similés annoncés dans le texte.

3. Le récit de la perte d'une partie du trésor à la montée de Ponari est une excellente contribution à la critique des Mémoires napoléoniens. P. 199 : « Ce que les narrateurs ont pris pour un pillage par nos troupes n'était qu'une opération ordonnée, une tentative de sauvetage qui n'a que partiellement réussi. » — Il est fâcheux que M. Frémont ait trop peu connu ses prédécesseurs, MM. Borrelli de Serres et André (*Michel le Tellier*, ch. vi : *la Solde*).

4. Henry Lehr, *les Protestants d'autrefois, sur mer et outre-mer... La marine de commerce. La marine de guerre. Voyageurs et colonisateurs*, Paris, Fischbacher, 1907. In-16, xi-402 p.

huguenots s'est largement tournée vers le commerce d'outre-mer et puisque la marine de guerre, jusqu'à la Révocation, a compté, sans parler de l'illustre du Quesne, nombre d'officiers de la « prétendue ». M. Lehr a traité ce sujet avec une chaleur qui eût gagné à être plus impartiale¹. La question a été surtout étudiée aux archives de la marine, ce qui est très louable, mais ce qui n'aurait pas dû dispenser l'auteur de mieux connaître la bibliographie de notre histoire maritime et coloniale², ni d'apporter plus d'ordre dans le classement de ses documents.

XVI^e SIÈCLE. — M. Paul COURTEAULT avait d'abord eu l'intention de nous donner une simple biographie de Monluc. Mais, en étudiant son sujet, il s'est aperçu que l'édition de Ruble était complètement à reprendre; de Ruble n'a pas utilisé la meilleure des deux copies qu'il avait à sa disposition, il a transcrit hâtivement la moins bonne; il a suivi, pour les parties qui manquent dans les manuscrits, moins souvent l'édition de Florimond de Raemond que les éditions modernes; il n'a pas distingué les diverses rédactions; il a donné un commentaire historique très insuffisant. C'est pourquoi M. Courteault a été amené à substituer à la biographie et à l'étude littéraire

1. L'histoire de la tentative des frères Bourguet (p. 52 et suiv.), pour s'emparer du cap Nègre, déjà connue par le recueil de Plantet et le livre de M. Masson (*Établissements... dans l'Afrique barbaresque*, p. 258), n'a pas tout à fait dans ces ouvrages la couleur que lui prête M. Lehr : il semble bien que ces religionnaires aient voulu enlever le cap à la Compagnie française, qui en était propriétaire depuis 1699, et dont on comprend que le roi ait défendu les intérêts. « Comment, se demande M. Lehr, l'affaire s'est-elle dénouée? » D'une part, par le renouvellement du traité de 1699; de l'autre, par l'abjuration des Bourguet. — Il y a, au sujet de la Révocation, trop d'histoires de conversion qui n'ont pas un rapport direct avec celle des gens de mer, et quelques-unes où il est question de personnes suspectes : on peut être huguenote et tout de même être une aventurière (p. 122).

2. Nous avons déjà signalé le livre de M. Masson. Ajoutons-y l'*Histoire de la Marine* de M. Ch. de la Roncière, t. III, le livre de M. Biggar, *Early trading companies of New France*. — Il aurait fallu lire dans Lemoine, *Mémoire des évêques de France en 1698*, p. 57, le mémoire de l'évêque de la Rochelle (question des maîtres de langues, dont M. Lehr parle p. 48 et 119). Sur les forçats protestants, citer l'art. de M. Lavisse. — M. Lehr cite sans exactitude les titres des ouvrages qu'il utilise : p. 311, n. 1, « *Pantagruel explorateur* », pour : « *Les Navigations de Pantagruel* »; p. 255, n. 2, « *Villegaignon, roi du Brésil* », c'est « *roi d'Amérique* »; enfin, p. 25, n. 1, « A. d'Aubigné, *Histoire naturelle* ». — P. 240, la relation de du Fresne-Canaye n'a pas été « réimprimée », mais « imprimée » récemment. — Un contre-sens dans la traduction du texte de Brackenhofter, p. 19 : « Die, zu sehr im Schoss ihres Koenigs sass » ne veut pas dire « si attachée à son roi », mais « l'enfant gâtée de son roi », ce qui est très différent.

une étude critique¹. Il a tiré le parti le plus heureux de la comparaison des rédactions successives², il a mis en lumière les lacunes du texte des *Commentaires*³ et il a donné de ces lacunes des explications aussi plausibles que piquantes⁴. Suivant Monluc pas à pas, contrôlant chacune de ses affirmations au moyen d'un appareil bibliographique très abondant et très varié, il a fait, en somme, cette biographie qu'il avait renoncé à écrire, mais une biographie critique, qui se trouve en même temps être une sorte d'histoire critique des guerres d'Italie sous Henri II et des guerres de religion en Guyenne : c'est dire que les curieux du XVI^e siècle trouveront largement à y puiser.

Ses conclusions sont les suivantes : Monluc, en général, et quoi qu'il plaide *pro domo sua*, n'a pas menti, mais seulement un peu gasconné ; il s'est beaucoup servi de sa mémoire, qui ne l'a desservi que très rarement, et un peu de quelques sources narratives⁵. Voilà pour l'historien. Quant à l'homme, ce ne fut pas un ange de douceur ; mais on lui a fait tort en le peignant comme un monstre de fanatisme. Ce n'est qu'un politique, ami de la manière forte, et encore pas d'une façon absolument constante. Après nous avoir donné cette œuvre excellente⁶, si riche d'indications précieuses, contribution de premier ordre à l'étude des sources de l'histoire du XVI^e siècle, M. Courteault nous doit cette édition vraiment critique des *Commentaires* dont il souhaite l'apparition. — Tout de même, ce n'est pas sans dépit que l'on constate que presque tous les textes narratifs du XVI^e siècle

1. Paul Courteault, *Blaise de Monluc historien, étude critique sur le texte et la valeur historique des Commentaires*. Paris, Alph. Picard, 1908. In-8°, XLVIII-685 p., un portrait et 4 cartes. Index (thèse de la Faculté des lettres de Paris).

2. La première était achevée dès juin 1571. Les dernières lignes ont été écrites fin 1575.

3. Le règne de François II, la période de paix 1563-1567.

4. Par la première, Monluc veut faire oublier qu'il a été sur le point de suivre son frère dans son évolution vers le parti huguenot. Cela eût fait tache dans le métal « de la statue, image coulée d'un seul bloc », que Monluc s'élevait à soi-même. Par la seconde, il a voulu nier ses relations, aujourd'hui prouvées, avec Philippe II.

5. Dans sa seconde rédaction : du Bellay (paru en 1569), Jove, Paradin, Rabutin. Il a aussi utilisé des pièces. — La comparaison de Monluc avec l'*Histoire ecclésiastique* et avec sa propre correspondance lui est, en somme, assez favorable.

6. Ajoutons, aux résultats obtenus, la restitution de son caractère démocratique et révolutionnaire à la Réforme en Guyenne. Il y a là une vraie jacquerie, sur laquelle les souvenirs de la rébellion de 1548 (voy. l'ouvrage de M. Gigon) n'ont pu être sans influence.

ont été mal édités, non seulement dans les grands recueils de l'époque romantique (du Bellay ou Fleuranges), mais même dans les collections de la fin du XIX^e siècle (Monluc, la *Cronique*, le *Bourgeois*, d'Aubigné¹).

Si Guillaume Pellicier n'a pas toujours été heureux de son vivant, il lui arrive, après sa mort, les plus agréables aventures. Son rôle diplomatique a été révélé une première fois par M. J. Zeller, sa correspondance politique a été publiée par M. Tausserat-Radel², M. Omont a mis en lumière ses mérites d'humaniste, et voici qu'un avocat passionné se lève pour défendre sa mémoire. Dans le livre préparé avec tant de soin (aux Archives et à la Bibliothèque nationales, au Vatican, aux archives du Gard, de l'Hérault, de la Haute-Garonne) par M^{lle} L. GUIRAUD³, le procès de Pellicier et son emprisonnement apparaissent comme les péripéties d'un véritable drame. Il semble même que tous les événements du temps, les rivalités de cours, les traités et les batailles, la trêve de Vaucelles et la bataille de Saint-Quentin, le conclave de Paul IV, gravitent autour de cet épisode : la lutte entre le *bon* évêque et ses *méchants* ennemis, les comparses d'abord, spadassins ou gens de loi, le comte de Tende ensuite et, derrière, tenant les fils, le connétable de Montmorency. Les malheurs de Pellicier sont comparés à la passion de Jésus (p. 144) et le connétable à ... l'idole de Djaggernât ! C'est un peu, il me semble, perdre le sens des proportions (p. 162). L'auteur, qui prépare et dont nous attendons une suite d'études sur la Réforme à Montpellier, a surtout voulu démontrer que le procès de Pellicier ne fut pas un procès d'hérésie. Il ne réussit pas à nous convaincre que cet ami de Rabelais n'ait point, comme l'affirme l'*Histoire ecclésiastique*, penché à un certain moment du côté des novateurs⁴.

1. L'édition de la Noue, citée à la bibliographie, n'est pas la première. — Il n'est pas sûr que la copie des *Commentaires*, vue par Bongars (p. 3), soit « autre » que celle qui servit à Thevet. — P. 11, Clément VII, en 1644 ! — P. 389, n. 2, après « Anvers », il faut (lieu d'édition de l'*Hist. ecclés.*) mettre entre crochets « Genève ». — Les titres italiens ne sont pas reproduits avec un soin suffisant. — La seconde thèse de M. Courteault a pour sujet *Geoffroy de Malvern, magistrat et humaniste bordelais (1545 ?-1617), étude biographique et littéraire...* Paris, Champion (Bibl. litt. de la Renaissance), 1907. In-8°, x-208 p. Pièces et index. C'est un document sur le rôle considérable joué dans notre histoire provinciale par l'aristocratie parlementaire : elle détient la richesse, la supériorité sociale, l'influence politique et souvent l'intelligence.

2. Voy. *Rev. hist.*, t. LXXIII, p. 313.

3. L. Guiraud, *le Procès de Guillaume Pellicier, évêque de Maguelone-Montpellier de 1527 à 1567. Étude historique...* Paris, A. Picard, 1907. In-8°, 272 p., 23 pièces justificatives.

4. P. 56 : comme indice de la descendance juive d'un des adversaires de Pel-

XVII^e SIÈCLE. — M. Joseph MEYNIEL consacre une assez bonne monographie à *Jean Savaron*¹, sur lequel nous n'avions guère qu'une notice due à M. Vernière. Il expose bien le rôle de Savaron aux États de 1614² et nous donne à ce propos une intéressante bibliographie de la querelle gallicane de 1615-1617.

M. Gabriel DE MUN a essayé de faire la lumière sur un point essentiel de la politique anti-espagnole de Richelieu³. La Savoie, vestibule des Alpes, était un enjeu formidable dans la lutte qu'il soutenait pour empêcher la jonction des deux branches de la maison de Habsbourg, et l'on comprend qu'il ait étendu sur le duché une « protection » plutôt brutale. Ce qui ajoute à l'intérêt de cette histoire, c'est que la France était représentée à Turin par un personnage célèbre à d'autres titres, Particelli d'Hémery, qui paraît ici très à son avantage, et dont il semble bien que M. de Mun annonce une réhabilitation en règle. Ce premier travail s'appuie sur une préparation documentaire judicieuse et aussi complète que possible. Certains incidents capitaux, la chute du P. Monod et le renouvellement du traité de Rivoli, la lutte de l'ambassadeur contre le surintendant Bullion⁴, sont traités de la manière la plus neuve⁵.

Voici que nous avons enfin, — dans l'*Histoire de France* dirigée par M. Ernest LAVISSE, — les deux volumes consacrés par M. Lavissee lui-même au règne de Louis XIV jusqu'en 1685⁶. On peut y dis-

licier, on signale la prédominance des prénoms hébraïques; ces prénoms sont : Jean, Michel, Marc, Jacques!! — P. 110, n. 1 : c'est bien par raillerie que Calvin, en 1561, parle de l'amitié que lui témoignait, treize (?) ans auparavant, Hippolyte d'Este; c'est une façon de prévenir de Bèze qu'il ne faut pas se fier aux belles paroles des cardinaux. — Tabouet (p. 140) n'était pas procureur général au parlement de Dijon, mais cet ancien procureur général au sénat de Savoie fut jugé par le parlement de Dijon. — Les documents ont été publiés avec exactitude. Je relève (p. 193, 5^e ligne en partant du bas) : *prester* pour *présenter*.

1. Joseph Meyniel, *le Président Jean Savaron, ses théories, ses ouvrages*. Paris, Bonvalot-Jouve, 1906. In-8°, 376 p.

2. M. Meyniel n'a pas recherché les documents sur ces États qui se trouvent aux Archives nationales.

3. Gabriel de Mun, *Richelieu et la maison de Savoie. L'ambassade de Particelli d'Hémery en Piémont (1635-1639)*. Paris, Plon, 1907. In-8°, 363 p.

4. On voit combien le grand cardinal était mal servi; en n'envoyant pas d'argent à l'armée du Piémont, Bullion faillit tout faire échouer. Il y avait là des éléments que M. Frémont aurait pu utiliser dans l'étude citée ci-dessus.

5. Malheureusement, le livre est écrit dans un style académique, solennel et froid. — Les citations italiennes ne sont pas toujours correctes. — P. 244 : *professeur* pour *confesseur*.

6. *Histoire de France*. T. VII, 1 : *Louis XIV. La Fronde. Le Roi. Colbert (1643-1685)*. Paris, Hachette, 1906. In-8°, 407 p. T. VII, II : *Louis XIV. La Religion. Les Lettres et les Arts. La Guerre (1643-1685)*. 1906-1907, 415 p.

tinguer trois parties : le premier volume tout entier (Mazarin et la Fronde, le gouvernement de Colbert), la première partie du second (la religion, les lettres et les arts), enfin la politique extérieure de 1664 à 1683¹.

Le premier volume est une des choses les plus brillantes que M. Lavissee ait écrites. Dirai-je écrites? Non, mais plutôt *parlées*, car le ton est celui de la leçon, de la leçon doctorale et oratoire. C'est une dialectique vivante, qui ne laisse pas au lecteur un instant de repos, qui discute perpétuellement avec lui, le presse de questions, le contraint d'avouer que tel sujet, que l'on croirait vide, est très intéressant², qui ne lui permet pas l'indifférence. Œuvre extrêmement « intelligente », dans le plein sens du mot, et qui rend les choses intelligibles, parfois plus intelligibles qu'elles ne furent dans la réalité. Œuvre semée et comme bourrée de formules frappantes, souvent même lumineuses³, mais de trop de formules, fatigantes à force de simplicité voulue et de bonhomie sentencieuse⁴.

Tout à fait supérieur dans la psychologie politique, quand il s'agit de faire manœuvrer les pièces sur l'échiquier, d'expliquer le jeu et le choc des caractères, M. Lavissee n'est pas si heureux, — parce qu'il s'y amuse moins, — lorsqu'il lui faut analyser le tréfonds des âmes. Ses études successives du jansénisme⁵ sont d'un dessinateur correct et probe, dont le trait précis, mais sec et dur, n'a rien de délicat ni d'attendri. Au fond, malgré le respect de la liberté spirituelle qui s'impose à sa conscience de moderne, il n'aime pas les jansénistes,

1. En réalité, le titre du second demi-tome est légèrement inexact : rien n'y remonte au delà de 1661.

2. T. I, p. 88, l'auteur se justifie de donner tant de place aux questions religieuses.

3. Celle-ci (t. I, p. 131) sur le caractère à demi espagnol de Louis XIV : « En Louis XIV, la race des Capétiens et la race des Habsbourg, nobles, antiques et lasses, ont donné une dernière fleur, superbe et grave », ou encore, dans le portrait de M. le Prince, cette admirable trouvaille (p. 8) : « Un nez énorme et crochu, planté comme un pic entre des ravins. »

4. Quelquefois aussi d'une solennité apprêtée, par exemple, t. I, p. 117, sur la mort de Mazarin. — Contre Mazarin, M. Lavissee abuse un peu trop du (p. 75) : « Richelieu sans doute... étant Français naturel » ou (p. 75) « probablement... étant Français de vieille roche » aurait fait ceci et non pas cela. Au fond, nous n'en savons rien. — D'une façon générale, la fréquence des formules telles que : « En France nous faisons ainsi, nous autres Français, etc. », donne au livre l'allure d'une histoire de France écrite pour étrangers. — Parfois aussi des boutades à la Voltaire (p. 8) : « Et c'est ainsi que, par un jeu de l'amour et du hasard, deux très grandes puissances en histoire, la monarchie française tomba aux mains d'une Espagnole et d'un Napolitain. » Cela est fort joli ; je crains que ce ne soit que joli.

5. T. I, p. 87, et t. II, p. 1.

ni davantage les huguenots, il leur en veut de venir troubler, pour des idées nuageuses, la belle harmonie louisquatorzienne¹. Il blâme les persécutions contre Port-Royal, il a de très beaux accents sur les dragonnades, mais ne conserve-t-il pas une sympathie inavouée à cette grande pensée du règne, « le gouvernement de la religion » ?

Son chapitre sur « le gouvernement de l'intelligence » a le tort, — déjà signalé par M. Lanson², — de trop faire du XVII^e siècle pensant une sorte de système planétaire qui gravite autour du Roi-Soleil. Chacun des astres de ce ciel reçoit, à son tour, à son rang, le compliment qui lui est dû. Ce compliment est écrit d'une plume honnête, sérieuse, appliquée, parce que ces choses-là doivent être dites, mais on sent que le cœur n'y est pas. M. Lavissee salue ces œuvres que la tradition rend respectables, mais je ne crois pas qu'elles l'émeuvent; et je ne suis pas très sûr qu'il ne reproche pas à Racine d'avoir mis dans ses tragédies trop d'amour³. De là, dans toute cette partie, un ton froid, et comme lassé, qui tranche avec la vaillante allure du premier volume⁴.

M. Lavissee se retrouve sur son vrai terrain, après cet intermède, pour décrire les guerres, les négociations, l'immense orgueil de Louis XIV, le scandale des réunions, les sauvageries de la campagne de Hollande, la vie de cour⁵.

1. T. II, p. 11 : « Le gouvernement eut raison de vouloir en finir avec ces « disputes » sur des matières dont « la connaissance, comme disait le roi, n'était « nécessaire à personne pour le salut. » — P. 12 : « Ces évêques [les évêques jansénistes] étaient de pieux anarchistes. » — La comparaison (p. 79) de ce qu'aurait fait en France une majorité protestante avec ce qu'a fait Louis XIV ne tient pas compte d'un fait, qui n'existait dans aucun État protestant : à savoir l'Édit de Nantes lui-même. Et d'ailleurs Genève a-t-elle imaginé de faire aux catholiques un crime de l'émigration même ?

2. Dans la *Revue universitaire* du 15 décembre.

3. P. 121 : « Et c'est grand dommage. » Je sais bien que cela vient après une phrase sur *Mithridate*, où « la grandeur de Rome et celle de son ennemi, sitôt entrevues, disparaissent dans le conflit de trois amours ». Mais cela vient aussi avant ces mots : « La tragédie racinienne est sursaturée d'amour. Et l'amour presque toujours y est plus fort que tout. Racine a peint « l'homme « tel qu'il est », — et M. Lavissee ne le lui a pas pardonné. — P. 125 : une phrase amphibologique a l'air de faire croire que le sujet de *Phèdre* est pris à l'antiquité sacrée. Autre amphibologie dans la dernière phrase du chapitre (p. 126) : « Cette raison... » ; on dirait que c'est « une raison particulière », tandis que c'est « la raison humaine ».

4. L'énumération des artistes (pour Lebrun, on oublie de dire que ce lamentable décorateur fut un excellent portraitiste) se déroule comme un pensum. Le chapitre des sciences n'est qu'une succession de noms et de dates qui fait penser à certaines « histoires de la civilisation », justement stigmatisées par M. Bouasse dans la *Revue du Mois*, 1906.

5. Il y a, sur ce sujet, bien des répétitions. La conclusion, notamment, répète toute l'histoire des maîtresses, — et empiète sur le futur tome VIII.

L'intérêt du récit se concentre, — et souvent à l'excès, — sur deux figures : le roi, Colbert; Colbert peut-être encore plus que le roi. M. Lavissee souffre en son être intime de voir les efforts du ministre se briser contre cet obstacle permanent : l'impuissance radicale de l'ancienne monarchie à se réformer elle-même, l'incapacité de cet absolutisme à seulement se faire obéir. En définitive, son histoire de Colbert est l'histoire d'un immense, d'un lamentable avortement. Encore fait-il Colbert trop original; il semble oublier les tentatives antérieures¹; il lui prête de grandes idées, des vues d'homme d'État, que sans doute n'eut jamais cet admirable « commis ». La description des institutions est faite d'un peu haut, d'un peu loin, par un généralisateur de premier ordre, mais qui supprime trop les nuances et les disparates, qui donne trop aisément à un exemple particulier, — une assemblée d'États², une ville, un Parlement³, — la valeur d'un type.

Tel quel, c'est bien le livre qu'il fallait attendre d'un tel homme, amoureux d'idées solides, massives et claires; somme toute, l'un des mieux faits pour comprendre et pour rendre cette époque d'ordre et de règle. Ce livre nous a paru mériter, dans ce *Bulletin*, autre chose et mieux que les louanges banales et fades qu'on lui prodiguera sans doute ailleurs⁴.

Sur une partie du vaste sujet embrassé par M. Lavissee, M. Charles NORMAND nous apporte un volume très vivant, écrit d'un style alerte et piquant⁵. Il est divisé en deux sections d'inégale importance :

1. Le liv. III, ch. II, fait de Colbert une sorte d'inventeur du mercantilisme. Or, Colbert, très attaché au « bullionisme », est à cet égard bien en retard sur Bodin, sur la Gomberdière et Montchrestien, et, par conséquent, sur Richelieu. Là encore, bien des doubles emplois (que l'auteur signale) entre le livre III : « Le gouvernement économique », et le livre V : « Le gouvernement de la société. » C'est qu'il est, en vérité, bien difficile de distinguer, dans la vie du paysan ou de l'artisan, l'économique du social.

2. Les États de Languedoc sont trop donnés comme le modèle de toutes ces assemblées. — T. I, p. 162, on nous dit : « L'archevêque de Narbonne présidait en vertu d'un privilège de sa mitre », et p. 210 : « L'archevêque de Toulouse, président des États... » Il faut aller chercher, p. 283, l'explication de cette contradiction. Autrefois, d'ailleurs, le président était le prélat le plus ancien.

3. Le mouvement parlementaire de 1648 est décrit comme trop exclusivement parisien (p. 59, n. 1).

4. J'ai des doutes sur l'authenticité de la chanson des révoltés de l'Ardeche de la p. 348 du 1^{er} vol.; elle ne sent pas son xvii^e siècle. — Trop d'importance accordée aux traités de Leibniz, alors simple faiseur au service de Boinebourg. — Je ne signale pas les coquilles, assez nombreuses, sauf celle-ci : *Salzbach* (t. II, p. 332).

5. Ch. Normand, *la Bourgeoisie française au XVII^e siècle. La Vie publique. Les idées et les actions politiques, 1604-1661. Étude sociale...* Paris, Alcan,

la première est une étude pénétrante de « l'institution » bourgeoise dans la première moitié du XVI^e siècle, avec ses qualités et surtout ses défauts, avec ses variétés, robe, grande, moyenne et petite; basoche; classe échevinale¹; financiers. Contre les « partisans », M. Normand s'exprime avec la virulente et amusante indignation d'un bourgeois du temps. La seconde section, qui montre la bourgeoisie en acte, est surtout une histoire de cette période de la Fronde, trop délibérément sacrifiée dans le livre de M. Lavissee et dépeinte ici comme une « révolution de rentiers », révolution contre la banqueroute. L'auteur ne conclut pas; mais la conclusion qui se dégage de ce livre, nourri d'une connaissance solide de l'ancien régime², c'est que la vieille bourgeoisie, comme la vieille noblesse, a manqué à ses destinées parce qu'elle n'avait ni désintéressement ni esprit politique³.

Le tome V de M. P. FÉRET⁴ continue l'étude du XVII^e siècle. Il traite des théologiens de « Navarre » et de ceux qui se rattachent à des ordres religieux. On y relèvera un personnage de premier plan, Bossuet, et des personnages intéressants comme Jean de Launoy, le critique enfant terrible qui dédouble saint Denis, fait évanouir la légende des saintes Maries et met d'accord les moines de Vézelay et ceux de Saint-Maximin en leur enlevant impartialement tout droit à se parer des reliques de sainte Madeleine; à côté de ce précurseur de Mgr Duchesne figurent Coeffeteau, Hersent, l'auteur de l'*Optatus Gallus*, le P. de Gondren, le P. Bourgoin.

XVIII^e SIÈCLE. — M. André LE GLAY a réussi à écrire un livre très savant et très amusant tout ensemble sur l'extraordinaire aventure de ce baron westphalien qui fut roi de Corse, Théodore de Neuhoff⁵.

1908. In-8°, III-432 p., 8 planches. A louer l'élégante typographie de l'ouvrage. Cependant quelques fautes : p. 176, *indignes pour insignes*; p. 195, *XII^e pour XVII^e*.

1. P. 145 : « Son terrain d'élection est la petite ville. » Cependant, les exemples donnés par M. Normand sont souvent pris à des villes de Parlement (Dijon, Bordeaux, Grenoble) ou à des villes comme Amiens ou Tours. — Il parle des hôtels des échevins. Pourquoi ne pas parler des hôtels parlementaires, qui font encore aujourd'hui la parure de nos vieilles cités?

2. P. 146 : « L'édit n'a jamais été rigoureusement appliqué, — quel édit royal le fut jamais? » Id., p. 195.

3. P. 57, n. 1 : « ... Par Jean-Baptiste de l'Hermite. *Souliers et François Blanchard*... », il faut lire sans doute : « L'Hermite de Soliers » et « Fr. Blanchard, les *Présidents à mortier* ». — P. 97 : on pourrait croire qu'il n'y avait de « cours souveraines » qu'à Paris, opposées qu'elles sont aux « juridictions inférieures de province ».

4. P. Féret, *la Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres. Époque moderne*. T. V : *XVII^e siècle. Revue littéraire* (suite). Paris, A. Picard, 1907. In-8°, XIII-405 p.

5. André Le Glay, *Théodore de Neuhoff, roi de Corse*. Monaco, impr. de

Non seulement il a peint, pièces en mains¹, l'incapacité prétentieuse et la lâcheté irrémédiable de cette majesté famélique, mais il a su nous donner des détails sur l'intervention française dans l'île, pour le compte de la république de Gênes, en 1737, et sur les diverses intrigues politiques dont la Corse était l'objet².

M. Paul RATOUIS DE LIMAY a rendu un éminent service à l'histoire de l'art en écrivant la vie d'un artiste et amateur orléanais du XVIII^e siècle, Aignan-Thomas Desfriches³, et surtout en publiant sa correspondance, où l'on relèvera des lettres de Chardin, de Cochin (vingt-six lettres), de Natoire, de Perronneau, de Joseph Vernet (une dizaine), etc.

Quelle place faut-il attribuer à Helvétius parmi les philosophes du XVIII^e siècle? Il est assez de mode de le maltraiter, même en dehors du camp des spiritualistes, et M. Compayré l'appelle « le plus faux des esprits de son siècle ». M. KEIM⁴ a entrepris de réhabiliter ce fermier-général philanthrope, qui a fait faire des progrès capitaux à la science de l'homme et de la société. On reprochera à M. Keim d'avoir écrit un plaidoyer encore plus qu'un éloge. Il n'arrive pas à nous faire trouver héroïque l'attitude d'Helvétius lors de la condamnation du livre de *l'Esprit*; la rétractation mérite, assurément, les circonstances atténuantes, mais nous eussions préféré autre chose. Il nous renseigne sur la curieuse négociation secrète dont Helvétius fut chargé à la cour de Berlin en 1765, lorsqu'un rapprochement fut esquissé entre Choiseul et Frédéric II⁵.

Monaco, et Paris, A. Picard, 1907. In-8°, xii-447 p. Index, pièces justif., grav. (*Mémoires et documents historiques publiés par ordre de S. A. S. le prince Albert I^{er} de Monaco*).

1. Arch. d'État de Gênes, de Turin; arch. des Aff. étr., correspondance Corse, Gênes, Hollande, Naples, Florence. On voit quelle est l'étendue de l'information de M. Le Glay.

2. L'Everhard Jabach dont il est question p. 31 a fourni à Lebrun l'occasion d'un chef-d'œuvre (peut-être de son chef-d'œuvre), le portrait de famille qui est actuellement à Berlin, au Kaiser Friedrich Museum.

3. Paul Ratouis de Limay, *Un amateur orléanais au XVIII^e siècle (1715-1800). Sa vie, son œuvre, ses collections, sa correspondance...* Paris, H. Champion, 1907. Gr. in-8°, xxxi-216 p., catal. et tables, 16 pl., dessins de Desfriches et pastels de Perronneau. L'ouvrage est précédé d'une préface de M. de Chennevières, riche de renseignements sur les amateurs du XVIII^e siècle; mais quelle « écriture », grand Dieu, quelle « écriture »!

4. Albert Keim, *Helvétius, sa vie et son œuvre, d'après ses ouvrages, des écrits divers et des documents inédits*. Paris, F. Alcan, 1907. In-8°, viii-719 p., portr. (*Bibl. de phil. contemporaine*). Thèse de la Faculté des lettres de Paris.

5. Voy. à l'appendice les documents inédits des arch. des Aff. étr. Comme petite thèse, M. Keim a donné des *Notes de la main d'Helvétius*, publiées

Le tome IV de *la Russie et le Saint-Siège* du P. PIERLING¹ a pour cadre la période qui va de l'avènement de Pierre I^{er} à celui de Catherine II, période où se multiplient les missions catholiques en Russie et où jansénistes et gallicans essaient de disputer aux jésuites l'illusoire conquête de la peau de l'ours moscovite.

M. MORANE cherche à nous intéresser aux infortunes du fils de « Catherine le Grand »², pauvre enfant neurasthénique, de naissance assez douteuse, écarté des affaires par la jalousie d'une mère qui semble avoir songé, à plusieurs reprises, à le traiter comme elle avait fait Pierre III; âme souffrante, avide d'affection, que sa première femme a sans doute trompé et qui se trouve marié en secondes noces à une excellente *Hausfrau*, brave Wurtembergeoise experte ès arts domestiques, mais totalement incapable de le comprendre³. Le récit de M. Morane, écrit dans la manière de M. Waliszewski⁴, aurait plus de valeur s'il était moins systématiquement hostile à Catherine II; après tout, Paul Petrovitch était un demi-fou, et l'on comprend que la grande impératrice ait par moments hésité à lui confier le destin de l'Empire.

M. L. MEYNIEL a l'air de nous donner comme une découverte cette affirmation « que le Parlement de Paris fut, dès 1787, l'ouvrier de la tâche révolutionnaire »⁵. Cette affirmation n'est pas fausse, en ce sens que les résistances opposées par le Parlement, par les Parlements, au pouvoir royal ont puissamment contribué à ébranler l'ancien régime. Mais les parlementaires n'ont été révolutionnaires que jusqu'à leurs privilèges exclusivement. M. Meyniel est un peu dupe de leurs belles attitudes. Qu'il lise le travail que vient de leur consa-

d'après un manuscrit inédit, avec une introduction et des commentaires. F. Alcan, 1907. In-8°, VIII-116 p. C'est en réalité un cahier d'expressions pour apprenti-poète, d'images voluptueuses dont la sensualité saine est plus ardente que lascive, et où se mêlent quelques traits de sa future philosophie.

1. P. Pierling, *la Russie et le Saint-Siège. Étude diplomatique. IV : Pierre le Grand. La Sorbonne. Les Dolgorouki. Le duc de Liria. Jubé de la Cour.* Paris, Plon, 1907. In-8°, VII-464 p. Index et bibliogr. Nombreuses pièces extraites des archives Vaticanes.

2. Pierre Morane, *Paul I^{er} de Russie avant l'avènement, 1754-1796.* Paris, Plon, 1907. In-8°, VIII-452 p., 1 portr.

3. M. Morane s'avance peut-être beaucoup en affirmant la pureté des rapports de Paul avec M^{lle} de Nélidov.

4. Mais le style laisse souvent à désirer. P. 240 : « Le fils de Catherine arrivait en France à une heure tragique de son histoire. » Cela veut dire, qu'on ne s'y trompe pas, « de l'histoire de ce pays ».

5. Louis Meyniel, *Un facteur de la Révolution française. La querelle des impôts au Parlement de Paris en 1787-1788.* Paris, Giard et Brière, 1907. In-8°, 233 p.

crer M. Carré¹ et il sera édifié sur la sincérité de leur amour du peuple².

Un descendant de la branche cadette des Beauveau, aventurier, bigame, peut-être pis encore, et qui meurt à la tête d'une troupe de *bleus*, — une de Kercado qui fait campagne, sous la protection d'un jeune clerc d'avoué, dans les « colonnes infernales », et dont la belle-fille tient à Poitiers le rôle de la déesse Raison, — l'extraordinaire histoire d'un revenant qui n'était vraisemblablement qu'un imposteur et qui devint chef de chouans; telles sont les amusantes scènes de roman que nous conte M. DE MIRAMON-FARGUES, en un récit où tout n'est pas imaginaire³.

HISTOIRE PROVINCIALE ET COLONIALE. — Passer vingt-cinq ans de sa vie à recueillir des pièces d'archives; constituer, avec le fruit de ses recherches, un chartrier de plus de 20,000 pièces, c'est un exploit dont on ne croyait plus nos contemporains capables. Mais imprimer l'inventaire de ces pièces, classées suivant le cadre des archives départementales⁴; mettre ces richesses, par des analyses ou des reproductions *in extenso*, à la disposition des travailleurs, c'est un acte de générosité dont il faut louer M. G. CHAPPÉE, avec lequel a collaboré M. L.-J. DENIS. Les trois volumes qu'ils publient (correspondant aux séries H et E de la classification officielle) sont une mine de renseignements pour l'histoire économique (baux à cens, partages, aveux, etc.) non seulement du Maine et des provinces voisines, mais même de provinces lointaines⁵.

1. *Les Parlements et la convocation des États-Généraux* (Révol. franç., juill.-août-sept. 1907). La Révolution y apparaît, en partie, comme un mouvement dirigé contre les Parlements et non par eux.

2. M. Meyniel écrit (p. 224) que le Parlement a donné « au mouvement révolutionnaire ses chefs les plus autorisés ». Mais c'est qu'il confond ensemble conseillers et avocats. M. Carré montre au contraire (p. 215) que trente-deux magistrats de Parlement furent seuls élus aux États-Généraux et que vingt-quatre seulement siégèrent; sur ces vingt-quatre, six seulement, « nommés par les nobles, ont cependant servi la cause de la Révolution ».

3. C^o de Miramon-Fargues, *l'Héritage des Beauveau-Tigny (1750-1830). Aventures historiques, d'après des documents inédits*. Paris, Plon, 1907. In-18, vi-280 p. En tête, la liste des documents relatifs au procès entre Reine de Beauveau et son prétendu frère. L'un des moins piquants épisodes de cette extraordinaire aventure n'est pas l'intervention, comme avocat de Reine, de l'ex-conventionnel Piorry.

4. *Archives du Cognier* (J. Chappée, le Mans), publiées avec le concours de l'abbé L.-J. Denis. Paris, H. Champion, et le Mans, A. de Saint-Denis, 1903, série E, art. 1-144, 1905, et art. 145-262, 1907, 3 vol. in-8°, 341, 318 et 328 p.

5. A côté des abbayes de Saint-Vincent du Mans, Saint-Pierre et Paul de la Couture, Saint-Calais, on trouvera les abbayes auvergnates de Mauzac et d'Ennezat, l'abbaye vosgienne d'Étival, celle de Saint-Pierre de Gand. — On aura

Le volume publié à l'occasion du centenaire de la Faculté de droit de Grenoble¹ contient plusieurs parties qui sont d'un haut intérêt pour l'histoire de l'enseignement en France; en premier lieu, M. Raoul BUSQUET a établi un recueil de tous les documents (surtout municipaux) relatifs à l'ancienne université, ou plutôt aux anciennes universités de Grenoble, celle du XIV^e siècle d'abord, puis celle du XVI^e siècle, que des dissensions intérieures et l'habile ténacité de Jean de Monluc firent « réunir » à celle de Valence². M. Paul FOURNIER a résumé, en s'appuyant sur ces documents, l'histoire de cette Université et des efforts qui furent faits en faveur de son rétablissement. M. BALLEYDIER y a joint une monographie de l'École de droit créée en 1803.

Le beau livre de M. Boissonnade sur l'*Organisation du travail en Poitou* a répandu dans cette province le goût des recherches économiques. Le gros ouvrage de M. Pierre RAMBAUD sur la *Pharmacie en Poitou*³, s'il n'est pas toujours très bien ordonné, est plein de renseignements précieux à la fois sur la technique de ce métier, sur son importance commerciale⁴, sur la position sociale des apothicaires.

quelque idée de l'importance du dépôt par les notes suivantes : émeute au Mans, 1679; réformation des Clarisses du Lude, 1644; du couvent de Saint-Calais; marquisat de Courtenvaux (famille de Louvois); extrait des registres de la chambre des domaines établie pour la saisie des biens des rebelles et ligueurs, 1591 (famille Vassé); bail pour la construction d'un moulin à fer et à acier, 1583 (Vaudepuy); passeport pour transporter des ouvriers aux colonies (familles Collet); moulin à foulon, 1521 (famille de la Brainière); ardoisières, 1610. T. III, p. 50, fragment sur la Révolution à Alençon, 13 octobre 1789 (réplique des scènes de Versailles, abjuration de la cocarde nationale par les chasseurs de Picardie, arrestation du comte de Caraman). Ibid., p. 159-178, amendes et remembrances des plaids des Trées (droits d'usage et de vaine pâture, rentes, etc.), 1450-1652, p. 231, pièces sur les Scépeaux de Vieilleville, etc.

1. *Université de Grenoble. Livre du Centenaire de la Faculté de droit. Discours, études et documents*, par MM. R. Moniez, P. Fournier, L. Balleydier, R. Busquet. Grenoble, Allier, 1906. In-8°, 314 p. Index, graphiques.

2. Parmi les raisons qu'en 1568 faisaient valoir les Gratianopolitains contre Valence, celle-ci intéresse l'histoire religieuse (p. 245) : « Les catholiques écoliers ne voudraient aller, et leurs bons parents ne les voudraient envoyer ou laisser aller à Valence, où sont docteurs, principaux régents M^{re} Cujas et de Bonnefoy, de prétendue religion : lieu où est toujours à craindre désordre pour icelle. » Ils essayent de disculper du reproche d'hérésie certains docteurs de Grenoble.

3. Pierre Rambaudo, *la Pharmacie en Poitou jusqu'à l'an XI*. Poitiers, Blais et Roy, 1907. In-8°, 800 p. (t. XXX des *Mém. des Antiq. de l'Ouest*). Pièces justif. (notamment l'inventaire de la bibliothèque d'un apothicaire de Châtellerauld, 8 juin 1626, où la Bible française, Mornay et Bèze voisinent avec Paracelse et Galien), listes d'apothicaires, 8 pl.

4. Ch. XIX, sur le commerce des drogues. Voy. aussi l'amusant chapitre sur

On lira particulièrement avec intérêt le chapitre sur *les Apothicaires et la Réforme* (ch. xv), où l'on trouvera comme un fragment détaché de l'histoire de la Révocation en un pays où elle revêtait des caractères spéciaux d'atrocité¹.

Il est aussi question d'apothicaires dans l'amusante et instructive monographie où, sous couleur de nous montrer *Montbéliard à table*², M. SAHLER passe en revue les divers produits alimentaires, les professions³ qui s'en partageaient la production ou le commerce dans l'ancienne principauté, les règlements auxquels étaient soumis ces professions⁴. C'est, en son genre, un fragment d'histoire de la civilisation.

Il y a quelques années, M. John VIÉNOT nous avait conté comment le même comté de Montbéliard, conquis à la Réforme par les docteurs calvinistes, leur avait été ravi par les théologiens wurtembourgeois. M. MÉRIOT nous fait assister au triomphe du luthéranisme⁵. Montbéliard eut le malheur d'avoir des princes forts en théologie, et qui ne reculèrent pas (dès 1587) devant de petites dragonnades pour établir chez eux l'unité de foi suivant les formules élaborées dans leur Université de Tübingue⁶. Il est juste d'ajouter que l'Église luthérienne favorisa le développement de l'instruction populaire et des fortes études secondaires, qu'elle maintint à un degré relativement élevé la moralité, partant la vigueur de la race, et que l'orthodoxie ne s'opposa

les vipères du Poitou. Détails sur le folk-lore médical. — P. 581, une affaire de laïcisation d'hôpital au xviii^e siècle : on reproche aux Augustines de mal tenir leurs comptes, de négliger la fourniture des médicaments, de ne pas soigner les malades atteints de maux « indécents à penser par des religieuses ».

1. Si la pl. I est bien venue, la déesse Hygie me paraît être un Esculape, superbement barbu.

2. Léon Sahler, *Montbéliard à table. Étude historique et économique. Tableaux de mœurs épulaires et bachiques de l'ancien comté de Montbéliard*. Paris, Champion, 1907 (extr. des *Mém. de la Soc. d'émul. de Montbéliard*). In-8°, 182 p., pl. et autogr.

3. Détails sur le fonctionnement des « chonffes » ou communautés d'arts et métiers (*Zünfte*) montbéliardaises.

4. Voy., en appendice, les ordonnances comtales sur le maximum des prix et salaires de 1621, 1622, 1632, 1646. A la préface, renseignements sur le *Fonds Montbéliard* des Arch. nat.

5. Bl. Mériot, *L'Église luthérienne au XVII^e siècle dans le pays de Montbéliard*. Montbéliard (extrait des *Mém. de la Soc. d'émulation*), 1905. In-8°, 188 p.

6. P. 169 : « Les princes de Montbéliard n'ont jamais persécuté, » dit l'auteur, parce qu'en fait ils n'ont brûlé ni torturé personne. Mais « ils ont interdit le culte catholique et le culte réformé ».

pas à l'essor d'une assez libre exégèse¹. Cette église ne changea guère au cours du XVIII^e siècle².

On fera bien de parcourir les *Entrées à Saint-Omer* de M. J. DE PAS³. Dans cet excellent recueil de délibérations municipales revivent les splendeurs de la cour de Bourgogne, puis la parcimonie de l'époque maximilienne et l'étiquette espagnole. Banquets, bals, présents de vin⁴ et d'argenterie nous montrent ce qu'il en coûtait à une ville de recevoir des princes.

Champion de Cicé, évêque de Rodez, adressa en 1774 aux curés de son diocèse un questionnaire détaillé sur l'état de leurs paroisses. Les réponses à ce questionnaire sont publiées par M. Louis LEMPEUR⁵. On ne saurait, en les feuilletant, oublier qu'il s'agit d'un pays rude, où les méthodes culturelles du temps imposaient de longues jachères⁶. Il ne faut pas non plus négliger la tendance naturelle des curés à peindre en noir le sort de leurs paroissiens. Il n'en est pas moins vrai que la misère paraît générale, que, dans certaines localités, le cinquième de la population mendie⁷, que, presque partout, revient ce refrain : « Il n'y a pas de maître ni de maîtresse d'école »⁸, que les hôpitaux sont rares. Ces réponses nous font con-

1. Voy. l'*Ecole sainte*, de Barthol, 1678.

2. Id. *Les Conférences ecclésiastiques au XVIII^e siècle dans la principauté de Montbéliard*, ibid., 1907. In-8°, 32 p. — Brève esquisse où l'on voit que le pouvoir politico-religieux est resté intact. A propos des mesures prises contre les Moraves : « On ne pouvait guère être plus catholique dans le protestantisme. » Sur la fin, M. Blériot explique mal comment les questions religieuses étaient compliquées par l'incertitude où l'on était sur les limites entre la souveraineté du roi et celle du comte.

3. Justin de Pas, *Entrées et réceptions de souverains et gouverneurs d'Artois à Saint-Omer, XV^e, XVI^e et XVII^e siècles*. Saint-Omer, d'Homont, 1908. In-8°, 215 p. (extrait du *Bull. de la Soc. des Antig. de la Morinie*).

4. P. 40, 65, 78, 90 : « Une kene de vin de Beaune », lisez une « queue ». Le « vin d'Auxoire » de la p. 65, c'est du vin d'Auxerre. Il est intéressant de noter que, même après 1477, la cour continue à goûter particulièrement les crus bourguignons.

5. *État du diocèse de Rodez en 1771, publié en vertu d'une décision du Conseil général de l'Aveyron*, par M. Louis Lempereur. Rodez, 1906. In-4°, xvi-775 p. Index. Il convient de féliciter l'assemblée départementale de son heureuse initiative.

6. Presque partout les trois quarts des terres en friches. A Séverac-le-Château, dix ans de jachère pour deux ans de récoltes. Le seigle et l'avoine l'emportent sur le froment.

7. A Rodez, un sixième. P. 39, Sauganne et Thouels : « Il n'y a aucune maison dans la paroisse où l'on n'épargne le pain ; il peut y en avoir un tiers qui a coutume d'en avoir, un autre tiers qui n'en manque que la moitié du temps et l'autre tiers qui n'en a pour ainsi dire jamais. »

8. Firmy, paroisse de 75 villages, 1,400 habitants ; pas d'école. Même à

naître la composition de cette population pauvre, nous montrent, à côté des cultivateurs, les petits artisans ruraux, non seulement forgerons, maçons, cordonniers, etc., mais tisserands et fileurs de laine ou de coton. Il serait aisé d'en tirer un tableau de ce qu'était un village du Causse, de l'Aubrac, du Ségala.

MM. CHANDON DE BRIAILLES et BERTAL publient l'inventaire sommaire des archives communales d'Épernay pour la période 1790-1816, accompagné d'une table des délibérations municipales¹. On trouvera dans cette consciencieuse publication² de nombreux détails sur les écoles, l'industrie, le commerce, les subsistances, les réquisitions, le maximum (même un tableau du maximum des vins de Champagne, qui se trouvent ainsi classés parmi les « moyens d'existence »), l'invasion, etc.

Il est arrivé à M. Paul Masson une de ces chances que la fortune réserve à ceux qui les méritent. On lui a signalé³ aux archives de l'Isère la présence des registres de ces *Compagnies du corail*, que des Marseillais d'origine corse fondèrent au Bastion de France vers 1553⁴. Il a pu ainsi ajouter un chapitre très neuf à son *Histoire des établissements ... français dans l'Afrique barbaresque*. Autour du corail, produit alors très demandé, vendu par nos marchands non seulement en France mais jusqu'en Égypte, il a montré comment se créa

Rodez, 3,600 habitants; en dehors du collège, il n'y a que quatre frères et deux maîtresses non stipendiées; cependant, les enfants d'une paroisse voisine, de 2,800 habitants, viennent y chercher l'instruction.

1. *Département de la Marne. Archives municipales d'Épernay. Inventaire sommaire des Archives révolutionnaires (1790-1816)*, par MM. Raoul Chandon de Briailles et Henri Bertal, avec la collaboration de M. Léon Debone. Épernay, H. Villers, 1907. In-4°, iv-96 p. — *Table alphabétique des registres des délibérations de la ville d'Épernay*, rédigée par MM. R. Chandon de Briailles et H. Bertal, avec la collaboration de M. Alexandre Tournier, série DI, vol. I à XIV (24 janv. 1790-20 déc. 1816). Supplément à l'Inventaire... Ibid., 1904. In-4°, 155 p.

2. Quelques réflexions (p. III) non dépourvues d'ironie sur la minutie tatillonne des classifications officielles. On a voulu trop prévoir dans le détail, et la réalité, même en matière d'archives, se joue de la sagesse administrative.

3. Cette découverte est due à M. Fournier, archiviste des Bouches-du-Rhône.

4. Paul Masson, *les Compagnies du corail. Étude historique sur le commerce de Marseille au XVI^e siècle et les origines de la colonisation française en Algérie-Tunisie*. Paris, Fontemoing; Marseille, Barlatier, 1908. In-8°, 254 p., 5 pl., index. — A signaler, du même auteur, *Marseille et la colonisation française*, publié à l'occasion de la récente Exposition coloniale (Marseille, Barlatier, 1906. In-8°, 592 p., 11 pl.). — Nous voudrions pouvoir nous arrêter sur ce travail de haute vulgarisation, vrai résumé de notre histoire coloniale, telle qu'on peut la voir de Marseille.

et vécut une véritable colonie française, pourvue de privilèges royaux et de concessions du Grand Seigneur. Il a conté les luttes entre les compagnies rivales, les mesures contradictoires et confuses par lesquelles Henri III offrait (ou vendait) sa protection à divers concurrents, au risque de se déconsidérer aux yeux du sultan, et comment cet établissement devint, avec Henri IV, « affaire d'État ». Les lettres patentes de 1602 sont le début de la colonisation officielle française dans l'Afrique du Nord.

M. Masson nous fait en même temps assister au fonctionnement d'une de ces sociétés en nom collectif où le capital social était divisé en *carats*. Il s'est, de plus, servi des registres pour tenter une histoire des prix à Marseille et pour nous donner quelque idée des fluctuations des salaires¹. Il s'est trouvé amené à traiter de la crise monétaire qui sévit au début du règne de Charles IX et dont il semble bien que l'une des causes fut la hausse de l'or². Enfin les relations du commerce marseillais avec le commerce lyonnais³ lui ont permis d'éclairer ce sujet si intéressant de l'histoire des banques au xvi^e siècle.

Henri HAUSER.

PUBLICATIONS DIVERSES. — M. Chr. Pfister, qui a publié en 1896 le premier volume de son *Histoire de Nancy*, nous en donne aujourd'hui le tome III⁴. Il s'excuse de faire attendre si longtemps l'achèvement de son œuvre ; mais ceux qui savent avec quel dévouement M. Pfister se consacre à ses devoirs professionnels et qui se donnent la peine d'examiner d'un peu près ce que son *Histoire de Nancy* représente de recherches, de découvertes, de travail, de mise en

1. P. 208, conclusions très prudentes et qui semblent bien près de la vérité : « Il est permis d'être frappé de ce fait que le prix de beaucoup de choses nécessaires à la vie était, en valeur intrinsèque, souvent supérieur, égal ou peu inférieur à ceux d'aujourd'hui, tandis que les salaires restaient toujours notablement au-dessous. On pourrait peut-être en conclure que, si les ouvriers du xvi^e siècle avaient eu les mêmes besoins que ceux d'aujourd'hui, il leur aurait été moins facile de les satisfaire ».

2. Voy. notre *Controverse sur les monnaies* (*Bull. des sciences économiques*, 1905, p. 30-31).

3. Louis Solicoffre, que nous rencontrons p. 163 et 165 parmi les actionnaires d'une compagnie établie en Tunisie (vers 1593), est sans doute un parent de Georges Zollicofer, marchand à Lyon, originaire de Saint-Gall, qui faisait, aux Grands Jours de 1596, appel d'une sentence du sénéchal (voy. *Rev. bourguignonne*, t. XIII, n^o 1).

4. Chr. Pfister, *Histoire de Nancy*, t. III. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1907, gr. in-8^o, viii-914 p.

œuvre admireront plutôt que M. Pfister ait pu faire marcher de front des besognes aussi diverses et aussi accablantes et qu'il puisse nous faire espérer pour un avenir prochain l'achèvement complet de son histoire. Le tome II renfermera la période comprise entre la mort de René II en 1508 et l'avènement de Charles IV en 1624. Le troisième volume, qui précède aujourd'hui de quelques mois l'apparition du tome II, peut être considéré comme formant un tout par lui-même. C'est l'histoire de l'acquisition graduelle de la Lorraine par la France. Déjà, je le sais, la nécessité géographique et politique qui destinait la Lorraine à devenir province française, en dépit du désir qu'avaient ses habitants de conserver leur antique autonomie, s'était nettement dessinée sous Charles III, le gendre d'Henri II; mais elle apparaît plus clairement encore sous Charles IV (1624-1675); car, sous ce prince brave, débauché et fantasque, qui croyait sauvegarder son indépendance en s'alliant à tous les ennemis de Louis XIII et de Louis XIV, Nancy fut occupée par les Français de 1633 à 1660; elle le fut encore de 1670 jusqu'au traité de Ryswick, c'est-à-dire non seulement pendant tout le règne de Charles V (1675-1690), le neveu de Charles IV, qui passa sa vie à combattre au compte de l'Autriche, mais encore pendant les sept premières années du règne de Léopold. La Lorraine fut une première fois française pendant vingt-huit ans; puis Nancy redevint encore française de 1702 à 1744, quand Léopold accepta en principe l'échange de la Lorraine contre le Milanais. François III ne resta même pas un an et demi en Lorraine, et Nancy, occupée dès 1733 par les troupes de Louis XV, était désormais ville royale, puisque le règne de Stanislas Leckzinski, de 1738 à 1766, ne fut qu'une préparation à l'annexion définitive. Le chancelier La Galaisière transformait peu à peu la Lorraine en province française, en dépit de la cour souveraine de Nancy, soumettait la Lorraine au régime fiscal de la France et supprimait ses coutumes propres.

M. Pfister se trouvait, en composant son *Histoire de Nancy*, en présence d'une très grave difficulté de composition. Nancy n'est pas seulement la capitale de la Lorraine; de sa possession dépend la possession du duché lui-même; c'est dans cette capitale que résident les organes essentiels du gouvernement du duché; c'est là que les ducs tiennent leur cour, exercent leur activité administrative, intellectuelle et artistique. Il est donc impossible de raconter l'histoire de Nancy sans raconter l'histoire de la Lorraine et de ses ducs; l'histoire des deux gouvernements lorrain et français qui s'y succèdent et y sont en perpétuel conflit; mais, en même temps, Nancy a sa vie propre, ses institutions municipales, ses fondations religieuses, toute une vie sociale, artistique, intellectuelle, commerciale

très originale et intéressante. M. Pfister devait avoir constamment ces divers objets devant les yeux, traiter simultanément ces divers sujets, ce qui était d'autant plus difficile que, si, pour la politique, il se trouvait contenu dans des limites chronologiques précises, il ne pouvait traiter les autres sujets que comme autant de monographies qu'il devait conduire bien au delà de la date de l'annexion et même jusqu'au xix^e siècle. Ainsi, les cinq premiers chapitres nous conduisent jusqu'à la mort de Léopold; mais le chapitre vi est consacré aux Israélites de Nancy, et cette monographie s'étend jusqu'à la guerre de 1870. Cela était nécessaire pour donner sa valeur à l'histoire des Juifs nancéens au xviii^e siècle. Le chapitre vii est consacré à la paroisse Saint-Sébastien et à la cathédrale et contient une étude artistique complète de cet édifice. L'histoire du château de la Malgrange remplit les vingt pages du chapitre viii. Avec les chapitres ix et x, nous revenons à l'histoire politique de 1729 à 1748, mais aussi aux créations du temps de François III et des premières années de Stanislas. Viennent alors 340 pages, réparties en huit chapitres, qui forment la partie peut-être la plus neuve et la plus fouillée de tout le volume, où M. Pfister fait, si je puis dire, l'histoire de la civilisation nancéenne sous Stanislas. La place de Stanislas est le centre de ce très brillant tableau. Quatre chapitres lui sont consacrés, ainsi qu'aux deux artistes qui y ont principalement travaillé, Héré et Lamour; mais, pour faire d'une manière intelligible l'histoire de cette place, M. Pfister a dû en retracer les vicissitudes jusqu'au règne de Louis-Philippe. Il a été amené aussi, à l'occasion de l'histoire de l'hôtel de ville, à exposer au chapitre xiv l'organisation de la municipalité de Nancy au xviii^e siècle, et l'hôtel Baligand l'a conduit jusqu'à l'incendie du 1^{er} janvier 1896. Le chapitre xv, consacré au théâtre et au musée, est un des plus curieux du volume; mais les chapitres qu'on lira probablement avec le plus d'intérêt et de profit sont les chapitres xvii et xviii, où M. Pfister a retracé l'histoire de toutes les fondations religieuses, charitables, commerciales, littéraires et scientifiques de Stanislas à Nancy. C'est là que l'on voit comment Nancy a été appelée à conserver dans la France contemporaine le rôle de petite capitale provinciale qui semble devoir grandir encore par la perte de l'Alsace et du pays messin. Les deux derniers chapitres contiennent les dix-huit dernières années de Stanislas¹. On voit

1. On trouvera encore des appendices précieux sur les artistes nancéens, sur les manufactures et écoles de Maréville, etc. — Ajoutons que M. Pfister n'a pas été écrasé par l'abondance de ses matériaux et que les figures des personnages qu'il met en scène, Charles IV, Henriette de Phalsbourg, La Ferté-Senec-

aisément par notre analyse même les critiques qu'on pourrait adresser à la composition de l'ouvrage de M. Pfister et aux proportions de ces diverses parties. Mais j'ai montré qu'il était impossible de donner à une œuvre de ce genre des proportions absolument harmonieuses et bien équilibrées, et il serait infiniment regrettable que M. Pfister eût rien sacrifié de cet ensemble si riche et si plein d'enseignements de tout genre.

M. F. FUNCK-BRENTANO a consacré à *Mandrin*¹ un livre qui est amusant comme le plus pittoresque des romans d'aventure et qui, en même temps, apporte une contribution importante à l'histoire des finances et à l'histoire des mœurs au XVIII^e siècle. Une série de circonstances heureuses a mis entre les mains de M. Funck-Brentano les notes et les copies de documents réunies par plusieurs érudits de province, en particulier MM. Chenavaz, Vernière et de Rochas; il a mis à contribution les archives de Paris et des départements, de nombreuses bibliothèques et collections privées et il a écrit de première main la première histoire complète et véridique qui ait été faite de Louis Mandrin, né à Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs (Isère), le 11 février 1725, d'un honorable marchand dauphinois, et roué vif à Valence le 27 mars 1755, qui a passé longtemps dans l'histoire pour un simple brigand de grand chemin, mais qui a été en réalité ce qu'il est resté dans l'imagination populaire : un chef de contrebandiers faisant campagne, à la tête de troupes armées, contre les abus de la ferme générale. Le point de départ de la carrière de Mandrin fut sa rancune contre l'administration des fermes, chargée de l'approvisionnement de l'armée de Provence de 1740, qui refusa de l'indemniser des pertes qu'il avait faites dans une fourniture de mulets, la misère où il vécut dans les années suivantes, la solidarité involontaire qui l'unissait à ses frères Pierre et Claude, condamnés aux galères pour vol avec effraction, sa propre condamnation à la roue, prononcée contre lui en 1753 par le parlement de Grenoble, comme assassin des frères Roux dans une bagarre causée par la levée des milices, enfin la mort de son frère Pierre, pendu le 24 juillet 1753 comme faux-monnayeur. C'est alors que Louis Mandrin, qui vivait déjà de contrebande, entre dans la bande de Jean Bélissard, dont il devient bientôt le chef; et alors, pendant un an et demi, il lutte, à la tête de véritables petites armées, depuis la frontière

tère, Léopold, la duchesse Elisabeth-Charlotte, Stanislas, sont très vivantes. L'illustration du volume est choisie de la manière la plus intelligible et d'une exécution très soignée.

1. F. Funck-Brentano, *Mandrin, capitaine général des contrebandiers de France*. Paris, Hachette, 1907, in-8°, XII-574 p.

de Suisse et de Savoie jusqu'en Rouergue contre les troupes que les fermiers généraux avaient obtenu de mobiliser contre lui, en particulier des troupes légères de volontaires dites « les argoulets ». M. Funck-Brentano nous raconte en détail les six campagnes de Mandrin (2 janvier-5 avril; 6 juin-9 juillet; juillet-août; 20 août-5 septembre; 4-29 octobre; 15-26 décembre 1754), comment, tout en commettant parfois des violences atroces contre ceux qui lui résistaient ou le dénonçaient, il se bornait d'ordinaire à écouler à bas prix, aux dépens de la ferme et des gabelles, ses marchandises de contrebande, et comment il apparaissait aux populations pressurées par les agents du fisc comme un libérateur, un redresseur de torts, soulageant les pauvres, dotant les filles. On finit par s'emparer de lui sur les terres du duc de Savoie, à une lieue de la frontière, à Rochefort-en-Novalaise, le 11 mai 1755, et, malgré la comédie d'une réclamation diplomatique, Louis Mandrin expia, seize jours après, les terreurs qu'il avait causées à toute l'administration financière de la monarchie, considéré par une bonne partie du peuple et même de la bourgeoisie comme un héros et un martyr. Il fut célébré en vers et en prose; on conserva son image et, jusqu'à nos jours, ses compatriotes se firent honneur du nom de Mandrinots. M. Funck a fait précéder l'histoire de Mandrin de chapitres bien présentés sur le système fiscal de la ferme générale et des gabelles, et l'a fait suivre du récit du procès et de l'exécution des fermiers généraux en 1794, qu'il met, non sans quelque exagération, en relation directe avec les exploits et le supplice de Mandrin. Il est certain que les aventures de Mandrin sont un épisode de l'histoire financière de l'ancien régime et une manifestation des sentiments de révolte que les exactions du fisc et les gains scandaleux des financiers soulevaient parmi les contribuables. M. Funck s'est peut-être laissé un peu trop entraîner par la sympathie que lui ont inspirée le courage et certains côtés généreux du caractère de Mandrin; mais c'est cette sympathie qui lui a permis de retracer avec autant de vie toutes ces aventures. Il s'est fait un peu l'âme d'un contemporain, je ne veux pas dire d'un compagnon de Mandrin.

Gabriel Moxon.

ESPAGNE.

(Années 1904-1906.)

DOCUMENTS. — Nous sommes heureux de constater que les efforts faits depuis quelques années en Espagne pour mettre au jour la masse, encore énorme, des documents inédits d'archives qui intéressent l'histoire ne se sont pas ralentis. La nécessité de contrôler les connaissances qu'on croyait acquises s'impose de plus en plus, et l'on se rend compte que ce contrôle n'est possible qu'à la condition de procéder à des dépouillements méthodiques et à la publication des sources originales. Beaucoup de documents continuent à être disséminés dans les revues; mais, en même temps, on s'applique à constituer des recueils méthodiques de pièces: c'est ainsi qu'en Aragon, en Castille, en Galice, en Andalousie, à côté des anciennes collections dont on poursuit la publication, plusieurs nouvelles collections, générales ou spéciales, ont été entreprises.

Parmi les anciennes collections, dont la publication se continue, citons en premier lieu la série des Actes des Cortès de Castille publiée par le Congrès des députés¹. Depuis 1904, sept volumes ont paru (t. XX-XXVI), allant de 1604 à février 1644. L'Académie d'histoire n'a publié qu'un volume des Cortès de Castille², correspondant aux années 1538-1559, et sept des Cortès de Catalogne (t. IV-X)³, atteignant les premières années du xv^e siècle. Il serait vraiment à désirer que la publication de ces documents si importants pour l'histoire politique et législative de l'Espagne fût plus soignée. Donner tout sèchement les textes est insuffisant. Il faudrait aussi des notes, des préfaces, des remarques critiques: on ne saurait dire que l'Introduction aux Cortès de Castille et de Léon; qu'a jadis publiée M. Colmeiro, puisse en tenir lieu; les limites chronologiques n'en sont d'ailleurs pas exactement les mêmes.

En Catalogne, la collection des documents des archives communales de Barcelone⁴ s'est enrichie d'un volume, contenant les papiers des années 1624-1634, et celle du comté de Besalú, publiée par

1. *Actas de las Cortes de Castilla, publicadas por acuerdo del Congreso de los Diputados*. La collection complète doit comprendre les Cortes de 1563 jusqu'en 1713.

2. *Cortes de los antiguos reinos de León y de Castilla*. T. V. Madrid, 1903.

3. *Cortes de los antiguos reinos de Aragón y de Valencia y Principado de Cataluña*.

4. *Manual de novells arxius*. T. X. Barcelona, 1902, iv-601 p.

M. MONTSALVATJE, s'est enrichie d'un tome III⁴, qui renferme notamment une abondante récolte de pièces relatives au soulèvement des serfs ruraux (*payeses de remensa*) au xv^e siècle et plus spécialement à la conduite de la députation générale dans la guerre qui s'ensuivit. Dans la *Bibliothèque catalane* de Barcelone a paru la dernière partie de la Chronique du roi Jacques I^{er}, dont l'édition, très soignée, avait été commencée en 1873².

La ville de Madrid a fait imprimer le tome II des documents de ses archives, réunis par l'archiviste, M. T. D. PALACIO³. A Pontevedra a paru le tome III des Sources de l'histoire de la province, qui comprend les documents de la confrérie des matelots⁴, et M. le marquis d'OLIVANT a continué son recueil des traités internationaux de l'Espagne par un volume consacré aux années 1897-1899⁵.

Parmi les collections nouvelles, signalons d'abord la *Collección de documentos para el estudio de la historia de Aragón*, dirigée par M. le professeur IBARRA. Elle comprend jusqu'ici deux volumes, qui contiennent, l'un les documents du règne de Ramire I^{er}⁶ et l'autre le texte de la charte (*fuero*) de Teruel, avec une préface où un jeune érudit, M. AZNAR, a fait l'historique du document et indiqué les manuscrits où il se trouve transcrit⁷. L'édition qu'il en donne n'est pas d'une entière fidélité : la division originale en articles n'a pas été tout à fait respectée; il y a en outre quelques erreurs de transcription. — Une deuxième collection nouvellement inaugurée est celle des *Fuentes para la historia de Castilla*, dont le tome I comprend 137 chartes (années 1068-1500) du monastère de San Salvador de El Moral⁸, publiées par le P. L. SERRANO avec une fidélité minutieuse. — Une troisième collection a été fondée par M. MORALES dans le but d'imprimer les documents concernant l'histoire de Málaga⁹.

1. *Colección diplomática del condado de Besalú*. T. III. Olot, 1906 (forme le t. XIII des *Noticias históricas del condado de Besalú*, du même auteur. Le t. XII, comprenant 1,636 documents des années 978-1400, a été publié en 1903).

2. *Crònica ó Comentari del... Rey En Jaume I*. Barcelona, 1873-1905, 563 p.

3. *Documentos del Archivo general de la villa de Madrid*. T. II. Madrid, 1906, 349 p.

4. *Documentos, inscripciones, monedas... para la historia de Pontevedra*. T. III, 1^{re} partie : *Cofradía del Corpo Santo y gremio de mareantes*. Pontevedra, 1904, 910 p.

5. *Colecc. de tratados, convenios y documentos internacionales*. T. IV. Madrid, 1903-1904, 835 p.

6. *Documentos correspondientes al reinado de Ramiro I*. Zaragoza, 1904, xv-276 p.

7. *Forum Turolii*. Zaragoza, 1905, XLVI-300 p.

8. *Colecc. diplomática de San Salvador del Moral*. Valladolid, 1906, 272 p.

9. *Documentos históricos de Málaga*. T. I. Granada, 1906, 247 p.

Dans la *Nueva Biblioteca de autores españoles*, qui fait suite à la célèbre collection Rivadeneyra, M. R. MENÉNDEZ PIDAL a donné une excellente édition critique de la Première chronique générale d'Espagne composée au temps du roi Alfonse X¹. C'est la première fois qu'on réussit à dégager nettement le texte de cette œuvre importante d'où dérivent presque toutes les chroniques castillanes du moyen âge. Grâce à sa connaissance spéciale des sources manuscrites du moyen âge espagnol, M. Menéndez Pidal est arrivé à des résultats qui permettront de distinguer les différentes chroniques et d'en opérer le classement. Dans un second volume, qui doit paraître prochainement, M. Menéndez Pidal nous donnera le commentaire de la *Primera Crónica*.

Dans un autre ordre d'idées, M. PAZ Y MELIA a rendu lui aussi service aux études historiques en publiant une excellente traduction castillane de la Chronique du roi Henri IV, écrite en latin par Alonso de Palencia et dont on n'avait imprimé jusqu'ici que des fragments². M. Paz traduit la chronique entière, à part quelques passages remplis uniquement de considérations morales aujourd'hui sans grand intérêt.

M. RODRIGUEZ VILLA, l'érudit et actif historien de l'Espagne au temps de la maison d'Autriche, publie deux importantes séries de documents sur les règnes de Charles V et de Philippe III. La première est un recueil de lettres de D. Martin de Salinas (1522-1539), curieuses par les détails qu'elles donnent sur l'histoire intérieure de l'Espagne et surtout sur la vie de la cour espagnole³; la seconde est un recueil de lettres écrites au duc de Lerma, ministre de Philippe III, par l'infante Élisabeth, fille de Philippe II et régente des Pays-Bas⁴.

La *Revista de archivos* a publié, avec pagination indépendante, un catalogue des comptes de l'administration centrale espagnole de 1744 à 1835⁵, dans lequel on peut glaner d'utiles renseignements sur plusieurs faits de l'histoire politique. La *Revista crítica de historia*, aujourd'hui disparue, a donné, de son côté, un volume de

1. *Primera Crónica general, ó sea, Estoria de España que mandó componer Alfonso el Sabio*. T. I. Madrid, 1906, iv-776 p.

2. *Crónica de Enrique IV, escrita en latin por Alonso de Palencia. Trad. castellana*. T. I-III, 1904-1906.

3. *El emperador Carlos V y su Corte*. Madrid, 1905 (extr. du *Boletín de la Acad. de la historia*).

4. *Correspondencia de la infanta Doña Isabel Clara Eugenia de Austria con el duque de Lerma*. Madrid, 1906.

5. *Catálogo de las cuentas de la Administración pública en los años 1744 à 1855, existentes en el Archivo general central*. Madrid, 1902.

documents inédits sur la guerre de l'Indépendance qui éclairent les opérations militaires du général Castaños en 1808¹. Les directeurs de la *Biblioteca universal* ont eu l'heureuse idée de populariser bon nombre de documents, déjà connus d'ailleurs, de l'histoire espagnole ancienne et surtout moderne, mélangés avec des documents relatifs à l'histoire étrangère² : ils ont trait à Alfonse le Sage, à Pierre I^{er}, aux rois catholiques, à Christophe Colomb, à Philippe IV, à Charles IV, à Ferdinand VII, à Joseph I^{er}, à la Révolution française, etc. Le recueil est composé sans méthode : les textes y sont rangés dans un ordre qui n'est ni strictement chronologique, ni géographique, ni d'ailleurs l'ordre des matières. Il n'en sera pas moins de quelque utilité pour le grand public.

En fait de documents épigraphiques, il n'y a lieu de citer que le supplément aux inscriptions de la ville d'Astorga (Léon), formé par M. MACIAS³.

Enfin, pour en finir avec ce paragraphe, mentionnons la réimpression des tomes XII, XV et XVI de l'*España sagrada* du P. FLÓREZ⁴ et du tome I du *Viaje literario* de J. L. VILLANUEVA⁵.

BIBLIOGRAPHIES ET CATALOGUES. — Peu de bibliographies paraissent en Espagne qui aient pour objet de donner la littérature de tel ou tel sujet particulier : à part quelques exceptions, la plupart sont des bibliographies régionales ou locales, parfois même bornées à une seule bibliothèque ou à un seul dépôt d'archives, travaux utiles sans doute, mais qui forcent l'historien à de longs et fastidieux dépouillements. Il y aurait d'ailleurs un moyen de parer en partie à cet inconvénient, ce serait de joindre à chaque bibliographie des index de matières et de noms propres : car ce soin, la plupart des auteurs négligent de le prendre.

M. PÉREZ PASTOR, l'éditeur bien connu des documents relatifs à Cervantès et à sa famille, a fait paraître récemment le tome II de sa Bibliographie de Madrid⁶. De première importance pour

1. *Colección de documentos inéditos relativos a la guerra de la Independencia que existían en poder de D. Francisco Javier Castaños*. Madrid, 1902, 128 p. Ce titre est celui qui figure dans les sommaires des livraisons de la revue. Une fois l'impression terminée, il a été remplacé dans le tirage à part par le suivant : *Guerra de la Independencia. Documentos inéditos que pertenecieron al general Castaños. Campaña de Andalucía*. Madrid, s. d.

2. *Curiosidades históricas*. Madrid, 1905-1906, 2 vol., 191-192 p. (t. CLV et CLVI de la *Biblioteca universal*).

3. *Epigrafía de la ciudad de Astorga. Suplemento*. Madrid, 1906, 27 p.

4. *España sagrada*. Madrid (réimprimés par l'Acad. de la historia).

5. *Viaje literario a las iglesias de España*. T. I. Madrid, 1902, 261 p.

6. *Bibliografía madrileña*. Parte 2^a : 1601-1620. Madrid, 1906, 564 p.

les études cervantistes est le catalogue de l'Exposition bibliographique et artistique organisée en 1905 à la Bibliothèque nationale de Madrid : outre la liste des éditions, on y trouve reproduites plusieurs œuvres de peinture, gravure, tapisserie et céramique qui concernent le *Don Quichotte*¹. Le P. URIARTE a publié le tome I d'une bibliographie des Jésuites espagnols² et une bibliographie des écrivains de la Compagnie qui ont traité du dogme de l'Immaculée-Conception³. Le journaliste M. D. PÉREZ a imprimé une bibliographie de Cadix, spécialement intéressante pour les débuts de l'époque constitutionnelle (1810-1813)⁴. M. MAFFIOTTE a fait paraître le second volume du catalogue des périodiques publiés aux Canaries⁵. M. VENGARA a dressé une copieuse bibliographie historique de la province de Segovia⁶. M. MARTINEZ ELORZA nous a donné une histoire et un inventaire de la bibliothèque de l'Institut (lycée) fondée à Gijón par Jovellanos⁷. A l'histoire de la Catalogne appartient un catalogue de manuscrits, publié par M. MASSÓ⁸, et un catalogue des livres imprimés, rédigé par M. ANDREU⁹. M. CAMBRONERO a donné le catalogue de la bibliothèque communale de Madrid, où sont conservés, entre autres, les manuscrits des comédies de Ramois de la Cruz¹⁰. Les bibliophiles trouveront des nouveautés très appréciables dans le catalogue de livres espagnols du libraire antiquaire M. VINDEL¹¹. L'historien de Valence, M. CHABAS, a fait une description intéressante des archives de l'église cathédrale de cette ville, très riche en

1. *Catál. de la Exposición celebrada en la Bib. Nac. en el tercer centenario de la publicación del Quijote*. Madrid, 1905, XL-LV p.

2. *Catál. razonado de las obras anónimas, seudónimas de autores de la Compañía de Jesús pertenecientes á la antigua asistencia de España (1540-1773)*. T. I. Madrid, 1904, XXXII-527 p.

3. *Bibliografía de jesuitas españoles que escribieron sobre la Inmaculada Concepción de Nuestra Señora, antes de la definición dogmática de este misterio*. Madrid, 1904, x-151 p.

4. *Ensayo de bibliografía y tipografía gaditanas*. Madrid, 1904, 265 p.

5. *Los periodicos de las islas Canarias. Apuntes para un Catálogo*. T. II : 1877-1897. Madrid, 1904, 170 p.

6. *Ensayo de una coleccion bibliográfica-biográfica de noticias referentes á la provincia de Segovia*. Guadalajara, 1904, 616 p.

7. *Orígenes y estado actual de la Bibl. del Instituto de Jovellanos*. Gijón, 1902, 196 p.

8. *Biblioteca del Ateneo barcelonés. Catalog des documents*. Barcelona, 1902, 128 p.

9. *Catál. de una colección de impresos referentes á Cataluña*. Barcelona, 1902, vi-344 p.

10. *Catál. de la biblioteca municipal de Madrid*. Madrid, 1902, XII-536 p.

11. *Catál. ilustrado de obras españolas de los siglos XII-XIII*. T. II et III. Madrid, 1903, 540 et 577 p.

documents du moyen âge¹. Très utile aussi pour les hispanisants est l'inventaire de la riche bibliothèque de feu Cánovas del Castillo², et, pour ce qui concerne spécialement la fête des taureaux, celui de la bibliothèque de M. Carmena³. A noter aussi le catalogue des œuvres publiées par la Société des bibliophiles espagnols⁴. M. SAMPOL continue la série de ses annuaires bibliographiques des Baléares⁵. Quoique incomplet, le catalogue de la bibliothèque de la cathédrale de Tolède, dressé par M. Octavio DE TOLEDO et publié, avec pagination indépendante, par la *Revista de archivos bibliotecas y museos*⁶, rendra également des services. Singulièrement intéressant est le catalogue des personnages espagnols dont le portrait figure dans la collection des estampes de la Bibliothèque nationale de Madrid, rédigé par M. BARCIA⁷ et publié aussi par la *Revista de archivos*. M. BRAVO a donné en un fort volume la bibliographie de la ville de Léon⁸.

HISTOIRE ANCIENNE. — Si nous mettons de côté l'épigraphie et l'archéologie, sur lesquels nous reviendrons plus loin⁹, l'histoire ancienne est peu cultivée en Espagne : quelques livres et trois brochures seront tout ce que nous aurons à citer ici.

Pour la géographie historique, il faut noter avant tout l'étude de M. BLAZQUEZ sur la voie romaine de Tanger à Carthage : il y donne des calculs intéressants sur les mesures linéaires anciennes¹⁰. M. MOLINA a donné d'utiles indications sur le port d'Arcos de la Frontera au temps des Romains¹¹. La ville disparue d'Itálica, près Séville, est une source inépuisable de trouvailles archéologiques. M. FERNÁNDEZ LOPEZ a rendu compte de celles qui ont été effectuées en 1903¹². M. R. DEL CASTILLO a exposé les résultats de ses curieuses

1. *El archivo metropolitano de Valencia*. Barcelona, 1903, 23 p.

2. *Lista alfabética y por materias, de las papeletas que para la redacción de un Catálogo, se encontraron en la biblioteca del Excmo Sr. D. Antonio Cánovas del Castillo*. Madrid, 1903, 2 vol.

3. *Catal. de la biblioteca taurina de Luis Carmena*. Madrid, 1906, 196 p.

4. *Catal. de las obras publicadas por la Sociedad de Bibliófilos españoles*. Madrid, 1903, 23 p.

5. *Anuario bibliográfico. Apuntes para una biblioteca mallorquina*. Año V. Palma, 1903.

6. *Catal. de la librería del cabildo toledano*. Madrid, 1903.

7. *Catal. de los personajes españoles que se conservan en la Sección de estampas de la Bibl. Nacional*. Madrid, 1903.

8. *La imprenta en León*. León, 1902, 646 p.

9. Voir le paragraphe consacré à l'Histoire de l'art.

10. *Via romana de Tanger à Carthago*. Madrid, 1902.

11. *El puerto gaditano de la época romana*. Arcos de la Frontera y el sello comercial Arcese. Cadiz, 1904, 202 p.

12. *Excavaciones en Itálica*. Sevilla, 1904.

recherches sur l'état de la science ophtalmologique chez les Romains¹, ainsi que sur l'usage de certains remèdes dans l'antiquité² et sur les enseignements fournis à ce sujet par le code de Hammourabi³.

Les études de préhistoire ne sont représentées que par un livre de M. ALCALDE DEL RIO⁴ sur les peintures et gravures relevées dans les cavernes de la province de Santander par MM. Santuola, Vilanova et plus récemment par M. Alcalde lui-même. On sait que, pendant longtemps, les peintures de la grotte d'Altamira, à Santillana del Mar, ont été considérées comme apocryphes par la plupart des archéologues, malgré l'opinion contraire soutenue avec insistance par le prof. Vilanova et d'autres spécialistes espagnols. Les trouvailles faites à Pont-de-Gaume, Combarelles, Bernifal, etc., par l'abbé Dreuil et MM. Capitan et Cartailhac, identiques à celles d'Altamira, ont rectifié l'opinion courante, et l'on admet aujourd'hui l'authenticité des peintures de Santillana. M. Alcalde del Rio, qui n'est pas seulement un chercheur enthousiaste et éclairé, mais aussi un dessinateur habile, a illustré son livre de nombreux dessins des peintures et gravures des quatre cavernes explorées par lui.

MOYEN AGE. — La plupart des médiévistes espagnols sont des arabisants. Ils forment une école importante, dont les chefs sont MM. Saavedra et Codera. Les élèves et les amis de ce dernier lui ont dédié un volume de mélanges⁵, dont une analyse détaillée a déjà été donnée dans la *Revue*⁶. M. CODERA lui-même a réuni en volume la plupart des articles qu'il avait écrits sur l'histoire de l'Espagne au temps de la domination arabe⁷. Ainsi rassemblés, ces articles, d'une méthode et d'une précision si remarquables, constituent un guide précieux pour tous ceux qui désirent s'initier à l'histoire encore obscure de la période musulmane⁸. Du même auteur, il faut citer encore une brochure substantielle sur les limites probables de la

1. *La oftalmología en tiempo de los romanos*. Madrid, 1903.

2. *Los colirios oleosos en la antigüedad*. Madrid, 1903.

3. *El código de Hammourabi y la oftalmología en los tiempos babilónicos*. Madrid, 1904, 17 p.

4. *Las pinturas y grabados de las Cavernas prehistóricas de la provincia de Santander*. Altamira, Covalanas, Hornos de la Peña, Castillo. Santander, 1906, 90 p. et 10 pl.

5. *Homenaje á D. Francisco Codera en su jubilación del profesorado*. Estudios de erudición oriental. Zaragoza, 1904, xxxviii-656 p.

6. *Rev. hist.*, t. XCVI, p. 246-249.

7. *Estudios críticos de historia árabe española*. Zaragoza, 1903, xvi-372 p.

8. *Limites probables de la conquista árabe en la cordillera pirenaica*. Madrid, 1906, 16 p. (extr. du *Boletín de la Acad. de la historia*).

domination arabe au nord de l'Espagne¹. Très utiles aussi pour les recherches futures seront les tables de concordance des calendriers arabes et chrétiens², dressées par M. JUSTÉ. A noter également l'histoire de Murcie à l'époque musulmane, par M. REMIRO³, et celle de Valence à la même époque, par M. PILES⁴. Par contre, je ne cite l'histoire du royaume arabe de Badajoz par M. R. MARTINEZ que pour mettre en garde les lecteurs contre les idées fausses dont il est rempli⁵. De même, il faut signaler comme très inexacte la traduction castillane du géographe Abulfeda qu'a donnée M. MOLLÁ⁶. Sur les Juifs d'Orense aux xv^e et xvii^e siècles, quelques documents nouveaux ont été apportés par M. ALONSO⁶. M. SAAVEDRA⁷, qui avait déjà abordé le sujet dans son livre sur la conquête arabe de l'Espagne, a fait à Madrid une excellente, quoique brève, conférence sur Pelayo et les débuts de la « reconquête ». Le professeur JIMENEZ SOLER a publié une étude très documentée sur le siège d'Almería en 1309⁸. Le marquis de LAURENCIN a publié un curieux manuscrit appartenant à la confrérie des chevaliers de Saint-Jacques de la Fuente (xiv^e siècle), où l'on trouve des renseignements sur les personnages et les mœurs de Burgos à cette époque⁹. Très inégal est le livre presque posthume où M. DANVILA a étudié, non seulement les institutions représentatives et parlementaires de l'ancien royaume de Valence, mais aussi le développement de la législation spéciale (*fueros*, privilèges) de ce pays¹⁰. Il y a dans cet ouvrage des renseignements utiles, mais peu ou point de critique, et une manière superficielle de traiter les questions.

HISTOIRE MODERNE. — En tête de cette section, il faut placer le beau livre de M. RODRIGUEZ VILLA sur le célèbre général des armées espagnoles au Pays-Bas, Ambrosio Spinola¹¹. L'auteur, qui s'est fait une

1. *Tablas de reducción del cómputo musulmán al cristiano y vice-versa*. Madrid, 1904, 306 p.

2. *Historia de Murcia musulmana*. Zaragose, 1905, 337 p.

3. *Valencia árabe*. T. I. Valencia, 1902, xiv-548 p.

4. *Historia del reino de Badajoz durante la dominación musulmana*. Badajoz, 1905, 481 p.

5. *Descripción de España, de Abulfeda*. Madrid, 1906, 29 p.

6. *Los judíos en Orense*. Orense, 1904, 46 p.

7. *Pelayo*. Madrid, 1906, 32 p.

8. *El sitio de Almería en 1309*. Barcelona, 1904, 113 p.

9. *Libro de la Cofradía de caballeros de Santiago de la Fuente fundada por los burgaleses en tiempo de Alfonso XI*. Madrid, 1904, 42 p.

10. *Estudios é investigaciones histórico-críticas acerca de las Costes y Paramentos del antiguo reino de Valencia*. Madrid, 1906, 376 p.

11. *Ambrosio Spinola, príncipe marqués de los Balbases*. Madrid, 1904, 770 p.

spécialité de l'histoire de la domination espagnole aux Pays-Bas, avait déjà esquissé la biographie de Spinola dans son discours de réception à l'Académie d'histoire. Son essai avait paru alors excellent et plein de nouveautés; mais M. Rodriguez Villa, ne se déclarant pas satisfait, continua ses recherches. De là est sorti ce volumineux ouvrage, où l'on ne trouve pas seulement une biographie complète du grand capitaine, mais aussi des renseignements de premier ordre sur les campagnes qu'il dirigea et sur la politique espagnole dans les Flandres. Un autre spécialiste des mêmes questions, M. BARADO, dont on connaît les livres sur le siège d'Anvers, sur Don Juan d'Autriche, etc., a étudié le gouvernement de Don Luis de Requesens (1573-1576), à l'aide de nombreux documents¹. M. F. DURO a pris comme centre d'une de ces récentes études sur l'histoire maritime de l'Espagne la figure du dernier almirante de Castille, D. Juan Tomás Enriquez de Cabrera². La question du bannissement des *moriscos* au temps de Philippe III, si débattue entre les historiens libéraux et les partisans du régime d'intransigeance religieuse, a été reprise par M. BORONAT, dont le livre³ est en même temps une justification de la politique de l'archevêque Ribera et une défense du clergé de Valence, qui travailla quelques temps à évangéliser les *moriscos*. Le véritable intérêt de cet ouvrage est surtout dans les documents très nombreux qui s'y trouvent publiés.

M. F. SILVELA, éditeur des lettres adressées à Philippe IV par la Mère Maria de Agreda, a fait porter son discours d'entrée à l'Académie d'histoire de Madrid sur les mariages français de 1645⁴. C'est un travail qui intéressera plutôt les hommes politiques que les historiens. Sur l'histoire des sciences et l'histoire sanitaire de l'Espagne au temps de la maison d'Autriche, quelques indications nouvelles ont été données par MM. ESCRIBANO⁵ et R. DEL CASTILLO⁶. M. PÉREZ DE GUZMÁN a étudié les origines et le développement du journal officiel *Gaceta de Madrid*, fondé au XVII^e siècle, et où l'on trouve une masse

1. *Don Luis de Requesens y la política española en los baíses Pajos*. Madrid, 1906, 155 p.

2. *El último almirante de Castilla, D. Juan Tomás Enriquez de Cabrera*. Madrid, 1903, 220 p.

3. *Los moriscos españoles y su expulsión*. 2 vol. Valencia, 1901, LIX-690, VII-744 p.

4. *Matrimonios de España y Francia en 1615*. Madrid, 1901, 65 p.

5. *La anatomía y los anatómicos españoles del siglo XVII*. Granada, 1902, 32 p.

6. *Un documento inédito del siglo XVII referente a disposiciones sanitarias*. Madrid, 1902, 15 p.

énorme de renseignements historiques très utiles¹. L'hispanisant anglais Mr. HUME a réuni en volume quelques-uns de ses essais sur le XVI^e siècle²; nous en avons déjà parlé ici même³. La Société des bibliophiles espagnols a fait imprimer la relation très curieuse faite par Garcia Silva de son ambassade auprès du roi de Perse au XVII^e siècle⁴. M. CATALINA Y GARCIA, qui a tant contribué à éclaircir l'histoire de l'Alcarria et de toute la province de Guadalajara, a dirigé, pour ce qui concerne cette province, la publication des descriptions régionales faites au temps de Philippe II⁵. Ces descriptions, quoique très sobres parfois, contiennent souvent aussi des renseignements importants pour la connaissance de la géographie et de l'état social et économique de l'époque. M. LLORENS a écrit un petit volume sur le premier voyage de circumnavigation fait sur des vaisseaux espagnols par Magallanes et Elcano, à l'aide de documents, parfois inédits, des archives des Indes⁶. M. SALCEDO s'est occupé d'un fils bâtard du duc d'Albe, le prieur don Enrique de Toledo⁷. M. LAIGLESIA a donné quelques notes sur un établissement espagnol en Morée en 1532⁸. Les rapports de l'Autriche et de l'Espagne à la fin du XVII^e siècle, peu étudiés jusqu'alors, ont été examinés par M. DE VILLAURUTIA, d'après des documents de l'époque de l'impératrice Marguerite, femme de Léopold I^{er}⁹. Le P. Alonso GETINO, tout en étudiant la vie de Fr. Luis de León, a trouvé l'occasion de parler de l'autonomie dont jouissaient les anciennes universités espagnoles¹⁰. En reprenant une thèse très connue de M. Menéndez y Pelayo, M. BULLON a tenté de retrouver les doctrines qui caractérisèrent la méthode et la philosophie de Bacon et de Descartes dans les ouvrages des auteurs espagnols qui leur sont antérieurs¹¹. Sa thèse est exacte

1. *Bosquejo histórico documental de la « Gaceta de Madrid »*. Madrid, 1902, 248 p.

2. *Españoles é ingleses el siglo XVI*. Madrid, 1903, 310 p.

3. *Rev. hist.*, t. LXXXV, p. 447.

4. *Comentarios de la embajada que, de parte del rey de España Felipe III, hizo al rey Xa Abas de Persia*. Madrid, 1903.

5. *Relaciones topográficas de España. Relaciones de los pueblos que hoy pertenecen à la provincia de Guadalajara*. Madrid, 1903-1905, 3 vol., VIII-442, 493 p. (collection du *Memorial histórico español*).

6. *La primera vuelta al mundo*. Sevilla, 1903, 179 p.

7. *Un bastardo insigne del gran duque de Alba*. Madrid, 1903, 29 p.

8. *Un establecimiento español en Morea en 1532*. Madrid, 1905, 40 p.

9. *Relaciones entre España y Austria durante el reinado de la emperatriz Doña Margarita, esposa del emperador Leopoldo I*. Madrid, 1905.

10. *La autonomía universitaria y la vida de Fray Luis de León*. Salamanca, 1904, III-173 p.

11. *Los precursores españoles de Bacon y Descartes*. Salamanca, 1905, 250 p.

sans doute, à condition de ne pas la forcer. M. DE LLANOS a réuni quelques notices curieuses sur la crise financière au temps de Cervantès¹. M. FUENTES a étudié, au point de vue militaire, la bataille de Nördlingen², et M. LAIGLESIA un épisode de l'histoire militaire espagnole à propos de la défense de Castilnovos³. Malgré le volumineux recueil de documents publié par M. Danvila, il y a encore bien des points obscurs dans l'histoire de la révolte des communes castillanes sous le règne de Charles V. M. LECEA a travaillé à dissiper cette obscurité en publiant les récits de quelques-uns des principaux acteurs du drame à Ségovie⁴. Le discours de réception prononcé à l'Académie d'histoire de Madrid par M. PÉREZ DE GUZMÁN est un bref résumé de la politique suivie par le roi Ferdinand le Catholique dans les relations internationales⁵. La brochure de M. SELA sur la *Politique internationale des rois catholiques* est une thèse de doctorat qui résume bien le sujet, mais ne contient pas des nouveautés⁶.

L'époque des rois de la maison de Bourbon a été peu étudiée pendant les six années envisagées dans ce bulletin; ce qui est très regrettable, car, en dépit des apparences, le XVIII^e siècle espagnol est encore fort mal connu. L'ouvrage le plus considérable qu'on puisse citer ici est celui que M. SANPERE a consacré à la répression du soulèvement catalan, qui marque la fin de la guerre de succession d'Espagne⁷. M. Sanpere a étudié avec amour son sujet; les nombreux documents inédits ou peu connus qu'il cite permettent de suivre le mouvement des idées politiques, qui étaient au fond de la lutte, et les négociations menées pour sauvegarder les privilèges politiques des Catalans, enfin les péripéties du siège de Barcelone. Il s'occupe aussi de la « reconquête » des Baléares et du nouveau régime qui suivit. C'est une œuvre riche en renseignements et suggestive. Elle rectifie en outre plus d'une assertion erronée des historiens antérieurs. Sur la question spéciale du siège de Barcelone, M. DE LA LLAVE⁸ a écrit une brochure. M. CARRERAS a tracé un tableau passionné, mais

1. *Apuros de la Hacienda y enfermedad de la moneda española en tiempo de Cervantes*. Madrid, 1905, 31 p.

2. *Batalla de Nördlinger*, 5-6 septiembre 1634. Madrid, 1906, 36 p.

3. *Cómo se defendían los españoles en el siglo XVI*. Madrid, 1906, 87 p.

4. *Relación histórica de los principales comuneros segovianos*. Segovia, 1906, 160 p.

5. *Dogmas de la política de Fernando V el Católico*. Madrid, 1906, 74 p. En réalité, l'étude commence à la page 15 et se termine à la page 34; un appendice de six pages donne la bibliographie du règne de Ferdinand.

6. *Política internacional de los Reyes Católicos*. Madrid, 1905, 82 p.

7. *Fin de la nación catalana*. Barcelona, 1905, vii-693 p.

8. *El sitio de Barcelona en 1713-1714*. Madrid, 1903.

curieux par les renseignements littéraires, artistiques et sociaux qu'il renferme, de la cour du prétendant Charles d'Autriche à Barcelone et Gironne¹. M. A. DAVILA a étudié, sans beaucoup faire avancer la question, l'histoire de la princesse Louise-Elisabeth d'Orléans et de son mari, l'éphémère roi Louis I^{er}². Du même auteur a paru un livre sur le roi Ferdinand VI et sa femme Barbare de Bragançe³. A Majorque, à l'occasion du centenaire de la prise du vaisseau-pirate anglais *El Papa* en 1806 par le corsaire baléare *San Antonio*, commandé par Antonio Riquer, a été publié un volume où l'on trouve des récits de cet événement et des notes sur plusieurs corsaires des XVIII^e et XIX^e siècles⁴. Enfin, M. FERNÁNDEZ DURO a fait paraître les deux derniers volumes de son ouvrage sur l'histoire de la marine espagnole : ils mènent le lecteur jusqu'au début du XIX^e siècle⁵ et, comme les précédents, abondent en détails nouveaux et en documents inédits.

L'histoire du XIX^e siècle a été plus favorisée, bien qu'on puisse signaler toujours le même manque de livres consacrés à l'étude soit de quelque grande période historique, soit de quelque manifestation importante de la vie nationale. Il faut faire exception toutefois pour l'œuvre monumentale de M. GÓMEZ ARTECHE sur la guerre de l'Indépendance, livre de premier ordre et dont les tomes XIII et XIV ont marqué l'achèvement⁶. Un épisode de cette guerre, le blocus de l'île de Léon (Cadix), a été étudié par M. OBAÑOS⁷. M. CIRIA, qui, d'habitude, ne se distingue pas par son impartialité historique, s'est occupé des fêtes des taureaux célébrées à Madrid de 1808 à 1813 et de certains épisodes de la vie de cour au temps de Joseph I^{er}⁸. Il a consacré aussi un livre à l'histoire politique de la Constitution de Cadix, imposée, comme on le sait, au roi Ferdinand VII⁹. M. SARALEGUI a repris le sujet de l'achat des vaisseaux russes par Ferdinand, cette fameuse affaire où se trouva mêlé l'ambassadeur Tatischeff, et il l'a

1. *Carlos d'Austria y Elisabeth de Brunswick-Wolfenbüttel a Barcelona y Girona*. Barcelona, 1903, 587 p.

2. *Estudios españoles del siglo XVIII*. Luisa Isabel de Orleans y Luis I. Madrid, 1902, xv-293 p.

3. *Fernando VI y Do Bárbara de Braganza*. Madrid, 1905, 292 p.

4. *Centenario del apresamiento del buque pirata « El Papa »*. Palma de Mallorca, 1906, 159 p. et 5 p. de musique.

5. *Armada española*. T. VIII et IX. Madrid, 1902-1903, 491 et 432 p.

6. *Guerra de la Independencia*. T. XIII et XIV. Madrid, 1902-1903.

7. *La Marina en el bloqueo de la isla de León (1810-1812)*. Madrid, 1905, 407 p.

8. *Los toros de Bonaparte*. Madrid, 1903, 486 p.

9. *Fernando VII y la Constitución de Cadiz*. Madrid, 1904, 360 p.

exposée en s'appuyant sur tous les documents connus et en prenant soin de préciser les responsabilités des divers personnages qui furent en présence¹. M. A. G. a fait des recherches sur les précédents politiques et diplomatiques de l'expédition au Mexique qui fut commandée par Prim². A l'histoire militaire appartiennent quelques petites histoires de régiments³; l'étude de M. J. COLL sur les origines et le développement du centre militaire de Madrid⁴; un résumé des batailles maritimes modernes (1855-1900), rédigé par M. DE SALAS⁵; un petit récit d'un épisode du 2 mai 1808, écrit par M. DEL PALACIO⁶; et une brochure du comte DE KENTY sur le soi-disant général carliste Borges⁷.

Le goût pour les mémoires et les souvenirs commence à se développer en Espagne. Ce sont surtout les diplomates et les hommes politiques qui ont abordé ce genre, et ce sont, par suite, des détails sur l'histoire politique qu'il y faut surtout chercher. Le comte de CASA VALENCIA, qui a été ambassadeur à plusieurs reprises, nous a donné en deux volumes, d'abord ses souvenirs de jeunesse, qui remontent à 1831⁸, puis les notes qu'il a prises au cours de sa carrière en Espagne et à l'étranger⁹. Un autre diplomate, M. CONTE, a publié le tome III de ses mémoires¹⁰, qui comprennent les années 1863-1879. Curieux est le tableau tracé par un diplomate anonyme et récemment publié des mœurs de Madrid vers 1854¹¹. M. ESTÉBANES, le fameux préfet républicain de Madrid en 1873, a fait paraître quelques chapitres de ses mémoires, fort précieux pour leur sincérité et les détails piquants qu'ils renferment sur les événements

1. *Un negocio escandaloso en tiempo de Fernando VII*. Madrid, 1904, 139 p.

2. *Antecedentes político-diplomáticos de la expedición española a México (1836-1862)*. Madrid, 1904, 180 p.

3. J. Ibañez, *Lusitania y su primer coronel*. Madrid, 1901, 121 p. — J. Barcia, *Extracto de la hist. del regimiento de infantería de Zaragoza*, n° 12. Santiago, 1904, 50 p. — J. Aguila, *Batallón de cazadores de Las Navas*, n° 10. *Resumen de su historia*, 2^e éd. Guadalajara, 1905, 99 p.

4. *Monografía histórica del Centro del Ejército y la Armada*. Madrid, 1902, 751 p.

5. *Acciones navales modernas*. Madrid, 1903, 248 p.

6. *Un soldado de ayer*. Madrid, 1902, 103 p.

7. *Vida y diario de operaciones del heroico general carlista D. José Borges*. Madrid, 1903, 81 p.

8. *Recuerdos de la juventud*. Madrid, 1901, 130 p.

9. *Recuerdos históricos de España y del extranjero y algunos personales, desde Enero 1862 a 31 Enero 1869*. Madrid, 1906, 374 p.

10. *Recuerdos de un diplomático*. T. III. Madrid, 1903, xxiv-600 p.

11. *Madrid hace cincuenta años, a los ojos de un diplomático extranjero*. Madrid, 1904, 504 p.

politiques dont l'auteur fut acteur ou témoin¹. Il en faut rapprocher le livre de M. GONZALEZ SUGRAÑEZ sur le gouvernement républicain à Barcelone². Un ancien journaliste d'Alicante, très ami de Castelar, M. GALDÓ, vient aussi d'écrire des mémoires intéressants surtout pour l'histoire locale³. M. NIETO a voulu également nous faire goûter ses souvenirs, où l'on glanera plus d'un important détail⁴. Enfin, un auteur qui se cache sous le pseudonyme de JUAN DE LA CORTE s'est fait le chroniqueur intime de certains personnages modernes qu'il a connus⁵, ainsi que du Casino de Madrid, un des *clubs* les plus élégants et sans doute le plus somptueux de la ville royale⁶.

Dans les annuaires que publie M. SOLDEVILLA⁷, on trouvera des renseignements de la plus haute importance sur la politique espagnole actuelle. C'est un très commode instrument de recherches. Le livre sur Balmes⁸ qu'a publié M. J. ELIAS DE MOLINS est peu intéressant au point de vue historique et ne contient rien de nouveau. Le but de l'auteur a été, d'ailleurs, plutôt politique. M. GRAS a écrit une histoire du journalisme dans la ville catalane de Reus⁹ à partir de 1813. L'histoire de la minorité d'Alfonse XIII a été abordée en même temps par M. PIRALA, le spécialiste bien connu du XIX^e siècle¹⁰, et par M. le prof. ORTEGA¹¹. Faute de recul, ces deux auteurs s'en tiennent forcément à une série de notes fragmentaires et de documents, dont d'ailleurs on ne saurait méconnaître l'utilité.

A signaler enfin aux spécialistes d'histoire militaire le livre récent du commandant IBÁÑEZ MARIN sur la campagne de Prusse en 1806¹². Le sujet de ce livre sort de ma compétence; mais je crois devoir signaler la méthode très compréhensive suivie par l'auteur pour étudier les détails de cette guerre dans toute leur complexité.

1. *Fragmentos de mis Memorias*. Madrid, 1903, 547 p.

2. *La República en Barcelona*. 2^e éd. Barcelona, 1903, xvi-563 p.

3. *Recuerdos del tiempo viejo*. Alicante, 1905, 151 p.

4. *Vejece (Recuerdos autobiográficos)*. Madrid, 1902, 248 p.

5. *Cosas del pasado*. Madrid, 1904, 129 p. — Ce sont des anecdotes sur MM. Cánovas, Sagasta, Gamazo et d'autres hommes politiques.

6. *El Casino de Madrid*. 1836-1902.

7. *El año político*. Madrid, 1901-1906, 6 vol.

8. *Balmes y su tiempo*. Barcelona, 1906, 432 p.

9. *El periodismo en Reus desde el año 1813 hasta nuestro días*. Tarragona, 1904, 538 p.

10. *España y la Regencia. Anales de dieciséis años (1895-1902)*. T. I et II. Madrid, 1904-1905, 316-400 p.

11. *Regencia de Maria Cristina de Habsbourg-Lorena*. Madrid, 1905-1906, 6 vol.

12. *La guerra moderna. Campaña de Prusia en 1806*. Jena-Lübeck. Madrid, 1906, 562 p.

HISTOIRE LOCALE. — Il est inutile de faire ici un relevé complet de toutes les publications d'histoire locale espagnole. Il nous suffira, pour guider nos lecteurs, de choisir dans la masse des ouvrages parus (d'une valeur d'ailleurs très inégale et dont la composition laisse souvent bien à désirer) les spécimens les plus importants et les plus utiles.

Malgré la légende qui fait des Espagnols du midi des types de paresse et d'insouciance, les érudits de l'Andalousie travaillent assidûment à éclairer l'histoire de leur contrée. J'en donnerai comme preuve l'étude sur l'état politique et social de Séville au ^{xiii}^e siècle et au commencement du ^{xiv}^e, écrite par M. TENORIO¹; les notes assez nombreuses sur l'histoire de Xérès de la Frontière, réunies par M. DE GOÑGORA²; celles que MM. Socci et G. CABALLERO ont publiées sur la ville d'Arcos de la Frontière³; un livre assez important sur cette même ville, dû à M. MANCHENO⁴; la monographie de Navas de San Juan, dans la province de Jaen, écrite par M. NIETO⁵; celle de Baena (prov. de Cordoue), par M. VALVERDE⁶; celle d'Ecija, par M. VARELA⁷; les mélanges d'histoire sévillane de M. CHAVES⁸ et la volumineuse histoire des « seises » de Séville, par M. DE LA ROSA⁹. L'ouvrage de M. GUICHOT sur l'histoire municipale de Séville, commencée en 1890, et dont on sait la riche documentation, s'est clos avec le tome IV, relatif aux années 1809-1869¹⁰. M. DE VALENCINA a publié le tome I d'une histoire de l'ordre des Capucins en Andalousie¹¹, utile surtout au point de vue biographique.

1. *El Concejo de Sevilla. Estudio de la organización político-social de la ciudad desde su reconquista hasta el reinado de Alfonso XI (1238-1321)*. Sevilla, 1901, 287 p.

2. *Materiales para la historia de la M. N. y L. ciudad de Jeréz de la Frontera*. Jeréz, 1901, 332 p.

3. *Memorias históricas de la ciudad de Arcos de la Frontera*. Arcos, 1901, 83 p.

4. *Antigüedades del partido judicial de Arcos de la Frontera y pueblos que existieron en él*. Arcos, 1901, 377 p.

5. *Histor. general de la villa de Navas de don Juan*. Madrid, 1903, 155 p.

6. *Bosquejo histor. de la ciudad de Ecija*. Sevilla, 1906, 175 p.

7. *Histor. de la villa de Baena*. Toledo, 1903, xxvi-536 p.

8. *Cosas nuevas y viejas (Apuntes sevillanos)*. Sevilla, 1904, 407 p.

9. *Los seises de la ciudad de Sevilla*. Sevilla, 1904, 372 p. — Les « seises » sont des enfants qui prennent part à certaines fêtes religieuses dans la cathédrale de Séville. M. de la Rosa parle aussi dans son livre d'autres sujets qui se rapportent à l'histoire de la cathédrale et surtout de la musique religieuse.

10. *Historia del Excmo. Ayuntamiento de la M. V. M. L. M. H. é I. ciudad de Sevilla*. T. IV, 1903, 434 p.

11. *Reseña histórica de la provincia capuchina de Andalucía y varones ilustres en ciencia y virtud que han florecido en ella*. Libro I. Sevilla, 1906, xi-308 p.

Les Basques n'ont pas été moins actifs. Outre la suite de la compilation de M. DE LABATRU¹, dont j'ai jadis entretenu les lecteurs de la *Revue historique*², il faut mentionner une histoire générale des pays basques, par M. DE LANDAZURI³; celle de Bilbao, par M. GUIARD⁴; celle de Vitoria, par M. G. DE ECHÁVARRI⁵, et la réimpression des livres anciens de PEROCHEGUI⁶ et POZA⁷, qui appartiennent à cette nombreuse littérature consacrée aux origines des Basques et de leur idiome, où l'imagination tient souvent plus de place que la science. On lira avec profit l'ouvrage sérieux et bien documenté, quoique ancien, de M. DE GOROSABEL sur l'histoire, la géographie, l'organisation sociale et politique et les mœurs de la province de Guipuzcoa; un appendice important y a été ajouté par M. DE ECHEGARAY⁸. Les historiens du droit trouveront dans ces volumes beaucoup de renseignements qu'on chercherait en vain dans les traités spéciaux.

Le mouvement nationaliste en Catalogne continue à encourager dans cette région les publications historiques dont tout nationalisme se nourrit. On réimprime ou on édite les auteurs anciens (par exemple Raymond Lull); on popularise les chefs-d'œuvre de la littérature catalane; on fouille les archives et on entreprend des recherches qui éclairent l'histoire du pays, non parfois sans mélange de préjugés qui accompagnent nécessairement la démonstration à outrance d'une thèse préconçue. Les lecteurs qui voudraient connaître dans sa totalité ce mouvement n'ont qu'à consulter la *Revista de bibliografia catalana* de Barcelone, qui publie des listes annuelles détaillées, bien qu'en retard⁹.

Les publications les plus importantes que nous ayons à signaler à ce point de vue pour les années 1901-1906 sont : le tome II de l'ouvrage d'archéologie et d'histoire générale sur Tarragone, par M. MORERA¹⁰; un recueil de « traditions » sur la ville de Tortosa, par M. PASTOR¹¹; une étude de M. SERVATJE sur la part prise par les habi-

1. *Historia general del señorío de Bizcaya*. T. V-VI. Bilbao, 1901-1903.

2. *Rev. hist.*, t. LXXIV, p. 136.

3. *Historia del ilustre país vascongado*. Bilbao, 1901-1902.

4. *Historia de la noble villa de Bilbao*. T. I : 1300-1600. Bilbao, 1905, 560 p.

5. *Vitoria histórica*. 2^e éd. Vitoria, 1904, 166 p.

6. *Origen de la nación bascongada y de su lengua*. Bilbao, 1905, 50 p. (la première édition est de 1760).

7. *De la antigua lengua, poblaciones y comarcas de las Españas, en que de paso se tocan algunas cosas de la Cantabria*. Tolosa, 1901, XLVII-211 p.

8. *Noticias de las cosas memorables de Guipuzcoa*. Tolosa, 1899-1901, 5 vol. et 1 vol. d'appendices.

9. Le volume de 1904 vient seulement de paraître.

10. *Tarragona cristiana*. Tarragona, 1901. Le tome I a paru en 1898.

11. *Tradiciones tortosinas*. Tortosa, 1901, 228 p.

tants de Manresa à la bataille du Bruch pendant la guerre d'Indépendance¹; une série de conférences faites par M. PELLA sur les libertés et l'ancien gouvernement de la Catalogne², dont le ton trop politique met en défiance contre l'exactitude historique; le livre de M. ALEGRET sur le monastère de Poblet, excellent guide historique et archéologique³; une petite histoire bien faite du territoire des anciens barons de Mur⁴, par M. L. DE CUENCA; le tome I d'une série de notices sur l'archevêché de Barcelone⁵, par M. MAS, et un travail de M. SOLER sur la ville de Tarrasa, plein de renseignements, surtout sur le moyen âge⁶. Le petit volume de M. BOVÉ sur la philosophie nationale en Catalogne n'a aucune valeur scientifique⁷.

Le groupe des publications historiques de Galice n'est pas abondant. Citons d'abord la 2^e édition de l'*Histoire de la Galice* écrite par le doyen des érudits de la région, M. MURGUIA⁸, et qui est le seul livre d'ensemble dont on puisse tirer parti. MM. DE SANTIAGO et NOGUEIRA ont écrit la monographie de la ville de Bayona⁹; M. FORMOSO, celle de Chantada¹⁰; M^{me} la marquise d'AYERBE, celle du château de Sotomayor¹¹, et M. LÓPEZ FERREIRO a publié les tomes V à VIII de son *Histoire de l'église de Saint-Jacques de Compostelle*, dont j'ai parlé à plusieurs reprises dans mes bulletins¹².

Pour l'Aragon et la Navarre, on peut citer : la Description de l'ancienne Saragosse et son district, par M. XIMENEZ¹³; la publication d'un journal intime du XVI^e siècle faite par M. LLABRÉS¹⁴; un recueil de notes sur la ville de Teruel, par M. GASCÓN¹⁵; des contributions à

1. *Manresa al Bruch*. Manresa, 1903.

2. *Llibertats y antich govern de Catalunya*. Barcelona, 1905, 328 p.

3. *El monasterio de Poblet*. Barcelona, 1904, ix-103 p.

4. *Historia de la baronía y pabordato de Mur y cronologia de los condes de Pallars*. Barcelona, 1906, 143 p.

5. *Notes històriques del Bisbat de Barcelona*. T. I : *Taula dels allars y capelles de la Seu de Barcelona*. Barcelona, 1906, 113 p.

6. *Contribución á la historia antiga de Catalunya*. Egara, Terrasa. Barcelona, 1904, 104 p.

7. *La filosofía nacional de Catalunya*. Barcelona, 1902, 144 p.

8. *Historia de Galia*. T. I. Coruña, 1901-1902, xxxiii-705 p.

9. *Bayona (de Galicia) antigua y moderna*. Madrid, 1902, 345 p.

10. *Apuntes sobre la historia de Chantada*. Madrid, 1905, 160 p.

11. *El castillo del Marqués de Mos en Sotomayor*. Madrid, 1904.

12. *Hist. de la S. A. M. I. de Santiago de Compostela*. Santiago, 1901-1906.

13. *Descripción histórica de la antigua Zaragoza y de sus términos municipales*. Zaragoza, 1901, 215 p.

14. *Diario turolense de la primera mitad del siglo XVI, escrito por J. G. G. Muñoz...* 2^e éd. Madrid, 1902, 80 p.

15. *Miscelánea turolense*. Madrid, 1901, 532 p.

l'histoire de la ville de Gelva, par M. FALCOIS¹; la dissertation de M. le c^{te} DE LA VIÑAZA sur les anciens chroniqueurs d'Aragon²; le fascicule 3 du nobiliaire de Navarre, par M. ARGAMASILLA³, et un volume de mélanges, par M. CAMPION⁴.

Les débuts de l'histoire moderne aux Baléares ont été parfaitement étudiés par M. OLIVER dans son beau livre sur Majorque⁵, si important en raison des renseignements nouveaux qu'il apporte sur le groupe nombreux (40,000 individus) d'Espagnols réfugiés dans les îles pendant la guerre de l'Indépendance, sur les mœurs de l'époque et sur les luttes acharnées entre les partisans de l'ancien régime et ceux de la réforme politique demandée par les Cortès de Cadix. Sur l'histoire de l'instruction publique dans la région ont paru deux monographies de genres assez différents : l'une, due à M. POMAR⁶, un peu confuse, mais pleine de renseignements; l'autre, due à M. BALLESTER⁷, mieux composée, mais moins neuve que la précédente. M. MIRALLES a éclairci l'histoire des relations diplomatiques de Majorque et de l'Aragon avec l'Afrique au moyen âge⁸, et M. RORGER a publié le tome III de son Histoire de la ville de Pollensa, dans l'île de Majorque⁹.

Les régions appartenant à la couronne de Castille (excepté l'Andalousie, dont il a été déjà question) présentent une production historique très abondante en raison de son étendue. On y relève : une monographie de M. BÍGUENA sur la ville d'Aledo¹⁰, dont on sait le rôle pendant les guerres du moyen âge; une histoire générale de Badajoz, par M. DE THOUS¹¹, et une histoire spéciale du journalisme dans cette ville, par M. GOMEZ¹²; un livre très curieux de M. ALVAREZ sur

1. *Apuntes histórico-críticos de la villa de Gelva*. Zaragoza, 1905, 108 p.

2. *Los cronistas de Aragón*. Madrid, 1904, 166 p.

3. *Nobiliario y armería general de Navarra*. Madrid, 1906, 240 p.

4. *Eushariana*. Pamplona, 1906. — Ce livre renferme deux études : l'une, d'un caractère général, sur l'histoire de Navarre et son rôle dans la Péninsule, et l'autre sur le P. Moret, historien. Cette dernière avait déjà été publiée en 1892.

5. *Mallorca durante la primera revolución*. Palma, 1901, 686 p.

6. *Ensayo histórico sobre el desarrollo de la Instrucción Pública en Mallorca*. Palma, 1904, 415 p.

7. *Bosquejo histor. sobre la Instrucción Pública en Mallorca*. Palma, 1904, 61 p.

8. *Relaciones diplomáticas de Mallorca y Aragón con el Africa septentrional durante la Edad Media*. Sans, 1904, 24 p.

9. *Historia de Pollensa*. T. III. Palma, 1906, 201-xxxvi p.

10. *Aledo, su descripción e historia*. Madrid, 1901, 358 p.

11. *Badajoz a través de la historia patria*. Badajoz, 1901, 338 p.

12. *Historia y bibliografía de la prensa de Badajoz*. Badajoz, 1901, xi-200 p.

le pont du Castro, à León¹; un autre de M. ACEDO sur Cástulo²; une histoire de Lorca par M. CÁCERES³; le tome IV du recueil historique consacré à Burgos⁴; une importante monographie des PP. CERVOS et SOLA sur le palais des ducs de Gandie, qui appartient aux Jésuites; une volumineuse histoire de la ville de Medina del Campo, dont le rôle fut grand dans la vie économique de la Castille pendant le moyen âge et les premiers siècles de l'âge moderne⁵; une brochure très érudite et originale de M. BLÁZQUEZ sur la Manche au temps de Cervantes⁶; des histoires des villes d'Uclès, Tordesillas et San Vicente de la Basquera (Santander), par MM. QUINTERO⁷, FERNÁNDEZ TORRES⁸ et LEGUINA⁹; les curiosités historiques de la ville de Huete, recueillies par M. AMOR¹⁰; une histoire très érudite du monastère de Iuste, par M. ALBORAYA¹¹; une histoire de la Rioja, par M. OCA¹², et un guide de la province de Zamora, par M. OLMEDO¹³. Il faudrait allonger beaucoup cette liste si l'on voulait être complet; mais nous devons nous en tenir ici à l'essentiel.

Pour l'histoire de Valence, on doit citer la monographie de M. VALLS sur l'ancienne Pallantia¹⁴; l'histoire contemporaine de Valence, par M. GARRIDO¹⁵, et celle d'Alcalá de Chisvert, par M. RUIZ DE LIHORI¹⁶. Sur les îles Canaries, on a beaucoup écrit, mais peu de travaux sérieux. Un point important, celui de la conquête au temps des rois catholiques et de la conduite des conquérants envers les indigènes, a été élucidé par le regretté TORRES CAMPOS, un des meilleurs représentants que comptât l'école historique espagnole, dans son livre sur le

1. *Apuntes para la historia del puente de Castro*. Léon, 1902, 214 p.

2. *Cástulo*. Madrid, 1902, 217 p.

3. *Lorca. Noticias históricas*. Madrid, 1902, 263 p.

4. *Burgos y su provincia. Fundacion, historia, monumentos*. Burgos, 1904, 122 p.

5. *Histor. de la muy noble, muy leal y coronada villa de Medina del Campo*. Madrid, 1903-1904, 1042 p.

6. *La Mancha en tiempo de Cervantes*. Madrid, 1905, 31 p.

7. *Uclès, antigua residencia de la Orden de Santiago*. 1^{re} partie. Madrid, 1904.

8. *Historia de Tordesillas*. Valladolid, 1905, 208 p.

9. *Apuntes para la hist. de San Vicente de la Barquera*. 2^e éd. 1905, 162 p.

10. *Curiosidades históricas de la ciudad de Huete*. Madrid, 1904, 12 p.

11. *Historia del monasterio de Yuste*. Madrid, 1906, 369 p.

12. *Historia general y crítica de la Rioja*. Logroño, 1906, 140 p.

13. *La provincia de Zamora. Guia geográfica, histórica y estadística*. Valladolid, 1906, 713 p.

14. *Pallantia (vulgo, Valencia la Vieja)*. Vinaroz, 1902, 290 p.

15. *Hist. contemporánea de Valencia*. Valencia, 1903, 126 p.

16. *Alcalá de Chisvert. Recuerdos históricos*. Valencia, 1905.

*Caractère de la conquête et de la colonisation des Canaries*¹. M. Torres Campos a épuisé son sujet, qu'il étudie avec une grande précision à l'aide de nombreux documents et des meilleurs travaux parus précédemment. Les premiers chapitres de son livre abordent aussi la question de l'origine anthropologique et historique des *guanches*.

BIOGRAPHIES. — La liste complète des écrits biographiques publiés en Espagne de 1904 à 1906 serait longue à dresser, mais l'importance de ces écrits est souvent peu considérable. Je ne retiendrai, par suite, ici que ceux d'entre eux qui me semblent mériter l'attention des historiens étrangers.

Le troisième centenaire du *Don Quichotte* a provoqué, comme de juste, un assez grand nombre de travaux sur Cervantès et sa vie. Une mention spéciale est due au volume où M. NAVARRA LEDESMA, que la mort a prématurément enlevé, a tenté de replacer Cervantès dans son milieu et a réussi à tracer un tableau pittoresque de la société espagnole du XVI^e et du XVII^e siècle². Toutefois, dans cet essai, l'imagination joue un rôle dont un historien rigoureux se méfierait toujours.

On ne peut que louer, au contraire, le volume où M. BONILLA³ a retracé la vie du grand philosophe Louis Vives et étudié l'influence de ses doctrines sur ses contemporains.

M. COTARELO a écrit deux bonnes études biographiques : l'une sur D. Ramon de la Cruz, l'auteur des *Sainetes*, où l'on trouve un tableau si réaliste de la vie des cités espagnoles (de Madrid surtout), à la fin du XVIII^e siècle⁴, et l'autre sur des artistes calligraphes qui portèrent le nom de Morante, au XVII^e siècle⁵. La première n'est qu'un fragment d'une œuvre d'ensemble sur Don Ramon que l'auteur se propose d'écrire. M. BARADO nous a donné une bonne biographie de Requesens⁶, reprise dans son discours de l'Académie, cité précédemment⁷. M. GROIZARD a retracé la vie d'un évêque, — aujourd'hui oublié, — de Coria et Calahorra, D. Pedro Lopez de Miranda⁸. M. BELTRÁN Y

1. *Caracter de la conquista y colonización de las islas Canarias*. Madrid, 1901, 249 p.

2. *El ingenioso hidalgo Miguel de Cervantes Saavedra. Sucesos de su vida*. Madrid, 1905, 605 p.

3. *Luis Vives y la filosofía del Renacimiento*. Madrid, 1903, 818 p. et 1 pl.

4. *Don Ramón de la Cruz y sus obras*. Madrid, 1901, 612 p.

5. *Los grandes calígrafos españoles*. 1. *Los Morantes*. Madrid, 1906, 110 p.

6. *Don Luis de Requesens, comendador mayor de Castilla y Gobernador de los Países Bajos*. Madrid, 1902, 90 p.

7. Ci-dessus, p. 368.

8. *Don Pedro Lopez de Miranda, obispo de Coria y Calahorra*. Madrid, 1902.

RÓZPIDE a écrit la biographie d'un des députés libéraux des Cortès de Cadix, Antillón, dont la vie romanesque et tragique n'a pas fait oublier les mérites comme géographe et historien¹. Le général SÁ-
 VEX INCLÁN a tiré de l'oubli son collègue du XVIII^e siècle, D. Pedro de
 Lucuze, qui se distingua dans l'enseignement militaire². On trouvera
 aussi plus d'un détail intéressant l'histoire politique, sociale et
 morale du XIX^e siècle dans le volume que M. SARALEGUI a consacré à
 Fernández Varela³, ce singulier personnage, qui se trouva mêlé à
 bien des événements de son temps. M. OSSORIO a réuni des notes sur
 les journalistes espagnols du XIX^e siècle⁴, qu'on devra compléter en
 partie avec la nouvelle édition des *Pseudonymes* de M. HARTZENBURCH⁵.
 A noter encore, à cause de son importance pour l'histoire militaire,
 la biographie de l'amiral Díaz Pimienta, par M. WANGÜEMERT⁶, et
 celle de Pedro de Alvarado, le conquérant de Guatemala et Honduras,
 par l'érudit « américain » M. DE ALTOLAGUIRRE⁷. M. Cotarelo fils
 a renouvelé la biographie du célèbre inquisiteur Fr. Diego de Deza⁸;
 M. M. ALONSO, celle du jésuite Lanez⁹; M. J. ALONSO a écrit l'histoire
 des évêques de Séville¹⁰ et M. HUIDOBRO la vie du cardinal Cisneros¹¹.

Citons, pour terminer ce paragraphe, la biographie de M. Cánovas,
 par M. DE LARA¹²; les biographies de Castelar, par MM. MORAYTA¹³ et
 ALBEROLA¹⁴; les tomes IV et V des biographies des personnages
 illustres de la province d'Alava, par M. DE ECHÁVARRI¹⁵; la copieuse
 étude consacrée par M. PRIETO aux dernières années du célèbre révo-

1. *Isidoro de Antillon, geógrafo, historiador y político*. Madrid, 1903, 182 p.

2. *El Teniente-general D. Pedro de Lucuze*. Madrid, 1903, 154 p.

3. *Apuntes biográficos del Excmo Sr. Comisario general de Cruzada, D. Manuel Fernández Varela*. Madrid, 1903, 131 p.

4. *Ensayo de un catálogo de periodistas españoles del siglo XIX*. Madrid, 1903.

5. *Unos cuantos pseudónimos de escritores españoles*, 2^e éd. Madrid, 1904, 168 p.

6. *El almirante D. Francisco Díaz Pimienta y su época*. Madrid, 1905, 306 p.

7. *Don Pedro de Alvarado, conquistador de Guatemala y Honduras*. Madrid, 1905, 122 p.

8. *Fray Diego de Deza*. Madrid, 1905, 415 p.

9. *Nuevas investigaciones histórico-genealógicas referentes al M. R. P. Diego Laynez su familia*. Madrid, 1906, VIII-144 p.

10. *Prelados sevillanos*. Sevilla, 1906, 1058 p.

11. *Historia del cardenal Fray F. Jiménez de Cisneros*. Santander, 1901, 358 p.

12. *Don Antonio Cánovas del Castillo*. Madrid, 1901, XII-280 p.

13. *Juventud de Castelar*. Madrid, 1901, 111 p.

14. *Semblanza de Castelar*. Madrid, 1904-1905, 222 p.

15. *Alaveses ilustres*. T. IV et V. Vitoria, 1902-1904, 695 et 629 p.

lutionnaire espagnol Ruiz Zorrilla¹ et le livre de M. JAUER sur le patriarche D. Juan de Aragón².

HISTOIRE RELIGIEUSE. — Les travaux les plus importants qui aient paru de 1904 à 1905 sur l'histoire religieuse de l'Espagne concernent la Compagnie de Jésus. Ce sont d'abord les documents publiés dans la collection des *Monumenta Societatis Jesu*. La *Revue historique* ayant parlé à plusieurs reprises de cette collection si intéressante, je ne ferai que consigner ici la liste des documents imprimés depuis 1904 : lettres du P. Nadal³; lettres diverses⁴; documents concernant saint François de Borgia⁵; documents sur saint Ignace⁶ et documents pédagogiques⁷. Les Jésuites ont en outre confié à un de leurs collègues, le P. ASTRAIN, le soin d'écrire une histoire de leur ordre en Espagne, et ceux qui connaissent l'organisation du travail dans la Compagnie savent bien que cette histoire sera, au fond, une œuvre collective ou, pour mieux dire, fécondée par la collaboration de tous ceux qui sont en mesure d'apporter des documents ou des renseignements utilisables. Le P. Astrain a publié les deux premiers volumes de cet ouvrage⁸. Comme il y avait lieu de s'y attendre, ils abondent en détails nouveaux. Cependant, malgré son abondante documentation, ce n'est pas là une histoire *complète* des Jésuites en Espagne et, évidemment, on ne pouvait le demander à l'auteur. Le P. Astrain passe sous silence ou traite trop rapidement certains points qu'on eût aimé à voir examinés de près et discutés (par exemple la question des sources des *exercices spirituels* de saint Ignace), et parfois il ne laisse pas assez voir les faits et les raisons qui pouvaient

1. Ruiz Zorrilla, *desde su expulsión de España hasta su muerte* (1876-1895). Madrid, 1903, 484 p.

2. *El Patriarca D. Juan de Aragón. Su vida y sus obras* (1301-1334). Tarragona, 1904, 114 p. — On peut y joindre encore la série à la fois historique et littéraire (littéraire surtout dans certaines pièces de pure imagination) des Mémoires et autobiographies d'auteurs classiques (*Autobiografías et memorias*. Madrid, 1905, 166-545 p.), publiée, avec une introduction très érudite, par M. Serrano Sanz, dans un des volumes de la *Nueva Biblioteca de autores españoles*. Le volume comprend le voyage en Turquie de C. de Villalón; les vies des évêques de Zamora et Valence; le prétendu voyage autour du monde de Pedro Ordoñez; la vie du capitaine Toral et les récits du poète Ulloa.

3. *Monumenta*, t. XCVIII et CVI-CVIII (1902).

4. *Monumenta*, t. CII, CIII, CV (1902).

5. *Sancius Franciscus Borgia, quartus Gaudiae dux et Soc. Jesu Prepositus generalis tertius*. Madrid, 1894-1903, 2 vol., 842 et xxviii-772 p.

6. *Monumenta Ignatiana*, 1903.

7. *Monumenta paedagogica*, fasc. 97-104.

8. *Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España*. T. I : *San Ignacio de Loyola*. T. II : *Laynez-Borja*. Madrid, 1902-1905, 714 et 671 p.

motiver l'opposition faite à la Compagnie. Mais peut-être est-ce trop exiger que de demander une objectivité absolue à un écrivain qui appartient à l'Institut même dont il fait l'histoire.

Sur l'Inquisition, il n'y a lieu de citer qu'un catalogue, dressé par M. VIGNAU, des papiers du tribunal de Tolède, conservés aux archives historiques de Madrid¹. C'est un guide utile pour les chercheurs.

M. AMETLLER a écrit un volumineux ouvrage sur le rôle du roi Alfonse V d'Aragon dans la crise religieuse du xv^e siècle². A un épisode de cette même crise, auquel fut mêlé le père d'Alfonse V, Ferdinand I^{er}, à la papauté de Benoît XIII, se rapporte une brochure de M. LUNA³, qui ne fait pas avancer la biographie, encore à écrire, de l'antipape espagnol, sur lequel pourtant les documents ne manquent point aux archives du Vatican. Un aspect de la religiosité du peuple espagnol, le culte de la Vierge, a été étudié dans ses manifestations littéraires par MM. RODRIGUEZ MARIY⁴ et MANRESA⁵, et dans une de ses manifestations locales par M. ABAD⁶.

Sur l'histoire des églises et des sanctuaires ont paru trois nouveaux volumes de l'ouvrage de M. LÓPEZ PELÁEZ, concernant la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle⁷; un livre de M. BERJÓN sur le diocèse d'Astorga⁸; une brochure de M. SERRA sur la Vierge patronne de la ville d'Urgell⁹; une étude de M. GARCIA sur la cathédrale de Zamora¹⁰; une histoire du sanctuaire de Montesclaros, par M. PÉREZ¹¹ et une brochure de M. MORALEDA sur le rite mozarabe¹². M. DE CASTRO a écrit l'histoire de l'évêché de Valladolid¹³.

1. *Catálogo del Archivo Histórico Nacional. La Inquisición de Toledo*. Madrid, 1903, viii-690 p.

2. *Alfonso V de Aragon en Italia y la crisis religiosa del siglo XV*. Gerona, 2 vol., 1903-1904.

3. *Don Pedro de Luna (Benedicto XIII) ante la historia y el desecho*. Madrid, 1903, 88 p.

4. *El primer Certámen pœtico que se celebró en España en honor de la Purísima Concepción de Maria...* (Seville, 1615). Madrid, 1904, 326 p.

5. *La Virgen Maria en la literatura española*. Roma, 1904, 190 p.

6. *El culto de Maria Inmaculada en la ciudad de Burgos*. Madrid, 1905.

7. *Historia de la S. A. M. Iglesia de Santiago de Compostela*. T. V-VII. Santiago, 1902-1905, 190, 313 et 730 p.

8. *Nuevo Lucifero para la historia de la diócesis de Astorga*. Astorga, 1902, xviii-319-cxvii p.

9. *La Virgen de las Sagues, patrona de Urgell*. Lérida, 1902, 109 p.

10. *Historia de la S. I. C. de Zamora*. Zamora, 1904, 186 p.

11. *Historia de la imagen y santuario de N. Señora de Montesclaros*. Vergara, 1905, ix-465 p.

12. *El rito mozarabe*. Toledo, 1904, 52 p.

13. *Episcopologio vallisoletano*. Valladolid, 1904, viii-514 p.

Il faut encore citer une série d'ouvrages concernant des personnages plus ou moins célèbres de l'église espagnole : l'histoire de saint Atilane, par M. GARCIA MARTINEZ¹; celle de saint Toribe Alfonso de Mogrovejo, qui fut archevêque de Lima, au Pérou², par les PP. CENTENO et ROJAS; celle de saint Capiton, par M. LÓPEZ PELÁEZ³; celle de saint Pierre Pascual, par M. RODRIGUEZ DE GALVEZ⁴; l'étude de M. BORONAT sur la fondation et l'organisation du collège du *Corpus Christi*, par Ribera⁵; celle de M. POLIT sur la famille de sainte Thérèse en Amérique⁶ et un petit recueil de lettres des PP. Broecio, Jaji, Coduro et Rodrigue, publié dans les *Monumenta Soc. Iesu*⁷.

Une brochure de M. DIAZ PÉREZ sur les moines dans les îles Philippines⁸ contient des renseignements qui permettent d'apprécier l'influence des ordres religieux dans les colonies asiatiques perdues par l'Espagne en 1898.

On a écrit beaucoup sur saint Vincent Ferrer, le moine valencien qui a joué un rôle si considérable dans l'histoire religieuse de sa patrie et dans les affaires politiques d'Aragon (élection du roi Ferdinand I^{er}). Une bonne étude sur ses œuvres oratoires manquait cependant encore. C'est M. CHABÁS, archiviste de la cathédrale de Valence, qui a comblé cette lacune en donnant l'analyse des sermons en dialecte valencien qu'il a trouvés dans des manuscrits de ses archives⁹. Un compatriote de M. Chabás, M. CHABRET, a esquissé l'histoire du couvent du Pié de la Cruz dans une brochure où il a publié des documents postérieurs au XIV^e siècle et notamment des pièces du XVII^e siècle écrites en langue valencienne vulgaire¹⁰.

HISTOIRE DU DROIT. — Dans peu de pays d'Europe l'extension et la persistance du droit coutumier ont été aussi marquées qu'en Espagne.

1. *San Atilano, obispo y patrón de Zamora*. Zamora, 1901, vii-246 p.

2. *Vida de Sto Toribio Alfonso de Mogrovejo, arzobispo de Lima*, Madrid, 1902, 46 p.

3. *El obispo San Capitón*. Burgos, 1903, 80 p.

4. *San Pedro Pascual, obispo de Jaén*. Jaén, 1903, 388 p.

5. *El Beato Juan de Ribera y el Real Colegio del Corpus Christi*. Valencia, 1903, xv-398 p.

6. *La familia de Sta Teresa en América y la primera carmelita americana*. Madrid, 1905.

7. *Epistolae PP. Paschasii Broetii, Claudii Jaji, Johannes Codurii et Simone Roderici*. Madrid, 1903, 40 p.

8. *Los frailes de Filipinas. Datos y apuntes sacados de los documentos de Nicolás Díaz Pérez*. Madrid, 1904, 52 p.

9. *Estudio sobre los sermones valencianos de San Vicente Ferrer*. Madrid, 1903, 107 p. (extr. de la *Rev. de archivos*).

10. *Historia del convento de religiosos del Pié de la Cruz y Santa Ana de Sagunto*. Sagunto, 1903, 49 p.

De nos jours encore, dans toutes les régions de la péninsule, on retrouve un fond de coutumes juridiques, la plupart non écrites, qui embrassent toutes les branches du droit, depuis le droit public (municipal, administratif, etc.) jusqu'au droit civil. C'est au point de vue des intérêts actuels et de la liberté juridique qu'un des juristes espagnols les plus éminents, M. J. COSTA, partisan de l'autonomie dans le plus large sens du mot, commença, il y a quelques années, à étudier les coutumes actuelles et à répandre le goût pour ce genre de recherches parmi les professionnels et la jeunesse sortie des Facultés de droit, sur laquelle il a eu une influence doctrinale si remarquable. Les travaux sur le droit coutumier actuel qui sont sortis de son école forment déjà une liste considérable. D'autre part, on devait naturellement se trouver amené à rechercher dans le passé la raison d'être de l'état de choses présent; M. Costa, qui est foncièrement historien, devait, moins que tout autre, résister à cette nécessité. D'où une seconde série de travaux de M. Costa et de ses disciples portant plus spécialement sur l'histoire du droit coutumier. Ceux que M. Costa lui-même a fait paraître dans ces deux ordres d'idées, jusqu'ici épars et difficiles à trouver, ont été récemment réunis pour former le tome I d'une publication¹, dont le tome II est constitué par des études dues à ses imitateurs ou à ses disciples et qui touchent à presque toutes les branches du droit dans la plupart des régions de l'Espagne et notamment à l'origine et aux transformations du droit coutumier.

L'influence des doctrines de M. Costa est allée plus loin. Elle a pénétré jusqu'à l'Académie des sciences morales et politiques de Madrid, où elle a provoqué la fondation d'un prix annuel destiné à récompenser les meilleurs ouvrages consacrés au droit coutumier espagnol, à la condition qu'ils comportent une étude sur les origines et sur les coutumes disparues. Plusieurs ont été déjà présentés et couronnés. Les derniers sont ceux de M. VICARIO sur le droit coutumier général de la province de Biscaye² et sur les coutumes administratives du même pays³; un autre de M. SANTAMARIA touchant les provinces catalanes⁴; un troisième de M. NAVARRO sur les îles Pithiusas⁵; une étude de M. LEZÓN sur la Galice⁶, et une autre que j'ai consacrée à la pro-

1. *Derecho consuetudinario y economía popular de España*. Barcelona, 1902, 2 vol., 396 et XII-367 p.

2. *Derecho consuetudinario de Vizcaya*. Madrid, 1901.

3. *Costumbres administrativas de la autonomia vascongada*. Madrid, 1903.

4. *Derecho consuetudinario y economía popular de las provincias de Tarragona y Barcelona, con indicaciones de las de Gerona y Lérida*. 1901.

5. *Costumbres en las Pithiusas*. Madrid, 1901, 217 p.

6. *El Derecho consuetudinario en Galicia*. Madrid, 1903.

vince d'Alicante¹. Indépendamment de cette série, M. BERJANO a imprimé une brochure où sont exposées quelques coutumes juridiques des montagnes de Gata (Extremadoure)². On en peut rapprocher encore l'étude de M. GONZÁLEZ sur les formes historiques et actuelles de la propriété collective dans la province de Salamanque³.

M. E. HINOJOSA est notre maître à tous dans l'histoire du droit espagnol. La connaissance étendue qu'il a du passé de nos institutions juridiques, puisée toujours directement aux sources et fécondée par des comparaisons constantes avec ce qu'on peut observer dans les pays d'évolution plus avancés, s'est prodiguée en une série de petites études qui apportent toujours du nouveau et permettent de procéder peu à peu à la refonte de l'histoire du droit espagnol. Quelques-unes de ces études ont été rassemblées par l'auteur en volume⁴. Celle qui vient en tête est relative à l'organisation municipale en Léon et en Castille. L'auteur y a éclairci la question de l'origine des communes du moyen âge (en rectifiant la théorie de l'historien portugais Herculano), il a complété et quelquefois modifié les renseignements fournis par Martínez Marina dans son *Essai historique et légal*, retracé d'une façon admirable les luttes des bourgeois dans les villes des domaines ecclésiastiques (Sahagun, Compostelle, Lugo, Oviedo, etc.), et, à l'occasion, l'histoire de l'émancipation des serfs de Léon et de Castille, déjà esquissée, mais d'une manière bien défectueuse, par Muñoz y Romero. A cette étude en fait suite une autre sur les détails juridiques contenus dans le poème du Cid⁵; une troisième, sur la privation de sépulture infligée aux débiteurs⁶ et l'étude bien connue sur Vitoria et ses doctrines juridiques. Le même auteur a publié à part son discours de réception à l'Académie espagnole⁷ dont le sujet est : les rapports entre la poésie et le droit (théorie générale et nombreux exemples espagnols) et le résultat de ses recherches tout à fait nouvelles sur l'institution de la fraternité artificielle en Espagne⁸. Mais l'ouvrage capital, écrit jusqu'ici par M. Hinojosa, est son livre sur le régime

1. R. Altamira, *Derecho consuetudinario y economia popular de la provincia de Alicante*. Madrid, 1905, 127 p.

2. *Costumbres jurídicas de la sierra de Gata*. Cáceres, 1901, 29 p.

3. *Orígenes, formas y vicisitudes de la propiedad colectiva en la provincia de Salamanca*. Salamanca, 1906, x-79 p.

4. *Estudios sobre la historia del derecho español*. Madrid, 1903, 249 p.

5. Publié d'abord dans *l'Homenaje á Menéndez y Pelayo*. Cf. *Rev. hist.*, t. LXXXII, p. 139.

6. Cf. *Rev. hist.*, t. LIV, p. 377.

7. *Relaciones entre la poesia y el derecho*. Madrid, 1904, 69 p.

8. *La fraternidad artificial en España*. Madrid, 1905, 26 p.

seigneurial et la question agraire en Catalogne au moyen âge¹, sur lequel les lecteurs de la *Revue* ont été suffisamment renseignés et qui est certainement un des livres les plus remarquables que l'école historique d'Espagne ait donné depuis longtemps².

La législation gothique et spécialement la formation des anciennes lois visigothiques et du *Forum judicum* a été étudiée par M. UREÑA³. Son livre est un résumé consciencieux des travaux antérieurs complété par d'importantes recherches personnelles sur les manuscrits du *Forum*, qui lui permettent de rectifier certaines affirmations de M. Zeumer. Il faut ajouter d'ailleurs que quelques-unes de ses conclusions n'ont pas été admises par tous les spécialistes. Le même auteur, dans son discours de rentrée à l'Université de Madrid, a apporté quelques éclaircissements nouveaux sur les progrès de l'histoire du droit en Espagne⁴. Il a donné en outre une seconde édition de son histoire de la littérature juridique espagnole⁵, qui est plutôt, on le sait, une histoire générale du droit.

De nombreuses chartes communales inédites ont été publiées dans diverses revues. Mais rarement le texte en est accompagné des commentaires historiques et juridiques qui seraient nécessaires pour qu'on pût en tirer vraiment parti pour l'étude des institutions communales. De semblables commentaires nous ne pouvons citer que cinq : M. CHABÁS a démêlé, avec un sens critique très fin, la question, jusqu'ici obscure, de l'origine et de la forme primitive des *fueros* de Valence⁶; M. GÜELL a écrit un essai sociologique sur les lois locales de Peralada⁷, que M. Pella avait fait connaître dans son *Historia de l'Ampurdan*. M. PEÑA a étudié à nouveau, après M. Ruano et d'autres érudits, le *fuero* (ou ordonnances communales) de Salamanque⁸; M. DANVILA a imprimé une volumineuse étude sur la législation et sur

1. *Rev. hist.*, t. LXXXV, p. 447.

2. La brochure du même auteur sur les serfs « de remensa » (*Origen y vicisitudes de la pagesía de remensa en Cataluña*. Barcelona, 1902, 44 p.) n'est est qu'un chapitre détaché.

3. *La legislación gótico-hispana. Leges antiquiores. Liber iudiciorum*. Madrid, 1905, 588 p.

4. *Observaciones acerca del desenvolvimiento de los estudios de Historia del derecho español*. Madrid, 1906, 145 p.

5. *Historia de la literatura jurídica española*. T. I, 1^{re} et 2^{es} parties. Madrid, 1906, 644 et 588 p.

6. *Génesis del derecho foral de Valencia*. Valencia, 1902, 66-68 p.

7. *Ensayo sociológico sobre un código de la Edad Media*. Madrid, 1902, 273 p.

8. *Ensayo para un estudio histórico crítico comparado del Fuero de Salamanca*. Salamanca, 1905.

les Cortès de Valence¹, qui, à part quelques petits détails, ne modifie pas d'une manière appréciable l'état de nos connaissances; M. CIGA a publié un petit commentaire sur les lois maritimes des régions méditerranéennes d'Espagne², dont l'étude avait été déjà faite par Capmany et M. Fernández Duro.

L'édition, donnée par M. GARCIA DE QUEVEDO³, des ordonnances du Consulat de Burgos (1538) est une très intéressante contribution à l'histoire des institutions économiques de la Castille. Dans sa préface, M. Garcia a donné des renseignements importants sur l'organisation juridique du commerce castillan au moyen âge et au xvi^e siècle. Très estimables sont aussi les recherches de M. BALLESTEROS sur les origines d'un des plus fameux privilèges de la justice d'Aragon, dit « firma de derecho »⁴. M. SANZ a esquissé le tableau de l'organisation sociale de Séville au temps du roi Alphonse XI⁵. M. PELLA nous a donné quelques détails sur la justice et la procédure des siècles passés en Catalogne⁶. M. M. MAURTUA a étudié la formation du code législatif des colonies espagnoles d'Amérique⁷, publié au temps de Charles II, et sur lequel on devait déjà d'importants renseignements à M. Jimenez de la Espada.

M. N. A. CORTÉS a fait connaître les documents concernant une cause plaidée par le célèbre auteur dramatique Lope de Rueda⁸. M. ZACADA a résumé les faits essentiels de l'histoire de la législation relative aux classes ouvrières en Espagne dans un petit livre qui n'est que le canevas de celui qu'on pouvait écrire⁹. M. E. DE BENITO a commenté le livre de Saavedra Faxardo, *Empresas políticas*, et les idées juridiques de cet auteur¹⁰. M. le professeur FERNANDEZ PRIDA a publié deux livres importants de droit international et d'histoire poli-

1. *Estudio histórico-crítico acerca de los orígenes y vicisitudes de la legislación escrita del antiguo reino de Valencia*. Madrid, 1905, 376 p.

2. *Estudio histórico-crítico del libro del Consulado de Mar*. Madrid, 1905, 54 p.

3. *Ordenanzas del Consulado de Burgos de 1538*. Burgos, 1905, 300 p.

4. *Origen de la Firma de derecho ante el Justicia de Aragón*. Madrid, 1904, 50 p.

5. *Organización social de Sevilla en el reinado de Alfonso XI*. Sevilla, 1902, 72 p.

6. *El ejercicio de la jurisprudencia, especialmente en Cataluña*. Barcelone, 1906, 25 p.

7. *Antecedentes de la Recopilación de Indias*. Madrid, 1906, 245 p.

8. *Un pleito de Lope de Rueda*. Valladolid, 1903, 45 p.

9. *El obrero en España*. Barcelone, 1902, 237 p.

10. *Juicio crítico de las « Empresas políticas » de Saavedra Faxardo y examen de su doctrina jurídica*. Zaragoza, 1904, 115 p.

tique. Le premier¹ contient un chapitre où est étudiée l'influence de la découverte de l'Amérique sur le droit international, c'est-à-dire les questions juridiques soulevées par cet événement, telles que la question de la liberté des mers, du droit de domination sur les peuples barbares, de l'esclavage noir, etc. L'auteur examine à ce propos les doctrines des plus éminents jurisconsultes des xvi^e et xvii^e siècles (notamment Vitoria), ainsi que les discussions auxquelles elles donnèrent lieu et que M. Nyss, en Belgique, et M. Hinojosa, en Espagne, ont étudiées d'une façon si approfondie. L'autre livre de M. Prida est une petite histoire des conflits internationaux au xix^e siècle².

Les questions générales qui touchent à l'histoire du droit espagnol (sa conception, son étendue, sa méthode, ses sources, ses éléments, etc.) ont été étudiées par moi dans un livre³ qui est une introduction au manuel d'histoire juridique espagnole que j'espère pouvoir un jour écrire.

HISTOIRE DE L'ART. — L'archéologie est, de toutes les sciences historiques, celle qui est la plus cultivée en Espagne. On y trouve un groupe enthousiaste d'artistes, d'architectes et d'érudits qui travaillent à réformer nos connaissances sur ces matières en remplaçant les légendes pittoresques de l'ancienne école romantique par l'observation exacte et concrète de la réalité même et par des comparaisons avec les monuments et les œuvres d'art conservés dans les autres pays. Parmi les nombreux travaux qui sont sortis, de 1904 à 1906, de cette nouvelle école, nous citerons ici ceux qui nous paraissent avoir le plus d'importance au point de vue historique.

De récentes découvertes faites en Andalousie, notamment à Elche, à Javea, à Santander, et les études publiées par un certain nombre d'archéologues (dont plusieurs Français : MM. Engel, Pierre Paris, Siret, E. Albertini, etc.) ont renouvelé notre connaissance de l'art primitif des Ibères. M. MÉLIDA, dans son discours de réception à l'Académie d'histoire de Madrid, en a donné un excellent aperçu⁴.

M. REDONDO, membre de la Commission archéologique d'Oviedo,

1. *Estudios de derecho internacional público y privado*. Madrid, 1901, 314 p.

2. *Historia de los conflictos internacionales del siglo XIX*. Barcelona, 1901, 144 p.

3. R. Altamira, *Historia del derecho español; cuestiones preliminares*. Madrid, 1903, vi-220 p.

4. *Iberia arqueológica ante-romana*. Madrid, 1906, 84 p. et 18 pl. Le discours de M. Mélida est suivi d'une réponse de M. Fita, qui touche le même sujet.

est l'auteur d'une brochure sur les anciennes églises des Asturies (notamment celles du Navanco, si inexactement décrites par M. Mari-gnan), pleine de remarques d'une grande valeur pour l'histoire de notre architecture et de notre sculpture aux premiers siècles de la monarchie asturienne¹.

Les églises de la Galice ont été soigneusement étudiées par M. VIL-LAMIL², historien en même temps qu'archéologue. M. DE SELGAS, qui est un de ces amateurs éclairés qui savent faire un noble emploi de leurs richesses, a étudié en détail la basilique (aujourd'hui presque détruite) de l'ancienne capitale des Asturies, Santianes de Pràvia, où sont enterrés quelques-uns des premiers monarques du royaume fondé par Pélage³. M. Selgas a sauvé d'une perte certaine les sculptures de l'autel du temps du roi Silo. Le même auteur a décrit les églises du XIII^e siècle qui se trouvent dans les villes de la plaine de Valence⁴. M. CASADES a tâché de préciser quelles furent les influences de l'art oriental dans les édifices romans de la Catalogne⁵, dont l'architecture diffère de celle des monuments de la même époque dans d'autres régions de la péninsule. Malgré son caractère de manuel sommaire, il faut aussi noter, à cause de vues originales qu'elle renferme, l'Histoire de l'architecture chrétienne de M. LAMPÉREZ⁶.

On sait l'importance de l'œuvre déjà classique intitulée *Monu-mentos arquitectónicos de España*. Les exemplaires en sont devenus introuvables. Aussi avait-on songé à en donner une nouvelle édition de format réduit et de prix plus abordable. Tous les projets dans ce sens ont échoué. Mais, désireux aussi de suppléer aux insuffisances de l'ouvrage, on a décidé la publication d'une seconde série de *Monu-mentos* qui paraît par fascicules abondamment illustrés⁷. C'est par les monuments de Tolède que le directeur de la publication, M. R. AMADOR DE LOS RIOS, a commencé la collection de monogra-phies dont se composera la nouvelle œuvre. Il est à souhaiter qu'elle se poursuive sans difficultés. — Le manuel d'archéologie sacrée de

1. *Iglesias primitivas de Asturias*. Oviedo, 1904, 73 p. et 45 grav.

2. *Iglesias gallegas de la Edad Media*. Madrid, 1904, xx-388 p.

3. *La primitiva basilica de Santianes de Pràvia y su panteón régio*. Madrid, 1902.

4. *San Felix de Játiva y las iglesias valencianas del siglo XIII*. Madrid, 1903, 27 p.

5. *Influencias del arte oriental en los monumentos románicos de Cataluña*. Barcelona, 1903, 40 p.

6. *Historia de la arquitectura cristiana*. Barcelona, 1904, 242 p.

7. *Monumentos arquitectónicos de España. Segunda época*. Toledo. Madrid, 1905 (en cours de publication).

M. GUDIOL¹, conservateur du magnifique musée de Vich, est bien conçu et renferme des nouveautés concernant la Catalogne.

L'histoire de la peinture espagnole se renouvelle peu à peu à mesure que sont tirés de l'oubli la plupart des primitifs, jusqu'ici à peu près ignorés. A ce point de vue, il faut remarquer en particulier le livre érudit et neuf de M. SANPERE sur les peintres catalans du xv^e siècle², les volumes curieux et sagaces où M. TORMO a étudié Goya³. Le même auteur a publié un excellent petit manuel sur l'histoire de la sculpture ancienne et moderne⁴.

Les arts industriels ont été plus étudiés encore. M. le comte DE VALENCIA DE DON JUAN, ancien directeur de l'Armoirie royale, a consacré son discours de réception à l'Académie d'histoire aux collections d'armes et de tapisseries des rois d'Espagne⁵, qu'il connaît mieux que personne, et il a publié sur la collection de tapisseries (la plus belle qui existe), un album magnifique avec texte explicatif⁶. Très important aussi et très neuf est le livre de M. PÉREZ VILLAMIL sur les arts et les industries établies aux xviii^e siècle au palais de Retiro⁷. Pour l'histoire de la typographie, à noter l'album iconographique du *Don Quichotte* publié à Barcelone⁸ et la brochure de M. GONZÁLEZ HURTEBISE sur les œuvres de ce genre imprimées à Tarragone pendant les xv^e et xvi^e siècles⁹. A noter aussi le petit manuel de l'histoire des industries artistiques, écrit par M. H. GINER DE LOS RIOS¹⁰, qui résume les recherches de Riaño et d'autres spécialistes et fournit des renseignements nouveaux en ce qui touche l'Espagne.

La numismatique est représentée par un petit volume de mélanges de M. DE GURREA¹¹ resté jusqu'ici inédit et par onze volumes du recueil des monnaies et médailles espagnoles que continue à publier M. HER-

1. *Nocions de arqueologia sagrada catalana*. Vich, 1902, 647 p.

2. *Los cuatrocentistas catalanes. Historia de la pintura en Cataluña en el siglo XV*. Barcelona, 1906, 2 vol.

3. *Desarrollo de la pintura española del siglo XVIII. Las pinturas de Goya y su clasificación cronológica*. Madrid, 1902, xiii-240 p.

4. *La escultura antigua y moderna*. Barcelona, 1903, 232 p.

5. *Armas y tapices de la Corona de España*. Madrid, 1902, 45 p.

6. *Tapices de la Corona de España*. Madrid, 1903, 85 p. et 135 p.

7. *Artes e industrias del Buen Retiro*. Madrid, 1903, 141-iii p.

8. *Iconografía de las ediciones del Quijote*. Barcelona, 1905, 3 vol.

9. *El arte tipográfico en Tarragona, durante los siglos XV y XVI*. Tarragona, 1903, 20 p.

10. *Artes industriales desde el Cristianismo hasta nuestros días*. Barcelona, 1905, xv-231 p.

11. *Discurso de medallas y antigüedades*. Madrid, 1903, 141 p.

NERA¹. Je citerai aussi à ce propos l'étude historique de M. VIVES sur la monnaie castillane au moyen âge².

OUVRAGES DIVERS. — Les lecteurs de la *Revue historique* connaissent l'ouvrage que M. FERNÁNDEZ DE BETHENCOURT a commencé à publier, il y a déjà quelques années, sur l'histoire des grandes familles d'Espagne. L'auteur poursuit son travail avec le même soin et la même érudition, qui en font un trésor de renseignements généalogiques et héraldiques. Ses derniers volumes comprennent l'histoire des maisons de Escalona y Ureña, Segorbe, Villahermosa, Gandía (Borja), Lemos, Medinaceli, Priego et Cabra³. Dans le même ordre d'idées, il faut citer l'important index des chevaliers de trois des ordres militaires d'Espagne depuis le xvi^e siècle, dressé par MM. VIGNAU et UNAGÓN⁴, et celui des chevaliers « maestranes », dressé par M. VELA⁵.

L'historique général des noms espagnols a été entrepris par M. VILCHES dans un ouvrage dont un volume a seul paru⁶.

M. FARINELLI, l'hispanisant bien connu, a donné un nouveau supplément à ses recherches sur les voyages en Espagne et Portugal, aussi riche de renseignements que le précédent⁷. A la littérature des voyages appartient aussi le volume des souvenirs du Maroc du voyageur basque (au nom arabe) Hach Mohamed el Bagdady⁸ (en espagnol, José Maria de Murga). Il faut signaler aussi la publication du tome I du curieux recueil des fêtes et solennités publiques en Espagne dû à M. ALENDA et couronné par la Bibliothèque nationale de Madrid⁹.

1. T. VII-XI de la série militaire et politique; t. II-III de la série privée; t. II de la série des proclamations et morts des rois; t. II des travaux publics; t. III de centenaires. Un volume des gouverneurs des Pays-Bas pendant le règne de Philippe II.

2. *La moneda castellana*. Madrid, 1901, 55 p.

3. *Historia genealógica y heráldica de la nobleza española. Casa real y Grandes de España*. T. III-VI. Madrid, 1901-1905.

4. *Índice de pruebas de los caballeros que han vestido el hábito de Calatrava, Alcántara y Montesa desde el siglo XVI hasta la fecha*. Madrid, 1903, viii-362 p.

5. *Relación de los caballeros maestranes de Ronda, Sevilla, Valencia y Zaragoza, desde la creación de estos cuerpos*. Ubeda, 1904, xi-217 p.

6. *Libro de oro de los apellidos españoles. Su etimología, genealogía y heráldica*. Madrid, 1902, 311 p.

7. *Más apuntes y divagaciones bibliográficas sobre viajes y viajeros por España y Portugal*. Madrid, 1903, 83 p.

8. *Recuerdos marroquíes del moro vizcaino ... el Hach Mohamed el Bagdady (1827-1876)*. Madrid, 1906, LII-252 p. C'est en partie une réimpression de l'édition de 1868.

9. *Relaciones de solemnidades y fiestas públicas de España*. Vol. I. Madrid, 1903, 527 p.

De notables contributions à l'histoire de la pédagogie et de l'enseignement sont également à relever : l'étude de M. VIVES, sur l'ancienne *Maison d'étude* de Valence¹ ; la deuxième édition, considérablement augmentée, de l'*Histoire de l'Université d'Oviedo* et de son ressort académique, par M. CANELLA² ; le tome III des *Annales* de la même Université³, qui contient des documents non seulement sur la vie universitaire actuelle, mais aussi sur celles des temps passés. Par contre, l'abrégé de l'*Histoire de la pédagogie* de M. GARCIA BARBARIN contient des renseignements peu abondants et parfois peu sûrs sur la pédagogie espagnole⁴.

L'histoire de la médecine et de l'hygiène s'est enrichie des travaux de M. LARRA sur l'hygiène des convalescents pauvres aux XVII^e et XVIII^e siècles⁵, et de M. CORTEZO sur la vaccine⁶ ; et l'histoire de l'assistance d'un livre curieux de M. GONZÁLEZ Y SUGRAÑEZ, qui nous renseigne sur la mendicité et les procédés employés pour y porter remède à Barcelone⁷.

Pour l'histoire de l'organisation et de l'art militaires, on peut citer l'étude de M. BLÁZQUEZ sur les services administratifs (approvisionnement) de l'armée⁸, et celle de M. MARVÍ sur les procédés d'attaque et défense⁹.

Pour l'histoire des mœurs et des croyances populaires, peu cultivée en Espagne, nous ne pouvons citer que de très brèves contributions : deux petits livres de M. MIRET sur l'immoralité du « bon vieux temps »¹⁰ ; une brochure folkloriste de M. le professeur JOVE sur les mythes et les superstitions populaires encore vivants dans la province des Asturies¹¹ ; un bon livre de M. SALILLAS sur la sorcellerie

1. *La Casa de estudios en Valencia*. Valencia, 1902, 119 p.

2. *Historia de la Universidad de Oviedo*. Oviedo, 1903-1904, 791 p.

3. *Anales de la Universidad de Oviedo*. T. III. Oviedo, 1905, VIII-312 p.

4. *Historia de la pedagogia, con resumen de la española*. Madrid, 1903, 328 p.

5. *La higiene de los convalescientes menesterosos en España, durante los siglos XVII y XVIII*. Madrid, 1906, 16 p.

6. *Datos históricos acerca de la vacuna en España*. Madrid, 1903, 126 p.

7. *Mendicidad y beneficencia en Barcelona*. Barcelona, 1903, XII-415 p.

8. *Conferencias acerca de la administración militar en campaña*. Madrid, 1904, 285 p.

9. *Estudio histórico de los medios de ataque y defensa, desde la antigüedad hasta los últimos progresos*. Madrid, 1904, 410 p.

10. *Sempre han tingut béch les oques. Apuntacions pera la historia de les costums privades*. 1^{re} et 2^e séries. Barcelona, 1904-1905, 83 et 145 p.

11. *Mitos y supersticiones de Asturias*. Oviedo, 1903, 94 p.

et les sortilèges en Espagne¹ et une brochure du même sur les bandits ou *golfinos* du moyen âge et sur les gens modernes (*golfos*)².

La théorie de l'histoire a été étudiée au point de vue général par M. le professeur RIBERA dans un volume où il conteste la valeur scientifique de l'histoire³; au point de vue de ses rapports avec les travaux faits en Catalogne au XVIII^e siècle, par M. ELIAS DE MOLINS, dans une brochure pleine de renseignements nouveaux⁴, et enfin par l'auteur de ce *Bulletin* dans un volume de mélanges historiques où sont examinées les questions plus controversées aujourd'hui et où est analysée l'œuvre des derniers congrès⁵.

Citons pêle-mêle, pour finir, un recueil de variétés historiques par M. le D^r THEBUSSEM⁶; une contribution à l'histoire de l'escrime espagnole par M. MORENO⁷; un livre de M. PULIDO sur les descendants des juifs espagnols expulsés en 1492⁸; enfin le volume que j'ai consacré à la psychologie du peuple espagnol⁹ et où j'ai tenté de démontrer, en m'appuyant sur des arguments historiques, combien est erroné et fantaisiste tout ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur la nature et les caractères distinctifs de l'esprit espagnol, et combien il serait à souhaiter que le sujet fût entièrement repris.

Rafael ALTAMIRA.

1. *La fascinación en España (Brujos, brujerías, amuletos)*. Madrid, 1905, 107 p.

2. *Golfinos y golfos*. Madrid, 1905, 20 p.

3. *Lo científico en la historia*. Madrid, 1906, 191 p.

4. *Los estudios históricos y arqueológicos en Cataluña en el siglo XVIII*. Barcelona, 1903.

5. R. Altamira, *Cuestiones modernas de historia*. Madrid, 1904.

6. *Cuarta ración de artículos*. Madrid, 1902, xii-280 p. — Thebussem est un pseudonyme.

7. *Esgrima española. Apuntes para su historia*. Madrid, 1902, xv-232 p. — Une 3^e édition a paru en 1904, xvi-248 p.

8. *Espanoles sin patria y la raza Sefardi*. Madrid, 1905, viii-666 p.

9. R. Altamira, *Psicología del pueblo español*. Barcelona, 1902, 208 p.

ITALIE.

ÉPOQUE CONTEMPORAINE.

Les 6-9 novembre 1906 s'est tenu à Milan le premier Congrès historique du *Risorgimento* italien, sous le patronage royal et la présidence du sénateur Gabba¹. Ce Congrès, après avoir écouté un rapport de M. Fiorini, a jeté les bases d'une société consacrée à l'étude du *Risorgimento* et décidé la publication, sous la direction de MM. Chiattoni (décédé tout récemment) et Gallavresi, d'un *Bolletino ufficiale del primo Congresso storico del Risorgimento italiano*, qui complètera par de courtes contributions la *Biblioteca storica del risorgimento italiano* publiée sous la direction de MM. T. Casini et V. Fiorini. Les communications faites au Congrès ont porté principalement sur la méthode à employer pour étudier scientifiquement cette période de l'histoire italienne²; quelques-unes ont été consacrées à certains moments ou à certaines personnalités de cette histoire³. Il est à regretter que les congressistes ne se soient pas préoccupés de la situation faite aux historiens par les règlements d'archives; on vient en effet de rénover en Italie la prohibition de communiquer les documents postérieurs à 1815, et cette règle, contre laquelle M. Gorrini protestait au Congrès des sciences historiques de Rome, en 1903⁴, M. Chiattoni a montré de quelle façon on l'appliquait même à l'encontre des travailleurs sérieux⁵. Le Congrès de Milan n'a pas prévu non plus la publication de ces inventaires de documents imprimés ou manuscrits qui seraient actuellement si nécessaires⁶.

1. *Archivio storico italiano*, 1907, t. XXXIX, p. 227-229; *Archivio storico lombardo*, 1906, série IV, t. XXXIII, p. 181-182.

2. Ont parlé, MM. Quintavalle, de l'utilité de faire la bibliographie des opuscules et périodiques de 1796 à 1871; Michieli, de la bibliographie générale du sujet; Gallavresi et Bertarelli, du musée du *Risorgimento*; Michieli et Lisio, de l'enseignement du *Risorgimento* dans les écoles primaires et secondaires; Michel et Michieli, du questionnaire à imposer aux vétérans du *Risorgimento*.

3. Ont traité, MM. Bertolini, de la formule cavourienne *Libera chiesa in libero stato*; S. Ricci, de la médaille dans le *Risorgimento*; Ghisi, du drapeau italien de 1796 à 1814; Thayer, de Cavour et Bismarck; R. Guyot, des vues du Directoire sur l'Italie en 1796; Weil, de l'entreprise de Murat; Gay, d'E. Quinet; Riva, de la retraite de Garibaldi sur Monza en août 1848.

4. Cf. son opuscule sur *La pubblicità dei documenti storici dopo il 1815*, Roma, 1906, in-8°, 12 p.

5. *Arch. stor. lombardo*, 1906, t. XXXIII, p. 69, n. 1.

6. J'ai noté dans le *Bull. de la Soc. de l'hist. de la Révol. de 1848*, 1905, t. II, l'importance à ce point de vue des inventaires du fonds des Carte ed auto-

Néanmoins, on peut penser que l'impulsion qu'il a donnée aux études historiques sera féconde, si les Italiens qui traitent du *Risorgimento* consentent à en parler objectivement en délaissant l'acrimonie des polémiques stériles ou le verbiage des enthousiasmes périmés¹.

Un point de méthode négligé par le Congrès de Milan concerne la chronologie même du *Risorgimento*. La date initiale assignée à cette période est loin d'être fixée; le docteur L. RATTI montrait tout récemment qu'on indique couramment les années 1743, 1778, 1789, 1796, 1815, dans une brochure intitulée : *L'Italia prima del 1796 e il Risorgimento italiano*², où il fait en réalité l'histoire rapide de différents groupements qui ont servi au développement économique de la Lombardie, avant et après 1796, et où il déclare que le contact de l'Italie avec la France révolutionnaire a été « senza alcun vantaggio per la patria » (p. 46). M. LEMMI³ tient pour la date de 1789, MM. BRAGAGNOLO et E. BETTAZI⁴ pour celle de 1815. On pourra discuter d'ailleurs longtemps sur la valeur respective de ces dates sans s'accorder; la difficulté même de se fixer à aucune d'elles prouve assez clairement que le *Risorgimento* est contenu dans l'évolution entière de l'Italie et qu'il n'y a que des raisons de commodité pour en entreprendre l'étude à un moment plutôt qu'à un autre. Si nous étudions le *Risorgimento* en le prenant, pour ainsi dire, du point de vue français, il va sans dire que les dates de 1789 ou de 1796 nous paraissent les plus naturelles, en observant toutefois que les rapports de la pensée française et de la pensée italienne avant 1789 n'ont point été sans précipiter l'évolution postérieure de l'Italie.

Les synthèses signalées plus haut de MM. Lemmi, Bragagnolo et Bettazi ont leur utilité, mais elles ne peuvent être que provisoires, et c'est dans les travaux de détail consacrés spécialement à des régions déterminées ou à des événements précis que les futurs historiens trouveront des éléments propres à modifier ou à compléter les vues de leurs prédécesseurs; pour Ancône, pour Vérone, on possède ainsi maintenant des répertoires de faits⁵. A ces répertoires objectifs, les

graf delle Collezioni del risorgimento italiano, à la bibl. Victor-Emmanuel de Rome.

1. Il faut signaler comme consécutive au mouvement du Congrès la publication de l'*Archivio emiliano del risorgimento italiano*, fondé au début de 1907 sous la direction de M. T. Casini (Modena, Ferragusi). L'*Archivio storico del risorgimento umbro* a été fondé en 1906.

2. Roma-Milano-Napoli, [1906,] gr. in-8°, 18 p.

3. *Le origini del risorgimento italiano, 1789-1815* (Collez. stor. Villari), Milano, Hoepli, 1906, in-12, vii-458 p. Cf. *Rev. hist.*, t. XCHII, p. 322.

4. *Il risorgimento italiano, 1815-1878*, 2^e éd., Torino, 1906, in-8°, 419 p. Une 3^e éd. a paru en 1907.

5. *Elenco dei documenti relativi alla storia del risorgimento italiano*

historiens locaux préfèrent d'ordinaire des monographies sur les épisodes tragiques des années 1796-1799, où leur esprit de parti s'épale habituellement sans vergogne; c'est avec des sentiments tout à fait adverses qu'ont écrit MM. E. GRANDI sur *Faenza a' tempi della Rivoluzione francese (1796-1801)*¹, G. GARAVANI sur *Urbino e il suo territorio nel periodo francese (1797-1814)*², A. PIRISI sur *la Guerra franco-sarda del 1792-1793*³, A. MEMORIA, *Dei fatti d'arme fra le milizie di Fiemme-Sover e la truppa francese a Colbi-Brusacco (3 e 27 febbraio 1797)*⁴, A. LAZZARO sur *la Sommosa e il sacco di Lugo nel 1796*⁵, D. MIGLIAZZO sur *Il saccheggio di Odiago nel 1799*⁶, P. VICO sur les *Progressi dei Francesi e timori della Toscana nel primo trimestre 1799*⁷; c'est moins de la divergence de leurs appréciations que de la contradiction même des faits que sort la quasi-impossibilité de juger la façon dont les Français furent accueillis dans la Péninsule, accueillis à coups de fusil par les réacteurs de Lugo, avec des cris enthousiastes par les jacobins de Milan, et, plus encore, de déterminer l'influence qu'ils eurent sur les conceptions et la pratique de ceux qui dirigeaient alors la politique italienne. Les événements de 1799 sont également appréciés de façons très diverses, comme ils l'ont été jadis quand F. Apostoli, de Venise, publia ses *Lettere Sirmiensi*, où il retraçait les souffrances subies par les « patriotes » milanais à Peterwardein et aux Bouches de Cattaro⁸; sur la biographie même des hommes, M. A. BUTTI a, en

riguardanti la città e la provincia d'Ancona, Ancona, tip. cooperativa, 1906, in-8°, 17 p.; *Fonti della storia di Verona nel periodo del risorgimento, 1796-1870* (Accademia d'agricoltura, scienze, lettere ed arti di Verona), Verona, Franchini, 1906, in-8°, 96 p. Joindre F. Dellagenga, *Storia della banda Grossi e de' suoi delitti commessi all' alba dell' unità nazionale nella provincia di Pesaro-Urbino*, Fano, Montanari, 1907, in-8°, 177 p.

1. Bologna, Zanichelli, 1906, in-8°.

2. 1^{re} partie : février-avril 1907, Urbino, Arduini, 1906, in-8°, 110 p.

3. Publiée par le docteur T. Cogliani, Cagliari-Sassari, Montorsi, 1907, in-16, 36 p. Joindre, à un point de vue très général : F. De Angeli, *Storia di Casa Savoia in ordine al pensiero nazionale dalle origini ai di nostri*, Milano, Hoepli, 1906, in-8°, xx-448 p., et les lettres de Joseph de Maistre utilisées par E. Daudet (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1907, p. 604-637).

4. Feltre, Zanussi, 1906, in-8°, 12 p.

5. Extrait des *Atti della deputazione ferrarese di storia patria*, Ferrara, Zuffi, 1906, xiv-314 p. Cf. le long compte-rendu d'A. Savelli dans l'*Arch. stor. ital.*, 1907, t. XL, p. 151-170.

6. C'est un mémoire du temps, publié avec un autre, sur *Il brigantaggio nel Bergamasco nel 1814*, Pavia, Ponzio, 1907, in-8°, 22 p.

7. Extrait des *Annali dei Regi Istituti tecnico et nautico di Livorno*, Livorno, 1905, in-8° (lettres écrites à de Lavillette, gouverneur de Livourne).

8. F. Apostoli, *Le lettere Sirmiensi*, publ. p. Alessandro d'Ancona, avec une biographie par G. Bigoni, Milano, Soc. editrice, 1906, in-18.

tout cas, apporté des précisions nouvelles dont on lui saura gré¹.

C'est dans les États pontificaux et dans la monarchie des Deux-Siciles que les principes conservateurs devaient conserver leur dernier boulevard. Les papes Pie VI et Pie VII ont été tout récemment étudiés. A Pie VI, le chanoine J. GENDRY a consacré deux gros volumes où il prétend faire l'histoire de son long et important pontificat²; cette gageure ne pouvait être tenue, et M. Gendry eût bien mieux fait d'étudier seulement une partie de ce pontificat, par exemple les relations de Rome et de la France, sur lesquelles, pour la Constituante, M. A. MATHIEZ, en utilisant seulement les archives du ministère des Affaires étrangères, a apporté des lumières nouvelles³; M. Gendry, qui connaît les archives Vaticanes, n'en a tiré que des renseignements très brefs à ce point de vue, et l'on se perd avec lui dans la confusion des luttes doctrinales, bien mal élucidées, et dans la complexité des affaires religieuses de Pologne et de Russie. — M. Gendry avait été forcé de traiter dans son livre du fébronianisme et de son succédané italien, le riccisme; le P. Ilario RINIERI, S. J., en avait déjà parlé, sans que le chanoine Gendry s'en doutât, dans son travail sur Napoléon et Pie VII⁴. Le P. Rinieri, qui ignore les archives françaises, a en effet traité un sujet antérieurement abordé par M. H. Welschinger, qui avait négligé les archives romaines⁵; l'un et l'autre de ces historiens devait ainsi forcément rester au-dessous de sa tâche. Avec cela, le P. Rinieri manifeste une gallophobie qui a frappé un écrivain catholique français, M. GOUAT⁶; il entre dans le détail fastidieux des négociations diplomatiques engagées à propos du couronnement de l'empereur par le pape et ne donne des renseignements vraiment nouveaux que dans la seconde partie, consacrée à la rupture, qui sort bien plutôt des contingences politiques enser-

1. *I deportati del 1799, a proposito d'una nuova pubblicazione*, dans l'*Arch. stor. lombardo*, 1907, t. XXXIV, p. 379 et suiv.

2. *Pie VI, sa vie et son pontificat*, Paris, A. Picard, 1907, 2 vol. in-8°.

3. *La France et Rome sous la Constituante, d'après la correspondance du cardinal de Bernis*, dans la *Révolution française*, fasc. de févr. 1907 et suiv. Joindre G. Bourgin, *la Mission de Suzette Labrousse à Rome*, dans les *Mélanges d'arch. et d'hist. de l'École française de Rome*, 1907, t. XXVII, p. 311-322.

4. *Napoleone e Pio VII, 1804-1813. Relazioni storiche su documenti inediti dell'archivio Vaticano*, Torino, Unione tip. ed., 1906, in-8°, XII-644 p. Ce volume est le début d'une série, car il ne va que jusqu'à l'année 1811, mais il fait suite au *Concordato fra Pio VII e il primo console*, paru en 1902.

5. *Le Pape et l'Empereur*, Paris, 1905, in-8°. Joindre le P. Dudon, *la Question romaine en 1805*, dans les *Études*, 20 novembre 1906.

6. *Un an de politique pontificale*, dans la *Rev. des Deux-Mondes*, 1^{er} sept. 1906, p. 159, n. 3. Notons que le P. Rinieri considère Sorel comme un Jacobin (p. 121, n. 1).

rant Napoléon que de l'opposition des systèmes doctrinaux; les documents publiés dans ce gros volume sont nombreux, mais on peut penser avec quel subjectivisme ils sont choisis, et, de fait, le P. Rinieri passe sous silence les prévenances de Napoléon pour Pie VII, le mariage catholique célébré avant le couronnement, l'œuvre du concile de 1809¹; sur le riccisme lui-même, il n'est pas complet, ignorant, semble-t-il, les documents jadis employés par M. Venturi² et ceux que contient le fonds des *Vescovi* aux archives Vaticanes³.

On peut regretter que la seconde partie du livre du P. Rinieri⁴ n'ait pu être utilisée par M. L. MADELIN qui, dans le *Prologue* de sa *Rome de Napoléon*⁵, a esquissé l'histoire de l'occupation des États romains par la France, traitée avec beaucoup de détails par le P. Rinieri. Le livre de M. Madelin, à qui j'ai dû reprocher une documentation peut-être insuffisante⁶, étudie l'administration des départements de Rome et du Trasimène et la société italienne dans ces régions de 1809 à 1814; il y a là des pages de psychologie individuelle ou collective bien fines et fort justes, mais on leur préférerait une esquisse plus systématique de l'œuvre administrative des Français, surtout si on pouvait opposer cette esquisse à un tableau, qui manque encore, de l'administration pontificale avant 1809 et après 1814; ce serait le seul moyen de se rendre compte dans quelle mesure les habitudes gouvernementales françaises ont pu être bouleversées ou respectées par la réaction postérieure. M. Madelin considère l'occupation des États romains comme un épisode de la colonisation de

1. Je n'ai pas eu entre les mains la publication suivante : *Napoleon u. Papst Pius VII. Die Korrespondenz zwischen dem röm. und franz. kaiserl. Hofe. Dokumente zur Anfangsgeschichte des Kulturkampfes in Frankreich*, publ. p. J. W.-r., Leipzig, Verlagsactiengesellsch., 1906, in-8°, iv-102 p.

2. *Le controversie del granduca Leopoldo I di Toscana e del vescovo Scipione de' Ricci con la corte romana*, dans l'*Arch. stor. italiano*, série V, t. VIII, 1891, p. 40-98 et 241-288.

3. T. 367, 368, 371. — Je donnerai des renseignements sur ce fonds dans le Regeste que je prépare de la correspondance du secrétaire d'État avec les prélats et les évêques de France de 1789 à 1799.

4. Le P. Rinieri, qui est un des gros producteurs d'histoire contemporaine, a publié un travail sur *l'Agricoltura e la campagna romana sino a tutto il pontificato di Pio VII*, dans la *Civiltà cattolica*, 15 décembre 1906, qui pourrait être l'amorce d'une étude sur l'administration pontificale, si mal connue, et un autre travail sur *la Secolarizzazione degli stati ecclesiastici della Germania per opera del Primo Console*, Roma, 1906, in-8°.

5. *La Rome de Napoléon. La domination française à Rome de 1809 à 1814*, Paris, Plon, 1906, in-8°, 727 p. J'ai donné de ce livre un compte-rendu critique dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1907, t. VIII, p. 297.

6. Cf. G. Bourgin, *Fonti per la storia dei departimenti romani negli archivi nazionali di Parigi*, dans l'*Arch. della Soc. rom. di stor. patria*, 1906, t. XXIX.

l'Europe par la France. L'idée n'est guère plus juste que celle de M. Driault, qui voyait naguère dans « l'idée impériale » conçue par Napoléon la cause de l'extension progressive de la domination française en Italie¹, et combien apparaissent plus exactes les vues du P. Rinieri, qui a montré par les faits que l'occupation de l'état pontifical est la conséquence naturelle de la diplomatie et de la politique douanière de l'empereur². A ces généralisations prématurées, combien devrait-on préférer les travaux de détail, dont on compte un trop petit nombre encore³! Eux seuls permettront de comprendre par le détail les résultats de la domination française en Italie comme les sentiments de ceux qui, pour des raisons politiques ou religieuses, ont résisté à cette domination⁴.

Cette domination s'écroule en 1814; il n'y a rien de plus complexe dans l'histoire italienne que cette année-là. Les événements milanais, déjà étudiés par MM. LEMMI⁵ et CHIATTONE⁶, ont encore attiré l'attention de MM. S. PELLINI⁷ et G. GALLAVRESI⁸. M. le Comm^e WEIL, spécialiste de l'histoire du prince Eugène, a montré, en employant

1. *Napoléon en Italie*, Paris, 1905, in-8°. Cf. le compte-rendu fort juste de M. P. Muret dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1907, t. VIII, p. 295-296.

2. A cette politique, il faut rattacher le traité de commerce bavaro-italien du 2 janvier 1808, étudié par M. P. Darmstädter dans les *Forschungen zur Geschichte Bayerns*, t. XIII, 1905, fasc. 1 et 2.

3. Il faut ici noter les *Memorie patriottiche* de Crespino (1805-1807), publiées « in occasione dei festeggiamenti patriottici del VII ottobre MCMVI », Rovigo, Corriere del Polesine, 1906, in-8°, 26 p., et *Il conto dell'amministrazione delle finanze del regno d'Italia nell'anno 1813 e budget per l'anno 1814*, avec préface de S. Pellini, Aoste, 1906, in-4°. Sur le combat de Santa-Eufemia, en Calabre, où le général Reynier fut battu par les Anglais, le 4 juillet 1806, P.-L. Courrier a écrit une relation qui a été critiquée par M. R. Gaschet dans la *Revue bleue* du 17 mars 1906. De Monti, M. Julien Luchoire a publié des lettres à M^{me} de Staël dans le *Bulletin italien* de 1906.

4. Sur la mentalité du haut clergé italien, il y a des indications dans les travaux suivants : abbé A. Catherin, *les Evêques italiens exilés dans l'Ain, 1810-1814*, Bourg, 1906, in-8°, 16 p. (extrait du *Bull. de la Soc. Gorini*); Combes de Les-trades, *le Cardinal Arezzo et sa fuite en Corse* [en 1812], dans les *Comptes-rendus de l'Acad. des sciences morales et politiques*, févr. 1907; G. Daumet, *les Généraux des ordres religieux exilés en France sous le second Empire*, dans la *Revue des études historiques*, mars-avril 1907, p. 113-158.

5. *La restaurazione austriaca in Milano nel 1814*, Bologna, 1901, in-8°.

6. Sous le même titre (extr. de la *Rivista stor. italiana*), Pinerolo, 1903, in-8°.

7. *Il generale Pino e la morte del ministro Prina*, Novara, 1905, in-8°. Cf. l'important compte-rendu de G. Gallavresi dans l'*Arch. stor. lombardo*, 1907, t. XXXI, p. 240-246.

8. *Ricerche intorno alla rivoluzione milanese del 1814*, dans les *Rendiconti del Istituto lombardo*, série II, t. XL, 1907, p. 403 et suiv. M. Gallavresi a publié dans le n° 3 du *Bollettino ufficiale del 1° Congresso stor. del Risorg.*

les papiers de N. Bianchi, qu'il y a eu des négociations, en février 1814, entre le vice-roi d'Italie et Murat¹; Bentinck n'avait pu saisir la réalité du fait. Contre le dictateur anglais de Sicile, Marie-Caroline avait écrit à Vienne, en 1814, un mémoire violent où elle attaque également le futur Louis-Philippe; ce mémoire a été publié par M. JOHNSTON², dont les lecteurs de la *Revue historique* se rappellent le livre sur le royaume des Deux-Siciles de 1808 à 1821³. La papauté cependant reprend, en 1814, son rôle dans la politique européenne; le P. Rinieri, qui prépare un ouvrage important sur le Congrès de Vienne, avait publié en 1904 la correspondance des cardinaux Consalvi et Pacca à l'occasion de ce Congrès; M. G. GOYAU en a montré l'intérêt aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*⁴, tandis que M. de RICHEMONT étudiait dans le *Correspondant*, d'après les archives du Vatican, le concordat négocié entre Consalvi et Castlereagh, et dont la conclusion échoua devant les naturelles exigences de l'Angleterre⁵.

Contre les pouvoirs anciens rehaussés vont lutter dès lors les écrivains, exprimant dans leurs œuvres la pensée italienne, et les révolutionnaires, essayant de grouper contre la réaction les forces vives éparses. Sur Ugo Foscolo, dont l'influence a été si grande sur les patriotes de la première moitié du XIX^e siècle, M. Julien LUCHAIRE a écrit une introduction à la traduction française des *Dernières lettres de Jacques Ortis*, ce Werther vénitien dont Foscolo fit le roman⁶; sur Silvio Pellico, dont récemment M. LUZIO étudiait le procès en 1821⁷, M. C. RINAUDO a donné des pages importantes en tête de l'édition nouvelle de *Le mie prigioni* par M. Chiattonne⁸; sur Confalonieri, MM. CHIATTONE⁹ et GALLAVRESI¹⁰ ont apporté des renseignements très

ital. (mai 1906) des lettres de C. Versi et de C. Gioerio qui renseignent sur le parti patriotique à Milan en 1814.

1. *Les Négociations secrètes entre J. Murat et le prince Eugène, févr.-mars 1814, d'après des documents inédits*, dans la *Rev. d'hist. moderne et contemporaine*, 1905, t. VII, p. 509-523.

2. Dans l'*English histor. Review*, avril 1906.

3. Cf. *Rev. hist.*, t. XC, p. 164 et suiv.

4. *Un an de politique pontificale*, dans la *Rev. des Deux-Mondes*, 1^{er} sept. 1906, p. 135-163.

5. *Un essai de concordat entre l'Angleterre et le Saint-Siège*, dans le *Correspondant*, 25 sept. et 10 oct. 1906.

6. Paris, Soc. franç. d'impr. et de libr., 1906, in-18.

7. *Il processo Silvio Pellico-Piero Maroncelli*, Torino, 1904, in-8°.

8. Saluzio, 1907, in-16.

9. *Nuovi documenti su Federico Confalonieri per le sue relazioni intime e patriottiche prima del processo*, dans l'*Arch. stor. lombardo*, 1906, t. XXXIII, p. 46-114.

10. *Per una futura biografia di F. Confalonieri*, dans l'*Arch. stor. lombardo*, 1907, t. XXXIV, p. 428-470.

nombreux, très nouveaux, qui montrent dans quelle large mesure le libéralisme anglais a influé sur la doctrine politique des libéraux italiens, tandis que M. L. Ré retraçait assez mal la vie de son admirable femme, Teresa Casati¹. Toute différente de Teresa apparaît l'énergique et voluptueuse princesse Belgiojoso étudiée au même moment par M. WITEHOUSE H. REMSEN² et M. R. BARBIERA³, et qui compte parmi les femmes les plus audacieuses du *Risorgimento*, dont M^{me} GIOVANNINI MAGONES a dressé tout récemment la liste⁴.

Le femmes n'ont pas craint de combattre pour l'unité dans la charbonnerie, si l'on en croit un rapport sur la *Società delle giardinieri* de 1823 publié par M. CHIATTONE⁵. L'action du carbonarisme italien continue d'être étudiée avec passion par les historiens⁶. Dans la Polesine, où la charbonnerie et le guelfisme se donnent la main⁷, dans l'Ombrie, où les *carbonari* agissent avec les maçons et les bonapartistes⁸, dans le royaume de Naples⁹, les conjurés essaient de lutter contre la réaction.

L'un des plus aventureux *carbonari* fut le général Pepe, qui, après avoir passé deux ans dans les prisons de Brünn (1821-1823), se fixa à Florence¹⁰; il eut ainsi sa part d'influence dans la formation de la

1. *Una martire del risorgimento (Teresa Casati-Confalonieri)*, Brescia, 1906, in-16, 119 p. (2^e éd., 1907). Cf. la note sévère de M. Chiattonne, dans l'*Arch. stor. lombardo*, 1906, t. XXXIII, p. 76, n. 2.

2. *A revolutionary princess Christina Belgiojoso-Trivulzio, her life and times (1808-1871)*, London, 1906, in-8°. Traduction française, avec une préface de M^{me} Dora-Melegari (Paris, Émile-Paul, 1907, in-12, 302 p.).

3. *La principessa Belgiojoso*, Milano, Treves, 1907, in-16. Cf. deux feuillets de M^{me} Arvède Barine dans le *Journal des Débats*, 6 février et 6 mars 1907.

4. *Italiane benemerite del risorgimento nazionale*, Milano, Cogliati, 1907, in-16, xv-464 p., 30 portr.

5. Dans l'*Arch. stor. lombardo*, 1906, t. XXXIII, p. 85-86. Il s'agit d'un rapport du conseiller Plenciz, président du Sénat de justice du Lombard-Vénitien, communiqué par l'empereur d'Autriche au comte Sedlnitzky. La *Società romantica*, dénoncée par Consalvi au ministre de l'Intérieur autrichien, le 1^{er} septembre 1819, n'était pas une société secrète, mais elle avait le tort, aux yeux du prélat romain, de grouper libéraux italiens et anglais (*Ibid.*, p. 83, n. 3).

6. Sur la production antérieure, cf. *Rev. hist.*, t. XC, p. 161 et suiv.

7. G. Bandini, *Carboneria e guelfismo nei costituti dei carbonari del Polesine*, extrait de la *Rivista d'Italia*, sept. 1906.

8. G. degli Azzi, *Bonapartisti, massoni e carbonari nell' Umbria ne' primi anni della restaurazione pontificia, 1814-1818*, dans l'*Arch. stor. del Risorgimento umbro*, 1905, t. I, 4^e fasc.

9. M. Mazziotti, *La rivolta del Cilento nel 1828*, Roma, Albrighi, 1906, in-8°.

10. On sait le rôle joué dans le carbonarisme par le général Guillaume Pépé, dont les mémoires ont été résumés par M. L. Mouton dans une publication déjà signalée (*Mém. du général Guillaume Pépé, 1783-1846*, publ. p. L. Mou-

mentalité toscane à l'aube du *Risorgimento*. Cette part a été reconnue par M. Julien LUCHAIRE dans sa récente thèse, qui, en dépit de son titre beaucoup trop extensif¹, n'est que l'analyse des conditions politiques et intellectuelles où s'est mue la société florentine entre les années 1815 et 1830 : une étude insuffisante des antécédents, des conditions sociales, l'omission systématique de toute indication sur l'histoire européenne contemporaine, un soin trop constant du classement abstrait des œuvres, dont on n'arrive pas à saisir, dans le détail, le mode d'influence, diminuent la portée de ce travail²; il n'est pas moins une solide contribution, et de belle tenue littéraire, à l'histoire de l'Italie, et je crois que le cadre politique ou géographique de l'auteur est celui qui convient le mieux pour analyser sous tous ses aspects l'évolution qui a conduit à l'unité ses diverses provinces. — On ne saurait trop désirer qu'on se mit ainsi à étudier l'état pontifical³, le royaume des Deux-Siciles ou le Lombard-Vénitien; pour le Piémont, les *Aneddoti documentati sulla Censura dalla Restaurazione alla Costituzione*, groupés un peu confusément par M. A. MANNO⁴, rendront une partie des services rendus pour la Toscane par M. Luchaire; le travail de M. Manno, en effet, permet d'apprécier à la fois le nombre et l'utilité des mesures prises par le gouvernement piémontais pour gêner l'expansion de la pensée libérale en même temps que le cercle d'influence des œuvres censurées.

L'évolution politique a été en Toscane fort calme. Dans tous les autres pays italiens, elle est, au contraire, remplie de heurts, mais ces heurts, dans ces dernières années, ont peu attiré l'attention des historiens. MM. A. ROVINI, pour le Piémont⁵, E. GIGLIOTTOS, pour

ton, Paris, Perrin, 1906, in-8°. Cf. *Rev. hist.*, t. XCH, p. 448). La *Revue hebdomadaire* du 15 octobre 1906 rappelle le duel qu'eut Pépé avec Lamartine, à Florence, en 1826.

1. *Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830*, Paris, Hachette, 1906, in-8°, xvii-337 p. Cf. le compte-rendu de M. Nicastro dans l'*Arch. stor. italiano*, 1907, t. XXXIX, p. 184-190, et le mien dans la *Revue de synthèse historique*, août 1907, p. 112-113.

2. M. Luchaire n'a pu utiliser le livre suivant, que je ne connais que par les bibliographies : P. Prunas, *L'Antologia di G. P. Vieusseux (Bibl. stor. del Risorg. ital.)*, Roma, 1906, in-8°; il a montré dans son livre le rôle important joué par le libraire-éditeur florentin.

3. Il n'y a que des bribes du sujet dans G. Bandini, *Caroline Murat a Roma nel 1830...*, Roma, Tip. unione cooper. ed., 1907, in-16. Dans ses lettres écrites de Rome, publiées par la *Revue de Paris* les 15 décembre 1905 et 1^{er} janvier 1906, le musicien Hector Berlioz montre la vulgarité et le cléricisme de la société romaine.

4. Dans *Biblioteca di storia italiana recente, 1800-1850*, publ. p. la R. deputazione sovra gli studi di storia patria per le antiche provincie e la Lombardia, t. I, Torino, Bocca, 1907, in-4°, vii-199 p.

5. Ed. de Zerboni di Sposetti, *La relazione sulla repressione dei moti*

Milan¹, B. RADICE, pour la Sicile², ajoutent quelques détails à ce qu'on savait jusqu'ici sur le grand mouvement de 1820-1821. Sur la révolte de Catane en 1837, M. V. FINOCCHIARO a réuni un recueil de documents qui rendront les plus grands services³. Mais c'est la révolution de 1848-1849 qui est étudiée avec le plus d'ardeur, surtout au point de vue militaire. Ainsi, M. le professeur L. MATINO a réédité le récit de C. Pisacane pour la *Biblioteca storica del risorgimento italiano*⁴. M. Mario DEGLI ALBERTI a utilisé les lettres et journaux de Charles-Emmanuel della Marmora (1788-1854) concernant la campagne des Piémontais contre l'Autriche et l'abdication de Charles-Albert après la défaite de Novare⁵; les lettres de l'aide de camp du roi sur l'abandon de Milan (8 et 9 août) sont du plus vif intérêt et complètent le livre du colonel Pagani sur la capitale de la Lombardie, de mars à août 1848⁶. Della Marmora n'aimait pas les corps volontaires dont on a célébré, à diverses reprises, le courage dans des opuscules panégyriques⁷; il put apprécier, en revanche, les Toscans, qui, seuls de toute l'Italie, vinrent à l'aide des Piémontais⁸, alors que d'autres provinces, comme Rome, comme la Sicile, disper-

del 21 e sulla occupazione austriaca in Piemonte, 1821-1823, Roma-Milano, 1907, in-8°.

1. *Albori di libertà : gli studenti di Torino nel 1821*, Torino, Streglio, 1906, in-8°, 263 p. Ce livre, publié pour le cinquième anniversaire de l'Université de Turin, contient une bibliographie du mouvement de 1821.

2. *Bronte nel 1820*, dans l'*Arch. stor. siciliano*, 1906, t. XXX, fasc. 4.

3. *Cronache, memorie e documenti inediti relativi alla rivolta di Catania del 1837*, Catania, Battiato, 1907, in-16, 201 p.

4. *Guerra combattuta in Italia negli anni 1848-1849*, Roma-Milano, 1906, in-16, 340 p.

5. *Alcuni episodi del risorgimento italiano illustrati con lettere e memorie inedite del generale marchese Carlo Emanuele Ferrero della Marmora, principe di Masserano*, dans la *Bibl. di storia ital. recente*, t. I, p. 202-471. M. Degli Alberti est neveu par alliance du général. Les lettres de della Marmora sont au nombre de 102 et vont du 27 mars au 19 octobre 1848. Un appendice est consacré à l'abdication de Charles-Albert, dont le texte fut rapporté d'Espagne par della Marmora; pendant son voyage, les lettres de sa femme le renseignaient sur la révolte de Gènes. Cet appendice permet de contrôler le livre de M. Costa de Beauregard sur *les Dernières années du roi Charles-Albert*. Un second appendice est consacré au transport en Italie des cendres de Charles-Albert, mort le 28 juillet 1849.

6. *Uomini e cose in Milano dal marzo all'agosto 1848*, Milano, Cogliati, 1906, in-16, 590 p., 20 portr.

7. *Solenni onoranze date al duce ed ai morti e superstiti del valoroso corpo bersaglieri del Po (1848) in Ferrara*, Ferrara, Bresciani, 1906, in-8°, 17 p.; *Comizio regionale lombardo dei veterani delle guerre dal 1848-1849 al 1870 [relazione per l'Esposizione internazionale di Milano]*, Milano, Pirola, 1906, in-8°, 62 p.]

8. Cf. G. U. Oxilia, *La campagna toscana del 1848 in Lombardia*, Firenze,

saient inutilement leurs efforts. M. V. FINOCCHIARO a étudié en détail la révolution sicilienne de 1848-1849¹, tandis qu'un groupe d'historiens s'occupaient des événements romains aux mêmes dates.

Dans le livre composite de MM. É. BOURGEOIS et E. CLERMONT sur *Rome et Napoléon III*², le second de ces auteurs s'est occupé, au point de vue diplomatique, de l'expédition française, qui, sous la conduite du général Oudinot, devait anéantir la jeune république romaine; en utilisant presque exclusivement les archives des Affaires étrangères, M. Clermont a montré quelles influences cléricales ont empêché de Lesseps de réussir dans la mission conciliatrice qu'il avait assumée, et qu'il voulut accomplir malgré son gouvernement, malgré le général Oudinot, malgré la bande de politiciens cléricaux qui peuplaient l'état-major français. L'échec que subit le 30 avril 1849 le général Oudinot amena la mission de M. de Lesseps, dont le gouvernement français se servit comme d'un commode paravent destiné à cacher ses préparatifs militaires. Cet échec souligne aussi la vitalité de la république romaine, dont M. Georges Macaulay TREVELYAN a donné d'autres exemples dans *The Garibaldi's defence of the roman republic*³. Ce qu'on peut reprocher avant tout à M. Trevelyan, ce sont d'inutiles digressions, par exemple sur la vie de Garibaldi jusqu'à 1848, ce qui ne rentre pas du tout dans le sujet, ou sur l'état pontifical de 1815 à 1848, pour la description duquel il a surtout utilisé le livre de Johnston⁴, sur l'organisation de la légion garibaldienne, bien connue depuis Lævinson⁵; il est parfois un peu grandiloquent. Mais son étude est, au point de vue militaire, fort soignée, surtout quand il a à suivre les opérations de Garibaldi à Rome depuis le 27 avril : la journée du 30 avril, la campagne contre Ferdinand de Naples, le combat du 3 juin autour de la villa Corsini, le siège de Rome, l'assaut du 30 juin, l'entrée des Français le 3 juillet sont successivement étudiés par M. Trevelyan, qui, tout en négligeant les sources françaises inédites (arch. de la Guerre et de la Marine) a cependant employé une masse considérable de documents

1904, in-8°, 404 p., avec les corrections de D. Marzi, dans l'*Arch. stor. Italiano*, 1906, t. XXXVIII, p. 213-223.

1. *La rivoluzione siciliana del 1848-1849 e la spedizione del general C. Filangieri*, Catania, Balliati, 1906, in-8°, xvi-463 p., avec un appendice de M. A. Maag sur *I reggimenti Svizzeri nella spedizione di Catania*.

2. Paris, A. Colin, 1907, in-8°, xvii-370 p. Cf. mon compte-rendu de ce livre dans la *Revue de synthèse historique*, août 1907, p. 106-108.

3. Londres, Longmans, 1907, in-8°, xx-364 p.

4. *The roman republic*, London, 1905, in-8°.

5. *Giuseppe Garibaldi e la sua legione nello stato romano 1848-1849*, Roma-Milano, Soc. ed. Dante Alighieri, 1904, in-16. La 3^e partie de cet ouvrage, contenant les pièces justificatives et l'index, a paru en 1907 (in-16, xi-372 p.).

inédits; mais c'est à la merveilleuse retraite de Garibaldi, passant à travers les Français, les Espagnols et les Napolitains que M. Trevelyan a consacré les pages les plus dramatiques de son livre : le départ des garibaldiens sur les *bragozzi* de Cesenatico, la mort douloureuse d'Anita, le séjour de Garibaldi dans la *pineta* de Ravenne, l'exécution des patriotes Circeuacchio et Ugo Bassi constituent autant d'épisodes d'une histoire qui suscitera encore des hagiographes¹.

La période de réaction qui suit est moins étudiée. Je n'ai pas encore eu entre les mains l'ouvrage de M. DE CESARE sur l'état pontifical de 1850 à 1870²; les lettres écrites par Louis Doubet, chargé par Fortoul d'une mission pédagogique en Italie, à son beau-frère Eugène Rendu montrent de quelle façon on jugeait à Rome même l'occupation française et dans quelles contradictions se débattait la pensée diplomatique de Pie IX³ : on y voit aussi la sévérité du pape pour la politique religieuse du Piémont, que condamnait si durement en 1859, dans son *Sogno politico*, l'unitaire catholique Francesco Puccinotti⁴. Sur la réaction autrichienne, je ne puis citer que des contributions minuscules de MM. CHIATTONE⁵, L. PASTRO⁶ et A. POMELLO⁷.

Les campagnes de 1859 et de 1866 ne sont guère plus abordées. On trouve des précisions intéressantes dans la recension par M. E. LAZZERINI-MELANI des mémoires de Govone⁸; M. G. GOYAU a, d'autre part, montré quelle fureur causa aux catholiques allemands l'intervention de la France en Italie, considérée comme attentant aux droits de la papauté⁹. Il est inutile de retenir les quelques lettres anonymes

1. Cf. en dernier lieu G. Mini, *Il trafugamento di Giuseppe Garibaldi dalla pineta di Ravenna...*, 1849, Vicenza, Fabris, 1907, vii-152 p.

2. *Roma e lo stato del Papa 1850-1870*, t. I, Roma, 1907, in-8°. En rapprocher Boyer d'Agen, *Un prélat italien sous l'État pontifical. Léon XIII d'après sa correspondance inédite*, Paris, Juven, 1906, in-8°.

3. Publiées par M. Gay dans le *Bull. de la Soc. de l'hist. de la révolution de 1848*, 1907, t. IV, p. 127 et suiv.

4. *Scritti inediti*, publiés avec une note biographique et critique par G. Zocagnini et C. Lagomaggiore, Urbino, 1904, in-8°.

5. *Contributo alla storia delle cinque giornate : i mali trattamenti usati dall' Austria ai prigionieri del Broletto da lettere inedite di Radetzky, di Alberto de Herra, ecc.*, Milano, Cogliati, 1906, in-8°, 63 p.

6. *Ricordi di prigione dell' unico superstite dei condannati di Mantova dal 1851 al 1853*, avec préface de A. Fradeletto, Milano, Cogliati, 1907, in-16, 238 p.

7. *Luigi Leorotti* (exécuté le 29 septembre 1860), Verona, Chiamonti, 1907, in-16, 15 p.

8. *Arch. stor. italiano*, 1907, t. XL, p. 185-204. Cette recension concerne l'édition italienne, *Il generale G. Govone, frammenti di memorie*, par U. Govone, Torino, 1902, in-8°, et l'édition française par le Comm^e Weil, Paris, 1905, in-8°.

9. *Les Origines du « Kulturkampf » allemand*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} avril 1907, p. 570 et suiv.

publiées sur la campagne de 1859 dans la *Revue des Deux-Mondes*¹ ou les souvenirs édités sur l'occupation de Tolmezzo par les Autrichiens du 15 août au 15 octobre 1866². Les lignes générales de l'histoire italienne, dans ses rapports avec le second Empire, sont suffisamment tracées dans la grande esquisse de M. C. BULLE³. Mais c'est encore dans le livre déjà cité de MM. É. BOURGEOIS et CLERMONT qu'on trouvera à ce point de vue les notions les plus nouvelles : M. Bourgeois montre, d'après les documents inédits des Affaires étrangères, comment le parti clérical, en France, empêcha Napoléon III d'exécuter honnêtement la Convention de 1864, concernant l'évacuation de Rome, et de conclure avec l'Italie et l'Autriche une alliance qui pût faire contrepoids aux ambitions de la Prusse⁴. La politique à courte vue de l'empereur assura en même temps l'unité allemande et l'unité italienne.

Ce que fut Rome dans les premières années de l'unité, M. Ugo PESCI, amusant chroniqueur de la *Fanfulla*, nous le dit dans un gros livre qui fait pendant à celui qu'il avait écrit sur Florence capitale⁵ : dans ses dix-huit chapitres, M. Pesci verse à pleines mains des anecdotes de toute espèce sur le Vatican, le Quirinal, Montecitorio, les Romains de Rome, les *buzzuri* et les *forestieri*, les théâtres, les fêtes, le monde intellectuel et artistique, les relations entre Victor-Emmanuel et Pie IX, la mort de ces personnages, enfin les transformations matérielles de Rome, et il dit tout avec la bonne grâce d'un conservateur qui, tout en ayant peur des progrès du socialisme, a vu trop de choses pour être jamais très étonné.

Si le bilan de la production historique pour cette dernière période du *Risorgimento* est un peu maigre, cela tient sans doute à ce que les historiens sont surtout attirés par la biographie de ses hommes marquants. Ce type de travail est le pire quand il s'agit d'individualités très voisines de nous, et que les écrivains qui les abordent ont plus de chance de montrer qu'partout ailleurs leur partialité apologétique et leur insuffisante critique. L'année 1905 avait été féconde en

1. 15 janvier 1907, p. 273 et suiv.

2. *Memorie dell' occupazione militare austriaca dal 15 agosto al 15 ottobre 1866 in Tolmezzo*, Tolmezzo, Moro, 1907, in-16, 35 p.

3. *Storia del secondo impero e del regno d'Italia*, Milano, Soc. ed., t. I, 1906, t. II, 1907, in-8° (collection Oncken).

4. Cf., au point de vue italien, F. Quentavalle, *La conciliazione fra l'Italia e il Papato nelle lettere del p. Luigi Tosti e del sen. G. Casati, con un saggio su la questione romana negli opuscoli liberali fra il 1859 e il 1870*, Milano, Cogliati, 1907, in-16, vii-589 p.

5. *I primi anni di Roma capitale, 1870-1878*, 2° éd., Firenze, Bemporad, in-8°, 738 p., 100 illustr.

publications de tout genre sur le révolutionnaire Mazzini¹. A ces publications, il faut joindre l'édition des lettres écrites par Mazzini à Melegari, intéressant l'histoire des sociétés mazziniennes, la *Giovine Italia* et la *Giovine Europa*², et, en 1859, à ses amis de Toscane, les invitant à adhérer au mouvement unitaire et à se dégager de l'influence française³; on ne trouvera que des généralités dans la brochure de M. G. Rossa⁴. Manin, étudié par MM. U. FERRARI-BRAVO et A. MARCONI en 1904⁵, a été l'objet d'un mémoire des mêmes historiens, à l'occasion de notes écrites par le défenseur de Venise sur son exemplaire du livre de V. Rovani, publié en 1850 et intitulé : *Di Daniele Manin, presidente e dittatore della repubblica veneta*⁶. Quant à Garibaldi, son anniversaire a été célébré, en 1907, non seulement avec des fêtes en Italie, en France, en Angleterre, mais avec des publications de toute espèce, dont le mérite est de renseigner peut-être plus sur la mentalité politique du peuple italien que sur la vie ou les idées du héros national⁷ : Garibaldi y apparaît comme la sincère personification des pensées unitaires et populaires, évoluant, au cours du XIX^e siècle, avec les événements, et l'on a com-

1. Voy. la *Bibliografia mazziniana in occasione del centenario*, dans le *Giornale storico e letterario della Liguria*, 1905, fasc. 10-12, p. 467-474, et la bibliographie dressée dans le *Bollettino storico subalpino*, 1905, fasc. 1-3, p. 225-226.

2. Dora Melegari, *La « Giovine Italia » e la « Giovine Europa », dal carteggio inedito di G. Mazzini a L. A. Melegari*, Milano, Treves, 1906, in-16, 347 p.

3. Ces lettres, tirées du fonds Bianchi aux archives de Florence, ont été publiées par M^{me} C. Cecchini dans l'*Arch. stor. italiano*, 1906, t. XXXVIII, p. 50-92.

4. *G. Mazzini e il suo apostolato politico*, Alessandria, Duc, 1907, in-8°, 24 p.

5. *Daniele Manin e i suoi tempi*, Venezia, 1904, in-8°.

6. *Un'auto-difesa inedita di Daniele Manin*, dans le *Nuovo archivio veneto*, 1906, nouv. série, t. XII, p. 219-240. Ces auteurs reprennent et réfutent les différents reproches et accusations de Rovani.

7. On ne peut tout mentionner. Je signalerai seulement : C. Monti, *Solenne commemorazione del gen. G. Garibaldi*, Torino, Grafica e politecnica, 1907, in-8°, 32 p.; G.-C. Abba, *Garibaldi nel I° centenario della nascita gloriosa*, Milano, Vallardi, 1907, in-8°, 50 p.; P. Gaggero, *Vita e pensiero di G. Garibaldi con prefazione di E. Bartalini*, Genova, 1907, in-16, 92 p.; prof. E. Fracassi, *G. Garibaldi nella legenda*, Pergola, 1907, in-8°, 22 p.; prof. Lagomaggiore, *Il carattere ideale della gesta garibaldina*, Udine, 1907, in-24, 27 p.; R. Manzini, *La marcia dell'eroe*, Roma, 1907, in-16, 24 p.; E.-E. Ximenes, *Garibaldi nel suo primo centenario, note biografiche*, Bologna, Beltrami, 1907, in-4°, 14 p.; O. Brentani, *Garibaldi e Milano*, Milano, Agnelli, 1907, in-16, 48 p.; Id., *Garibaldi e il Trentino*, Milano, Agnelli, 1907, in-16, 42 p., etc. En France, je signalerai la biographie anecdotique de Ch. de Saint-Cyr (Paris, Juven, 1907, in-12).

pris, en France¹ comme en Italie², la valeur morale d'une semblable figure. Mieux qu'à travers les apologies, cette figure apparaît dans les mémoires dont M. E. NATHAN a donné une édition diplomatique d'après l'autographe définitif³, et dans la masse compacte de documents personnels groupés par M. D. CIAMPOLI⁴; les transformations de la pensée garibaldienne sont évidentes dans les lettres ici réunies et dont la première est du 17 octobre 1836, la dernière du 23 mai 1882 : religiosité et athéisme, individualisme sentimental et socialisme un peu vague, monarchisme et républicanisme, tels sont les pôles successifs de cette pensée; mais surtout Garibaldi s'y montre généreux, ardent pour la cause de l'humanité, mal au courant des petites combinaisons de la politique au jour le jour et des entreprises financières⁵. Une partie des matériaux réunis par M. D. Ciampoli se retrouve dans la grosse publication documentaire de M. MENGhini, consacrée à l'expédition de Sicile et de Naples⁶; les campagnes garibaldiennes commencent ainsi à être bien connues. J'ai signalé plus haut le livre de M. TREVELYAN sur Garibaldi à Rome; Rome fut l'éternelle attirance de Garibaldi, et c'est pour la posséder qu'il fut blessé et vaincu au combat d'Aspromonte, sur lequel les mémoires du colonel Giacinto BRUZZESI⁷ et le mince travail de M. E. ALBANESE⁸ donnent quelques détails⁹.

Aux fêtes garibaldiennes, le monde officiel fut contraint d'assister

1. Je fais ici allusion aux très pénétrants articles de M. Julien Luchaire parus dans les *Pages libres* des 29 juin et 6 juillet 1907.

2. Cf. C. G. Pini, *La vita di G. Garibaldi narrata al popolo*, Livorno, Unione poligraf., 1907, in-16, 395 p.

3. G. Garibaldi, *Memorie. Ed. dipl. dall' autografo definitivo*, a cura di E. Nathan, Torino, Soc. ed. tip., 1907, in-8°, 444 p.

4. *Scritti politici e militari, ricordi e pensieri inediti, raccolti su autografi, stampe e manoscritti*, Roma, Voghera, 1907, in-8°, VIII-1005 p. Beaucoup de noms propres sont écorchés dans cette publication, dont les sources sont insuffisamment élucidées par M. Ciampoli dans sa préface trop grandiloquente.

5. Je fais allusion à l'affaire du canal de Rome.

6. *La spedizione garibaldina di Sicilia e di Napoli nei proclami, nelle corrispondenze, nei diarii e nelle illustrazioni del tempo*, Torino, Soc. tip. ed., 1907, in-8°, XVI-466 p. Sur Mordini, un des fidèles de Garibaldi en Sicile, voy. M. Rosi, *Antonio Mordini nella storia del risorgimento italiano* (Extr. de la *Rivista d'Italia*), Torino, 1905, in-8°, 37 p.

7. *O Roma, o morte. Dal Volturmo ad Aspromonte, memorie raccolte e ordinate da Giunio Bruzzesi*, Milano, de Mohr, 1907, in-8°, XXX-348 p.

8. *La ferita di Garibaldi ad Aspromonte : diario inedito della cura, lettere, relazioni militari e mediche*, documenti preceduti da notizie biografico-storiche di G. Pipitone, Palermo, Sandron, 1907, in-16, 174 p.

9. Un recueil de *Cose garibaldine*, contenant une vingtaine d'esquisses sans grand intérêt, a été publié par M. Abba (Torino, Soc. tip. ed., 1907, in-16, 319 p.).

par le sentiment populaire. Mais ses sympathies vont naturellement aux hommes qui ont fait partie de ses cadres et ont travaillé à l'unité avec moins de fracas que les grands révolutionnaires. Un certain nombre de mémoires récemment étudiés montre dans quelle mesure la diplomatie a aidé ou contrarié les aventures glorieuses des garibaldiens. On sait le succès qu'ont eu les *Ricordi di gioventù* de G. VISCONTI-VENOSTA¹. Depuis, les fils de P. VIARANI ont publié les courts mémoires laissés par leur père², tandis que M. CASONI éditait ses souvenirs personnels³ et que M. E. ARTOM étudiait l'œuvre de son père le sénateur⁴. Mais deux hommes sont morts, dont on attend avec impatience de savoir s'ils ont laissé des mémoires : le comte Nigra, décédé le 1^{er} juillet 1907, secrétaire de Cavour au Congrès de Paris de 1856, qui joua un rôle important à la fin du second Empire⁵ et qui a su beaucoup de choses sur les négociations franco-italiennes à cette époque⁶; Crispi, décédé le 11 août 1904, dont les papiers ont été expurgés par le gouvernement italien aussitôt après sa mort, mais dont les *buste* contiennent sans doute suffisamment de documents sensationnels, pour que sa fille, la marquise Linguaglossa, en bourre les deux volumes du *Diario* à paraître : Crispi se vengera ainsi par delà le tombeau des amertumes de ses dernières années.

Georges BOURGIN.

1. 3^e éd., illustrée, Milano, Cogliati, 1906, in-16, 610 p.

2. *Memorie del risorgimento lasciate da Viarani Pietro e pubblicate per cura degli figli*, Faenza, Montanari, 1906, in-8°, 16 p.

3. *50 anni di giornalismo (1846-1900). Ricordi personali*, Bologna, Matteuzi, 1907, in-16, 321 p.

4. *L'opera politica del senatore I. Artom nel risorgimento italiano*. 1^{re} partie (avec la collaboration du comte Camille de Cavour), Bologna, Zanichelli, 1906, in-8°, 374 p.

5. M. Nigra aide l'impératrice Eugénie à s'enfuir le 4 septembre 1870 : sur cet épisode, on trouvera des renseignements inédits dans le *Journal des Débats*, 7 et 17 juillet 1907.

6. Voy. à ce point de vue les documents utilisés par M. Bourgeois dans son livre cité p. 404 et 406, et les lettres de Nigra publiées dans le journal *l'Éclair* du 18 juillet 1907.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Ferdinand CHALANDON. *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*. Paris, A. Picard, 1907. 2 vol. in-8°, XCIII-408 et 844 pages.

Depuis quelques années, les travaux qui touchent à l'histoire de la domination normande en Italie et en Sicile se sont multipliés; les archives on été explorées; tous les textes importants publiés et critiqués. Le moment était venu d'écrire un ouvrage d'ensemble où ces travaux seraient utilisés. C'est le but que s'est proposé M. Chalandon. Les deux volumes qu'il y a consacrés reposent, en outre, sur une enquête personnelle qui semble avoir été menée avec beaucoup de soin. Il a visité notamment les archives du Mont-Cassin, de Naples, de Bénévent, de la Cava, de Palerme, ce qui lui a permis de compléter et de rectifier sur plusieurs points les recherches de ses devanciers.

Son ouvrage se divise en trois parties, qui traitent : 1^o de l'établissement des Normands et de leur histoire, à la fois sur le continent et en Sicile, jusqu'au moment où le duc Roger va recevoir la couronne royale; 2^o de l'histoire du royaume normand depuis sa fondation, en 1130, jusqu'à son occupation par l'empereur Henri VI, en 1194; 3^o de la condition des terres et des personnes, de l'organisation administrative et de la civilisation « siculo-normande ». Le tout est précédé d'une introduction, où sont indiqués et sommairement appréciés les divers textes qui nous renseignent sur l'histoire des Normands d'Italie et de Sicile, et d'un aperçu sur l'état politique de l'Italie méridionale au moment de leur arrivée. Sur chaque point, l'auteur nous fournit des renseignements très complets. Il passe en revue, quand il y a lieu, toutes les explications ou les hypothèses qui ont été émises, les critique et nous fournit les siennes. On peut donc dire, quel que soit le jugement qu'on porte sur son livre et quelque réserve qu'on puisse être amené à faire sur telle ou telle de ses opinions, qu'il sera désormais le guide indispensable de tous ceux qui désireront se mettre au fait de cette histoire.

Son exposé est, en général, clair et se lit facilement¹. Tout au plus pourra-t-on regretter qu'il ait cru devoir l'encombrer de discussions faciles à reléguer en notes. On risque ainsi de se noyer dans le détail et de perdre les grandes lignes; et ce défaut est d'autant plus sensible qu'on va toujours de l'avant, sans jamais une page de résumé ou de

1. Par places cependant, il eût gagné à être accompagné de cartes et de plans (voir notamment, t. I, p. 206, ce qui a trait au siège de Palerme).

conclusion. En outre, la critique de l'auteur semble parfois un peu hâtive et superficielle. Un acte faux ou suspect se présente-t-il sur sa route, il se contente de l'écarter sans discussion : c'est le cas, par exemple, d'un faux diplôme de Judith, fille de Roger I^{er}, qu'il cite (t. I, p. 352, n. 6) d'après une édition défectueuse de Champollion-Figeac, et qu'il eût dû étudier dans l'édition qu'en a donnée M. Bruel (*Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, n° 3815) d'après deux expéditions soi-disant originales. Ailleurs, pour fixer le nom du chevalier normand qui, en 1047, répondit à l'appel du prince de Salerne, il invoque (t. I, p. 52) la chronique de Guillaume de Jumièges comme un témoignage indépendant d'Orderic Vital, alors que le passage en question est d'un continuateur auquel Orderic Vital a servi de source ; il ne dit pas non plus qu'Adémar de Chabannes se trouve d'accord avec Raoul le Glabre et semble finalement se prononcer sans raisons sérieuses¹. Il en est de même lorsqu'il s'agit des institutions. Que penser, en particulier, de la manière dont il explique la distinction entre les terres tenues *in demanio* et les terres tenues *in servitio* ? « Ne faudrait-il pas voir, se demande-t-il (t. II, p. 517), dans les fiefs *in demanio* les fiefs qui comportent les droits de seigneurie les plus étendus et dans les fiefs *in servitio* les fiefs qui ne comportent qu'une portion de ces mêmes droits, portion qu'il est d'ailleurs impossible de déterminer avec précision ? » Mais n'est-il pas évident, et les exemples qu'il cite² ne prouvent-ils pas qu'ici comme ailleurs on se préoccupe uniquement de distinguer les terres que le seigneur tient directement, qui constituent son « domaine », de celles qu'il a inféodées ? Sur cette question comme sur beaucoup d'autres, M. Chalandon aurait eu tout intérêt à comparer les institutions des Normands d'Italie et de Sicile avec celles des Normands de France et d'Angleterre. Beaucoup d'usages et d'expressions eussent alors pris à ses yeux leur sens véritable³.

Par contre, M. Chalandon a su faire justice d'un certain nombre d'erreurs d'interprétation commises par ses devanciers. Ainsi, — pour ne citer que quelques exemples, — il a réduit à de justes proportions le rôle joué par les premières bandes normandes venues dans l'Italie

1. De plus, après avoir écarté en cet endroit le texte de Raoul le Glabre, il l'utilise quelques pages après (t. I, p. 57) pour déterminer le contingent qui accompagna Mèles à Bénévent. Il ne se réfère d'ailleurs plus alors au texte d'Adémar de Chabannes, qui cependant est concordant. Tout cela est bien confus et bien incertain.

2. En particulier, t. II, p. 516, n. 3, où l'expression « *tam in demanio quam in feudis* » est donnée comme l'équivalent de « *tam in demanio quam in servitio* ».

3. C'est le cas de l'expression de fiefs tenus *in capite*, qui désigne évidemment, comme en Angleterre, des fiefs tenus directement du roi, du duc, etc. Le texte que M. Chalandon cite (t. II, p. 517) pour établir le sens de « fief dont le possesseur est tenu de servir personnellement à l'armée » ne nous semble pas du tout concluant.

méridionale; il a insisté avec raison sur ce fait que le pape Léon IX fut bel et bien le prisonnier des Normands à Bénévent; il a montré que le partage de la Calabre effectué en 1062 entre Robert Guiscard et Roger, son frère, eut pour effet de créer une sorte de possession en pariage et non une double domination. Bref, si, par l'énormité même de la tâche qu'il s'était imposée, il prête le flanc à la critique¹, il a su, par un judicieux emploi des textes, apporter à peu près sur tous les points de très utiles rectifications et souvent des vues nouvelles.

Louis HALPHEN.

H. PIRENNE. *Histoire de Belgique*. T. III : *De la mort de Charles le Téméraire à l'arrivée du duc d'Albe dans les Pays-Bas (1567)*. Bruxelles, H. Lamertin, 1907. In-8°, 490 pages.

En 1899 et en 1904, j'ai rendu compte, ici même, des deux premiers volumes de l'*Histoire de Belgique*, de M. Pirenne (*Rev. hist.*, nov. 1899, p. 375-383, et nov. 1904, p. 366-371). J'ai exprimé alors toute mon admiration pour cet ouvrage capital. Je suis heureux de constater que le troisième volume est à la hauteur des deux premiers.

Cependant, l'auteur, que la critique avait comblé d'éloges jusqu'ici, semble ne pas avoir été sans quelque inquiétude en offrant au public la suite de son grand ouvrage. Son Avant-propos débute par ces mots : « Ce volume m'a coûté beaucoup plus de peine que les deux précédents et sera sans doute jugé beaucoup plus imparfait. » M. Pirenne signale au premier rang, parmi les difficultés qu'il a rencontrées, la grande pauvreté des sources, si l'on excepte celles qui ont rapport au règne de Philippe II.

Mais, quoiqu'il en exprime la crainte, on ne lui reprochera certes pas « une information trop indigente et une généralisation trop hâtive. » L'unanimité de la critique doit déjà l'avoir rassuré sur ce point.

M. Pirenne nous retrace d'abord le désarroi causé par la mort de Charles le Téméraire à Nancy en 1477 et la crise terrible qui en sortit. Per-

1. Pourquoi M. Chalandon traduit-il *Apulia* tantôt par Apulie et tantôt par Pouille? Pourquoi, quand il s'agit de noms d'églises, traduit-il dans certains cas ces noms en français et dans d'autres cas garde-t-il la forme italienne? Pourquoi, par exemple, t. II, p. 725, dira-t-il « San Basilio de Trani », « San Casciano de Pise », « Saint-André de Trani », « San Marco, à Rossano », « Saint-Marc, à Venise », « Saint-Benoît de Conversano », etc.? Pourquoi, la plupart du temps, n'essaie-t-il même pas de traduire les surnoms et écrit-il, quand il s'agit de Normands, « Rainolf Trincanocte », « Roger Borsa », ou alors, adoptant une fausse romanisation de la traduction d'Aimé, « Gilbert Buatère » (*Gisbertus Botericus*, dans la 1^{re} rédaction de Léon d'Ostie = Gilbert le Tonnelier), etc.? — Quelques lapsus de détail aussi, tel celui qui le fait parler (t. II, p. 740) de la Zisa et de la Cuba, comme « se dissimulant sous les ombrages des orangers »!

sonne jusqu'ici n'avait vu vraiment clair dans cette période si embrouillée de l'histoire des Pays-Bas. L'auteur, qui excelle à porter la clarté dans tout ce qu'il touche, a expliqué rationnellement ce chaos historique de la régence de Maximilien. Ce n'est pas un mince mérite. Plus neuf encore, et non moins net, est le tableau qu'il nous donne de l'époque peut-être tout aussi peu ou même moins connue du règne de Philippe le Beau, qui introduisit, d'après lui, une monarchie tempérée par l'action de la grande noblesse et des États-Généraux. La politique intérieure et extérieure, surtout cette dernière, sont exposées d'une manière si neuve et si rationnelle que tout ce chapitre est une sorte de révélation historique. C'est presque trop beau pour être tout à fait vrai, étant donnée l'indigence des sources publiées. Mais c'est là qu'éclate surtout la puissance divinatoire de M. Pirenne qui, avec peu de textes et peu de preuves, réussit à voir juste et à trouver des synthèses frappantes.

Avec Charles-Quint, l'auteur s'engage dans des sentiers plus battus. Cependant, il y avait encore beaucoup de lacunes à combler et de questions pendantes à résoudre; car, si l'empereur gantois a été fort étudié par les historiens des deux mondes dans son rôle européen, le souverain des Pays-Bas a été plus négligé. Depuis l'œuvre magistrale, mais assez partielle¹ et naturellement vieillie d'Alexandre Henne (*Histoire du règne de Charles-Quint dans les Pays-Bas*, 10 vol., 1858-1860), le sujet n'avait plus été traité à fond par personne.

Comme le règne de Philippe le Beau, la minorité de son fils Charles était fort mal connue. M. Pirenne n'a pas été moins habile à l'éclairer de clartés nouvelles. Le rôle de Marguerite d'Autriche, sa lutte contre Châtières, la formation lente du génie politique de Charles-Quint, ses débuts en Espagne, aux Pays-Bas et dans l'Empire, les premiers tâtonnements de la « politique mondiale » à laquelle il subordonne l'intérêt de sa patrie, tout cela est admirablement débrouillé et mis en lumière. Et le tableau prend encore plus d'ampleur et de netteté pour la seconde partie du règne de Charles-Quint, celle où, sa sœur Marie de Hongrie exécutant docilement ses ordres, il sacrifie de plus en plus les Pays-Bas à son ambition impériale, ce qui produit la détresse financière, la ruine du crédit d'Anvers, l'épuisement et la désaffection générales. M. Pirenne a parfaitement montré comment ce règne, si brillamment commencé, finit en banqueroute et engendra la catastrophe de Philippe II. Notons encore un lumineux chapitre, consacré à l'histoire de la principauté épiscopale de Liège depuis la mort du Téméraire, où

1. Loin de moi la pensée de dénigrer cette œuvre unique, fruit de quatorze ans de recherches dans les archives à une époque où les historiens belges produisaient le plus souvent des livres de seconde main. Je dirai avec M. Pirenne dans son Avant-Propos : « Je tiens à rendre hommage à la monumentale *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique* d'Alexandre Henne, qui restera longtemps encore le fondement de bien des recherches, et où la partialité de l'auteur est trop visible et, si l'on peut dire, trop honnête pour être dangereuse. »

M. Pirenne a mis en relief la forte personnalité du prince-évêque Érarde de la Mark, qui tranche singulièrement sur les prélats ses successeurs, si effacés et parfois au-dessous de toute médiocrité : tel ce Corneille de Berghes, véritable fantoche du gouvernement des Pays-Bas, qui toute sa vie refusa de se faire prêtre et menaçait de se marier, si on le contrariait. Ce chapitre liégeois, qui retrace l'histoire d'un petit état indépendant de nom, mais satellite des Pays-Bas en fait, complète le récit des événements généraux jusqu'à l'abdication de Charles-Quint. Personne avant M. Pirenne n'en a tracé un tableau d'ensemble plus saisissant ni plus personnel, car les lignes maîtresses lui appartiennent en propre.

Mais ce n'est là qu'une sorte d'entrée en matière pour l'auteur. C'est dans le livre II (*la Civilisation des Pays-Bas au XVI^e siècle*) qu'il renouvelle vraiment son sujet d'une façon admirable.

M. Pirenne expose d'abord l'organisation politique. On y voit comment le pouvoir central se consolide et s'organise définitivement, d'abord sous Philippe le Beau, puis sous Charles-Quint, faisant reculer l'autonomie municipale et la surplombant à l'aide d'institutions qui embrassent les Pays-Bas. Le rôle de la noblesse, des « grands maîtres », des chevaliers de la Toison d'or, des États-Généraux et des Conseils collatéraux est établi de main de maître. L'auteur a beaucoup ajouté à ce que l'on en savait déjà ; mais, où il ne doit presque rien à ses devanciers, c'est dans le chapitre sur le mouvement économique et les transformations sociales. Il oppose la décadence tragique de Bruges à l'essor prodigieux d'Anvers. Tout ce qu'il dit de la draperie flamande et anglaise révèle la compétence du fils de drapier verviétois qu'on admirait déjà dans ses volumes précédents. La naissance du capitalisme et du prolétariat industriel rural, l'essor de la tapisserie, de l'industrie du lin et de la dentelle, des forges du Namurois, de la houille et de la fabrication des armes à feu liégeoises, l'imprimerie, la taille des diamants, la verrerie, etc., sont exposés tour à tour avec leurs conséquences multiples, telles que la lutte désespérée des anciennes corporations urbaines contre le capitalisme des industries nouvelles rurales, la formation de la classe des nouveaux riches, la prospérité inouïe de la place d'Anvers et la marche ascendante des provinces septentrionales. Le mouvement commercial et financier d'Anvers forme un tableau d'un relief extraordinaire. Mais le triomphe du capitalisme a désorganisé le prolétariat et conduit à la misère et au vagabondage, ce qui amène l'État à refréner la mendicité et à prendre en main la bienfaisance publique malgré l'opposition de l'Église. Les jeux de bourse entraînent la bourgeoisie et la noblesse et la conduisent à la banqueroute et à la formation d'une classe nouvelle de banquiers véreux, véritables chevaliers d'industrie, coudoyant les financiers plus heureux qui jouent le rôle de mécènes. En passant, M. Pirenne fixe, par des calculs ingénieux, à trois millions d'habitants le chiffre très discuté de la population globale des dix-sept provinces des Pays-Bas à la fin du règne de Charles-Quint.

Le chapitre III traite de la Renaissance. Ici, l'auteur établit le caractère spécial de ce mouvement dans les Pays-Bas et l'incarne dans la grande figure d'Érasme. L'érudition et l'esprit des humanistes, la peinture, l'architecture, la sculpture et la musique de l'époque sont transformées; seules les deux littératures nationales en langue vulgaire (la française et la flamande) restent d'abord en dehors du mouvement. On remarquera à ce propos une ingénieuse explication de l'auteur pour rendre compte de la stérilité des lettres françaises au XVI^e siècle dans les Pays-Bas, alors que, sous les princes de Bourgogne, elles avaient jeté un vif éclat à la cour de ces quatre ducs français d'origine.

Le chapitre IV est consacré à la Réforme. Celle-ci est préparée dans les Pays-Bas par la décadence du clergé et par un mouvement de désaffection anticléricale qui s'ensuit. Mais, quand Luther rompt avec Rome, Charles-Quint renforce l'Inquisition, dont M. Pirenne expose la réorganisation et la législation draconienne. Il montre comment au luthéranisme succède bientôt l'anabaptisme, qui à son tour est débordé par le calvinisme, venu de France et de la Suisse française. Une grande mesure et une clarté lumineuse sont les qualités dominantes de cette partie épineuse du sujet. M. Pirenne, très ferme et très modéré à la fois, a su, je pense, dominer cette irritante matière de façon à désarmer la critique la plus ombrageuse.

Le volume se termine par le livre III : *les Commencements de l'insurrection contre Philippe II*, et s'arrête à l'arrivée du duc d'Albe dans les Pays-Bas (août 1567). L'incompatibilité d'humeur entre Philippe II et ses sujets des États bourguignons, l'antinomie irréductible entre l'Espagne et les Pays-Bas, la crise de la régence de Marguerite de Parme et du ministère de Granvelle, la question des nouveaux évêchés, le compromis des nobles, les excès des iconoclastes et la naissance du parti des Gueux, tout y est retracé avec un relief extraordinaire. M. Pirenne apporte bien des vues neuves dans ce sujet que beaucoup d'historiens de grand mérite ont déjà traité avant lui. Notons spécialement sa caractéristique lumineuse du calvinisme dans le domaine politique. Et quand on ferme le volume sur cette dernière phrase : « Enfin, le 9 août 1567, l'avant-garde des *tercios* du duc d'Albe entre à Bruxelles », on se trouve à peu près dans la situation d'un lecteur de feuilleton palpitant d'intérêt qui arrive à la mention : « La suite au prochain numéro. » C'est que M. Pirenne passionne ses lecteurs comme un romancier, car il a su animer tout ce qu'il expose. Aussi le succès de ce troisième volume a-t-il été tout aussi éclatant que celui de ses deux devanciers. C'est une grande synthèse historique, d'une force, d'une érudition, d'un souffle, d'une originalité indéniables.

Comme dans les volumes précédents, un style simple, mais qui ne manque pas de couleur et de relief, soutient toujours l'exposition. L'auteur émaille son récit de comparaisons, de rapprochements, de remarques heureuses et souvent saisissantes. La captivité de Maximilien au *Cranenburg* de Bruges au milieu de l'émeute grondant sous ses fenêtres « fait involontairement songer aux papes du moyen âge

bloqués dans le château Saint-Ange par les émeutes de Rome » (p. 46). Les obscurs et dociles prélats liégeois qui succèdent au grand Érard de la Marck rappellent « ces évêques impériaux qui avaient jadis, du x^e au xi^e siècle, gouverné le diocèse au nom de l'Allemagne » (p. 161). A propos de la création des nouveaux évêchés sous Philippe II, qui met l'épiscopat dans les mains du roi, l'auteur fait remarquer que, « ainsi établie, l'église des Pays-Bas ressemble singulièrement, en dépit des différences des temps et des milieux, à cette église impériale imposée au x^e siècle par Otton I^{er} à la Lotharingie. Des deux côtés, les évêques apparaissent comme des créatures du souverain et des instruments de son pouvoir. Et la comparaison s'impose entre Granvelle, promu en 1561 à l'archevêché de Malines, et Brunon, recevant de l'empereur allemand, en 953, la double dignité d'archevêque de Cologne et de duc de Lotharingie » (p. 398). Ailleurs, ce sont les institutions monarchiques qui se superposent aux autonomies provinciales sans les supprimer : « Les franchises du moyen âge se conservent sous les innovations modernes dans l'édifice public comme, au xvi^e siècle, le style gothique s'accorde au style de la Renaissance dans un si grand nombre de monuments » (p. 180). C'est la Toison d'or, « aussi passionnément désirée par la noblesse belge que la Légion d'honneur le fut par les soldats de Napoléon », et dont les chevaliers, naturalisés par leur dignité dans chacune des dix-sept provinces des Pays-Bas, « les rapproche, les attache, les unit dans un même tout; comme sur l'écu de Bourgogne, le collier de la Toison d'or enserre de sa chaîne en sautoir les armoiries des dix-sept provinces » (p. 189). Pour marquer l'opposition radicale entre les tendances des vieux corps de métiers urbains et celles de l'industrie nouvelle, l'auteur dit : « Le contraste n'est pas moins frappant que celui qui, à la même époque, oppose les uns aux autres, dans l'ordre intellectuel, l'humanisme et la scholastique, les Érasmiens et les *magistri nostri* de Louvain » (p. 250).

M. Pirenne excelle aussi à tracer des portraits aussi vigoureux que concis. Notons surtout ceux des deux gouvernantes du règne de Charles-Quint : sa tante Marguerite d'Autriche et sa sœur Marie de Hongrie, sans oublier ceux de Granvelle, d'Egmont, du Taciturne et de Mansfeld.

En résumé, on peut dire, sans rien exagérer, que ce volume contient des parties foncièrement neuves et lumineuses sur les époques si embrouillées de Maximilien, de Philippe le Beau et de Marguerite d'Autriche, sur la révolte de Gand en 1539-1540, sur le rôle des États-Généraux, sur la politique générale de Charles-Quint au point de vue de sa répercussion sur les destinées de sa patrie, sur Anvers et tout le mouvement économique du temps, sur le rôle prépondérant du Brabant, sur l'action politique et économique du calvinisme, et que jamais on n'a analysé avec autant de précision et de profondeur les multiples causes de la catastrophe imminente sous Philippe II.

Devant un effort scientifique et synthétique aussi considérable, on hésite à présenter des critiques de détail auxquelles l'auteur a répondu

d'avance dans son Avant-propos, quand il dit : « L'utilité d'un ouvrage tel que celui-ci n'est-elle pas surtout d'indiquer des points de vue nouveaux et de proposer des hypothèses que les recherches futures, fondées sur l'exploration des archives, rectifieront peu à peu ? »

Je me bornerai à faire trois remarques d'une portée générale.

Dans sa critique pénétrante et impitoyable du Grand privilège de Marie de Bourgogne (1477) et du parti qui imposa au pouvoir central cette charte célèbre, l'auteur me paraît bien sévère ou même bien dur, alors qu'il est d'ordinaire un peu trop tendre pour l'absolutisme monarchique, dont les tâtonnements et les erreurs furent souvent aussi néfastes que les fautes commises par les naïfs « parlementaires » du Grand privilège. M. Pirenne n'est-il pas obligé de proclamer lui-même que les deux grandes gouvernantes du règne de Charles-Quint ont systématiquement sacrifié l'intérêt des Pays-Bas à ceux du souverain, chaque fois que ces deux intérêts entraient en conflit ?

Dans l'excellent tableau qu'il trace de la régence de Marguerite d'Autriche, M. Pirenne me semble avoir vu beaucoup de choses trop en rose et avoir passé bien légèrement sur les famines, les mutineries de soldats sans solde, les impôts écrasants, les émeutes d'ouvriers sans travail et de femmes affamées, l'extrême misère des paysans, le vagabondage et le brigandage chroniques, la détresse financière provoquant l'attitude de plus en plus menaçante des États-Généraux acculés à la banqueroute, de telle sorte que la gouvernante se sentait entourée d'une marée montante de désaffection et même de haine universelles. Malgré tout cela, Marguerite dicta à son lit de mort une lettre adressée à son neveu Charles-Quint, où elle concluait avec une sérénité imperturbable : « Je vous rends le gouvernement d'iceulx (pays), auquel me cuyde estre léalement acquittée, et tellement que j'en espère rémunération divine, contentement de vous, monseigneur, et gré de vos subjects. » M. Pirenne appelle ce document si caractéristique « une lettre admirable où se révèle une âme désabusée, mais pleine de tendresse et de dévouement et consciente d'avoir accompli son devoir » (p. 99). Quant à moi, j'y vois surtout une manifestation éloquente de la belle inconscience avec laquelle les grands de la terre croyaient, au XVI^e siècle, avoir droit à une récompense céleste et à la reconnaissance du peuple pour avoir gaspillé pendant toute leur vie, en faveur de leurs intérêts dynastiques, l'argent, la sueur, le sang et les larmes de la masse populaire.

M. Pirenne a fort bien parlé de la Réforme, de ses phases multiples et de son action dans les Pays-Bas. Il a même apporté des révélations tout à fait inattendues sur le côté économique du mouvement religieux à l'époque où le calvinisme domine. Mais je ne sais si, quand on ferme son livre, on a la sensation qu'au XVI^e siècle les querelles théologiques ont dominé toutes choses et envahi toutes les âmes. On serait plutôt tenté de croire que le développement du capitalisme et son corollaire le prolétariat rendent raison de tout, même de la diffusion de la Réforme,

comme la place d'Anvers régit la vie économique des Pays-Bas. Je crois au contraire que, s'il fut jamais un siècle où les préoccupations matérielles cédèrent le pas à celles de la conscience, ce fut le *xvi^e* siècle. L'évêque de Tournai avait, sans le savoir, mis l'étiquette véritable sur ce siècle, lorsqu'en 1500, à la naissance de Charles-Quint, il offrit au nouveau-né une Bible portant l'épigraphe : *Scrutamini Scripturas*.

Paul FREDERICO.

Ludwig PASTOR. *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*. T. IV, 1^{re} partie : *Leo X*; 2^e partie : *Adrian VI und Klemens VII*. Fribourg-en-Brisgau, 1906-1907. 2 vol. in-8°, xviii-609 et xlvii-799 pages.

La méthode suivie par M. Pastor dans les deux volumes qu'il consacre aux papes Médicis est la même que dans les précédents. Son exposé représente avant tout l'utilisation des travaux et documents jusqu'à présent publiés, mais il s'appuie aussi sur un certain nombre de sources inédites¹. Celles qui ont été le plus souvent utilisées sont les diaires ou documents analogues², et, — fournissant l'apport le plus considérable, — les dépêches des ambassadeurs conservées dans les archives de Mantoue, de Modène, de Florence, de Bologne, de Milan, de Vienne³. Les fonds des Archives Vaticanes le plus souvent cités sont les correspondances, papiers d'État, actes originaux, contenus dans les cassettes dites « du château Saint-Ange », les actes du consistoire, les brefs; parmi les

1. Beaucoup de ces documents inédits seront publiés par M. Pastor dans un prochain volume de ses *Acta inedita historiam Pontificum Romanorum... illustrantia*. Quelques-uns sont dès maintenant reproduits dans les appendices, qui se trouvent, ainsi que les tables et la bibliographie, dans la 2^e partie. Pour présenter ces sources inédites, l'auteur se borne à un « index des archives ou collections de manuscrits utilisées » (2^e partie, p. xxiii-xxvi), où l'on trouve, par ordre alphabétique de villes, la liste des dépôts consultés, avec simple renvoi aux pages où sont mentionnés des documents de cette provenance. Pour une de ses sources, le registre (ms. P. 130 de la bibliothèque Ambrosienne) dans lequel sont conservées les minutes des brefs écrits par Bembo au nom de Léon X, M. Pastor nous a donné dans l'Appendice 3 (*Die leoninischen Briefe des P. Bembo*) une étude critique excellente et une table complète du contenu. Il y faut joindre quelques notices que nous signalerons ci-dessous. Mais, en général, les indications sont très sommaires.

2. Deux en particulier, dont M. Pastor a fait usage dans l'une et l'autre partie : les *Historiae senenses* de Sigismondo Tizio à la Bibl. Chigi de Rome, le journal de Cornelius de Fine d'après un exemplaire de la Bibl. nationale de Paris, qui n'est pas autrement déterminé.

3. En Espagne, M. Pastor n'a visité que la *Biblioteca de la Academia de Historia* de Madrid.

registres, ceux des « secrètes » (11 pour Léon X, 5 pour Clément VII) qui, particulièrement riches en bulles d'un intérêt politique général, convenaient le mieux au caractère du livre¹. Les autres séries des Archives Vaticanes, — à l'*Archivio di Stato* de Rome et à celui de Florence, les *Mandati* de Clément VII, etc., — ont fourni quelques extraits, parfois de simples exemples. Dans tous les cas, il s'agit d'un choix de documents, résultat d'une exploration personnelle². On peut attendre beaucoup de nouvelles recherches et il faut absolument réserver ce que produiront, dans l'histoire de cette période, des publications ou des inventaires complets des sources manuscrites³.

On ne trouvera point dans le livre de M. Pastor de chapitre consacré à l'organisation de la curie. M. Pastor a écrit l'histoire des papes, principalement leur histoire personnelle. L'histoire de la papauté, c'est-à-dire de la puissante administration romaine et de son fonctionnement ordinaire, qui changera sans doute tous nos points de vue, n'est pas encore faite ni près de l'être. On rencontrera dans le présent livre quelques indications dispersées. Signalons quelques données intéressantes sur les revenus de l'Église romaine sous Léon X et sur la gestion de ce pape, dans la 1^{re} partie, p. 366 et suiv., d'après les ambassadeurs vénitiens, et dans le chapitre intitulé : *Léon X, sa personnalité, sa vie, ses finances et sa cour*. Pour Clément VII, c'est une note, à la p. 544 (2^e partie), qui donne des renseignements analogues. A propos d'Adrien VI, « le dernier pape allemand », et de la tentative de réforme qu'il voulut imposer, l'auteur donne quelques détails sur ses règles de chancellerie, sur les mémoires qui lui furent remis contre les abus et que l'on aurait volontiers vu plus précisément et plus longuement analyser : l'un de ceux-ci est publié (appendice 67). On pourra se faire une idée de la fortune des cardinaux d'après des documents comme les appendices 42-43 (liste des cautions fournies par le cardinal Riario, lorsqu'il obtint sa grâce moyennant rançon) et 97 (analyse de la bulle par laquelle Clément VII, devenu pape, partage ses bénéfices entre ses anciens collègues).

La politique ecclésiastique et religieuse des papes dans les États est mieux représentée. Les deux faits les plus importants étaient, sous Léon X, le concordat de 1516 en France et la condamnation de

1. Les autres registres (sans parler de ceux des suppliques) sont au nombre de plus de 800 pour la période étudiée; M. Pastor qui, dans un volume précédent, donnait quelques renseignements sur les registres de Nicolas V, aurait pu le rappeler à ses lecteurs. L'inventaire du cardinal Hergenroether, *Regesta Leonis X*, s'arrête au 16 octobre 1515.

2. Quelquefois des documents manuscrits sont indiqués à titre de références, sans que l'auteur paraisse les avoir utilisés.

3. M. Pastor fait lui-même cette réserve (1^{re} partie, p. 60, n. 1) à propos des dépêches des ambassadeurs sous Léon X. Un érudit romain, M. le marquis A. Ferrajoli, les a, paraît-il, réunies au complet en copies.

Luther. L'histoire critique de Luther et de la révolution qu'il provoqua est très avancée. M. Pastor a donc suivi dans les chapitres correspondants (VII et VIII de la 1^{re} partie) les nombreux et excellents travaux parus en Allemagne et en particulier les plus récents, l'ouvrage d'Aloys Schulte, *Die Fugger in Rom*, pour l'affaire des indulgences, d'autres articles du même, et les deux séries d'études de Kalkoff, *Zu Luthers römischem Prozess*¹. On a déjà remarqué (et cela est en effet caractéristique du nouveau volume de M. Pastor, peut-être aussi du moment présent en Allemagne) le ton d'absolue impartialité que l'auteur a donné à son récit. Il recherche avec soin les passages d'historiens protestants qui concordent avec son exposé. Rien ici qui rappelle le tableau tendancieux de son maître Janssen ni surtout la violente attaque du P. Denifle contre Luther et le luthéranisme. L'auteur s'est limité du reste à montrer comment se sont produites les thèses de Luther, dans quelle mesure elles étaient contraires à la doctrine de l'Église romaine, pourquoi Léon X devait les condamner et comment il l'a fait.

Les pages consacrées au concordat de 1516 sont rejetées au chapitre XII et dernier qui a pour titre : *Das Laterankonzil, das französische Konkordat und die sonstige kirchliche Tätigkeit Leos X*, et elles sont beaucoup moins au point. L'histoire de cette période est en effet infiniment moins avancée en France qu'en Allemagne. Au lieu des monographies précises sur lesquelles il s'appuyait tout à l'heure, M. Pastor n'avait devant lui que des études aussi générales que celles de MM. Hanotaux et Baudrillart, et ce qu'il a écrit sur ce sujet est nécessairement à reviser : pour ne citer qu'un exemple (p. 578), il prolonge beaucoup trop longtemps, à la suite de M. Madelin dans sa thèse latine *de Conventu bononiensi*, les conférences tenues à Bologne pour la conclusion du concordat entre les représentants du pape et du roi. Il aurait trouvé les dates exactes dans le *Journal de Jean Barillon*, qu'il n'a mentionné qu'une fois (p. 92, n. 5), parmi d'autres références générales, pour le récit de l'entrevue de Bologne². Observons en outre que, dans son ouvrage, M. Pastor n'a pas fait usage du t. I des *Ordonnances de François 1^{er}*; quant au *Catalogue des actes* de ce roi, nous en trouvons une seule citation (2^e partie, p. 303, n. 4).

1. Voir en outre, p. 272, 273, deux dépêches inédites de l'envoyé de Ferrare. — Dans les chapitres XI et XII de la II^e partie, livre III (*le schisme en Angleterre et dans les pays scandinaves*), l'auteur a suivi les études récentes de Elshes, Gardiner, Martin, etc. Il annonce la publication de deux dépêches des ambassadeurs de Mantoue et de Milan.

2. P. 588, n. 3, ligne 3, il faut lire « an den Kardinallegaten Bibbiena » au lieu de *Boissy*, et 16 juin au lieu de 16 mai. — Signalons aussi quelques corrections de noms propres : *Boisy* et non *Boissy*; p. 76, n. 2, *Forbin de Soliers* et non *du Solier*; p. 580, l. 14, en remontant, Roger *Barme* et non de *Barme*; 2^e partie, p. 145, l. 3, de *Villiers de l'Isle-Adam* et non *Lille-d'Adam*.

L'histoire diplomatique, l'histoire des papes comme princes dans leurs relations avec les autres souverains occupe la plus grande place dans les deux parties, même si l'on met à part les chapitres qui ont trait aux tentatives de croisade et à la défense contre les Turcs (1^{re} partie, ch. v, et 2^e partie, l. III, ch. ix, pour lequel l'auteur a utilisé les travaux et publications de l'historien hongrois Fraknói). Pour le pontificat de Léon X, l'exposé est rapide, clair, pénétrant. Pour la période plus compliquée de Clément VII, il laisse une impression moins nette. Un chapitre spécial, avec une notice sur les sources (p. 268, n. 1, et cf. p. 317, n. 6), traite du sac de Rome. Parmi les documents nouveaux, signalons en particulier, dans la 2^e partie : des pièces, qui intéressent la nonciature de France, empruntées aux archives privées de la famille Ricci à Rome (voir p. xxv), de nouvelles lettres de Charles-Quint (p. 357, 373, 377), des emprunts aux correspondances inédites, ou très incomplètement publiées, d'André de Burgo, ambassadeur de Ferdinand d'Autriche, et des agents de François I^{er} à Rome et à Venise, Nicolas Rince et Lodovico di Canossa. De ce dernier, M. Pastor a cité plusieurs lettres dont il publiera quelques-unes avec une notice préliminaire (voir p. 132, n. 6) : ce sont des lettres choisies qui n'épuisent pas, même au seul point de vue de l'histoire de Clément VII, les données de cette précieuse correspondance¹.

M. Pastor, qui a toujours fait une place privilégiée à l'action des papes en faveur de la Renaissance, a étudié Léon X comme mécène dans un chapitre exceptionnellement étendu (chap. xi, p. 425-558). C'est une série de notices en deux parties, la première consacrée aux lettres², la seconde aux arts³. Au sujet de la construction de Saint-Pierre, on notera le bref qui nommait Fra Giocondo architecte en même temps que Raphaël, et celui qui leur associait, en sous-ordre, Giuliano da San Gallo : ces textes, qui n'avaient jamais été signalés, fournissent des renseignements nouveaux ; on remarquera de même plusieurs extraits des livres de comptes conservés aux archives de Saint-Pierre et utilisés dans ce chapitre et dans les pages qui leur correspondent pour Clément VII⁴ (2^e partie, l. III, chap. xiii), enfin deux brefs de ce pape envoyant des missions rechercher des manuscrits pour la Vaticane (app. 100 et 101). En outre, dans tout ce volume, M. Pastor s'est volon-

1. Cf. d'autres lettres publiées par M^{me} Corinna Miglioranza dans son livre (paru peu de temps après la seconde partie du volume de M. Pastor) : *Lodovico di Canossa*, Città di Castello, 1907, et le compte-rendu que nous en avons donné dans le *Bulletin italien*, 1907, p. 356-360.

2. Cf. le compte-rendu de M. Cian dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, vol. XLVIII, 1906, p. 416-426.

3. Cf. les comptes-rendus de Wickhoff (*Kunstgeschichtliche Anzeigen*, 1906, n° 2) et von Strykowski (*Kunstchronik*, 1906-1907, n° 3).

4. M. Pastor annonce (1^{re} part., p. 543, n° 2) une étude sur l'un d'eux, *Spese 1514*, par M. le Dr Kallab.

tiers référé aux œuvres d'art qui pouvaient illustrer son récit et notamment aux portraits¹. A Léon X, pour retracer son caractère, sa vie, pour nous montrer ce pape amateur de musique et passionné pour la chasse, pour nous décrire sa cour et la Rome médicéenne, M. Pastor a consacré tout un autre chapitre, le x^e. Il a suivi principalement les articles de M. D. Gnoli, mais avec nombre d'observations nouvelles; il a cité, à plusieurs reprises, ces registres des *Spese private di Leone X*², tenus par Lazzaro Serapica, que M. Gnoli doit publier intégralement, et plusieurs inventaires, conservés, comme ces registres, à l'*Archivio di Stato* de Rome³. Ces deux chapitres x et xi sont écrits avec une érudition qui prodigue les références et fournit souvent des détails caractéristiques.

L'auteur qui, par exemple, interrompt (1^{re} partie, p. 382) une description de la Farnésine pour nous dire que l'observateur chrétien n'en peut approuver complètement les peintures, n'a pas oublié ses préoccupations d'historien catholique. A ce point de vue, on lit avec curiosité ce IV^e volume, traitant de la crise la plus grave de l'histoire des papes. Nous avons déjà noté, à propos de Luther, sa physionomie assez nouvelle dans l'œuvre de M. Pastor. Bien loin de tenter une apologie ou une défense, celui-ci s'est montré constamment très sévère pour les deux papes Médicis (1^{re} partie, p. 1-8), pour la personne de Léon X et pour la société dont il s'entourait, pour le caractère tout mondain de son pontificat, moins scandaleux que celui d'Alexandre VI, plus néfaste en réalité (1^{re} partie, p. 608 et suiv.), pour les défauts de Clément VII, pour ses perpétuelles hésitations, pour sa mauvaise politique, mal informée et négligente en Allemagne, trop lente en Angleterre (2^e partie, p. 544-547) : de cette façon, il est vrai, M. Pastor n'a parlé que de leur responsabilité personnelle, en l'exagérant peut-être, et éludé tout jugement sur des causes moins accidentelles de la révolution religieuse, sur des abus plus anciens et plus fonciers. D'autre part, dans son dessein d'impartialité, il s'est généralement abstenu de toute appréciation sur le mouvement de réforme séparatiste, sur ses revendications et sur ses chefs. On arrive au terme de l'ouvrage sans que l'auteur se soit départi de cette réserve, qui est habile, mais décevante. Il nous dit au début (1^{re} partie, p. 7) qu'il aurait fallu à cette époque des papes qui, rejetant toute préoccupation temporelle et dynastique, auraient

1. En parlant du cardinal Lorenzo Pucci (1^{re} partie, p. 57), M. Pastor renvoie à un portrait par Sébastien del Piombo, conservé au Musée de Vienne. D'après le catalogue de ce Musée (*Alle Meister*, n° 17), ce portrait représente non pas le cardinal Lorenzo, mais son neveu le cardinal Antonio Pucci.

2. Cf. la notice, p. 365, n. 1.

3. *Inventario delle gioie appartenenti a Papa Leone X*, que M. Pastor doit publier lui-même (cf. p. 539, n. 5); *Inventarium bonorum in foraria Leonis X* (cf. p. 346, note 1). Voyez en outre p. 26, n. 1, et 2^e partie, p. 5, n. 2.

appliqué toutes leurs forces à la réforme de l'Église, sans préciser dans la suite quelles réformes, à son avis, étaient nécessaires ou suffisantes. Mais il y a un dernier chapitre, tout à fait à part dans son livre, (2^e partie, chap. xv), sur « les commencements de la réforme catholique », où sa pensée se manifeste¹. Écrit avec un soulagement visible, une vraie prédilection pour les hommes et pour leur œuvre, il témoigne d'une admiration sans réserves pour la contre-réforme, qui inspirera sans doute les volumes suivants. A celui-ci, d'ailleurs, dont la dernière phrase évoque la fondation de la Société de Jésus, M. Pastor a donné pour épigraphe cette phrase du cardinal Egidio Canisio, dans laquelle il voit (1^{re} partie, p. 8) le programme de la réformation catholique : « Homines per sacra immutari fas est, non sacra per homines. » Ce programme est hautement conservateur.

Tel nous a paru être, dans ces traits généraux, le caractère du nouveau volume de M. Pastor. On aura suffisamment compris que ce livre est désormais indispensable à tous ceux qui s'occuperont de l'histoire de cette période, pour lesquels il constitue, sous la forme assez commode d'un exposé analytique, un répertoire d'une incomparable richesse.

Pierre BOURDON.

Jules GENDRY. Pie VI. Sa vie, son pontificat (1717-1799), d'après les archives Vaticanes et de nombreux documents inédits. Paris, Alphonse Picard, 1907. 2 vol. in-8°, xx-528 et 513 pages.

Après comme avant cette chronique indigeste et sans critique, l'histoire si importante du pontificat de Pie VI reste à faire. L'auteur, que rien ne préparait spécialement au travail historique, a consacré quatre ans de recherches aux archives du Vatican à préparer un ouvrage qui demandait l'exploration méthodique des archives diplomatiques de toutes les cours catholiques et une connaissance approfondie aussi bien de l'histoire religieuse de chaque pays que de l'administration intérieure des États de l'Église et de la politique générale du Saint-Siège.

Si seulement M. le chanoine Gendry avait su tirer parti des documents qu'il avait sous la main ! Mais il est manifeste qu'il n'aperçoit pas toujours l'intérêt et la portée de ceux qu'il cite ou même qu'il les comprend de travers, faute d'esprit critique et d'expérience professionnelle. Ainsi, le chapitre sur la constitution civile du clergé, qui aurait pu être un des plus neufs de l'ouvrage, si on en juge par quelques documents jusqu'ici ignorés qui s'y trouvent en extraits, est d'une con-

1. Deux notices sur les sources s'y rattachent (app. 19^a et 119), et l'on y trouvera un copieux dépouillement d'archives au Vatican et à Vérone pour l'œuvre de Giberti dans ce diocèse.

fusion étonnante et, par suite, d'une inexactitude presque constante. M. Gendry ne dit rien, absolument rien des divisions profondes qui se manifestèrent dans l'épiscopat au sujet de la conduite à tenir à l'égard de la réforme de la Constituante. Bien mieux, il range délibérément parmi les partisans de la résistance et de la rupture des évêques qui ont tout fait au contraire pour chercher un terrain d'entente et éviter le schisme, comme La Tour du Pin, archevêque d'Auch, et Boisgelin, archevêque d'Aix. Il renvoie cependant au mémoire que La Tour du Pin envoya au pape pour lui proposer les moyens de concilier la constitution civile avec les canons et d'en procurer l'exécution (t. II, p. 119). Pour découvrir dans les écrits de Boisgelin adressés à Rome une protestation pure et simple contre la constitution civile et une demande de condamnation, il faut que M. Gendry ne les ait pas lus ou ne les ait pas compris. Et cela est tout à fait extraordinaire quand on voit que M. Gendry cite justement un extrait important de la correspondance du nonce où le rôle conciliateur de Boisgelin est mis en pleine lumière (t. II, p. 123). Le nonce dit, en effet, que Boisgelin, au nom de la « majeure partie des évêques », a supplié le roi d'intervenir auprès du pape pour « procurer les moyens de garantir les formes canoniques dans les décrets de l'Assemblée nationale », et qu'en prévision d'une réponse favorable de Rome, Boisgelin s'est déjà occupé, tellement son zèle était grand, du remaniement des limites des diocèses, etc.

Cet exemple suffit, je pense, à donner une idée de la valeur d'un ouvrage qui contient çà et là des matériaux excellents, mais dont la mise en œuvre est tout entière à recommencer.

Albert MATHIEZ.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

1. — **Revue des questions historiques.** 1908, janvier. — J. DE GUIBERT. La date du martyre des saints Carpos, Papylos et Agathonice (juge que l'opinion d'Aubé, qui plaçait ce martyre sous Dèce, est plus vraisemblable que celle de Harnack qui, en 1898, l'a reculé jusque sous Marc-Aurèle). — P. ALLARD. La jeunesse de Sidoine Apollinaire (agréable peinture de la vie d'un jeune Gallo-Romain opulent au ^v^e siècle et de l'état de la Gaule au moment de l'avènement d'Avitus). — E. RODOCANACHI. Le château Saint-Ange pendant l'occupation de Rome par les armées de Charles-Quint (siège et reddition du château, où Clément VII était enfermé, 8 mai-26 nov. 1527). — J. DE LA SERVIERE. Les idées politiques du cardinal Bellarmin (fin; le droit de résistance aux supérieurs n'est légitime que si les ordres reçus sont évidemment contraires à la loi de Dieu; il admet de « justes causes » de rébellion, sans préciser lesquelles; il admet que le pape a le droit de disposer des couronnes si le salut des âmes l'exige; mais il n'est pas vrai qu'il encourage le tyrannicide. Le pouvoir royal est d'origine divine, transmis par Dieu à la communauté et délégué par elle au prince qui doit, en l'exerçant, respecter l'autonomie des pouvoirs subordonnés. Le peuple peut, sous la direction de l'Eglise, résister aux abus du pouvoir monarchique, et il appartient à l'Eglise de conseiller le pouvoir civil). — F. AUBERT. Le Parlement et la Réforme (analyse minutieuse et exacte, — avec une partialité presque comique pour les persécutions dirigées contre les hérétiques, — de toutes les mesures prises par le Parlement pour la répression de l'hérésie de 1521 à 1576). — Ch. DE LOMÉNIE. Marbot, garde du corps et général de la République (analyse de la précieuse biographie du général Marbot, père du fameux mémorialiste, par M. de Nussac). — H. DE GRIMOÜARD. Le receveur général des contributions de la Grande Armée. Ses attributions, ses comptes, 1805-1810 (étude financière très curieuse sur la constitution de ce que Napoléon appelait le Domaine extraordinaire, caisse particulière, alimentée par les contributions de guerre, et dont il disposait seul, sans contrôle législatif. M. de la Bouillerie en fut l'intègre trésorier sous le comte Defermon, intendant général. Cette caisse a en partie supporté les dépenses militaires et rendu la guerre moins onéreuse pour le budget. Elle a été supprimée en 1814, mais les 1,888 dotations qui avaient été créées sur elle n'ont entièrement disparu qu'en 1905). — VACAN-DARD. Le symbole des Apôtres (à propos du livre du révérend Burn. Il pense que saint Colomban fut l'auteur du texte traditionnel formé en Gaule et différent du *Credo* romain primitif). — QUENTIN. Une explica-

tion fantaisiste des origines de la Toussaint (contre Saintyves, les *Saints successeurs des Dieux*, qui voit dans la Toussaint une transformation des Lémures païennes). — LE VERDIER. Le livre de raison de Jacques Susenne, 1614-1737 (d'un intérêt médiocre, comme le dit M. Le Verdier). — L. LEROY. La question des étangs d'Austerlitz (d'après Slovák, *Die Schlacht bei Austerlitz*, récemment traduit. Personne ne fut noyé dans les étangs, la glace étant trop faible pour porter des fuyards, mais les étangs rendirent la fuite difficile et meurtrière. Tout le monde a même cru un moment avec Napoléon que les Russes avaient péri en grand nombre noyés dans les étangs). — A. ROUSSEL. Lamennais, d'après ses correspondants inconnus (I : Robert de Sandrais, oncle de Lamennais; lettres de Bertrand de Molleville à Breteuil, pour appuyer la demande de Robert Mennais, père de Lamennais, négociant de Saint-Malo, sollicitant des lettres de noblesse en récompense des services rendus entre 1785-1786 pendant la disette). — C.-rendus : *De Sanctis*. Storia dei Romani; 2 vol. (des origines à Pyrrhus. Sérieux; évite le scepticisme de Pais et l'imagination constructive de Ferrero). — H. de Genouillac. L'Église chrétienne du temps de saint Ignace d'Antioche (intéressant). — J. RIVIÈRE. Saint Justin et les apologistes du 1^{er} siècle (excellent). — *Id.* La propagation du christianisme dans les trois premiers siècles (corrige et complète utilement Harnack). — E. BONAIUTI. Le gnosticisme (solide, mais rapide, voit avec raison dans le gnosticisme un néoplatonisme précoce, avec étiquette chrétienne). — Marie de Villermont. Un groupe mystique allemand (les dominicains d'Engelthal, près Nuremberg). — MIREUR. Les anciens couvents de Dragnignan. Les Cordeliers (excellent). — G. KURTH. La lèpre en Occident avant les croisades (l'existence de la lèpre dans tout l'Occident est attestée par les vies des saints du 1^{er} au 11^e s. Les croisades n'y ont été pour rien). — Gaignet. Le prétendu mariage de Bossuet (combat la théorie de l'abbé Urbain).

2. — **Académie des inscriptions et belles-lettres.** Comptes-rendus. 1907, juillet. — SEYMOUR DE RICCI. Un fragment d'un historien latin (sur Jules César). — Août. L. POINSSOT. Note sur la « Fossa regia » (reconstitue le tracé de ce fossé, frontière de la province romaine d'Afrique et du royaume numide au début de la 3^e guerre punique). — Sept. A. THOMAS. Notice sur Anatole de Barthélemy. — Octobre. FRAZER. Un scrupule alimentaire des anciens Hébreux (la prohibition biblique de faire cuire un chevreau dans le lait de sa mère viendrait de la crainte de tarir de ce seul fait les mamelles de la mère). — H. OMONT. Les portraits des rois de France dans le *Recueil* du Du Tillet (ont été peints d'après les statues tombales et les sceaux). — E. CHATELAIN. Notice sur la vie et les travaux d'Eugène Müntz.

3. — **Mélanges d'archéologie et d'histoire** (École française de Rome). T. XXVII, 1907, nos 3-4. — L. PONNELLE. Le commerce de la première Sybaris. Sybaris et Siris, rivales commerciales (le port de Sybaris servait aux marchandises qu'on portait par terre de la mer

Ionienne à la mer Tyrrhénienne; il se trouva de ce fait en rivalité avec Siris, qui représentait le commerce proprement grec par opposition au commerce étrusco-grec de Sybaris). — G. BOURGIN. La mission de Suzette Labrousse à Rome (partie en Italie pour réformer l'Église, elle fut emprisonnée au Château Saint-Ange en 1792). — U. CHEVALIER. Un nouveau document en faveur de Lorette (soi-disant du ^x^e s., en réalité du ^{xvi}^e). — A. GRENIER. Fouilles de l'École française à Bologne (mémoire de 128 p. Conclut en faveur de l'hypothèse qui fait des Villanoviens un peuple absolument différent des Étrusques).

4. — **Bulletin de correspondance hellénique.** T. XXXI, 1907, nos 4-7. — F. DÜRRBACH. Ἀντιγόνης-Δημιτρίους. Les origines de la Confédération des Insulaires (le décret des Nésiotes, découvert en 1902, vise Antigonos I^{er} et Démétrios Poliorcète; la Confédération se forma quand le sanctuaire national des Cyclades ioniennes, Délos, fut sous-trait à la tutelle athénienne; Antigonos facilita la formation de la Confédération). — G. SOTIRIADIS. Recherches d'histoire et de topographie étoliennes (en grec. L'expédition de Démosthène contre l'Étolie en 426 av. J.-C. et la ville d'Ægition; la campagne des Galates contre l'Étolie en 279 av. J.-C. et la ville de Callion). — H. GRÉGOIRE. Sur la date du monastère du Sinai (entre 548 et 562). — P. ROUSSEL. Inscriptions anciennement découvertes à Délos (dédicaces et décrets). — M. HOLLEAUX. Inscriptions de Priène (corrections à l'éd. Hiller v. Gärtringen).

5. — **Revue d'histoire moderne et contemporaine.** T. IX, n° 2, nov. 1907. — G. WEILL. Les journaux ouvriers à Paris, 1830-1870 (seul l'*Atelier*, qui vécut de 1840 à 1850, put avoir une influence réelle; les autres disparurent presque aussitôt fondés). — J. NOUAILLAC. Le règne de Henri IV, 1589-1610. Sources, travaux et questions à traiter (I : les sources imprimées et manuscrites). — C.-rendus : A. Lemaire. Les lois fondamentales de la monarchie française, d'après les théoriciens de l'ancien régime (superficiel). — P. Cantal. Étude sur l'armée révolutionnaire (discutable, mais neuf). — J. Haize. Hist. de Saint-Servan, de 1789 à 1800 (documentation insuffisante). — N° 3, déc. H. HAUSER. Les pouvoirs publics et l'organisation du travail dans l'ancienne France; 1^{er} art. (essai de déterminer dans quelle mesure l'intervention des pouvoirs publics explique la diversité qu'on relève dans l'organisation du travail; dans les villes de commune, le rôle du pouvoir communal est considérable en ce qui touche l'établissement, l'organisation et le fonctionnement des corps de métier). — C.-rendus : S. Carnot. Les volontaires de la Côte-d'Or; I (approfondi). — E. Daudet. Hist. de l'émigration pendant la Rév. française (documentation très neuve, mais fait trop exclusivement avec les documents émanant des émigrés; pas d'unité).

6. — **Société d'histoire moderne.** Séance du 6 janv. 1907. — A. FERRY. La formation de la Commission exécutive, d'après les papiers de Barthélemy Saint-Hilaire. — PLAGÈS. Documents inédits sur Hugues de Lionne, les ministres et la politique de Louis XIV (mémoires envoyés

par Lionne au roi et réponses du roi conservés aux archives diplomatiques). = 3 février. P. CARON. L'Institut de France et les études historiques modernes (critiques en partie justes, en partie exagérées sur le rôle de l'Institut). = 3 mars. E. Clouzot. Histoire et météorologie. — LETAICONNOUX. La question des subsistances et du commerce des grains en France au XVIII^e s. (très important. Le 7 avril, M. Bloch ajoute quelques observations auxquelles M. Letaconnoux répond le 5 mai). = 7 avril. MATHIEZ. Critique élogieuse du livre du P. Lecanuet sur l'*Eglise de France sous la troisième République. Pontificat de Pie IX.* = 5 mai. MOYNET. Critique du livre de L.-V. Stein, *Das Königthum, die Republik u. die Souveränität der französischen Gesellschaft seit der Februarrevolution 1848.* = 2 juin. SEIGNOBOS. Les documents des Archives nationales sur la réaction de 1848-1858. = 7 juillet. A. MATHIEZ. État sommaire des papiers de la période révolutionnaire conservés dans les archives départementales, série L. — YVER. Note sur l'état des sources de l'histoire de l'Algérie et l'organisation des archives algériennes. = 1^{er} nov. P. MARCEL. L'étude des dessins dans l'histoire de l'art français. = 1^{er} déc. R. DURAND. Mgr Darboy et le Saint-Siège.

7. — Revue d'histoire rédigée à l'état-major de l'armée. 1907, oct. — Les débuts de la guerre de la Succession d'Autriche (suite : préparatifs militaires en Bavière; suite en nov. : marche d'un premier corps d'armée de la Bavière, des bords du Rhin à Donaauwerth, sur le Danube, juill.-sept. 1741). — Études tactiques sur la campagne de 1806; Iéna (suite en nov. et déc.). — La guerre de 1870-1871; l'investissement de Paris (le gouvernement de la Défense nationale à Paris, du 4 au 19 sept.; mise en état de défense de Paris; suite en nov. et en janv.). = Nov. La cavalerie en Égypte (extr. du t. III de la *Cavalerie pendant la Révolution*). = Déc. La cavalerie pendant la campagne de 1796-1797 en Italie (*Id.*; suite en janv.). = 1908, janv. La campagne de 1794 à l'armée du Nord (suite : victoire de Tourcoing, 17-18 mai).

8. — La Révolution française. 1907, déc. — H. HAUSER. Les idées agronomiques d'un curé bourguignon, 1785-1789 (publie un curieux mémoire écrit en 1785 et réclamant la division des exploitations rurales et la suppression des « bourgeois fermiers »). — H. LABROUE. La misère en Périgord sous l'ancien régime (témoignages tirés du registre des baptêmes, mariages et décès de Monpazier, XVII^e-XVIII^e s.). — Ph. SAGNAC. Le clergé constitutionnel et le clergé réfractaire en 1791 d'après un historien catholique, M. Sciout (critique de sa méthode partielle et volontairement inexacte). — G. BUSSIÈRE. Une famille anglaise d'ouvriers en soie à Lyon, 1753-1793 (fin). = 1908, janv. J. DREYFUS. Le manifeste royal du 20 juin 1791 (est l'œuvre personnelle de Louis XVI et nous fournit le fond même de sa pensée). — F. MOURLOT. Impressions d'un garde national normand sur la fête de la Fédération, 14 juillet 1790 (lettre inédite du futur conventionnel Bonnet). — H. ZIVY. L'évêque de Saint-Pol de Léon et la Constitution civile du clergé (lettres inédites).

— H. LABROUE. La Société populaire de La Garde-Freinet (dans le Var; résumé systématique des procès-verbaux des séances). — Réponse de P. Boissonnade à la critique de son livre sur *Saint-Domingue à la veille de la Révolution*, par M. Brette (n° d'août).

9. — **Nouvelle revue historique de droit français et étranger.** T. XXXI, 1907, n° 5. — J. DECLAREUIL. Quelques problèmes d'histoire des institutions municipales au temps de l'Empire romain. L'administration municipale aux iv^e-v^e s. (suite : sens des termes *honorati. principales, decemprimi*; les magistratures). — L. BEAUCHET. Loi d'Upland (suite : traduction du « livre sur les rapports entre cohabitants du by »). — N° 6. A. ESMEIN. Le jugement de Daniel (l'histoire de la chaste Suzanne est un conte populaire, mais, au point de vue juridique, elle a eu quelque influence au moyen âge). — E. JOBBÉ-DUVAL. Histoire de la doctrine relative à la nature de la « *Querela inofficiosi testamenti* » (depuis le moyen âge).

10. — **Journal des savants.** 1907, oct. — H. HAUVETTE. La femme italienne de la Renaissance (d'après E. Rodocanachi). — P. FOUCART. Documents sur l'hist. du théâtre athénien (suite; fin en nov., d'après la publication de A. Wilhelm). — M. MARION. Charles III d'Espagne (d'après F. Rousseau, *Règne de Charles III d'Espagne*). — Nov. G. PERROT. La question homérique (à propos du livre de Bréal; en montre les points faibles; fin en déc.). — H. LORIN. L'émigration européenne au xix^e s. (d'après R. Gonnard; fin en déc.). — E. BERGER. L'empereur Otton IV (d'après A. Luchaire, *Innocent III; la papauté et l'Empire*). — 1908, janv. G. MASPERO. La statuare égyptienne (examen de F. W. von Bissing, *Denkmäler ägyptischer Sculptur*). — A. LUCHAIRE. L'albigéisme languedocien (discussion de l'exposé de J. Guiraud dans son *Cartulaire de Prouille*. M. Luchaire insiste, en outre, sur la nécessité de faire, dans l'histoire de l'albigéisme, des distinctions chronologiques et topographiques). — L. DELISLE. Un livre de chœur normano-sicilien conservé en Espagne (à propos de H. Loriquet, *le Graduel de l'église de Rouen*, décrit un ms. analogue conservé à Madrid).

11. — **Revue critique d'histoire et de littérature.** 1907, 2 déc. — E. KLOSTERMANN. Eusebius Werke; t. IV : Gegen Marcell, Ueber die kirchliche Theologie, Die Fragmente Marcells (excellente édition). — H. USENER. Vorträge und Aufsätze (recueil d'articles sur l'histoire et l'organisation de la science, l'histoire comparée des mœurs et du droit; savant et original). — J. von WALTER. Die ersten Wanderprediger Frankreichs; nouv. série : Bernhard von Tiron, Vitalis von Savigny, Girald von Salles (solide et intéressant). — 9 déc. R. KNOPF. Das nachapostolische Zeitalter. Geschichte der christlichen Gemeinden vom Beginn der Flavien-dynastie bis zum Ende Hadrians (excellent). — O. SCHÖNEMANN. Das Elsass und die Elsässer bis zum Jahr 610 nach Chr. (beaucoup de fantaisies, d'hypothèses saugrenues et d'affirmations dénuées de preuves). — E. d'HAUTERIVE. La police

secrète du premier Empire. Bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'Empereur, 1804-1805 (apprend beaucoup de menus faits nouveaux). = 16 déc. *J. Brochet*. Saint Jérôme et ses ennemis (du talent, mais l'auteur ne connaît pas assez bien les alentours de son sujet pour apprécier exactement le rôle de saint Jérôme). — *Id.* La correspondance de saint Paulin de Nole et de Sulpice Sévère (bon). — *J. Toutain*. Les cultes païens dans l'Empire romain (bon). — *Ginzel*. Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie (l'auteur, qui est astronome, a fait une œuvre originale dont les historiens tireront le plus grand profit. Il n'a encore publié que le t. I de sa Chronologie universelle; il concerne les Babyloniens, les Égyptiens, les Mahométans, les Perses, les Indiens, les Asiatiques du sud-est, les Chinois, les Japonais et les peuples de l'Amérique centrale). = 23 déc. *A. Dufourey*. Étude sur les *Gesta martyrum* romains; t. II-III (travail considérable, méthode plus assurée, beaucoup de résultats intéressants). = 30 déc. *L. Hahn*. Rome und Romanismus im griechisch-römischen Osten (bon recueil de faits, abondante bibliographie). = 1908, 6 janv. *O. Seeck*. Die Briefe des Libanius zeitlich geordnet (excellente édition). — *Ant. Zingerle*. Titi Livi ab Urbe condita libri; pars VII, fasc. 5 (excellent). — *H. de Genouillac*. L'Église chrétienne au temps de saint Ignace d'Antioche (très bon). — *P. Thomas*. Le droit de propriété sur les églises et le patronage laïc au moyen âge (insuffisant et parfois inexact, mais résumé très clair des vicissitudes de la législation, appuyé d'exemples empruntés surtout à la France et à l'Allemagne). — *P. S. Allen*. Opus epistolarum Desiderii Erasmi Roterodami; t. I (publie un grand nombre de lettres nouvelles, conservées dans un ms. de Breslau; les lettres sont rangées dans un ordre strictement chronologique et copieusement annotées). — *H. Choppin*. Le maréchal de Gassion (accorde trop de confiance à l'apologie du maréchal par son aumônier, le pasteur Du Prat). = 13 janv. *W. Weber*. Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrianus (important recueil de dissertations, qui renouvellent et bouleversent la chronologie, admise jusqu'ici, de la vie de cet empereur). — *C. Latreille*. Joseph de Maistre et la papauté (excellente étude critique). = 20 janv. *Bouché-Leclercq*. Histoire des Lagides; t. III-IV (fin de cette œuvre magistrale). — *C. Jullian*. Histoire de la Gaule; t. I-II (beaucoup de talent, de faits et d'idées; ingénieuse reconstitution des peuples qui ont paru successivement en Gaule. Quoique l'auteur avoue souvent son ignorance, on se demande, non sans inquiétude, « comment il a pu arriver à un pareil degré de quasi certitude en opérant sur des inconnues »). — *E. Richemond*. Recherches généalogiques sur la famille des seigneurs de Nemours du XII^e au XV^e siècle; t. I (excellent). — *E. Levinson*. Giuseppe Garibaldi e la sua legione nel stato romano, 1848-1849; t. III (contient la correspondance publique et privée de Garibaldi de novembre 1848 à juillet 1849, plus un certain nombre de documents inédits relatifs à la défense de Rome et à la retraite des Garibaldiens). — *G. M. Trevelyan*. Garibaldi's defence of the roman repu-

blic (étude très consciencieuse et minutieuse des textes actuellement accessibles au public).

12. — **Le Correspondant.** 1907, 10 oct. — E. DE BROGLIE. Tourville (suite et fin le 25 oct. et 10 nov.; intéressant récit où M. de Broglie a complété les documents recueillis par M. Delarbre dans *Tourville et la marine de son temps* par ceux dont la comtesse de Brassac, fille de Tourville, a composé le recueil intitulé : *Mémoires et vie en abrégé de M. le maréchal de Tourville*, conservé à la Bibl. nat.). — DE LANZAC DE LADORIE. Les débuts du régime concordataire à Paris (malveillance de la police envers le clergé; action de Portalis pour le rétablissement du culte; mesures contre les écrits irreligieux; rétablissement du port de la soutane; servilité politique du clergé; unité de liturgie et de catéchisme; ingérences du pouvoir civil, les enterrements de comédiens; politique tolérante, protectrice et tracassière envers les congrégations). = 25 oct. M^{re} DE FRAYSSEIX. La fin d'une royauté (souvenirs amusants d'un des officiers de la *Zénobie*, qui, à bord du *Scylla*, accompagnèrent à Venise le roi Othon que ses sujets avaient empêché de débarquer de l'*Amalita*. Il fut chargé par notre ministre, M. Bourrée, de répandre des photographies du prince Napoléon pour poser sa candidature au trône, mission ridicule qui échoua piteusement comme celle du prince Alfred d'Angleterre). — ANGOT DES ROTOURS. Les sénatoreries. Une ébauche d'administration régionale sous le premier Empire (cette institution, qui dura de 1803 à 1814, et qui obligeait les sénateurs pourvus de dotations à séjourner trois mois dans leurs sénatoreries pour s'informer des besoins de la région et collaborer avec les préfets, n'a pas eu d'utilité réelle, mais a été l'occasion de rapports intéressants qu'analyse M. Angot des Rotours et aurait pu être une base de décentralisation administrative). = 10 nov. HYRVOIX DE LANDOSLE. Les origines historiques de la confédération suisse (bon résumé des travaux de Billet, Vaucher, Oechsli. L'origine des libertés suisses a été des luttes contre les monastères qui ont amené la révolte des cantons contre l'autorité des Habsbourg, quand ceux-ci voulurent rétablir l'ordre et une autorité qui avait toujours été très légère et très lointaine). = 25 nov. E. ROUSSE. Lettres à un ami, 1871-1880 (suite le 10 et 25 déc. Ces lettres offrent un véritable intérêt tant comme peinture de la vie sociale que comme document politique). — **Le Sinn Fein** (résumé des actes d'oppression dont l'Irlande a été victime depuis Élisabeth et des luttes nouvelles qui, au xix^e s., naquirent de l'acte d'union de 1800 et exposé du rôle joué depuis 1904 par l'association du *Sinn Fein* = nous seuls, qui a la prétention d'organiser la *Home Rule* en matière de finances, d'éducation, de justice, etc., même de police et d'administration, par la libre coopération des bonnes volontés individuelles, en boycottant tout ce qui est anglais, en repoussant l'impôt, le service militaire et l'autorité du Parlement). — PRINCESSE DE SAYN-WITTGENSTEIN. Quelques souvenirs de ma vie (avènement de Nicolas I^{er}: la Révolution de 48 à Paris et à Berlin, Mgr Dupanloup

et le *Syllabus*, souvenirs de 1870; notes touchantes sur l'impératrice Augusta). — L. DU SOMMERARD. Un apologiste de la vie et de l'art du moyen âge (analyse des idées qui sont cachées dans le *Manuel d'archéologie* de M. Enlart). = 10 déc. DE LANZAC DE LABORIE. Albert Sorel et son œuvre. — AYESNES. Quelques opinions chinoises contemporaines (notes très curieuses). — GACHET. La réhabilitation de Mack (M. G. affirme, sans d'ailleurs le prouver en rien, que Mack avait en lui l'étoffe d'un grand capitaine qui aurait pu être en 1809 le sauveur de sa patrie. Il publie, d'après les papiers de famille, des notes intéressantes sur la déroute des troupes de Mack en 1798 en Italie, et sur sa conversation avec Napoléon après la trop fameuse capitulation d'Ulm, et, d'après nos archives de la guerre, une note curieuse adressée par Mack au Directoire le 16 févr. 1799). = 25 déc. J. TEINCEY. Le mariage secret d'un prince héritier. La cour d'Angleterre au XVIII^e s. (très amusante analyse des documents publiés en 1905 par M. Wilkins sur M^{lle} Marie Smythe, née en 1756, devenue en 1774 M^{me} Weld, veuve en 1775, remariée à M. Fitztherbert, puis reveuve en 1781, enfin reremariée en 1785 clandestinement avec le prince de Galles, le futur Georges IV, ce parfait spécimen de tous les vices de son temps et de sa race, restée attachée à son mari, malgré son mariage avec Caroline de Brunswick, entourée de respects par Guillaume IV et morte à quatre-vingt-sept ans le 27 mars 1837. Comme elle était catholique, a protégé pendant la Révolution les religieuses fugitives et a aidé de tous ses vœux l'émancipation des catholiques, on a entouré cette vie aventureuse d'une auréole de sainteté). — C^{te} DE LAGRÈZE. Oscar II. Souvenirs intimes.

13. — Études; revue fondée par des Pères de la C^{ie} de Jésus. 1907, 5 déc. — P. SUAU. Madagascar (suite ici, le 20 déc. et le 20 janv. : les missionnaires catholiques pendant les hostilités de 1881-83; leurs progrès depuis 1886; leur situation pendant l'expédition de 1894). — G. SORTAIS. Jules II et Michel-Ange; histoire d'une tombe (fin le 20 déc.). — P. BLIARD. Insermenté et jureur (rivalité entre un prêtre insermenté et un prêtre constitutionnel en 1793, près d'Évreux). = 20 déc. A. D'ALÈS. Une encyclopédie catholique américaine (le t. I de *the Catholic encyclopedia*). = 1908, 5 janv. A. DE SALINIS. Sur la Côte des Esclaves; la mission du docteur Bayol (1889-1890; extr. d'un livre sur *Le protectorat français sur la Côte des Esclaves; campagne du Sané, 1889-90*). — E. GRISELLE. Balzac inédit (publie des fragments inédits de la lettre de 1620 au garde des sceaux Guillaume du Vair, donnant des détails sur le conflit de ce dernier avec d'Épernon, et de la lettre de 1623 contre le P. Garasse; ces fragments ont été ajoutés par Balzac lui-même en marge d'un exemplaire de l'édition de 1627). — J. DOIZÉ. L'œuvre érudite des Bénédictins de Saint-Maur.

14. — Revue bleue. 1907, 20 juill. — A. GAZIER. La cultuelle du quartier latin, 1795-1802 (règlement de la société qui a fait vivre la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont pendant le régime de la séparation

sous le Directoire et le Consulat). — L. HALPHEN. Les débuts de Paris capitale (tableau de Paris sous Philippe-Auguste). = 27 juill. J. GAY. Quinet et l'Italie. Pendant l'exil (cet article fait suite à celui sur Quinet et l'Italie de 1832 à 1851 paru dans la *Revue* du 6 juillet, où M. Gay montre en Quinet un constant partisan de l'unité italienne et l'historien qui, au XIX^e s., a fait l'effort le plus original pour marquer le rôle de l'Italie dans la civilisation européenne). = 10 août. P. MATTER. Bismarck et les colonies françaises (montre comment Bismarck a toujours poussé à l'expansion coloniale française). = 31 août. Ch. NORMAND. Les officiers de finance au XVII^e s. = 7 sept. REVAUX d'ALLONNE. Une tentative messianique en France au XIX^e s. (histoire d'une secte janséniste de convulsionnaires et visionnaires à Fareins, dans l'Ain, qui eut en 1791, grâce à Claudine Dauphan, un Christ, François Bonjour, et un enfant-Dieu, Élie, fils de Claudine et de François. Il eut onze enfants, qu'il éleva dans la foi de sa divinité. Bien que la secte eut été en 1805 expulsée de France, le farenisme a subsisté jusque dans le dernier quart du XIX^e s. et a eu des adeptes jusqu'à Nantes). = 14 sept. F. CAUSSY. Le marquis de Pezay. = 21 sept. Ch. NORMAND. Les hommes d'affaires au XVII^e s. = 28 sept. Ch. NORMAND. Les chambres de justice et les financiers au XVII^e s. = 5 oct. M. LAIR. Les colonies officielles de l'Allemagne (leur stérilité jusqu'à ce jour). = 12 oct. M^{is} DE CUSTINE. A la suite du comte d'Artois (suite les 19 et 26 oct. Cette correspondance inédite nous permet de suivre le comte d'Artois du 28 février au 10 avril 1814 de Suisse à Nancy et nous fournit un curieux tableau de l'invasion de l'Est et des sentiments des émigrés). — P. MATTER. Bismarck à Sedan (remarquable récit). — M. DUMOULIN. Rome et le clergé français pendant la Révolution (renseignements sur la misère du clergé français et les secours organisés par Pie VI grâce à l'*Opera pia della ospitalità francese*; d'après les archives du Vatican, fonds de *charitate s. Sedis erga Gallos*). = 19 oct. C. VILLIERS. Moulay Abd-el-Azis. — LANZAC DE LABORIE. Le cardinal Maury à l'archevêché de Paris, 1810. = 26 oct. A. CAUQUET. Desaix en Italie (décembre 1787). — P. GAFFAREL. La fin de l'Ordre de Malte (fin le 2 nov. Curieux récit de la reddition imposée par Bonaparte au grand maître Hompesch). — VELLAZ. Marat chez le comte d'Artois (d'après des lettres inédites). — M. KOVALEVSKY. En Russie. Le gâchis. = 16 nov. Ch.-V. LANGLOIS. Le chancelier Philippe (fin le 23 nov. M. Langlois, grâce aux récentes découvertes de MM. P. Meyer, Peiper, Delisle, Roth, Hauréau, a reconstitué la biographie du chancelier Philippe de Grève et sa physionomie d'après ses œuvres théologiques et poétiques; réfute les légendes qui font de lui un ennemi des ordres mendiants et un partisan du cumul des bénéfices, et montre en ce clerc, d'une moralité peu sévère, un ennemi ardent de l'hérésie). — Ch. OULMONT. Un pamphlet du règne de Louis XV, 1752 (l'*École de l'Homme*, série de portraits satiriques de la marquise de Pompadour et tous les personnages de son entourage).

15. — Revue des Deux-Mondes, 1907, 1^{er} oct. — C^{ss}e DE BOIGNE. Les journées de juillet 1830. — M. CROISSET. La question homérique au début du *xx*^e s. (l'Odyssée pour M. Croiset n'est pas postérieure à 700, ni l'Iliade à 900. L'Iliade est une composition savante dans laquelle sont entrés des morceaux de dates diverses. L'Odyssée est une œuvre plus homogène, mais qui n'est pas, comme l'a cru Bérard, l'arrangement poétique d'un périple). — HAUSSONVILLE. La duchesse de Bourgogne et l'alliance savoyarde. Le lendemain de la mort (fin de ce beau travail. Malgré les raisonnements de M. d'Haussonville, le mot de M^{me} de Maintenon : « Dieu l'a prise par miséricorde », fera toujours penser, avec Michelet, que la duchesse de Bourgogne a pu être soupçonnée de jouer ou de pouvoir jouer un rôle dangereux pour la France). — GOYAU. Les origines du Kulturkampf allemand (III : l'église de Prusse et la formation politique des catholiques prussiens. Récit des relations vraiment diplomatiques que l'église catholique allemande, de 1850 à 1865, entretint de puissance à puissance avec l'état prussien et qui firent admettre une sorte de parité entre l'église protestante et l'église catholique, qui était même financièrement privilégiée. Rôle du Bavarois Geissel, archevêque de Cologne). — 1^{er} novembre. La reine Victoria d'après sa correspondance, 1828-1848 (fin le 15 nov. Extraits de cette correspondance, documents historiques de premier ordre). — ROUIRE. La dernière convention anglo-russe (fin d'une rivalité séculaire en Asie). — A. LIESSE. J. Lafitte. Sa vie et ses idées financières. — CH. RIOM. La première arrestation du comte Clément de Ris (assez curieux récit du rôle joué par Dominique Clément de Ris, propriétaire du domaine de Beauvais, à quatre lieues de Tours, depuis février 1791, comme président du Comité de défense d'Indre-et-Loire, et comme membre du Comité directeur du département. La basse jalousie du citoyen Senard, président de la commission militaire, et la manie soupçonneuse du commissaire de la Convention, Mogue, le firent arrêter comme suspect en février 1794. Grâce au courage de M^{me} Clément de Ris, à l'intervention de Garnier de Saintes, de Tallien, de Guimberteau et des membres de la société populaire et des représentants du département, il fut remis en liberté deux semaines plus tard). — 15 nov. R. PINON. La rivalité des grandes puissances dans l'Empire ottoman. — E. ROS. L'impérialisme (à propos des ouvrages de M. Seillières, sur Gobineau, Nietzsche et l'impérialisme démocratique, de Bryce sur le Saint-Empire, de Hill sur la diplomatie européenne). — 1^{er} déc. A. FILON. Richard III dans le drame et devant l'histoire (résume les arguments de sir Clément Markham pour réhabiliter Richard III, qui n'a point été sans doute le monstre extraordinaire qu'en a fait la poésie, mais qui reste un tyran se débattant contre les séditions, et qui, s'il n'a pas fait tuer Henri VI, est certainement l'auteur de la mort des enfants d'Édouard). — H. WERSCHINGER. J. Klaczko, historien, critique et patriote. — 15 déc. A. BARINE. Madame mère du Régent (III : le budget d'une princesse. La famille d'Allemagne. Années heureuses. La cour de France en 1679). — A. DOUMIC. A. Nodier et les débuts du romantisme.

16. — Revue de l'Anjou. 1907, t. LV, nos 1-2. — P. ARMEL. Les Franciscains de Maine-et-Loire pendant la Révolution (suit la destinée de chacun d'eux depuis 1790; suite au n° 3). — X. DE PÉTIGNY. Un bataillon de volontaires (3^e bataillon de Maine-et-Loire), 1792-96 (suite ici et au n° 3; fin au n° 5 : la chouannerie; pacification de la Vendée). — H. FAYE. Le clergé et le culte en Touraine pendant la Révolution, 1789-1801 (suite au n° 3). — La BESSIÈRE. Écoles libres laïques à Angers pendant le xix^e s. (suite ici et au n° 3).

17. — Revue de Gascogne. Nouv. série, t. VII, 1907, n° 11. — J. SALETTE. Le général Lamarque et l'expédition de Capri, 1808 (récit de la reprise de Capri sur les Anglais pour le compte du roi Joseph, d'après les papiers de Lamarque). — E. LABADIE. Notes sur quelques faïenceries et porcelaineries de la Gascogne au xviii^e s. (suite ici et en déc.). — N° 12. Ch. SAMARAN. Le Gers dans les « Rôles gascons » (plusieurs utiles rectifications topographiques à l'éd. de Ch. Bémont). — A. DEGERT. Le temporel de l'évêché d'Aire (xiv^e-xviii^e s.). — T. VIII, 1908, n° 1. L. MÉDAN. Un dieu à expulser de l'Olympe pyrénéen (Ariel, qui est une faute de lecture pour Artahé dans *C. I. L.*, XIII, 1, 1, n° 73). — J.-B. ESCARNOT. Le château de Puysegur (les Chastenet de Puysegur depuis 1513). — J. CONTRASTY. Un mémoire inédit de Mgr de La-Tour-du-Pin, archevêque d'Auch (adressé au nonce sur la question de savoir si les évêques émigrés en territoire espagnol pourraient y ordonner des prêtres qui reviendraient exercer en France, 1796).

18. — Revue historique et archéologique du Maine. T. LXII, 1907, n° 1. — R. LATOUCHE. Les actes les plus anciens du cartulaire de Saint-Pierre-de-la-Cour au Mans (sont des faux). — R. TRIGER. Sainte-Suzanne (fin : la chouannerie; de la Révolution à nos jours). — N° 2. A. ANGOT. Un document sur le concile provincial de Nantes en 1431. — E. DE LORIERE. Jublains (hist. sommaire; bibliogr.). — L. BESNARD. Le monastère de Clairisses à Beaumont-le-Vicomte, 1632-1757 (suite ici et au n° 3 : xvii^e-xviii^e s.). — N° 3. L. FROGER. Rouillon ecclésiastique (histoire ecclésiastique de la localité). — E. LAURAIN. Les doléances de Bazouges (Mayenne) en 1789 (publie le cahier de doléances).

19. — Revue savoisiennne. T. XLVIII, 1907, n° 1. — Ch. MARTEAUX. Voie romaine de Condate à Genava et chemins secondaires (fin au n° 2). — N° 2. Ch. BUTTIN. Le guet de Genève au xv^e s. (d'après l'éd. des *Registres du Conseil de Genève*). — FENOUILLET. Une émeute à Savigny, 1753 (provoquée par une nouvelle répartition de la taille). — N° 3. J.-F. GONTHIER. La peste de 1629 et Mgr J.-F. de Sales. — Ch. MARTEAUX. Étude sur la voie romaine de Boutae à Genava (fin au n° 4). — N° 4. F. MIQUET. Une mission du général Monet sous Louis XV (d'après A. de Broglie). — F. et J. SERAND. Une battue à l'ours à Faverges en l'an XIII.

20. — Historische Vierteljahrschrift. T. X, 1907, n° 4. — A. HAUCK. La réception et la transformation du concile général au moyen âge (c'est Innocent III qui, le premier, en vint à la conception du concile général, lequel, à la différence du concile œcuménique, n'est plus seulement un concile d'évêques, mais un concile de toute la chrétienté statuant sur des questions intéressant toute la chrétienté; étudie comment la conception se précisa aux XIII^e-XIV^e s.). — H. ULMANN. Les détachements de « francs-chasseurs » pendant les guerres de l'indépendance (1813-1815). — O. CLEMEN. Sur l'élection du pape Léon X (vingt-cinq cardinaux sur vingt-neuf y prirent part). = C.-rendus : O. Montelius. Kulturgesch. Schwedens von den ältesten Zeiten bis zum 11 Jahrh. (important). — H. Hoogeweg. Urkundenbuch des Hochstifts Hildesheim (quelques corrections). — O.-A. Hecker. Karls V Plan zur Gründung eines Reichsbundes (en 1547; a trop négligé les alentours du sujet). — K. Wild. Staat u. Wirtschaft in den Bistümern Würzburg u. Bamberg, 1729-46. — E. Denis. La fondation de l'empire allemand (livre d'une haute objectivité). — O. MASSLOW. Bibliographie de l'histoire allemande, 1906-1907 (fin).

21. — Historische Zeitschrift. 1907, t. C, n° 1. — F. MEINECKE. Introduction au t. C de l'« Hist. Zeitschrift » (signale notamment les transformations des conceptions historiques depuis la fondation de la revue par H. von Sybel). — J. KROMAYER. Alexandre le Grand et l'évolution hellénistique pendant le siècle qui suivit sa mort (à propos de la *Griechische Geschichte* de J. Beloch, t. III, 1904). — O. HINTZE. La formation des ministères d'État modernes; étude d'histoire comparée (du moyen âge à nos jours). — F. THIMME. Le baron Louis de Wrangel et la convention de Tauroggen (réfutation du mémoire de H. Andrees, suivant lequel Yorck n'aurait pas, en déc. 1812, suivi des instructions transmises par Wrangel). = C.-rendus : H. Schneider. Entwicklungsgesch. der Menschheit; I : Kultur u. Denken der alten Ägypter (suggestif). — A. Bertholet. Apokryphen u. Pseudepigraphen (t. VII d'une grande « Gesch. der althebräischen Litteratur » de K. Budde). — E. Nagl. Die nachdavidische Königsgesch. Israels (plein de renseignements, mais d'une grande faiblesse historique). — R. Knopf. Das nachapostolische Zeitalter. Gesch. der christl. Gemeinden vom Beginn der Flavienherrschaft bis z. Ende Hadrians (bon). — W. Fleischmann. Altgermanische u. altrömische Agrarverhältnisse in ihren Beziehungen u. Gegensätzen (spécialement sur le colonat). — J. Cramer. Die Verfassungsgesch. der Germanen u. Kelten (très contestable). — E. v. Meier. Französische Einflüsse auf die Staats u. Rechtsentwicklung Preussens in 19 Jahrh.; I : Prolegomena (peu neuf). — Mayerhoffer v. Vedropolje et O. Christe. Krieg 1809; I. — J. Breuer. Die politische Gesinnung u. Wirksamkeit des Kriminalisten Anselm v. Feuerbach (intéressant essai sur l'influence de Feuerbach dans l'Allemagne anti-napoléonienne).

22. — Hansische Geschichtsblätter. 1907, fasc. 2. — P. FEIT.

Anciennes et nouvelles significations du mot « hansa ». — C. REUTER. Les Ascaniens et la mer Baltique (lettres et négociations des margraves de Brandebourg pour s'assurer un débouché sur la Baltique, 1230-1320; leur échec). — R. KRAUEL. La suppression du péage du Sund et la politique prussienne (les péages établis par le Danemark au Sund et au Belt furent supprimés en 1857 par l'accord international de Copenhague, notamment sur les instances de la Prusse). — H. SIEVEKING. Le syndic hambourgeois Karl Sieveking (1787-1847). — P. SIMSON. L'organisation de la Hanse au dernier siècle de son existence (suite : création d'un personnel administratif à partir de 1556; essais de réformes en vue d'arrêter la décadence, 1557-1604; organisation financière). — F. BRUNS. Les registres de péages de Lübeck de 1492-96 (suite : l'exportation).

23. — Jahrbuch des k. deutschen archaeologischen Instituts. T. XXII, 1907, n° 1. — E. MAASS. La lutte pour Témésà; I, Héra de Crotone (son sanctuaire, au cap Lacinium, était le centre religieux des Grecs de l'Italie méridionale; en 205, Hannibal y consacra un autel, avec dédicace à la déesse de son « index rerum gestarum », dans le but de se concilier les habitants de la région); II, Leuka = Lecce (en Calabre; les solfatares antiques et modernes); III, le tableau (du début du v^e s., représentant le combat des Locriens contre le « héros de Témésà » Alybas; Paus., VI, 6, 11); IV, le poème (de Callimaque, d'après un ancien poème locrien). = Supplément. A. SCHULTEN. Fouilles de Numance (ce qu'on a retrouvé des fortifications de Scipion en 1906). — KRENCKER. Les fouilles d'Axoum (ville sainte de l'Éthiopie, détruite par les Musulmans en 1526). = N° 2. F. STUDNICKA. Les chars en Syrie-Phénicie. = Suppl. Fouilles de Palestine (Magiddo, Thaanach).

24. — Klio. Beiträge zur alten Geschichte. T. VII. 1907, n° 2. — L. WENIGER. Études olympiques. 3. Service de la déesse-mère (influences crétoises à Olympie). — R. CAGNAT. Le règlement du collège des *tubicines* de la légion III Augusta (inscription de Lambèze antérieure à 202 ap. J.-C., analogue à celle du collège des *cornicines*). — A. SCHULTEN. La « lex Hadriana de rudibus agris » d'après une nouvelle inscription (du temps d'Hadrien, trouvée dans les domaines impériaux de la vallée de Bagradas; prouve que la « lex Hadriana » étendit aux domaines laissés en friche depuis dix ans par les grands propriétaires la faculté donnée aux colons par la « lex Manciana » d'occuper les terres incultes; cette loi était encore d'application régulière 150 ans plus tard). — W.-S. FERGUSON. Recherches sur des documents athéniens et déliens; I (conjectures sur la série des tribus chargées du sacerdoce d'Artémis et d'Asclepios à Athènes et des dieux étrangers à Délos; l'incorporation de Délos à l'État attique en 167-66 et la fin de la *ἀναρχία* délienne, 131-130). — Fr. PREISIOKE. La poste ptolémaïque (au milieu du III^e s. av. J.-C., d'après les papyrus d'Hibeh; courriers à cheval, à chameaux et à pied). — E. KORNEMANN. Ἀναξ κρινός 'Αδριανός (pro-

clamation de la consécration de Trajan et de l'avènement au trône d'Hadrien dans la métropole d'Heptacomia en Thébaidé, d'après un papyrus d'oct. 117 env., conservé à Giessen). — P.-M. MEYER. Sur la procédure ptolémaïque. — M. HOLLEAUX. Sur le « Pylaicum concilium » (réplique à l'article de Sokoloff, au n° 1). — LEHMANN-HAUPT. Études arméniennes d'Asie Mineure. 1. Boghaz-köi et Van (d'après les fouilles).

25. — Neues Archiv für sächsische Geschichte u. Altertums-kunde. T. XXVIII, 1907. — H. BESCHORNER. Le camp de Zeithain en 1730 (suite de l'article du t. XXVII). — O. CLEMEN. Pour la canonisation de Benno (évêque de Meissen; négociations du duc Georges de Saxe avec la Curie, 1497-1503). — J. GEBAUER. Joachim von Schleinitz, maître de camp général de Saxe sous Jean-Georges I^{er} (nommé en 1635, poursuivi pour avoir capitulé dans Leipzig en 1642, † 1644). — H. SCHMIDT. Chr. Benjamin Geissler (fauteur du soulèvement des paysans en Saxe, en 1790). — G. SCHLAUCH. Trente nouvelles sentences du tribunal échevinal de Dohna (supplément à l'article du t. XXVI).

26. — Preussische Akademie der Wissenschaften. Sitzungsberichte. 1907, fasc. 26. — R. KOSER. Rapport sur la publication des *Mon. Germaniae histor.* = Fasc. 27. E. MEYER. La formation des États et des nationalités (la notion de peuple ne proviendrait pas d'une extension de la notion de famille; le processus historique aurait été inverse; il y aurait eu fractionnement de groupements plus vastes en groupements de plus en plus restreints). = Fasc. 48. K. PERELS. La date du « privilegium generale de non appellando illimitatum » prussien (1750, et non 1746, date que porte par anticipation cette importante réforme du droit d'appel). = 1908, fasc. 1. Ed. MEYER. La première apparition des Aryens dans l'histoire (des textes trouvés par H. Winckler à Boghazköi prouvent qu'au début du xv^e s. av. J.-C., au plus tard, une dynastie iranienne dominait au nord-ouest de la Mésopotamie; par suite, les établissements aryens de Fran sont antérieurs, et l'on peut supposer que l'exode des Aryens de la région de l'Oxus et de l'Iaxartès vers l'Inde, au sud-est, et leur exode vers Fran, à l'ouest, survint à peu près simultanément et vers l'an 2000).

27. — Preussische Jahrbücher. 1907, t. CXXIX, n° 1. — E. DANIELS. L'Autriche et la guerre de Crimée (d'après H. Friedjung, *Der Krimkrieg u. die österr. Politik*). = N° 2. ILWOR. L'empereur Joseph II économiste (dans sa politique économique générale, il s'inspira des doctrines physiocratiques, et pour l'industrie et le commerce, des doctrines prohibitives). = N° 3. E. DANIELS. Boers et Anglais (d'après C. Jeppé, *The kaleidoscopic Transvaal*; coup d'œil sur l'histoire des Boers depuis 1870). — R. BRUNHUBER. La Corée et le Japon (progrès de l'influence japonaise en Corée jusqu'aux accords de 1905 et 1907). = T. CXXX, n° 1. F. ROSENBERG. Paul-Louis Courier. = N° 2. M. SCHNEIDEWIN. L'agitation aux élections dans l'ancienne Rome. — J. ZIEKURSCH. Sur l'histoire du développement de la bureaucratie prussienne dans la Silé-

sie frédéricienne (sous le ministère de v. Hoym, après la mort de Frédéric le Grand). = N° 3. P. GOESSLER. La civilisation créto-mycénienne et ses rapports avec Homère (suppose, à la suite de Dörpfeld, que les civilisations crétoise et mycénienne sont les deux rameaux d'une même civilisation, apportée par une population asiatico-égéenne en Crète et transportée de là dans la Grèce continentale, et admet l'identité des civilisations homérique et mycénienne).

28. — *Zeitschrift für katholische Theologie*. T. XXXI, 1907, n° 4. — J. STUFLE. Le traitement infligé au pécheur au temps de la persécution de Dèce. — A. KRÖSS. L'extorsion de la « lettre de Majesté » à l'empereur Rodolphe II par les États de Bohême en 1609 (suite ici et au n° suiv. : réponses de Rodolphe aux demandes des États; irritation et plaintes des États protestants; leur nouvelle réplique; dissolution de l'assemblée par l'empereur). — J. EASST. La théorie du baptême du « Liber de rebaptismate » (réponse à H. Koch). = T. XXXII, 1908, n° 1. J. STUFLE. Sur la question de l'édit d'indulgence du pape Calixte (Calixte n'a pas innové). — KNELLER. La dernière dissertation du prof. F.-X. von Funk (maintient contre Funk ses théories sur la réunion des conciles aux premiers temps de l'Église).

29. — *Zeitschrift für Kirchengeschichte*. T. XXVIII, n° 3. — J. v. PELUGK-HARTUNG. Les élections pontificales et l'Empire, 1046-1328 (fin : étude les élections des divers papes depuis celle d'Alexandre II). — F. HERRMANN. Le « Tractatus de indulgentiis » de Luther (il s'agit d'un traité déjà publié par Löscher). = N° 4. J. DIETTERLE. Les « Summae confessorum » des origines à Silvester Prierias (fin : xv^e-xvi^e s.). — E. FUETER. La première apparition des Jésuites à Florence (en 1546; leur rôle dans la restauration des études jusqu'en 1556). — G. SOMMERFELDT. Deux prophéties historiques de l'an 1528 (par un clerc).

30. — *Akademie der Wissenschaften in Wien*. Philolog.-histor. Klasse. Sitzungsberichte. T. CLIII, 1906, fasc. 1. — L. v. SCHNÖDER. Elfes et dieux germaniques chez les Estes (montre l'influence exercée au moyen âge par les Estes par l'intermédiaire des peuples germaniques). = Fasc. 2. A.-H. LOEHL. Une levée extraordinaire de subsides et ses résultats (il s'agit de l'« aide » contre les Turcs demandée en 1592-93 par l'Empereur à ses états, qui y firent une forte opposition). = Fasc. 5. J. KELLE. Recherches sur l'insaisissable Honorius, « Augustodunensis ecclesiae presbiter et scholasticus », et sur les œuvres qui lui sont attribuées (addition à l'étude du t. CLII).

31. — *Jahrbuch für Landeskunde von Niederösterreich*. Nouv. série, t. IV-V, 1905-1906. — V. THIEL. Histoire des travaux de régularisation du Danube près de Vienne (suite : depuis le xviii^e s. jusqu'à maintenant; 402 p.). — A. ŽÁK. Le couvent de femmes d'« Himelförte » à Vienne (1131 env.-1586, de l'ordre de Prémontré). — J. LAMPPEL. La marche orientale des Babenberg et ses « tres comitatus »

(fin : la marche n'a jamais compris qu'un seul comté; le texte d'Otton de Freising, où il est question de trois comtés réunis en duché, a été mal interprété jusqu'ici).

32. — Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung. T. XXVIII, 1907, n° 4. — Th. ILGEN. Sur le « Hantgemal » (soutient, contre Ph. Heck, que ce mot désigne originairement un seing manuel). — P. SCHMIDT. Les œuvres des publicistes allemands en 1667-71 (passe en revue 66 brochures écrites contre la politique menaçante de Louis XIV). — Fr.-C. WITTICHEN. Un portrait de Frédéric de Gentz par Jean de Wessenberg (écrit en français en 1842). — A. DORSCH. Le plus ancien impôt indirect en Autriche (est bien antérieur à 1359). — E. VOGT. Observations sur les registres du roi Rodolphe de Habsbourg (corrections et additions aux *Reg. imperii*). — C.-rendus : A. *Galante*. Fontes juris canonici selecti (critiques importantes par Werminghoff). — J. *Peisker*. Die älteren Beziehungen der Slawen zu Turkotartaren u. Germanen u. ihre sozialgesch. Bedeutung (ensemble de textes imposant, mais interprétés d'une manière fantaisiste). — M. *Krammer*. Der Einfluss des Papsttum auf die deutsche Königswahl; *id.*, Wahl u. Einsetzung des deutschen Königs im Verhältnis zu einander (discussion détaillée par K.-G. Hugelmann). — VII *Ergänzungsband*, fasc. 3. H. HIRSCH. Études sur les privilèges de couvents de l'Allemagne du sud aux XI^e-XII^e s. (mémoire de 140 p. Critique de nombreux diplômes impériaux et de nombreuses bulles pour des couvents de Suisse, du duché de Bade, du Wurtemberg, de la Bavière, de l'Alsace, du Tyrol et du Vorarlberg). — H. HINRICHS. La datation dans les œuvres historiques du XI^e s. (126 p. Tableaux donnant la statistique des diverses manières d'indiquer la date de jour dans les plus importantes œuvres du XI^e s.). — Ph. HECK. L'organisation judiciaire de Frise et les serments des juges de la Frise moyenne (maintient, contre H. Jackel, que les termes *sceltata*, *frana*, *gretmann*, *hovetling* ne désignent qu'une même catégorie de juges [*Richter*], et les termes *asega*, *cehera*, *redjeva* qu'une même catégorie d'assesseurs [*Urteiler*]).

33. — Századok (les Siècles). 1907, sept. — K. FIÓK. Le nom du duc Géza et la nomenclature de la famille arpadienne chez Constantin Porphyrogénète (la langue des Huns était l'ostiak, langue ougrienne, parente du hongrois; le nom Γεῖχ = Jajk est la forme primitive de Géza; la nomenclature donnée par Constantin Porphyrogénète, *De admin. imperio*, chap. XL, est d'origine scyto-hunnique). — F. KANYARÓ. Chansons kouroucz sur Thököly (l'historien Cserei a conservé ces chansons dans un ms. qui se trouve actuellement à l'école supérieure des Unitariens de Kolozsvár). — S. TAKÁTS. Le verre et les verriers hongrois (tiré des documents du XVI^e-XVII^e s.). — C.-rendus : J. *Pokoly*. Histoire de l'Église réformée de Transylvanie; 5 vol. (beaucoup d'erreurs). — P. *Tóth-Szabó*. Le primat Georges Szatmári, 1457-1524 (bonne monographie). — Oct. A. PÓR. Les Anjou et les Wittelsbach

(suite en nov. et déc. Détails sur la coalition de Louis le Grand, de la maison d'Anjou et des ducs de Bavière contre l'empereur Charles IV en 1371). — A. ALDÁSY. Le roi Sigismond et la république de Venise, 1435-1437 (suite en nov. D'après le t. XII des *Deutsche Reichstagsakten*). — S. TAKÁTS. La forteresse hongroise (suite en nov. Description d'après les documents du xvi^e s.). = C.-rendus. *J. Török*. Histoire du collège des réformés à Kolozsvár; 3 vol. (bon). — R. BÉKEFI. Les églises et les forteresses des environs du lac Balaton au moyen âge (fait partie des publications sur le « lac Balaton au point de vue scientifique et historique »; bon). — L. LEVRULT. L'histoire (intéressant). = Nov. C.-rendus : *Smiciklas*. Codex diplomaticus regni Croatiae, Dalmatiae et Slavoniae; t. III, IV (important). — *Vajdovszky-Divald*. Monuments artistiques du comitat de Szepes (éloge). — S. BAGYARY. La civilisation hongroise aux xvi^e et xvii^e s. (d'après les ouvrages de Szamosközy). — I. SÁRKÖZY. La famille Nádasdi-Sárközy (intéressant). — O. NAGY. Histoire de l'église évangélique de Győr (bon). = Déc. FLORIAN MÁTYÁS. Contes populaires et données historiques sur le meurtre de la reine Gertrude (examen critique des passages des Annales relatifs au meurtre commis par Bánk-bán en 1213). — J. VIZOTA. Le comte Étienne Széchenyi au collège (publie plusieurs certificats du collège des piaristes de Pest, du collège de Sopron qui prouvent que Széchenyi avait fait d'excellentes études secondaires). — L. KROFF. Voyageurs étrangers en Hongrie (Don Pedro, infant de Portugal, 1426-28, Pierre Tafur, seigneur espagnol, 1438-39). = C.-rendus : I. BARCZA. Bibliographia sanctae Elisabethae (incomplet). — *Ahmed Refik*. Les victoires turques (écrit en turc; l'auteur a consulté des sources françaises, allemandes, roumaines et hongroises, chose rare en Turquie). — K. PERSIAN. La principauté de Jean Kemény (superficiel). — Annuaire de la Société historique et archéologique du comitat de Hunyad; t. XV-XVI (soigné). — *Sbornik praci historickych* (dédié par les historiens tchèques à Jaroslav Goll; important).

34. — **Budapesti Szemle**. 1907, juill. — HARASZTI. Voltaire (d'après le livre de M. Lanson). = Août. M. KÁRMÁN. Les Universités hongroises. — J. VIZOTA. La première œuvre de Széchenyi (c'est une étude sur l'élevage des chevaux, parue dans une revue de Vienne en 1818). = C.-rendus : H. RUMBOLD. Final recollections of a diplomatist (contient quelques souvenirs de son séjour en Hongrie). = Sept. A. VÁMBÉRY. La civilisation des Tartares (les Tartares de Russie ont actuellement huit imprimeries, huit grands journaux; les dernières réformes dans l'empire russe ont été saluées par eux avec enthousiasme). = C.-rendus : S. KEMÉNY. Études historiques et littéraires (nouvelle édition des œuvres si remarquables du grand publiciste qui a rédigé, pendant la réaction, le *Pesti Napló*). — P. VAY. Les empires d'Orient (ouvrage de luxe sur la Chine, la Corée et le Japon que l'auteur connaît bien). = Oct. H. MARCZALI. Les œuvres politiques de Grégoire Berzeviczy (Kautz et Gaal ont fait ressortir les mérites de cet économiste distingué, 1763-

1822; Marczali analyse deux œuvres inédites : *De dominio Austriae, in Hungaria*, 1790, et un mémoire en français qui semble être adressé à Napoléon I^{er}, 1809; les deux écrits prouvent que Berzeviczy n'espérait le salut de la Hongrie que d'un changement de dynastie). = Nov. A. BERZEVICZY. A la mémoire de Joseph Eötvös (coup d'œil sur les œuvres littéraires de l'homme d'État hongrois). = C.-rendus. E. Finaczy. Histoire de l'éducation dans l'antiquité (bon). — B. Balogh. Dai Nippon (histoire, géographie et littérature du Japon; intéressant). = Déc. L. Joób. La politique du peuple (d'après l'ouvrage d'Antoine Menger). = C.-rendu : H. Maxwell Bart. The Creevey Papers.

35. — *Analecta Bollandiana*. 1907, nos 2-3. — H. DELEHAYE. Les saints de Chypre (textes inédits et étude sur les sources de l'hagiographie cypriste). — A. PONCELET. La « Vita prima Urbani V auctore anonymo » (cette Vie fait partie du groupe de 14 biographies pontificales de Benoît XII à Clément VII. Discussion de la date de la composition et examen des sources auxquelles l'anonyme a puisé. La partie vraiment originale de l'œuvre est très restreinte). = C.-rendus : J. Begley. The Diocese of Limerick ancient and medieval (grande masse de faits; exposition peu méthodique). — J. von Walter. Die ersten Wanderprediger Frankreichs. Studien zur Geschichte des Mönchtums (exposé critique de la vie de saint Bernard de Tiron, de Vital de Savigny et de Giraud de Salles; savante étude sur les sources). = No 4. L. VERVAECK. Les reliques de saint Albert de Louvain, évêque de Liège (l'auteur, un médecin, a procédé à un examen méthodique des ossements du saint; il en conclut que le récit de la mort, donné par la *Vita Alberti*, est partiellement inexact). — H. MORETUS. La légende de saint Bêat, apôtre de Suisse (l'existence de Bêat n'est pas démontrée).

36. — *Annales de la Fédération archéologique et historique de Belgique*. T. XX, 1907. — A. CAUCHIE et L. VAN DER ESSEN. Les Archives farnésiennes de Naples (description méthodique et indication des fonds qui intéressent spécialement l'histoire des Pays-Bas). — J. CUVELIER. Les petites archives (paroissiales, hospitalières, communales, etc.). — N. DE PAUW. Les anciennes bibliothèques de la Flandre (leur nombre, leur composition). — G. DES MAREZ. L'évolution corporative en Flandre à la fin du XIII^e siècle (cette évolution s'accomplit après 1302. Jusque-là, il existait simplement des groupes économiques, dirigés par des fonctionnaires municipaux). — V. FIS. Les origines de la réforme constitutionnelle de Gand de 1360-1369 (élucide l'histoire de ce régime à tendances démocratiques qui vécut jusqu'en 1540, sauf une interruption de 1455 à 1477). — J. GRON. Le droit d'imposition dans l'ancien duché de Luxembourg. — A. HANSAY. Le servage dans l'ancien pays de Looz (il n'existe plus guère après le XIV^e s.). — H. LONCHAY. Les sources de l'histoire du règne des archiducs Albert et Isabelle (les documents les plus importants sont à Simancas). —

E. MATTHIEU. Les sociétés populaires en Belgique (il s'agit des clubs constitués en Belgique après 1792 sur le modèle de la société des Jacobins de Paris; leur rôle fut très important). — H. NELIS. Rapport sur les travaux de chronologie publiés en Belgique et en Hollande depuis 1830 (examen critique de 47 ouvrages traitant de cette science auxiliaire). — V. TOURNEUR. Histoire et étymologie du nom de Gand (peut-être l'origine de la ville est-elle celtique). — H. VAN DER LINDEN. Les sources de la géographie historique de la Flandre (beaucoup de documents sont encore peu connus ou peu accessibles). — H. VAN HOUTTE. L'évaluation des monnaies anciennes en monnaies modernes (difficultés de cette évaluation).

37. — **Archives belges.** 1907, n° 5. — P. Poullet. Les institutions françaises de 1795 à 1814 (étude importante sur les origines des institutions belges contemporaines). — N° 6. J. Zillich. Febronius (insiste particulièrement sur deux points : comment et pourquoi l'apparition du livre de Febronius a été possible et pour quels motifs il a eu un si grand retentissement en Allemagne). — F. Van Kalken. La fin du régime espagnol aux Pays-Bas (révélation importante sur une période très peu connue de l'histoire de Belgique). — Biographie et bibliographie de G. Monchamp (philosophe et historien belge, 1856-1907). — N° 7. P. Kaiser. Der kirchliche Besitz im Arrondissement Aachen gegen Ende des 18 Jahrhunderts und seine Schicksale in der Säkularisation durch die französische Heerschaft (fruit de consciencieuses recherches; établit la fortune des divers organismes ecclésiastiques et montre comment l'aliénation se fit plus intelligemment qu'en France). — N° 9. D. Schäfer. Hanserezesse von 1477-1530; VII (particulièrement intéressant pour les négociations des Brugeois avec les Osterlings). — A.-J. Paridaens. Journal historique, 1787-1794 (contient quantité de révélations sur l'occupation française en Belgique et spécialement dans le Hainaut). — J. Marz. Nicolaus von Cues und seine Stiftungen (s'occupe surtout des fondations établies en Hollande au x^v siècle par le cardinal de Cuse). — N° 10. H.-V. Sauerland. Urkunden und Regesten zur Geschichte der Rheinlande aus dem Vatikanischen Archiv; t. IV (préface remarquable sur la statistique bénéficiale). — H. Obreen. Florent V, comte de Hollande et de Zélande (expose avec clarté l'histoire de ce règne complexe et trouble).

38. — **Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique.** 1907, n° 2. — F. BAIX. Fragments d'une chronique inédite de D. Martin de Remouchamps, abbé de Florennes (intéressants détails sur la campagne de Henri II en Belgique, 1554-1555). — N° 3. A. CAUCHE. Inventaires des archives de Marguerite de Parme, dressés après la mort de cette princesse, précédés d'une liste d'anciens inventaires d'archives et de bijoux conservés aux archives farnésiennes de Naples (importants pour l'histoire des Pays-Bas). — L. VERRIEST. Documents tournaisiens pour servir à l'histoire économique du moyen âge (xiv^e s.).

— A. d'HERBOMEZ. La question de la Charité-Saint-Christophe à Tournai (organisation de ce collège, créé par Philippe-Auguste en 1187. 1188; en conteste le caractère charitable qu'on a voulu y voir). — E. DONY. Le dénombrement des habitants de la principauté de Chimay en 1616. = N° 4. U. BERLIÈRE. Documents pontificaux concernant Raoul de Rivo (doyen de Tongres, qui joua un rôle assez en vue dans la principauté de Liège au XIV^e s.). = N° 5. E. BACHA. Poème et lettres de Mathias Herbenus sur les affaires de Liège en 1468 (il s'agit du compagnon du légat pontifical Onufrius, qui ne parvint pas, malgré tous ses efforts, à rétablir la paix à Liège). — Ch. BORNATE. Mémoire du chancelier de Gattinara sur les droits de Charles-Quint au duché de Bourgogne (manuscrit inédit qui nous révèle ce que pensaient sur cette importante question Charles-Quint et ses conseillers).

39. — Revue bénédictine de l'abbaye de Maredsous. 1907, n° 4. — U. BERLIÈRE. Épaves d'archives pontificales (58 suppliques originales des années 1357-71, revêtues de la signature du pape, trouvées en dépeçant la reliure d'un ms. de Reims). — R. ANCEL. La disgrâce et le procès des Carafa, d'après des documents inédits (suite : le meurtre de la duchesse de Paliano et la mort du pape Paul IV. Détails curieux sur le conclave de 1559). — G. MORIN. Biographie de D.-O. Rottmanner († 1907, connu par ses travaux sur saint Augustin). = C.-rendus : A. Dufourcq. Étude sur les « Gesta martyrum » romains (conteste la légitimité des méthodes d'analyse employées par l'auteur). — A. Weiss. Historia ecclesiastica (bonne méthode). — R. Hiltmair. Der Josefische Klostersturm in Land ob der Enns (l'auteur y voit les origines de la situation sociale faite à l'Église en Autriche).

40. — Revue de l'instruction publique en Belgique. 1907, n° 4. — H. PIRENNE. A propos de la lettre d'Alexis Comnène à Robert le Frison, comte de Flandre (la lettre, telle que nous la possédons, dérive d'un original authentique; elle a dû être écrite en 1090). = C.-rendus : D.-D. Brouwers. Mémoires de Jean, sire de Haynin et de Louvignies, 1465-1467 (excellente édition d'un document capital pour l'histoire de la période bourguignonne de l'histoire de Belgique). — H. Lonchay. Recherches sur l'origine et la valeur des ducats et des écus espagnols. — D. Dellefsen. Ursprung, Einrichtung und Bedeutung der Erdkarte Agrippas (sens critique affiné et connaissance approfondie du sujet). = N° 6. C.-rendus : H. Delehay. Les versions grecques des actes des martyrs persans sous Sapor II (l'éditeur a surmonté de très grandes difficultés; c'est un travail préparatoire à l'histoire de la légende des victimes de Sapor II). — J. Meyhoffer. Le martyrologe protestant des Pays-Bas, 1523-1597 (démontre que les victimes de la persécution religieuse au XVI^e s., dans les Pays-Bas, ont été plus nombreuses qu'on ne le croit généralement).

41. — Revue des bibliothèques et des archives de Belgique. 1907, n° 1. — B. LONCHAY. Les archives de Simancas (principaux fonds

intéressant l'histoire des Pays-Bas). = N° 2. J. CUVELIER. Le programme des archivistes (excellentes indications sur un travail à entreprendre pour faire connaître en Belgique l'organisation des archives étrangères). — P. SHERIDAN. Études de chronologie brabançonne (examen des diverses catégories d'erreurs de date qu'on relève dans les chartes de Brabant). = N° 3. A. MESDAGH. L'organisation des collections sigillographiques de Paris, Bruxelles et Vienne. — V. TOURNEUR. L'art de la médaille à Utrecht (détails intéressants sur les productions contemporaines de cet atelier). = C.-rendu : D.-D. Brouwers. Mémoires de Jean, sire de Haynin et de Louvignies, 1455-1477 (très important pour l'histoire militaire des règnes de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire). = N° 4. V. TOURNEUR. Le Cabinet des médailles de l'État à Bruxelles (détails intéressants sur son histoire et sa composition). — J. VANNERUS. Les termes les plus usuels des inventaires d'archives (rectifie des dénominations souvent mal appliquées). = Nos 5-6. H. NELIS. Bibliographie des travaux de chronologie relatifs aux Pays-Bas parus en 1907. — A. BAYOT. L'histoire de la Toison d'Or de Guillaume Filastre (histoire de ces précieux mss. du x^v s.). = C.-rendu : D.-D. Brouwers. Cartulaire de la commune de Dinant; VII (1802-1792; beaucoup d'actes importants pour l'histoire du règne de Joseph-Clément de Bavière).

42. — **Revue d'histoire ecclésiastique** (Université de Louvain). 1907, n° 3. — A. FIERENS. La question franciscaine (état des recherches et étude sur un important ms. de la Bibl. royale de Bruxelles : *Vita S. Francisci anonyma Bruxellensis*). — L. WILLAERT. Négociations politico-religieuses entre l'Angleterre et les Pays-Bas catholiques, 1598-1625 (suite : intervention des souverains anglais en faveur des protestants des Pays-Bas pendant les négociations de la Paix de Londres de 1604). = C.-rendus. C. H. Turner. The history and use of creeds and anathemas in the early centuries of the Church (bon exposé des questions complexes touchant le symbole des apôtres, celui de Nicée et celui de Constantinople). — P. Kalkoff. Forschungen zu Luthers Römischen Prozess (modèle de critique et de sagacité). — P. W. Joyce. The story of ancient Irish Civilisation (synthèse pleine d'érudition). — Moran. Historical sketch of the Persecution suffered by the Catholics of Ireland (importante contribution à l'histoire du xvii^e s.). — Von Törne. Ptolémée Gallio, cardinal de Côme (beaucoup de détails intéressants pour l'histoire religieuse du xvi^e s.). — K. Bihlmeyer. Biographie de F.-X. von Funk (historien et professeur à Tubingue, 1840-1906). = N° 4. P. DONCŒUR. Les premières interventions du Saint-Siège relatives à l'Immaculée-Conception (suite : divergences de vues qui se font jour sur la question du xii^e au xiv^e s.). — R. ANCEL. Paul IV et le concile (étudie les raisons qui ont déterminé ce pape à ne pas réunir le concile). = C.-rendu : L. van der Essen. Étude critique sur les « Vitae » des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique (remarquable).

43. — Revue tournaisienne. 1907, n° 1. — F. DESMONS. Les casernes de Tournai (détails intéressants sur l'occupation de Tournai par les troupes françaises au XVII^e s.). = N° 2. A. D'HERBOMEZ. Les origines de la ville de Tournai (la ville s'élève sur l'emplacement d'un grand domaine, *fundus*, ayant appartenu au I^{er} siècle à un gallo-romain du nom de Turn ou Turnus). = N° 3. E. MATTHIEU. Les journaux tournaisiens de 1786 à 1906 (quelques échantillons curieux de la presse révolutionnaire de 1792-93). = N° 5. A. JOSSON. Le vin à Tournai (chapitre important de l'histoire économique du moyen âge; il y eut dans le Tournais d'importants vignobles, depuis le XIV^e siècle jusqu'au XVII^e). = Nos 7-8. L. CARBONNELLE. Ernest Discailles (biographie de cet historien belge, né en 1837). = Nos 9-10. A. HOCQUET. Tournai et la Croix-Rouge (la capitulation de Tournai, en 1581, porte un article en vertu duquel les soldats blessés ne seront pas retenus prisonniers; c'est une nouveauté dans le droit de guerre pratiqué à cette époque). = N° 11. A. BOCQUILLET. Mortagne pendant la ligue du Bien Public (tantôt cédée aux ducs de Bourgogne, tantôt reprise par le roi de France, cette ville eut une histoire très mouvementée de 1418 à 1465). — A. D'HERBOMEZ. Les voyages d'un Tournaisien du XV^e s. (Coppart de Velaines voyagea en 1423-24 et 1431-32 à Venise, à Chypre, à Rome et en Palestine; il a laissé un curieux journal de voyage).

44. — The scottish historical Review. 1908, janv. — Sanford TERRY. Le récit d'Allan Cameron, févr.-avr. 1716 (publie un récit inédit des derniers mouvements des chefs insurgés, par le colonel Allan Cameron, qui accompagna le prétendant Jacques III en déc. 1715, essaya d'organiser la résistance et finit par s'échapper en France en juillet 1716). — Th. DUNCAN. Rapports de Marie Stuart avec William Maitland de Lethington (réhabilite le célèbre secrétaire de la reine d'Écosse, si mal jugé par A. Lang). — T. F. HENDERSON. M. Lang et les Lettres de la Cassette (l'opinion que M. Lang s'est faite des Lettres de la Cassette l'a conduit à considérer les personnes de l'entourage de Marie comme formant une collection de malfaiteurs. Non; ni la vraisemblance, ni les faits n'appuient de pareilles conclusions. Quant aux lettres, elles sont, quoi qu'on en ait dit, authentiques). — G. M. FRASER. La croix du marché d'Aberdeen. — DOWDEN. Les évêques de Glasgow (suite: 1316-1446). = C.-rendus: A history of Northumberland; t. VIII: The parish of Tynemouth, par H. E. Craster (bon). — Sir James B. Paul. Accounts of the Lord High Treasurer of Scotland; t. VII: 1538-1541. — J. N. Figgis. Studies of political thought from Gerson to Grotius, 1414-1625 (suite de brillantes et instructives conférences faites à Cambridge en 1900; l'extrême concision de la pensée rend l'ouvrage souvent pénible à lire). — Colville. Ochertyre booke of accounts, 1737-39 (curieux).

45. — The Athenæum. 1907, 23 nov. — J. Watson. The Scot in

the eighteenth century; his religion and his life (intéressant recueil d'esquisses). = 30 nov. *J. Westlake*. International law; part II : War (excellent). — *Mrs. A. W. Stirling*. Coke of Norfolk and his friends : the life of Thomas William Coke, first earl of Leicester of Holkham (bonne biographie d'un homme qui fut un grand ami et partisan fidèle de Fox et dont le nom était tombé dans un juste oubli). = 7 déc. *G. Brennan* et *E. Ph. Statham*. The House of Howard (excellent). = 14 déc. *Egerton* et *Grant*. Canadian constitutional development (excellent). = 21 déc. The political history of England; vol. XII : 1837-1901, par *Sidney Low* et *Lloyd C. Sanders* (résumé généralement exact et tel qu'on pouvait le faire avant la publication des lettres de la reine Victoria). — *T. A. Fischer*. The Scots in Sweden (beaucoup d'utiles recherches qui n'épuisent cependant pas le sujet). = 28 déc. *J. H. Adeane* et *M. Grenfell*. Before and after Waterloo (recueil de lettres écrites par Edward Stanley, le père du futur doyen de Westminster). — *T. R. Holmes*. Ancient Britain and the invasion of Julius Cæsar (ouvrage savant et suggestif). — *C. Day*. A history of commerce (bon). — *M. Hume*. The court of Philip IV (bon). = 1908, 4 janv. *D. Patrick*. The statutes of the scottish church (traduction savamment annotée des *Concilia Scotiæ*, 1225-1259, publiées en 1886 par *J. Stevenson*). = 11 janv. *Grenfell* et *Hunt*. The Oxyrhynchus papyri; part V (admirable volume où l'on trouvera un récit inédit des années 396 et 395 av. J.-C.; l'auteur est contemporain de Xénophon, mais indépendant de lui; c'est peut-être Cratippe). = 18 janv. *A. Shied* et *A. Lang*. The king over the water (biographie très minutieuse, très soignée, du Vieux Prétendant, mais où l'histoire générale est un peu trop sacrifiée, ce qui la rend parfois difficile à suivre). — *M. Haile*. James Francis Edward, the Old chevalier (bonne étude politique sur le Vieux Prétendant). — *Lord Acton*. The history of freedom and other essays (très intéressant recueil d'articles de politique et de morale).

46. — **The english historical Review**. 1908, janv. — *J. F. Baldwin*. Le conseil du roi, d'Édouard I^{er} à Édouard III (étude bien documentée). — *Stella Kramer*. L'amalgame des corporations marchandes en Angleterre; 1^{er} art. (très approfondi). — *J. F. Chance*. La pacification du Nord en 1719-1720; III : les derniers arrangements. — *The Master of Peterhouse*. Les lettres de la reine Victoria, 1837-1861. — *R. L. Poole*. La chronologie des chartes du roi Henri II (les règles établies par *M. Delisle* paraissent être très solides, autant que sont ingénieuses les explications qui rendent compte des exceptions; mais certaines chartes, datées d'une manière exceptionnelle, ne peuvent tout de même pas être retenues comme authentiques). — *R. C. Fowler*. Étudiants cisterciens à Oxford. — *Cora L. Scofield*. Un subside volontaire levé par Édouard IV dans la province de Canterbury en 1462. — *M. A. Wilson*. Le couronnement de la reine Élisabeth (reprenant la question déjà exposée en détail par *M. Bayne*). — *G. B.*

TATHAM. La vente des terres épiscopales pendant la guerre civile et la République (l'auteur a retrouvé à peu près tous les textes permettant de reconstituer cette opération dans les *Close rolls* au P. R. O.). = C.-rendus : C. H. Turner. *Ecclesiae Orientalis monumenta juris antiquissima* (important). — J. Mackinnon. A history of modern liberty (connaît bien les textes et les interprète avec intelligence, parfois d'une façon un peu superficielle). — E. Dupont. Recherches historiques et topographiques sur les compagnons de Guillaume le Conquérant (sans valeur; l'auteur reste plutôt au-dessous de Le Héricher et de Léchaudé d'Anisy!). — Ad. Ballard. The Domesday Inquest (compilation des plus estimables; article important de J. Tait). — Fr. B. Palmer (ingénieux et intéressant). — Mary D. Harris. The Coventry leet book, or Mayor's register containing the records of the city court leet, 1420-1555 (très intéressant pour l'histoire économique). — A. Pigafetta. Magellan's voyage around the world (excellente édition, avec une traduction en anglais et des notes très copieuses, par J. H. Robertson). — W. Bauer. Die Anfänge Ferdinand's I (bon travail, qui utilise de nombreux documents d'archives). — P. A. Bruce. Social life of Virginia in the xviii century (excellent). — Documents relating to the constitutional history of Canada, 1756-1761 (très utile). — A. Weir. An introduction to the history of modern Europe (bon résumé des années 1780-1830). — Floyer et Hamilton. Catalogue of mss. preserved in the library of Worcester cathedral. — L. Traube. Nomina sacra; Versuch einer Geschichte der christlichen Kürzung (très important pour localiser et pour dater les mss., surtout latins).

CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE.

France. — Le prix Peyrat, d'une valeur de 3,000 fr., fondé par la marquise Arconati Visconti, née Alphonse Peyrat, en mémoire de son père, pour récompenser les ouvrages relatifs à l'histoire de France de 1774 à nos jours, a été décerné, pour la première fois, le 30 décembre dernier, par une commission formée de délégués de l'Université de Paris, de l'École des hautes études et des Sociétés d'histoire moderne, d'histoire de la Révolution et d'histoire de 48, à M. James GUILLAUME pour son *Recueil des procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention* (5 vol. in-4°).

— Le sujet du concours pour le prix du budget (histoire), à l'Académie des sciences morales, en 1907, était : le concordat de 1516. Une récompense de 1,500 fr. a été attribuée à M. Pierre BOURDON, et une récompense de 500 fr. à M. l'abbé J. THOMAS.

— On annonce la fondation d'une « Société des études robespierristes », dont le siège social est établi à la librairie Leroux, 28, rue Bonaparte, à Paris, et qui a pour but « de rechercher, de classer et de publier tous les documents historiques qui peuvent apporter dans la biographie de Robespierre, dans l'étude de ses idées politiques, dans l'histoire de son influence une nouvelle clarté ». La Société se propose d'ailleurs d'étendre, « par une conséquence naturelle, le champ de ses investigations jusqu'à la Révolution tout entière, et jusqu'aux manifestations qui, au cours du XIX^e siècle, ont marqué le développement et l'histoire de la pensée révolutionnaire ». Elle vient de publier, sous le titre d'*Annales révolutionnaires*, le n° 1 d'une revue trimestrielle et fera paraître par les soins de MM. V. Barbier et Ch. Vellay les *Œuvres de Robespierre*, dont deux volumes seront distribués en 1908. La cotisation annuelle des membres de la Société est fixée à 20 fr.

— *La Révolution dans l'Aube* ; bulletin d'histoire moderne et contemporaine, tel est le titre d'un nouveau périodique qui paraît à Troyes depuis le 15 janvier dernier sous la direction de MM. A. BOUTILLIER DU RETAIL, archiviste de l'Aube, et O. BEUVE, archiviste de la ville de Troyes. Il sera l'organe officiel à la fois de la « Société départementale d'histoire de la Révolution » et du « Comité départemental d'histoire économique de la Révolution ». Voici le sommaire du 1^{er} numéro : A. BOUTILLIER DU RETAIL. Les études d'histoire moderne dans le département de l'Aube (excellente revue des travaux faits et à faire). — O. BEUVE. Le « Père Sauce » à Troyes (notes biographiques sur J.-B. Sauce, l'épicier de Varennes qui prit une part considérable à l'arrestation de Louis XVI.) — Lieutenant LALLEMENT. Les conscrits de l'an VII (lettres écrites par eux

à leurs parents). — L. MORIN. Les distractions poétiques des suspects internés au grand séminaire de Troyes pendant la Terreur. — O. BEUVE. Arcis-sur-Aube en 1830. — Chronique; documents.

— *École nationale des chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1908* (Mâcon, impr. Protat, 1908, in-8°, 190 p.). — Voici la liste des thèses analysées dans ce volume : A. ARTONNE. Étude sur le mouvement politique de 1314. — L. BIERNAWSKI. Formation et organisation du département de l'Allier. — P.-M. BONDOIS. Catalogue des actes de François II, roi de France. — C. BRUNEL. Catalogue des actes des comtes de Ponthieu, XI^e s.-1279. — R. BURNAND. L'hôtel royal des Invalides, 1674-1789. — H. DUPONT. Le Soissonnais de 1787 à 1790; l'assemblée provinciale, l'organisation départementale. — E. FLICOTEAUX. Études sur les *Eclogæ* et le *Liber officialis* d'Amalaire, précédées d'une notice biographique. — E. FRÉMY. Essai sur la manufacture royale des glaces de France aux XVII^e-XVIII^e s. — P. GRAZIANI. La Provence au milieu du XIII^e s.; l'opposition nationale à Ramon Bérenguer IV et à Charles d'Anjou. — G. LARDÉ. Le tribunal du clerc dans l'Empire romain et la Gaule mérovingienne jusqu'en 614. — G. LAVERGNE. Le langage parlé en Bourbonnais aux XIII^e-XIV^e s. — A. MARTIN. Jean le Bègue, greffier de la Chambre des comptes de Paris (1368-1457). — G. MATHIEU. Étude sur le marais de Bordeaux et de Bruges de l'édit de 1549 à la Révolution. — R. MICHEL. Études sur la politique royale à l'égard de la noblesse et des villes consulaires dans la sénéchaussée de Beaucaire au temps de saint Louis. — A. MOUSSET. Le sieur de Longlée, résident de France à Madrid, et les relations officielles de la France et de l'Espagne, 1583-89. — A. RHEIN. La seigneurie de Montfort, au diocèse de Chartres, X^e-XIV^e s. — R.-N. SAUVAGE. L'abbaye de Saint-Martin de Troarn, au diocèse de Bayeux, des origines au XVI^e s. — R. SERPETTE DE BERSAUCOURT. Philippe de Crèvecœur, seigneur d'Esquerdes, maréchal de France, 1434?-1494. — G. VALMONT. Études sur le commerce des grains dans la généralité de Rouen au XVIII^e s. — Ch. VALOIS. Une histoire inédite de la Ligue, œuvre d'un contemporain anonyme, 1574-93.

— Raoul de FÉLICE. *Les noms de nos rivières. Leur origine; leur signification* (Paris, H. Champion, 1906, in-8°, 167 p. et une carte). — L'auteur de cette thèse complémentaire de doctorat s'est proposé de grouper les explications fournies par les philologues sur l'origine des noms que portent aujourd'hui les rivières de France et d'en tirer un corps de doctrines. Il ne nous appartient pas de dire ce que valent les étymologies auxquelles il s'est arrêté; certaines lui vaudront, nous le craignons, les critiques des gens du métier. Mais il convient de signaler ici quelques-uns des résultats historiques qui se dégagent de cette enquête. Considérant comme spécialement ligures les noms terminés en *-asco* et *-asca*, ainsi que les dérivés du mot **aliso*, M. de Félice conclut à l'existence d'établissements ligures dans le sud-est de la France et dans le Massif central, avec des postes avancés principalement dans le bassin de la

Seine et sur la basse Loire. L'examen des noms dérivés du thème *aliso-*, joint aux constatations des anthropologistes et aux affirmations des textes anciens, confirme l'existence de Ligures sur la basse Loire, et l'on est même conduit à se demander si ce peuple n'a pas, à un moment donné, été disséminé sur la plus grande partie du territoire français. C'est, on le sait, l'hypothèse de M. d'Arbois de Jubainville. Pour l'extension des populations ibériques, le travail de M. de Félice aboutit également à des conclusions intéressantes. Si les noms de l'Urugne, dans le département de la Lozère, et de l'Arroux, dans la Côte-d'Or, se rattachaient bien, comme il le croit, à des racines ibériques, il faudrait supposer que les Ibères poussèrent fort loin leurs établissements. De même encore, de la présence de noms apparentés à la langue basque qu'on retrouve dans les Hautes-Pyrénées et le Gers, M. de Félice croit pouvoir tirer au moins une présomption de plus en faveur de la théorie suivant laquelle les Basques, tout en parlant une langue ibérique, appartiendraient à une famille de peuples distincte des Ibères qui habitaient le reste de la région aquitanique. Comme tous les résultats auxquels conduit l'onomastique, ce sont là des résultats incertains et discutables. Ils méritaient néanmoins d'être mis en relief. — P. 25 : le nom ancien de la Selle semble bien avoir été *Sava*, comme le dit l'auteur sans oser l'affirmer. Voir notamment le *Liber traditionum S. Petri Blandiniensis*, éd. Faven, p. 40-41. L. H.

— Louis-Prosper GUÉNIN et Eugène GUÉNIN. *Histoire de la sténographie dans l'antiquité et au moyen-âge; les notes tironiennes* (Paris, Hachette, 1908, in-16, 416-vi p.). — Sténographes du Sénat, les auteurs de ce volume ont voulu se renseigner sur l'histoire de leur métier et, avec un courage digne d'un meilleur sort, ils se sont plongés pendant de longues années dans de très vieux volumes où ils espéraient trouver des renseignements sur des choses très anciennes. Les plus vieilles éditions des textes classiques ou du moyen âge, les manuscrits les plus vénérables, les volumes d'Ampère, de Montalembert, de Michelet, de Henri Martin ont été leurs guides préférés. Ils ont découvert la philologie romane avec Hippolyte Cocheris, l'histoire mérovingienne avec Double, et on est tout surpris, comme d'anachronismes, quand on se trouve renvoyé par hasard à un mémoire de Julien Havet, — qui, naturellement, n'a rien compris aux notes tironiennes, — ou même (p. 370) à une dissertation de M. Paul Legendre parue en 1905. Cette méthode a entraîné de petits inconvénients : par exemple, citation comme authentiques de nombreuses chartes fausses, renvoi à la chanson de Girard de Viane pour établir l'abandon de la langue latine au temps de Charlemagne, ignorance absolue de l'origine des manuscrits Barrois (p. 362), etc.; et ces erreurs sont d'autant plus innombrables qu'à propos de notes tironiennes, les auteurs ont cru devoir parler de tout ce qui, de près ou surtout de loin, touche aux *notarii* romains, mérovingiens et « carlovingiens ». Cela nous vaut la traduction d'une masse de lettres de Cicéron, de nombreux extraits des actes des martyrs, —

qui, bien entendu, sont considérés sans discussion comme des reproductions fidèles de notes sténographiques prises aux audiences, — d'actes conciliaires, de fragments de chartes, sans compter des pages entières de l'*Histoire du livre* d' Egger et même du *Cicéron et ses amis* de M. Gaston Boissier. Que de conscience et de bonne volonté dépensées en pure perte!

L. H.

— Fernand BOURNON. *Les arènes de Lutèce* (Paris, Daragon, 1908, in-8°, 42 p.; *Bibliothèque du vieux Paris*). — Cette courte notice a uniquement pour but de rappeler ce qu'on savait des arènes de la rue Monge avant les fouilles de 1870, de retracer les efforts faits à cette époque pour sauver de la destruction une partie au moins des ruines; enfin de décrire ce qui en subsiste aujourd'hui. La partie relative aux pourparlers de 1870 contient quelques détails nouveaux tirés des dossiers de la Bibliothèque de la ville de Paris.

L. H.

— Frédéric DUVAL. *Les terreurs de l'an mille* (Paris, Bloud, 1908, in-16, 94 p.). — M. Duval démontre une fois de plus que les prétendues terreurs de l'an mille sont une légende accréditée par des écrivains du xvi^e et du xvii^e siècle, et, à ce qu'il nous assure, exploitée aujourd'hui encore avec empressement par les ennemis de l'Église. Il n'a naturellement pas grand-peine à démolir, à la suite de ses nombreux devanciers, une thèse qu'on pouvait croire définitivement morte. Il est regrettable seulement de voir sous la plume d'un ancien élève de l'École des chartes des références, — évidemment de deuxième ou troisième main, — qui semblent indiquer un oubli un peu excessif des habitudes de l'érudition moderne ou des ignorances singulières, comme celles-ci, que nous prenons au hasard : « *Formul. Turon.* » (p. 46, n. 4); « *Helgaldi Floriacensis monachi Epitomæ* (sic) *vita Roberti regis*, *Bibliotheca Pithæi*, p. 77 » (p. 66, n. 2); ou, pour prouver que Hugue Capet a combattu les seigneurs insoumis (p. 61, n. 1), « sur Hugues Capet, cf. Monod, *Études sur l'histoire de Hugues Capet* (*Revue historique*), t. XXVIII » (on sait que ce n'est là qu'une étude critique des sources); ou enfin l'indication à deux reprises (p. 54, n. 13, et p. 92) des *Deutschlands Geschichtsquellen* de Wattenbach comme d'un ouvrage nouveau « en cours de publication » depuis 1904 : cette date, bien entendu, s'applique à la 7^e édition de l'ouvrage. Ajoutons que les fautes d'impression et d'inattention sont innombrables, ce qui présente d'assez graves inconvénients, surtout pour une brochure qui ne s'adresse pas aux spécialistes.

L. H.

— O. MORIN. *Les avoueries ecclésiastiques en Lorraine* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-8°, vi-127 p.; fasc. 20 de la *Bibliothèque de la Conférence Rogévillie*). — Cette thèse de doctorat en droit, parue presque en même temps que celle de M. Ch. Pergameni sur l'*Avouerie ecclésiastique belge*, dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro (p. 217), est un travail de débutant, pour lequel l'auteur s'est presque exclusivement borné à puiser de toutes mains dans une dissertation de dom Calmet et dans les travaux de MM. G. Blondel, E. Bonvalot et

F. Senn. Aucune recherche d'archives; la plupart des textes allégués sont purement et simplement empruntés aux notes des quelques ouvrages utilisés, et les renvois mêmes faits par l'auteur prouvent qu'il ignore d'ordinaire ce que sont les recueils d'où ils ont été tirés. Ses notions historiques sont des plus vagues : écrivant sur les avoués, il ne paraît même pas savoir ce qu'est l'immunité. Les textes sont souvent compris à contresens (par exemple, p. 37, n. 1). Quant aux fautes d'impression, on ne les compte plus.

L. H.

— G.-Hector QUIGNON. *Un historien picard de la quatrième croisade : Robert de Clari* (Amiens, in-16, 36 p. et 1 pl.; fasc. 29 des *Conférences des Rosati picards*). — L'auteur de cette brochure donne un assez clair résumé de nos connaissances sur Robert de Clari et analyse son *Estoire de chiaus qui conquissent Constantinoble*. Il est disposé à admettre que cette *Estoire*, dont on ne possède plus qu'un manuscrit de la fin du xiii^e siècle, fut remaniée à cette époque par Jean de Flixecourt, moine de Corbie. Il annonce sur ce point une étude spéciale qu'il faut attendre pour apprécier le bien fondé de son hypothèse.

L. H.

— Wilhelm EBSTEIN. *Ueber den Scheintod Ludwig IX d. H.* (in-8°, 4 p., extr. de la *Deutsche medizinische Wochenschrift*, 1908, n° 1). — L'auteur de cette note veut établir qu'au cours de la maladie qui mit ses jours en danger en 1244, saint Louis tomba en léthargie. Seule, cette explication rendrait compte, selon lui, des récits des chroniqueurs. Cela est possible; mais il eût fallu se demander ce que valait sur ce point le témoignage de Guillaume de Nangis et surtout celui de Guillaume Guiard, qui n'écrivait qu'à l'extrême fin du xiii^e siècle.

L. H.

— *Ville de Paris. Bulletin de la bibliothèque et des travaux historiques*, publ. sous la direction de M. POËTE; II (Paris, Impr. nationale, 1907, in-8°, xxxiv-129 p.). — Ce nouveau fascicule est divisé en deux parties, l'une consacrée aux travaux historiques de la ville, l'autre, due à M. Gabriel HENRIOT, donnant un catalogue très détaillée et méthodique des manuscrits entrés à la bibliothèque de 1903 à 1905 (p. 1-129). Dans la première partie, nous signalerons spécialement un rapport de M. POËTE donnant, d'une manière rapide, mais fort intéressante, l'histoire des publications entreprises par la ville depuis le milieu du xix^e siècle.

L. H.

— DE LA BOUILLERIE. *Un ami de Henri IV. Guillaume Fouquet, marquis de la Varenne* (Mamers, 1906, in-8°, 152 p.; extr. de la *Rev. hist. et arch. du Maine*). — Guillaume Fouquet, simple « portemanteau » d'Henri IV, puis contrôleur général des postes et, comme on dit dans la langue de d'Aubigné et de Saint-Simon, « mercure » du roi, mêlé à des négociations avec l'Espagne, mais aussi avec Gabrielle et Henriette d'Entraigues, ce qui ne l'empêche pas de faire bravement le coup de feu à Coutras et à Fontaine-Française et de protéger les Jésuites qui lui durent leur collège de la Flèche. Le baron de la Bouillerie, dans l'indulgente notice qu'il consacre à cet aventurier, donne quelques

lettres inédites d'Henri IV, accompagnées de la reproduction d'un tableau de Pourbus, représentant la Varenne et la famille royale en 1607.

H. HR.

— E. PILASTRE. *Vie et caractère de M^{me} de Maintenon, d'après les œuvres du duc de Saint-Simon et des documents anciens ou récents* (Paris, Alcan, 1907, in-8°, 183 p.). — Fragment d'une Histoire de Saint-Simon, annoncée par l'auteur. Il a réuni les jugements de l'irascible duc et pair sur « l'amphibie » et les a fait précéder d'une brève étude sur le personnage. Comme il dit qu'il n'écrit pas pour les « érudits », nous ne lui reprocherons pas de ne rien nous apprendre de nouveau, de nous donner une indication inexacte sur *Athalie* (p. 52), de ne connaître Spanheim que dans l'éd. Schefer (p. 68). Nous louerons plutôt l'intéressante illustration, en particulier un portrait (appartient à M^{me} la marquise de Virieu) de M^{me} Scarron encore jeune, dans tout l'éclat de sa beauté grave. Cela rend indulgent pour Louis XIV. — H. HR.

— Jacques PANNIER. *Turenne d'après sa correspondance, etc. Notes et documents sur l'évolution de ses idées religieuses* (Paris, Fischbacher, 1907, in-8°, 55 p.; extr. de la *Revue chrétienne*). — Étude sur les lettres de Turenne à sa femme, où l'on voit que sa conversion a bien été préparée par des raisons « spirituelles », dont la principale paraît avoir été une aversion, toute « politique », contre l'esprit révolutionnaire du protestantisme. Ainsi le maréchal était mûr pour recevoir l'enseignement de l'auteur de l'*Histoire des Variations*.

H. HR.

— Le P. UBALD D'ALENÇON. *Notice historique sur le P. Séverin Girault du tiers ordre franciscain, 1728-1792*; 2^e éd. (Paris, Poussielgue, 1907, in-8°, 40 p. et un tableau généalogique). — La première victime du massacre qui eut lieu aux Carmes.

— Joseph FABRE. *La pensée moderne. De Luther à Leibniz* (Paris, Alcan, 1908, in-8°, 563 p.). — Livre d'inspiration élevée et de tendances généreuses, ton de prédication laïque, essai de constitution d'une religion philosophique. Mais l'histoire n'a rien à y prendre. — Il est bizarre (p. 33) de classer les Italiens, parce que catholiques, parmi les peuples dont la population s'accroît lentement : on oublie l'émigration ; l'Italie fait beaucoup plus d'enfants (315 naissances sur 10,000 h.) que la Suède (256) ou la Norvège (284), qui sont protestantes. N'est-ce pas (même p.) aussi un cliché que de considérer les Allemands (36 % de catholiques) comme un « peuple protestant » ? — Une chronologie bizarre amène l'auteur à parler d'Ollé-Laprune et de M. Lachelier avant de parler de la Renaissance. Galilée revient deux fois, p. 223, comme victime du Saint-Office, p. 229, comme savant. — Cyrano (p. 388) n'est « gascon » que dans les vers de M. Rostand.

H. HR.

— Julien TIERNOT. *Les fêtes et les chants de la Révolution française* (Hachette, in-18). — L'auteur dit que son livre est le résultat de réflexions et d'études de près de trente ans. Nous qui avons collaboré aux premières

auditions de musique révolutionnaire données au cercle Saint-Simon par M. Tiersot, nous pouvons attester qu'il n'y a pas là d'exagération. Ces auditions étaient une illustration de tout ce que Michelet avait dit sur les fêtes révolutionnaires et aussi sur le rôle que les fêtes devraient jouer dans nos modernes démocraties. On trouvera dans le présent volume une histoire très complète, très bien documentée, de toute cette création de fêtes et de chants, chansons et chants solennels, qui se succédèrent de 89 à la fin de la Convention ; puis de la décadence de ces fêtes jusqu'à leur extinction sous le Consulat. Un appendice donne la bibliographie, les sources, la documentation. M. Tiersot a admirablement montré la place considérable que ces fêtes et ces compositions musicales tiennent dans l'histoire et la psychologie de l'époque révolutionnaire. Il aura le premier réuni et mis en pleine valeur ce qui n'était connu jusqu'ici que d'une façon fragmentaire.

G. M.

— Albert SCHATZ. *L'individualisme économique et social, ses origines, son évolution, ses formes contemporaines* (Paris, A. Colin, 1907, in-18, 590 p.). — Nous ne devons parler ici qu'en historien de ce livre très séduisant, où l'on trouvera un intéressant effort de synthèse, de l'ingéniosité, beaucoup d'esprit, du courage (n'en faut-il point pour ne pas penser comme le troupeau?) et quelques grains aussi de sophistique verbale. Autour du mot un peu vague, et dont la définition paraît flottante, d'individualisme, M. Schatz a tenté de construire une histoire des doctrines économiques qui va de John Hales et de Bodin non seulement à Proudhon et à Tarde, mais à Stirner et à Nietzsche. Chemin faisant, il insiste sur l'importance de personnages méconnus, comme Belesbat (voy. A. Schatz et R. Caillemer, *le Mercantilisme libéral à la fin du XVII^e s. : les idées économiques et politiques de M. de Belesbat*, dans *Rev. d'écon. pol.*, 1906), ou trop peu appréciés, comme Mandeville. Par contre, je m'étonne de le voir passer si dédaigneusement sur Gournay et sur Turgot, à qui Adam Smith doit peut-être cependant plus qu'il ne l'avoue. La part faite aux idées économiques de Taine, idées d'un bourgeois apeuré plutôt que d'un philosophe de la liberté, me paraît excessive. — Il est facile de démontrer (p. 168 et suiv.) que l'état démographique actuel de la France (et les tendances démographiques de la plupart des États civilisés) n'est pas une objection péremptoire à la doctrine de Malthus. Mais il est une autre objection dont M. Schatz ne parle pas : en 1801, le Royaume-Uni avait 14 millions et demi d'habitants, et il était menacé par la famine ; il en a aujourd'hui près de 45, et il est mieux nourri que jamais. Une erreur de vision aussi colossale enlève à la théorie de Malthus toute valeur prophétique. La loi de population peut rester vraie, — et, en bonne logique, il n'est pas douteux qu'elle le soit, — dans un monde abstrait, dans un laboratoire de physique sociale, elle est fautive dans le monde vivant de l'histoire. — M. Schatz est-il bien sûr de ne pas « escamoter » quelque peu le « socialisme » de Stuart Mill ? Il est certain que si l'on introduit dans la notion d'individualisme l'idée de lutte de classes et de justice sociale (p. 234),

on pourra dire de beaucoup de socialistes qu'ils sont des individualistes. — Singulier lapsus, p. 300 : « De fait, depuis plus de cinquante ans, nous n'avons pas connu en France de révolution. » — Livre à lire, à méditer, à discuter. H. HR.

— R. DE FÉLICE. *La Basse-Normandie. Étude de géographie régionale* (Hachette). L'importante thèse de géographie de M. Raoul de Félice mérite d'être signalée aux historiens ; car sa seconde partie, *Géographie économique et humaine*, renferme de nombreux renseignements sur les populations, sur l'histoire agricole, industrielle et commerciale qui leur seront utiles.

— C. VALLAUX. *La Basse-Bretagne. Étude de géographie humaine* (Cornély). Les considérations historiques tiennent une place encore plus grande dans le livre très nourri et solide de M. Vallaux, fruit d'une étude consciencieuse poursuivie sur place pendant de longues années.

— L'ouvrage du regretté WAHL sur l'*Algérie* (Alcan) avait acquis une légitime autorité, confirmée par quatre éditions successives. Un excellent géographe, M. Augustin BERNARD, qui connaît admirablement toute l'Afrique du Nord, pour y avoir séjourné et voyagé, vient d'en donner une cinquième édition, où toutes les statistiques ont été mises à jour, et où la partie politique et économique a été revue et refondue avec soin. — Il s'est attaché cependant à ne pas altérer le ton même de l'ouvrage, à y laisser tout ce qui appartenait essentiellement à l'auteur, sa manière personnelle de voir et de juger.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — DOCUMENTS. — A. *Chuquet*. Journal de voyage du général Desaix ; Suisse et Italie (1779). Plon, in-16, xci-308 p. — A. *Gazier*. Mémoires de Godefroi Hermant ; t. IV. Plon, 739 p. — *Laval*. Journal des campagnes du prince de Wurtemberg (1812-14). Chapelot, cccxx-261 p. — A. *Marty*. L'histoire de Jeanne d'Arc d'après les documents originaux et les œuvres d'art du xv^e au xix^e s. ; 100 fac-similés. Orléans, Marron, in-4^e, 75 p. — J. *Signoret*. Historique du 12^e chasseurs à cheval, 1792-1801 ; mémoires inédits du chef d'escadrons Galy Montaglas. Chapelot, 122 p.

HISTOIRE GÉNÉRALE. — *Bacquel*. L'infanterie au xviii^e s. ; l'organisation. Berger-Levrault, 220 p. — A. *Bourgeois*. Le général Bonaparte et la presse de son temps ; 2^e série. H. Champion, 116 p. — *Dunand*. Études critiques sur l'hist. de Jeanne d'Arc ; 3^e sér. : la Société de l'hist. de France, J. Quicherat. Poussielgue, in-16, xxiii-485 p. — D. *Erard*. Souvenirs d'un mobile de la Sarthe ; armée de la Loire. Le Mans, Saint-Denis, 248 p. — A. *Franklin*. La civilité, l'étiquette, la mode, le bon ton du xiii^e au xix^e s. ; t. I. Émile-Paul, xxxix-326 p. — J. *Turquan*. Du nouveau sur Louis XVII ; solution du problème. Émile-Paul, in-16, 126 p. — *Ulmo*. Étude historique sur le combat de Nuits (18 déc. 1870). Lyon, impr. Poncet, 93 p. — BIOGRAPHIES. — P. *Arnous*. Pierre Legrand. Un parlementaire français de 1876 à 1895. Plon, vi-439 p. — P. *d'Aulnoye*. Le lieutenant de Trémazan. Un officier de l'Est. Perrin, in-16, 259 p. — C. *de Rochemonteix*. Le P. Antoine Lavalette à la Martinique. A. Picard, viii-290 p.

HISTOIRE LOCALE. — J. *Chavanon* et G. *Saint-Yves*. Le Pas-de-Calais de

1800 à 1810. A. Picard, xvii-292 p. — *H. Coulon*. La communauté des chirurgiens-barbiers de Cambrai (1366-1795). Baillière, xvi-281 p. — *H. Du Halgouet*. Une seigneurie du Porhoët : Treganteur. Rennes, impr. Simon, 109 p. — *A. Hamy*. Essai sur les ducs d'Aumont, gouverneurs du Boulonnais (1622-1789); guerre dite de Lustucru (1662). Boulogne, impr. Hamain, 479 p. — *N. Labautère*. Recherches hist. sur Luçon. Luçon, Bideaux, in-16, 104 p. — *G. Loquet*. Essais hist. sur les baronnies du n.-o. du Poitou comprises dans les Marches dites de Bretagne et de Poitou; t. II. La Roche-s.-Yon, Ivonnet, 248 p. — *A. Pastoors*. Hist. de la ville de Cambrai pendant la Révolution; t. I. Cambrai, Masson, 491 p. — *P. Rodier*. Les trois derniers ducs de Lorraine : Charles V, Léopold 1^{er}, François III; annexion de la Lorraine à la France. Épinal, impr. Fricotel, 351 p. — *P. Waller*. L'ancienne administration de la principauté de Montbéliard. Montbéliard, Impr. montbéliardaise, 195 p.

N. B. — Sauf indications contraires, tous les volumes sont in-8° et édités à Paris.

Allemagne. — *Festschrift zur 49 Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Basel im Jahre 1907* (Basel, imp. Birkhäuser, [en dépôt à Leipzig, C. Beck], 1907, in-8°, 538 p.). — Plusieurs des études comprises dans ce recueil, qui intéresse avant tout la philologie, méritent d'être signalées aux historiens. M. Emil THOMMEN publie (p. 78-103), avec commentaire, deux *Extraits du Journal de voyage de Sébastien Faesch* (1669); ils sont en latin et relatifs à la cour de Louis XIV et à l'Angleterre; ce ne sont que quelques notes rapides et superficielles dues à un jeune Bâlois. — M. Felix STÄHELIN étudie (p. 104-113) la *Correspondance de Cicéron avec Plancus* et rectifie sur plusieurs points le travail consacré à ce dernier par M. E. Jullien. — M. Alfred KÖRTE examine (p. 198-212) les textes et les représentations figurées relatifs au *Cothurne au V^e siècle*. — M. Rudolf LUOINBÜHL (p. 213-231) donne quelques notes sur les *Débuts de la cartographie en Suisse* à la fin du xv^e et au xvi^e siècle et publie une « introduction à la cartographie » composée en 1566 par Sébastien Schmid. — M. Friedrich MÜNZER étudie (p. 247-278) la *Composition de l'œuvre de Velleius*. Il montre que Velleius a travaillé « comme un journaliste » et qu'il a puisé de toutes mains dans des recueils alors très répandus de biographies d'hommes illustres. — M. Rudolf THOMMEN consacre quelques pages (p. 279-294) à l'*Introduction du calendrier grégorien dans la Confédération suisse* et à la résistance prolongée que les protestants y opposèrent. — Signalons enfin l'étude de M. Charles DE ROCHE sur *Une source des « Tragiques » d'Agrippa d'Aubigné* (p. 341-382) : il s'agit de l'« Histoire des martyrs, persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Évangile... jusques à l'an 1597 », par Jean Crespin.

L. H.

— Les professeurs Karl BRANDI, de Göttingen, Harry BRESSLAU, de Strasbourg, et Michael TANGL, de Berlin, viennent de fonder, sous le titre d'*Archiv für Urkundenforschung*, un nouveau recueil exclusivement consacré à la « diplomatique » et qui paraîtra à intervalles irréguliers à la librairie Veit et C^{ie} de Leipzig, sous forme de fascicules

in-8°. Le prix de souscription est fixé à 24 m. par volume de 30 à 40 feuilles. Le 1^{er} fascicule du tome I, que nous venons de recevoir (184 p. et 4 pl.), comprend d'abord (p. 5-86) une dissertation de M. BRANDI sur la *Lettre impériale byzantine des archives de Saint-Denis et l'écriture des chancelleries du haut moyen âge*. Il s'agit du papyrus des Archives nationales, K 17, n° 6, sur lequel, depuis Mabillon, on a déjà tant écrit. M. Brandi le réédite avec un fac-similé, montre qu'il émane de la chancellerie byzantine des VIII^e-IX^e siècles et donne à l'appui de ses affirmations de nombreuses considérations sur la diplomatique byzantine du VI^e au X^e siècle, sur les rapports de Byzance avec l'Occident à l'époque franque et sur les écritures employées dans les diverses chancelleries du haut moyen âge. Par les nombreux aperçus qu'il ouvre, cet article est en quelque sorte un programme de ce que doit être pour les auteurs de ce recueil ce qu'ils appellent la « nouvelle diplomatique ». Vient ensuite (p. 87-166) une étude de M. Tangl sur les *Notes tironiennes dans les diplômes des Carolingiens* depuis l'origine de la dynastie jusqu'à 840 pour l'ensemble de l'Empire, jusqu'à la mort de Louis II pour l'Italie et jusqu'à la fin de la dynastie pour l'Allemagne. M. Tangl donne le déchiffrement de toutes les notes des originaux avec des fac-similés et montre l'intérêt de ces notes. Son étude présente naturellement des lacunes, dont quelques-unes sont d'ailleurs comblées dans deux articles de M. Jusselin, parus depuis lors dans le *Moyen âge*, mai-juin et novembre-décembre 1907. Le fascicule se clôt avec une dissertation de M. BRESSLAU (p. 167-184) sur la *Mention des « ambasciatores » dans les diplômes des Carolingiens*. Suivant l'auteur, le terme d'« ambasciator » ne désigne pas le personnage qui a transmis au roi la requête des intéressés, mais celui qui a transmis à la chancellerie l'ordre royal d'expédier le diplôme. Les preuves qu'il donne à l'appui de son opinion semblent convaincantes. L. H.

— MM. E. BRANDENBURG et G. SEELIGER ont fondé récemment, sous le titre de *Quellensammlung zur deutschen Geschichte*, une collection de textes destinée surtout à l'enseignement historique dans les « séminaires » d'Universités, et qui paraît par fascicules petit in-8° à la librairie Teubner, de Leipzig. Les fascicules publiés jusqu'à ce jour ont un caractère nettement pédagogique. Ce sont : 1° *Die Quellen zur Entstehung der Geschichte des Kirchenstaates*, fascicule double de 260 p., dû à M. Johannes HALLER (prix, cartonné : 2 m. 80); 2° *Quellen zur Geschichte des Investiturstreites*, par Ernst BERNHEIM (2 fasc. de vi-104 et vi-88 p.; prix, cartonnés : 1 m. 40 et 1 m. 20); 3° *Die deutschen Parteiprogramme (1844-1900)*, par Felix SALOMON (2 fasc. de viii-112 et vi-136 p.; prix, cartonnés : 1 m. 40 et 1 m. 60). Le principe même de semblables recueils, qui ne font passer sous les yeux de l'étudiant ou du lecteur que des fragments, que des « morceaux choisis », est très discutable. Mais nous devons reconnaître que, dans les deux derniers recueils parus, — les seuls que nous ayons sous les yeux, — le choix semble avoir été fait d'une manière très satisfaisante. Les textes,

d'autre part, sont reproduits d'après les meilleures éditions; les notes, réduites au strict minimum, donnent l'indication des dissertations et des ouvrages essentiels à consulter. En somme, on peut fort bien augurer de cette nouvelle collection.

L. H.

— Bernhard MESSING. *Papst Gregors VII Verhältniss zu den Klöstern* (Greifswald, impr. J. Abel, 1907, in-8°, 96 p.). — Au lieu de chercher à dégager le rôle joué par Grégoire VII dans la réforme monastique du XI^e siècle, l'auteur de cette dissertation de doctorat s'est borné à analyser un à un les actes délivrés par le pape au clergé régulier et celles de ses lettres qui sont relatives aux affaires monastiques. Cette analyse de documents bien connus ne fait pas sensiblement avancer nos connaissances. D'ailleurs, M. Messing ignore la plupart des travaux consacrés aux questions qu'il touche, même les travaux allemands, comme celui de M. Wiedemann, *Gregor VII und Erzbischof Manassès von Reims*; il renvoie comme à une autorité (p. 7) à la *Vie de Grégoire VII*, de A. de Vidaillan; quant aux noms propres estropiés, on ne les compte plus : *Clugny*, pour Cluny; *Poutières*, pour Potières; *Montémajour*, pour Montmajour; *Humbliers*, pour Homblières; *Saint-Nichel-sur-la-Massoupe*, pour Saint-Mihel, etc. Et comme les mêmes fautes se reproduisent à maintes reprises, elles ne sont évidemment imputables qu'à l'auteur.

L. H.

— *Hansisches Urkundenbuch*. Tome X : 1471-1485, publ. par WALTER STEIN (Leipzig, Duncker et Humblot, 1907, in-4°, xiv-706 p.). — Ce t. X du Cartulaire de la Hanse correspond à une période d'accords internationaux : avec Édouard IV d'Angleterre, Charles le Téméraire, Louis XI, le duc François de Bretagne, le roi d'Espagne. On peut signaler en particulier une très longue relation sur les négociations de l'ambassadeur d'Angleterre avec le duc de Bourgogne et les délégués du Conseil hanséatique à Utrecht, 1473 (p. 140-163); les traités de paix de Louis XI avec la Hanse (août 1473 et août 1483); sans compter une masse prodigieuse de documents de toute provenance et de toute langue, utiles pour l'histoire du commerce dans les mers septentrionales, de Brest à Riga. Les textes sont établis avec un soin méticuleux et abondamment commentés. On ne trouve pas à la table le nom d'un comte français, « de Dompno Martino » (p. 677), qu'il fallait identifier avec Dammartin; de même, il ne semble pas qu'on ait reconnu Tanneguy du Châtel dans le « Taneginus de Castello » de la p. 62. Mais que de renseignements entassés dans ce gros volume !

Ch. B.

— Le t. III de *Meyers Kleines Konversations-Lexikon*, 7^e éd. (Leipzig-Wien, Bibliographisches Institut), vient de paraître. Il va de Gallizyn à Kiel. C'est, comme les précédents, une commode condensation du *Grosses Konversations-Lexikon*.

Grande-Bretagne. — Léopold DELISLE. *Les formules « rex Anglorum » et « Dei gratia rex Anglorum »; lettre à M. J. Horace Round* (Chantilly, août 1907, in-8°, 12 p., 1 p. de *post-ser.* et 1 *fac-s.*). — M. Round

ayant assez vivement critiqué dans l'*Archæological journal* (1907, n° 254) le remarquable *Mémoire sur la chronologie des chartes de Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie*, publié par M. Léopold Delisle dans la *Bibl. de l'École des chartes* (t. LXVII, p. 361-401), ce dernier a répondu par une lettre, rédigée en termes fort courtois, où il maintient fermement ses conclusions. M. Delisle montre que les dérogations signalées par son contradicteur à la règle relative à l'emploi des formules de protocole « rex Anglorum » et « Dei gratia rex Anglorum » s'expliquent parfaitement si l'on observe que les actes où on les relève ont été rédigés en dehors de la chancellerie royale. Ce sont là des exceptions intéressantes, mais qui n'infirment en rien la règle établie. Toutes ces questions seront reprises dans le Recueil des actes de Henri II relatifs à la France que M. Delisle doit très prochainement faire paraître dans la Collection des chartes et diplômes de l'Académie des inscriptions. — Sa lettre à M. Round vient d'être republiée dans la *Bibl. de l'École des chartes*, t. LXVIII, nov.-déc. 1907. — L. H.

— Ernest KRÖGER. *Die Sage von Macbeth bis zu Shakspeare* (Berlin, Mayer et Müller, 1907, in-8°, 31^e fasc. de *Palaestra*). — Après avoir tiré des chroniques écossaises et irlandaises tout ce qu'on peut savoir sur Macbeth et autres personnages historiques qui figurent dans le drame, l'auteur analyse et commente les passages qui se rencontrent dans les chroniques postérieures; il montre ce que chacune d'elles apporte de nouveau et, comme ce sont des fables, il nous entraîne dans de lointaines comparaisons avec les fables analogues de la mythologie européenne et orientale. L'histoire n'a plus à prendre ici que les indications bibliographiques sur les auteurs des chroniques et leurs rapports entre eux. De celles-ci, M. Kröger publie aussi les passages les plus importants pour la formation de la légende. Ces recherches sont un peu vaines, car il déclare que Shakspeare n'a fait d'emprunts qu'à Holinshed. Il émet l'espoir que l'étude des sources fera mieux comprendre le drame. Il se trompe, car, ce que Shakspeare a ajouté à ses sources (c'est-à-dire à Holinshed), il l'a tiré de son imagination, et c'est la nature de celle-ci dont il importe de montrer la puissance et peut-être les défaillances. Si elle est d'une faible utilité au point de vue littéraire, l'érudition de M. Kröger, étendue et de bon aloi, intéressera sans doute les érudits.

Ch. B.

— *The Cambridge modern history*. Tome V : *The age of Louis XIV* (Cambridge, at the University press, 1908, xxxii-971 p. Prix, 16 sh.). — Volume très intéressant, dont voici pour le moment une simple analyse : ch. I, le gouvernement de Louis XIV, par A. J. GRANT; ch. II, la politique extérieure de Louis XIV, 1661-1697, par Arthur HASSALL; ch. III, la littérature française au xvii^e siècle et son influence en Europe, par Émile FAGUET; ch. IV, l'Église gallicane, par le vicomte SAINT-CYRES; ch. V, la Restauration des Stuarts, par C. H. FIRTH; ch. VI, la littérature anglaise au temps de la Restauration, y compris

Milton, par H. CHILD; ch. vii, l'administration de Jean de Witt et de Guillaume d'Orange, 1651-1688, par G. EDMUNDSON; ch. viii, les guerres anglo-hollandaises, par J. R. TANNER (l'administration de la marine anglaise sous Charles II et Jacques II) et C. T. ATKINSON (la guerre); ch. ix, la politique de Charles II et de Jacques II, 1667-1687, par John POLLOCK; ch. x, la Révolution et le nouveau régime : 1^o en Angleterre, 1687-1702, par W. V. TEMPERLEY; 2^o en Écosse, 1660-1707, par P. Hume BROWN; 3^o en Irlande, 1660-1700, par Robert DUNLOP; ch. xi, la tolérance religieuse en Angleterre, par H. M. GWATKIN; ch. xii, l'Autriche, la Pologne et la Turquie, par R. LODGE; ch. xiii, les traités de partage et la succession d'Espagne, par W. MICHAEL; ch. xiv, la guerre de la succession d'Espagne : 1^o campagnes de négociations, par C. T. ATKINSON; 2^o les traités d'Utrecht, par A. W. WARD; ch. xv, le gouvernement de parti sous la reine Anne, par W. V. TEMPERLEY; ch. xvi, la Russie, 1462-1682, par J.-B. BURY; ch. xvii, Pierre le Grand et ses élèves, 1689-1730, par R. Nisbet BAIN; ch. xviii, les royaumes scandinaves, par W. G. REDDAWAY; ch. xix, Charles XII et la grande guerre du Nord, par R. Nisbet BAIN; ch. xx et xxi, la Prusse, depuis ses origines jusqu'à la création du royaume de Prusse, par A. W. WARD; ch. xxii, les colonies et l'Inde, par E. A. BENIANS et P. E. ROBERTS; ch. xxiii, la science européenne au xviii^e siècle et pendant les premières années du xviii^e, par W. Rouse BALL et feu Sir Michael FOSTER; ch. xxiv, latitudinarisme (en Angleterre) et piétisme (en Allemagne). — La bibliographie occupe à elle seule les p. 765-917.

— *The Union of 1707, a survey of events* (Glasgow, Outram, 1907, vii-205 p.). — Ce petit volume a été publié pour commémorer le deuxième centenaire de l'union politique de l'Angleterre et de l'Écosse. Il est formé de mémoires composés par les plus qualifiés parmi les professeurs et historiens de l'Écosse : M. Robert S. RAIT y résume l'histoire du parlement d'Écosse depuis Édouard I^{er}; M. James MACKINNON étudie l'« Acte de sécurité » qui précéda les négociations finales; M. MATHIESON, la situation de l'Église; M. W. R. SCOTT, l'industrie en Écosse avant et après l'union; M. J. H. MILLAR, la renaissance littéraire du xviii^e siècle; M. R. LODGE expose la question au point de vue anglais, etc. En appendice, on a reproduit le texte du traité de 1707. Dans l'Introduction, M. P. Hume BROWN montre les avantages de l'union pour les deux parties contractantes. Ainsi, tout fut pour le mieux!

Italie. — « Dans le dessein d'honorer dignement la mémoire de Giuseppe Garibaldi, à l'occasion du 4^{or} centenaire de sa naissance », le Conseil municipal de Bologne vient d'ouvrir un concours international pour la publication d'une histoire de l'Expédition des Mille. Les ouvrages présentés au concours devront être inédits et rédigés en italien, en français, en anglais ou en allemand; ils devront parvenir au

Conseil municipal de Bologne le 30 juin 1910 au plus tard. L'auteur du meilleur manuscrit recevra un prix de 10,000 lires, en échange de l'abandon de ses droits d'auteur. Une circulaire spéciale précise les conditions du concours.

— Nous avons reçu le 1^{er} fascicule d'une nouvelle revue franciscaine publiée par les PP. du collège Saint-Bonaventure de Quaracchi, près Florence, sous le titre d'*Archivum franciscanum historicum*. Cette revue, qui sera rédigée surtout en latin, mais qui comprendra également des articles en français, italien, allemand et espagnol, paraîtra par fascicules trimestriels de 150 pages in-8° environ, au prix de 12 fr. pour l'Italie et 14 fr. pour les autres pays. Les dissertations publiées en une autre langue que le latin seront accompagnées de sommaires rédigés en latin. Voici le contenu du 1^{er} fasc. (208 p.) : I. Dissertations (p. 1-61) : G. GOLUBOVICH. Liste des provinces de l'ordre des Frères Mineurs, XIII^e-XIV^e s. — P. ROBINSON. Quelques difficultés chronologiques dans la vie de saint François (en anglais). — H. HOLZAPFEL. L'origine de l'indulgence de la Portioncule (en allemand). — L. OLIGER. La dernière modification de l'office de saint François (au XVIII^e s.). — M. BIHL. L'histoire du chemin de Croix; examen critique. — II. Une série de documents (p. 62-108) relatifs à saint François et à son ordre, parmi lesquels nous relèverons un ensemble de « testimonia minora sec. XIII » sur saint François, extraits de divers auteurs par le P. LEMMENS. — III. Des descriptions de manuscrits franciscains d'Amsterdam et de Florence (p. 109-125). — IV. Des comptes-rendus critiques en latin, français, italien, espagnol (p. 126-149). — V. L'analyse en latin, italien et français de 34 périodiques au point de vue franciscain (p. 150-166). — VI. Indication des comptes-rendus consacrés aux livres d'histoire franciscaine (p. 167-174). — VII. Mélanges (p. 175-179). — VIII. Chronique en italien, français et latin (p. 180-208). — A en juger par ce premier fascicule, l'*Archivum franciscanum* est appelé à occuper un des tout premiers rangs parmi les revues franciscaines. La direction fera bien toutefois de faire revoir par des Franciscains de France les parties de la revue rédigées en français.

Pays-Bas. — *Bijdragen in mededeelingen van het historisch Genootschap te Utrecht*, t. XXVIII, 1907. — Dans ce nouveau volume des publications de la Société d'histoire d'Utrecht, M. BROM a étudié les conséquences du grand schisme d'Occident pour l'évêché d'Utrecht. Le diocèse d'Utrecht embrassait alors la plus grande partie des provinces qui constituent aujourd'hui le royaume des Pays-Bas. Pendant les premières années du schisme, l'antipape d'Avignon put se flatter d'y faire reconnaître son autorité; mais, peu à peu, l'influence clémentine devait céder la place à celle du pape de Rome, surtout à cause des avantages que celui-ci pouvait offrir à l'évêque d'Utrecht; à partir de 1394, ce fut chose faite. M. Brom a ajouté à cette étude intéressante vingt-quatre documents inédits qu'il a puisés aux archives du Vati-

can. — J. D. van der Capellen tot den Pol, mort en 1784, a joué un rôle important dans la République pendant les années troublées dites le temps des Patriotes. Membre de la noblesse d'Overysel, il défendait et propagait des principes politiques, empruntés aux publicistes et philosophes anglais, qui tendaient à diminuer les droits du stadhouder, surtout ceux qui étaient relatifs à l'armée, et à instituer un contrôle de la bourgeoisie aisée sur l'administration des régents. MM. de Beaufort et Sillem ont publié une partie de sa correspondance il y a plusieurs années, et, au tome XV des *Bijdragen* d'Utrecht, M. Van der Meulen a donné les lettres adressées à Van der Capellen par M. Beyma, régent frison qui adhérait aux mêmes principes; mais les réponses de Van der Capellen manquaient. Depuis lors, M. VAN DER MEULEN a réussi à les retrouver, et il les publie dans ce volume. Elles datent des années 1770-1784 et contribuent à préciser le caractère et les vues de ce personnage remarquable. — M. KRÄMER continue la publication de documents relatifs à un groupe de bourgeois d'Amsterdam, nommés les Doelistes, qui, en 1748, ont dirigé des mouvements contre les régents de la ville. Dans l'introduction, M. Krämer combat l'interprétation de ces mouvements, qui est donnée dans la plupart des livres d'histoire, et les croit inspirés par des principes démocratiques. Ce qu'on voulait, c'était le dégrèvement de l'impôt, surtout des contributions indirectes, et les meneurs, les Doelistes, voulaient, de plus, pêcher en eau trouble. — Des pièces, qui offrent de l'intérêt pour l'histoire de l'art, ont été puisées aux archives du royaume, à Copenhague, par M. KERNKAMP; ce sont des comptes de tableaux et d'instruments de musique achetés dans les Pays-Bas en 1607 et 1608 par Jonas Charisius, diplomate danois. — Une liste des emplois auxquels, en 1748, les bourgmestres d'Amsterdam avaient droit de nommer, met en lumière l'influence de ces régents; le nombre de ces emplois monte à 3,200 à peu près; on ne peut pas donner le total des gages qu'en tiraient les fonctionnaires, mais en tout cas il excédait de beaucoup 1,250,000 florins. La publication de cette liste est due à M. BUSSEMAKER, qui y a ajouté une introduction pour expliquer la répartition des emplois en groupes divers et la manière d'en disposer. — Parmi les pièces annexes, signalons deux rapports. Dans l'un, M. BUSSEMAKER rend compte de recherches ayant pour but de constater le contenu des papiers de Guillaume Bentinck de Rhoon, qui se trouvent au British Museum, tandis que la plus grande partie des archives de cet homme d'État, ayant été achetée par feu le roi Guillaume I^{er}, fait partie des Archives royales, à La Haye. L'autre, qui est dû à M. JAPIKEE, contient le résultat de ses recherches dans plusieurs archives communales de la province de Hollande en vue de recueillir les résolutions non imprimées des États de Hollande ou les notes qui y sont relatives.

Th. B.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE¹.

GÉNÉRALITÉS.

- Archiv für Urkundensforschung, 457.
 Archiv de Sainte-Croix. Le féminisme, 133.
 Cambridge modern history; t. V, 460.
 Duval (F.). Les terreurs de l'an mille, 452.
 École des chartes; positions des thèses, 450.
 Eiten (G.). Das Unterkönigtum im Reiche der Merovinger u. Karolinger, 215.
 Fabre (J.). La pensée moderne, de Luther à Leibniz, 454.
 Fernandez Prida. Estud. de derecho internac., 388.
 — Hist. de los conflictos internac. del s. xix, 388.
 Festschrift z. 49 Versammlung deutscher Philologen, 457.
 Grotensfell (A.). Geschichtliche Wertmasslässe in der Geschichtsphilosophie, 168.
 Guénin (L.-P. et E.). Hist. de la sténographie; les notes tironiennes, 451.
 Guillaume (J.). L'Internationale, 128.
 Meister (A.). Grundriss der Geschichtswissenschaft, 167.
 Meyer. Grosses Konversations-Lexikon, 215.
 — Kleines Konv.-Lex., 459.
 Mézières (A.). Hommes et femmes d'hier et d'avant-hier, 134.
 Peyre (R.). Hist. générale des beaux-arts, 208.
 Schatz (A.). L'individualisme écon. et social, 455.
 Schuster (G.). Die geheimen Gesellschaften, Verbindungen u. Orden, 144.
 Supan (A.). Die territoriale Entwicklung der europäischen Kolonien, 144.
 Tormo. La escultura antigua y moderna, 390.
 Univers. de Paris; positions des mémoires présentés à la Fac. des lettres pour les dipl. d'ét. sup., 209.

ANTIQUITÉ.

- Babelon (E.). Traité des monnaies grecques et romaines, 169.
 Blazquez. Via romana de Tanger a Cartago, 365.
 Del Castillo (R.). La oftalmologia en tiempo de los Romanos, 366.
 — Los colirios oleosos en la antigüedad, 366.
 Oliver (E.-H.). Roman economics conditions to the close of the Republic, 218.

ÉGLISE.

- Bernheim (E.). Quellen z. Gesch. des Investiturstreites, 458.
 Gendry (J.). Pie VI, 397, 423.
 Messing (B.). Papst Gregors VII Verhältnis zu den Klöstern, 459.
 Pastor (L.). Gesch. der Päpste, 418.
 Rinieri (I.). Napoleone e Pio VII, 397.

ALLEMAGNE.

- 18 August 1870, 166.
 1806; das preussische Offizierkorps u. die Untersuchung der Kriegsergebnisse, 159.
 Acta Borussica; t. VIII, éd. O. Hintze, 155.
 Berner (E.). Voir Wilhelm der Grosse.
 Bernhardt (Th. v.). Aus seinem Leben, 166.
 Bitlerauf (Th.). Bayern als Königreich, 163.
 Bothe (F.). Beiträge z. Wirtschafts- u. Sozialgesch. der Reichstadt Frankfurt, 147.
 Brandenburg (E.). Voir Friedrich-Wilhelm IV.
 Brandt (O.-H.). Der Bauer u. die bauerlichen Lasten im Herzogtum Sachsen-Altenburg (17-19 Jarh.), 147.
 Camphausen (L.). Voir Friedrich-Wilhelm IV.
 Curti (Th.). Gesch. der Frankfurter Zeitung, 163.

1. Nous indiquons ici, outre les ouvrages qui ont été l'objet d'un compte-rendu spécial, ceux qui sont appréciés dans les *Bulletins* et dans la *Chronique*.

- Doebert.* Entwicklungsgesch. Bayerns, 145.
Esbach (F.-K.). Das herzogliche Haus Württemberg zu Carlsruhe in Schlesien, 146.
Fehling (F.). Frankreich u. Brandenburg (1679-84), 152.
Förster (E.). Die Entstehung der preuss. Landeskirche unter Fr.-Wilhelm III., 163.
Friedrich der Grosse. Politische Correspondenz; éd. *G.-B. Volz*, 154.
Friedrich-Wilhelm IV. Briefwechsel mit Ludolf Camphausen; éd. *E. Brandenburg*, 164.
Fuentes. Batalla de Nördlingen (1634), 370.
Gundlach (W.). Fr.-Wilhelm I u. die Bestellung der städtischen Beamten, 154.
Hansen (G.). Gustav Mevissen, 164.
Hartung (F.). Hardenberg u. die preussische Verwaltung in Ausbach-Bayreuth (1792-1806), 158.
Hauck (K.). Rupprecht der Kavalier, Pfalzgraf bei Rhein, 150.
Hecker (O.-A.). Karls V Plan z. Gründung eines Reichsbundes, 148.
Herold (R.). Gottfried Heinrich, Graf z. Pappenheim (1630), 150.
Hintze (O.). Acta Borussica, 155.
Hirsch (F.). Urkunden u. Aktenstücke z. Gesch. der Kurfürsten Fr.-Wilhelm v. Brandenburg, 151.
Klajé (H.). Der Feldzug der Kaiserlichen unter Souches nach Pommern (1659), 151.
Konze (F.). Die Stärke, Zusammensetzung u. Verteilung der Wallensteinischen Armee (1633), 150.
Krebs (J.). Verhandlungen u. Korrespondenzen der schlesischen Fürsten u. Stände, 150.
Lamprecht (K.). Deutsche Gesch., t. VIII, 156.
Meier (E. von). Französische Einflüsse auf die Staats- u. Rechtentwicklung Preussens im 19 Jahrh., 181.
Meyer (Chr.). Preussens innere Politik in Ausbach u. Bayreuth (1792-97), 158.
Militärwochenblatt; Beihefte, 147.
Mitteilungen des k. u. k. Kriegsarchiv, 162.
Neuhaus (E.). Die Fridericianische Kolonisation im Warthe- u. Netzebruch, 155.
Nippold (F.). Aus dem Leben der ersten beiden deutschen Kaiser u. ihrer Frauen, 165.
Obser (K.). Voir *Wilhelm v. Baden*.
Osten-Sacken (von der) u. von Rhein. Militärisch politische Gesch. des Befreiungskrieges 1813, 162.
Rachel (H.). Der grosse Kurfürst u. die ostpreussischen Stände (1640-88), 151.
Salomon (F.). Die deutschen Parteiprogramme, 458.
Salomon (L.). Gesch. der deutschen Zeitungswesens, 162.
Schaumkell (E.). Gesch. der deutschen Kulturgeschichtsschreibung, von der mitte des 18 Jahrh., 157.
Seidel (P.). Hohenzollern Jahrbuch, 145.
Stein (W.). Hansisches Urkundenbuch, 459.
Sturmhövel (K.). Kurfürstin Anna von Sachsen, 149.
Tschamber (K.). Der deutsch. französische Krieg von 1674-75, 152.
Voigts-Rhetz (von). Briefe aus den Kriegsjahren 1866 u. 1870-71; éd. *A. v. Voigts-Rhetz*, 165.
Volz (G.-B.). Voir *Friedrich der Grosse*.
Wagner (R.). Herzog Christian Louis I v. Mecklenburg, 153.
Wallmenich (K. von). Der Oberländer Aufstand 1705 u. die Sendlinger Schlacht, 153.
Weicker (G.). Die Haltung Kursachsens im Streite um die unmittelbare Reichsritterschaft (1803-1806), 161.
Wiedemann (F.). Breslau in der Franzosenzeit, 160.
Wild (K.). Staat u. Wirtschaft in den Bistümern Würzburg u. Bamberg, 154.
Wilhelm der Grosse. Briefe, Reden u. Schriften; éd. *E. Berner*, 165.
Wilhelm v. Baden. Denkwürdigkeiten; éd. *K. Obser*, 161.

AUTRICHE.

- Friedjung (H.).* Julius Freiherr von Horst, 167.
Loserth (J.). Akten u. Korrespondenzen z. Gesch. der Gegenreformation in Innerösterreich unter Ferdinand II., 149.
Pribram (A.). Oesterreichs Staatsverträge; England, 145.
Strobl von Ravelsberg (F.). Metternich u. seine Zeit, 162.
Uebersberger (H.). Oesterreich u. Russland seit dem Ende des 15 Jahrh., 149.
Woinovich (E. von). Kämpfe in der Lika, Kroatien u. Dalmatien (1809), 161.

BELGIQUE. PAYS-BAS.

- Kleinschmidt (A.).* Amalie von Oranien, 153.
Orban (O.). Le droit constitutionnel de la Belgique, 218.

Pergameni (Ch.). L'avouerie ecclésiastique belge, 217.
Pirenne (H.). Hist. de Belgique, 412.

ESPAGNE.

- Abad*. El culto de Maria Immac. en Burgos, 382.
Abulfeda. Descripción de España; trad. *Mollá*, 367.
Acedo. Cástulo, 378.
Aclas de las Cortes de Castilla, 360.
A. G. Antecedentes de la exped. españ. á México, 372.
Alberola. Semblanza de Castelar, 380.
Alboraya. Hist. del monast. de Yuste, 378.
Alcalde Del Rio. Las pinturas y grabados de la cavernas prehistor. de la prov. de Santander, 366.
Alegret. El monasterio de Poblet, 376.
Alenda. Relac. de solemnidades y fiestas públ. de España, 391.
Alonso. Los judios en Orense, 367.
Alonso (J.). Prelados sevillanos, 380.
Alonso (M.). Nuevas investig. refer. a Diego Laynez, 380.
Alonso de Palencia. Crónica de Enrique IV; trad. *Paz y Melia*, 362.
Allamira (R.). Cuestiones modernas de hist., 393.
 — Derecho consuet. y economia popul. de la prov. de Alicante, 385.
 — Hist. del derecho español; cuestiones prelim., 388.
 — Psicología del pueblo español, 393.
Altolaquirre (de). D. Pedro de Alvarado, 380.
Alvarez. Apuntes para la hist. del puente de Castro, 377.
Amador de los Rios (R.). Monum. architect. de España, 389.
Amettler. Alfonso V de Aragona en Italia, 382.
Amor. Curiosidades de Huete, 378.
Anales de la Univers. de Oviedo, 392.
Andreu. Catal. de una colecc. de impresos refer. á Cataluña, 364.
Argamasilla. Nobiliario y armeria general de Navarra, 377.
Astrain. Hist. de la C^a de Jesús en España, 387.
Ayerbe (d'). El castillo de Sotomayor, 376.
Aznar. Forum Turolii, 361.
Báguena. Alredo, 377.
Ballester. Bosquejo hist. sobre la instrucción publ. en Mallorca, 377.
Ballesteros. Orig. de la Firma de derecho, 387.
Barado. Luis de Requesens, 368, 379.
Barcia. Catal. de los personajes españ. en la Sección de estampas de la Bibl. Nac., 365.
Beltrán y Rózpide. Isidoro de Antilón, 380.
Benito (E. de). Juicio critico de las « Empresas polit. », 387.
Berjano. Costumbres jurid. de la sierra de Gata, 385.
Berjón. Nuevo lucifero para la hist. de la diócesis de Astorga, 382.
Blázquez. Conferencias acerca de la administr. militar en campaña, 392.
 — La Mancha en tiempo de Cervantes, 378.
Bonilla. Luis Vives, 379.
Boronat. El beato J. de Ribera, 383.
 — Los moriscos españ. y su expulsión, 368.
Bové. La filosofía nacional de Catalunya, 376.
Bravo. La imprenta en León, 365.
Bullon. Los precusores españ. de Bacon y Descartes, 369.
Burgos y su provincia, 378.
Caballero (G.). Voir Socci.
Cáceres. Lorca, 378.
Gambrotero. Catal. de la bibl. municipal de Madrid, 364.
Campion. Euskariana, 377.
Canella. Hist. de la Univers. de Oviedo, 392.
Carreras. Carlos d'Austria y Elisabeth de Brunswick-Wolfenbüttel á Barcelona y Gerona, 371.
Casades. Influencias del arte oriental en los monum. románicos de Cataluña, 389.
Casa Valencia. Recuerdos de la juventud, 372.
 — Recuerdos hist. de España, 372.
Castro (de). Episcopologio vallisoletano, 382.
Catalina y Garcia. Relaciones topogr. de España; prov. de Guadalupe, 369.
Catal. de la bibl. taurina de L. Carmona, 365.
Catal. de la exposición celebrada en el 3 centen. del Quijote, 364.
Catal. de las cuentas de la Administración públ. en los años 1744-1855, 362.
Catal. de las obras public. por la Soc. de Bibliófilos españ., 365.
Centenario del apresamiento del buque pirata « El papa », 371.
Centeno et Rojas. Vida de S. Toribio Alfonso de Mogrovejo, 383.
Chabás. El archivo metropol. de Valencia, 365.
 — Estudio sobre los sermones de S. Vincente Ferrer, 383.
 — Génesis del derecho foral de Valencia, 386.
Chabret. Hist. del convento del Pié de la Cruz, 383.
Chaves. Cosas nuevas y viejas, 374.

- Ciga*. Estud. del libro del Consul. de Mar, 387.
- Ciria*. Fernando VII y la Constitución de Cadiz, 371.
- Los toros de Bonaparte, 371.
- Codera (F.)*. Estudios de hist. árabe española, 366.
- Coll (J.)*. Monogr. del centro del ejercito y la armada, 372.
- Conte*. Recuerdos de un diplomático, 372.
- Cortés (N.-A.)*. Un pleito de Lope de Rueda, 387.
- Cortezo*. Datos hist. acerca de la vacuna, 392.
- Costa (J.)*. Derecho consuetud. y economía popular de España, 384.
- Colarelo*. Fr. Diego de Deza, 380.
- Ramón de la Cruz, 379.
- Los grandes calígrafos españ.; los Morantes, 379.
- Crónica del rey en Jaume I, 361.
- Cuenca (L. de)*. Hist. de Mur, 376.
- Curiosidades históricas, 363.
- Danvilla*. Estud. acerca de las Cortes y parlam. del antiguo reino de Valencia, 367.
- Estud. acerca de los orig. y vicisitudes de la legis. escrita del antiguo reino de Valencia, 387.
- Fernando VI y Bárbara de Braganza, 371.
- Luisa Isabel de Orleans y Luis I, 371.
- Del Castillo (R.)*. Docum. del s. XVII refer. a disposiciones sanit., 368.
- Del Palacio*. Un soldado de ayer, 372.
- Díaz Pérez*. Los fraites de Filipinas, 383.
- Docum. para la hist. de Pontevedra, 361.
- Duro (F.)*. El último almirante de Castilla, D. Eriquez de Cabrera, 368.
- Echávarri (G. de)*. Alaveses illustres, 380.
- Vitoria histórica, 375.
- Echegaray*. Voir *Gorosabel*.
- Elias de Molins (J.)*. Balmes, 373.
- Los estud. hist. y arqueol. en Cataluña en el s. XVIII, 393.
- Escribano*. La anatomía y los anatóm. españ. del s. XVII, 368.
- Estébanes*. Fragmentos de Memorias, 373.
- Falcós*. Apuntes hist. de Gelva, 377.
- Farinelli*. Más apuntes bibliogr. sobre viajes y viajeros por España y Portugal, 391.
- Fernández de Bethencourt*. Hist. geneal. y herald. de la nobleza española, 391.
- Fernández Duro*. Armada española, 371.
- Fernández Lopez*. Excavaciones en Itálica, 365.
- Fernández Torres*. Hist. de Tordesillas, 378.
- Formoso*. Apuntes sobre la hist. de Chantada, 376.
- Galdó*. Recuerdos, 373.
- García*. Hist. de S. I. de Zamora, 382.
- García Barbarin*. Hist. de la pedagogia, 392.
- García de Quevedo*. Ordenanzas del Consul. de Burgos, 387.
- García Martínez*. S. Atilano, 383.
- García Silva*. Coment. de la embajada al rey de Persia, 369.
- Garrido*. Hist. contemp. de Valencia, 378.
- Gascón*. Miscelánea turolense, 376.
- Getino (A.)*. La autonomía universit. y la vida de Fr. Luis de León, 369.
- Giner de Los Rios*. Artes industriales, 390.
- Gomez*. Hist. de la prensa de Badajoz, 377.
- Gómez Arteche*. Guerra de la Independencia, 371.
- Góngora (de)*. Materiales para la hist. de Jerez de la Frontera, 374.
- González*. Orig., formas y vicisitudes de la propiedad colect. en la prov. de Salamanca, 385.
- González Hartebeise*. El arte tipogr. en Tarragona (XV-XVI s.), 390.
- González y Sagrañes*. La república en Barcelona, 373.
- Mendicidad y beneficencia en Barcelona, 392.
- Gorosabel (de) et de Echegaray*. Noticias de Guipuzcoa, 375.
- Gras*. El periodismo en Reus, 373.
- Groizard*. Don Pedro Lopez de Miranda, 379.
- Gudiol*. Nocions de arqueologia sagrada catalana, 390.
- Guell*. Ensayo sociol. sobre un código de la edad media, 386.
- Guerra de la Independencia; docum. inéd. que pertenecieron al general Castaños, 363.
- Guiard*. Hist. de Bilbao, 375.
- Guichot*. Hist. del ayuntamiento de Sevilla, 374.
- Gurrea (de)*. Discurso de medallas y antigüedades, 390.
- Hach Mohamed el Bagdady*. Recuerdos marroquies, 391.
- Hartzenburch*. Unos cuantos pseudónimos de escritores españ., 380.
- Hinojosa (E.)*. Estudios sobre la hist. del derecho españ., 385.
- La fraternidad artificial en España, 385.
- El regimen señorial y la cuestion agraria en Catalunya, 386.
- Relaciones entre la poesia y el derecho, 385.
- Hist. de Medina del Campo, 378.

- Huidobro*. Hist. del cardenal Jiménez de Cisneros, 380.
- Hume*. Españoles é ingleses del s. xvi, 369.
- Ibarra*. Docum. correspond. al reinado de Ramiro I, 361.
- Iconografía de las ediciones del Quijote, 390.
- Jauer*. El patriarca D. Juan de Aragón, 381.
- Jimenez Soler*. El sitio de Almería en 1309, 367.
- Jove*. Mitos de Asturias, 392.
- Jusúe*. Tablas de reducción del cómputo musulmán al cristiano, 367.
- Kenty (de)*. Vida del general J. Borjes, 372.
- Labayru (de)*. Hist. del señorío de Bizcaya, 375.
- La Corte (J. de)*. Cosas del pasado, 373.
- El Casino de Madrid, 373.
- Laiglesia*. Cómo se defendían los Españ. en el s. xvi, 370.
- Un establ. españ. en Morea en 1532, 369.
- La Llave (de)*. El sitio de Barcelona (1713-14), 370.
- Lampérez*. Hist. de la arquitectura crist., 389.
- Landozuri (de)*. Hist. del país vascongado, 375.
- Lara (de)*. A. Cánovas de Castillo, 380.
- La Rosa (de)*. Los seis de Sevilla, 374.
- Larra*. La higiene de los convalescientes en España (xvii-xviii s.), 392.
- Laurencin (de)*. Libro de la Cofradía de caballeros de Santiago de la Fuente, 367.
- La Viñaza (de)*. Los cronistas de Aragón, 377.
- Lecea*. Relac. hist. de los principales comuneros segovianos, 370.
- Leguina*. Apuntes para la hist. de S. Vincente de la Barquera, 378.
- Lezón*. Derecho consuet. en Galicia, 384.
- Lista de las papeletas en la bibliot. de Cánovas del Castillo, 365.
- Llabrés*. Voir *Muñoz*.
- Llanos (de)*. Apuros de la hacienda y enfermedad de la moneda españ., 370.
- Llorens*. La primera vuelta al mundo, 369.
- López Ferreiro*. Hist. de Santiago de Compostela, 376.
- López Peláez*. El obispo S. Capitón, 383.
- Hist. de Santiago de Compostela, 382.
- Luna*. D. Pedro de Luna, 382.
- Macías*. Epigraña de Astorga, 363.
- Madrid hace 50 años, 372.
- Maffiotte*. Los periodicos de las islas Canarias, 364.
- Mancheno*. Antigüedades del partido judic. de Arcos de la Frontera, 374.
- Manresa*. La Virgen María en la liter. españ., 382.
- Manual de novells ardots, 360.
- Martínez (R.)*. Hist. del reino de Badajoz, 367.
- Martínez Elorza*. Orígenes y estado actual de la Bibl. del Inst. de Jovellanos, 364.
- Marvá*. Estud. hist. de los medios de ataque y defensa, 392.
- Mas*. Notes hist. del bisbat de Barcelona, 376.
- Massó*. Bibl. del Ateneo barcelonés; catalog, 364.
- Maurtua*. Antecedentes de la Recopilación de Indias, 387.
- Mélida*. Iberia arqueol. ante-rom., 388.
- Menéndez Pidal (R.)*. Primera Crónica general de España, 362.
- Miralles*. Relac. diplom. de Mallorca y Aragón con el África sept., 377.
- Mirel*. Sempre han tingut béch les oques, 392.
- Molina*. El puerto gaditano de la época romana; Arcos de la Frontera, 365.
- Mollá*. Voir *Abulfeda*.
- Montserratje*. Colecc. diplom. del condado de Besalu, 361.
- Monumenta Soc. Jesu, 381, 383.
- Moraleda*. El rito mozárabe, 382.
- Morales*. Docum. histor. de Málaga, 361.
- Morayta*. Juventud de Castelar, 380.
- Moreno*. Esgrima españ., 393.
- Morera*. Tarragona cristiana, 375.
- Muñoz (J.-G.)*. Diario turolense; éd. *Llabrés*, 376.
- Murgula*. Hist. de Galicia, 376.
- Navarra Ledesma*. El ingenioso hidalgo M. de Cervantes Saavedra, 379.
- Navarro*. Costumbres en las Pithinsas, 384.
- Nieto*. Hist. de Navas de S. Juan, 374.
- Vejece, 373.
- Nogueira*. Voir *Santiago*.
- Oñaños*. La marina en el bloqueo de la isla de León, 371.
- Oca*. Hist. de la Rioja, 378.
- Olivart (d')*. Colecc. de tratados internacionales, 361.
- Oliver*. Mallorca durante la 1ª revol., 377.
- Olmedo*. La prov. de Zamora, 378.
- Ortega*. Regencia de Maria Cristina, 373.
- Ossorio*. Ensayo de un catálogo de periodistas españ. del s. xix, 380.
- Palacio (T.-D.)*. Docum. del Archivo general de Madrid, 361.

- Pastor*. Tradiciones tortosinas, 375.
Paz y Melia. Voir *Alonso de Palencia*.
Pella. El ejercicio de la jurisprud. en Cataluña, 387.
 — Liberta's y antich govern de Catalunya, 376.
Peña. Ensayo para un estudio del Fuero de Salamanca, 386.
Pérez. Hist. de Montesclaros, 382.
Pérez (D.). Ensayo de bibliogr. y tipogr. gaditanas, 364.
Pérez de Guzmán. Bosquejo hist. de la Gaceta de Madrid, 368.
 — Dogmas de la política de Fernando V, 370.
Pérez Pastor. Bibliogr. madrileña, 363.
Pérez Villamil. Artes é industr. del Buen Retiro, 390.
Piles. Valencia árabe, 367.
Pirala. España y la Regencia, 373.
Polli. La familia de Sta Teresa en America, 383.
Pomar. Ensayo hist. sobre el desarrollo de la instrucción públ. en Mallorca, 377.
Prieto. Ruiz Zorrilla, 381.
Putido. Españoles sin patria, 393.
Quintero. Uclés, 378.
Redondo. Iglesias primitivas de Asturias, 389.
Remiro. Hist. de Murcia musulm., 367.
Ribera. Lo científico en la hist., 393.
Rodríguez de Galvez. S. Pedro Pascual, 383.
Rodríguez Marin. El 1º certamen poético en honor de la purissima Concepción, 382.
Rodríguez Villa. Ambrosio Spinola, 367.
 — Correspond. de la infanta Isabel de Austria con el duque de Lerma, 362.
Rojas. Voir *Centeno*.
Rotger. Hist. de Pollensa, 377.
Ruiz de Lihory. Alcalá de Chisvert, 378.
Saavedra. Pelayo, 367.
Salas (de). Acciones navales modernas, 372.
Salcedo. Un bastardo del gran duque de Alba, 369.
Satillas. La fascinación en España, 393.
 — Golfines y golfos, 393.
Sampol. Anuario bibliogr., 365.
Sanpere. Fin de la nación catalana, 370.
 — Los cuatrocentistas catalanes, 390.
Santamaria. Derecho consuet. y economía popul. de las prov. de Tarragona y Barcelona, 384.
Santiago (de) et Nogueira. Bayona de Galicia, 376.
Sanz. Organiz. social de Sevilla, 387.
Saralegui. Apuntes biogr. de M. Fernández Varela, 380.
 — Un negocio escandaloso en tiempo de Fernando VII, 372.
Sela. Política internac. de los Reyes católicos, 370.
Selgas. La primitiva basilica de Santianes de Pravia, 389.
 — S. Felix de Játiva, 389.
Serra. La Virgen de las Sogues, 382.
Serrano (L.). Colecc. diplomát. de S. Salvador del Moral, 361.
Servatje. Manresa al Bruch, 375.
Silvela (F.). Matrimonios de España y Francia en 1615, 368.
Socci et G. Caballero. Memorias hist. de Arcos de la Frontera, 374.
Soldevilla. El año político, 373.
Soler. Contribuc. a la hist. de Catalunya, 376.
Suárez Inclán. El teniente-general P. de Lucuze, 380.
Tenorio. El concejo de Sevilla, 374.
Thebussem. Cuarta ración de artículos, 393.
Thous (de). Badajoz, 377.
Toledo (O. de). Catál. de la librería del cabildo toledano, 365.
Tormo. Desarrollo de la pintura españ. del s. XVIII; Goya, 390.
Torres Campos. Caracter de la conquista y colonización de las islas Canarias, 378.
Uhagon. Voir *Vignau*.
Ureña. La legislación gótico-hispana, 386.
 — Observ. acerca del desenvolvim. de los estud. de hist. del derecho español, 386.
Uriarte. Bibliogr. de jesuitas españoles que escribieron sobre la Inmac. Concepción, 364.
 — Catál. de las obras anónimas, seudónimas de autores de la Cia de Jesús, 364.
Valencia de Don Juan. Armas y tapices de la Corona de España, 390.
Valencina (de). Reseña hist. de la prov. capuchina de Andalucía, 374.
Valls. Pallantia, 378.
Valverde. Hist. de Baena, 374.
Varela. Bosquejo hist. de Ectija, 374.
Vela. Relación de los caball. maestr. de Ronda, Sevilla, Valencia y Zaragoza, 391.
Vergara. Ensayo de una colecc. bibliogr.-biográf. de notic. refer. à la prov. de Segovia, 364.
Vicario. Costumbres administ. de la autonomía vascongada, 384.
 — Derecho consuet. de Vizcaya, 384.
Vignau. Catál. del archivo hist. nacional; la inquisición de Toledo, 382.
 — et *Uhagon*. Indice de pruebas de

- los caballeros de Calatrava Alcántara y Montesa, 391.
Vilches. Libro de oro de los apellidos españoles, 391.
Villaamil. Iglesias gallegas, 389.
Villaurrutia (de). Relac. entre España y Austria durante el reinado de D^a Margarita, 369.
Vindel. Catál. de obras españolas de los siglos XII-XIII, 364.
Vives. La casa de estudio en Valencia, 392.
 — La moneda castell., 391.
Wangüemert. El almirante Diaz Pimentá, 380.
Ximenez. Descripc. de la antigua Zaragoza, 376.
Zancada. El obrero en España, 387.

ÉTATS-UNIS.

- Alvord (C.-W.)*. Collection of the Illinois State historical library; Cahokia records, 220.
Franz (A.). Die Colonisation des Mississippi bis zum Ausgange der französischen Herrschaft, 219.
Gofflot (L.-V.). Le théâtre au collège; le cercle français de l'Université Harvard, 218.
Halle (E. von). Baumwollproduktion u. Pflanzungswirtschaft in den Nordamerikanischen Südstaaten, 220.

FRANCE.

- Aulard*. Taine, historien de la Révol. franç., 141.
Balleydier (L.). Voir *Moniez*.
Barchhausen (H.). Montesquieu, 212.
Baunard. L'épiscopat français depuis le Concordat, 133.
Bazin (R.). Le duc de Nemours, 126.
Bérard (V.). La France et Guillaume II, 131.
Bergsträsser (L.). Chr.-F. Pfeffels politische Tätigkeit in französischen Dienst, 156, 216.
Bernard (A.). Voir *Wahl*.
Bertal (H.). Voir *Chandon de Briailles*.
Binder v. Krigelstein et v. Hoen. Der Krieg Napoleons gegen Oesterreich (1809), 160.
Boigne (C^{te} de). Mémoires; éd. Ch. Nicoullaud, 123.
Bonnat (E.). Les royalistes contre l'armée, 125.
Bournon (F.). Les arènes de Lutèce, 452.
Bruchet (M.). Le château de Ripaille, 139.
Busquet (R.). Étude sur Pierre Aréoud, 210.
 — Voir *Moniez*.
Chandon de Briailles et H. Bertal.

- Archives d'Épernay; invent. des arch. révol., 354.
Courteault (P.). Blaise de Monluc historien, 340.
 — Geoffroy de Malvyn, 342.
Dargan (E. P.). The aesthetic doctrine of Montesquieu, 213.
Delaville le Roulx (J.). Cartulaire des Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem, 210.
Démey (A.). Essai histor. sur les expositions universelles de Paris, 134.
Dents (L.-J.). Archives du Cognac, 350.
Dreux (A.). Dernières années de l'ambassade en Allemagne de M. de Gontaut-Biron, 130.
Ebstein (W.). Ueber den Scheintod Ludwig IX, 453.
 Episcopat (l') français depuis le Concordat jusqu'à la séparation, 133.
Favre (E.). François Coillard, 143.
Félice (R. de). La Basse-Normandie, 456.
 — Les noms de nos rivières, 450.
Féret (P.). La Faculté de théologie de Paris; t. V, 347.
Fournier (A.). Napoléon I, 158.
Fournier (P.). Voir *Moniez*.
Frémont. Les payeurs d'armées, 339.
Funck-Brentano (F.). Mandrin, 358.
Gonnard (Ph.). Voir *Montholon*.
Gosse (R.). La France et la Prusse avant la guerre, 127.
Gutraud (L.). Le procès de Guill. Pellicier, 342.
Hélot (A.). Voir *Lacombe*.
Hoen (von). Voir *Binder v. Krigelstein*.
Ibañez Marin. La guerra moderna; campaña de Prusia en 1806, 373.
Keim (A.). Helvétius, 348.
 — Notes de la main d'Helvétius, 348.
La Bouillerie (de). Un ami de Henri IV; Guill. Fouquet, 453.
Lacombe (Ch. de). Journal politique; éd. A. Hélot, 129.
La Martinière (J. de). Saint Cybard, 170.
Landouzy (L.). Le toucher des écouelles, 210.
Lanessan (J.-L. de). Les missions et leur protectorat, 132.
Lasteyrie (R. de) et A. Vidier. Bibliographie annuelle des travaux des sociétés savantes de France (1903-1904), 208.
Laurent (J.). Cartulaires de Molesme, 210.
Lavissee (E.). Histoire de France; Louis XIV, 343.
Le Glay (A.). Th. de Neuhoof, roi de Corse, 347.
Lehr (H.). Les protestants d'autrefois sur mer et outre-mer, 339.

- Lemaire (A.)**. Les lois fondamentales de la monarchie franç., 338.
- Lempereur (L.)**. Etat du diocèse de Rodez en 1771, 353.
- Le Pileur. M^{re}** de Miramion, 211.
- Lyon (E.)**. La corporation des maîtres boulangers de Limoges, 211.
- Marcère (M. de)**. L'assemblée nationale de 1871, 129.
- Maricourt (de)**. M^{re} de Souza et sa famille, 124.
- Masson (M.)**. Fénelon et M^{re} Guyon, 212.
- Masson (P.)**. Les compagnies du corail, 354.
- Marseille et la colonisation franç., 354.
- Mériot (B.)**. L'Eglise luthérienne au XVII^e s. dans le pays de Montbéliard, 352.
- Les conférences ecclés. au XVIII^e s. dans la princip. de Montbéliard, 353.
- Meyniel (J.)**. Le président J. Savaron, 343.
- Meyniel (L.)**. Un facteur de la Rév. franç., 349.
- Miramion-Fargues (de)**. L'héritage des Beauvau-Tigny (1750-1830), 350.
- Moniez (R.)**, **P. Fournier**, **L. Balleydier**, **R. Busquet**. Univ. de Grenoble; livre du centenaire de la Fac. de droit, 351.
- Monod (B.)**. Essai sur les rapports de Pascal II avec Philippe I^{er}, 172.
- Montholon (C^{te} et C^{me} de)**. Lettres; éd. Ph. Gonnard, 125.
- Mony (A.)**. Notes d'ambulances (1870-71), 128.
- Morin (O.)**. Les avoueries ecclés. en Lorraine, 452.
- Mun (G. de)**. Richelieu et la maison de Savoie, 343.
- Nicoullaud (Ch.)**. Voir *Boigne*.
- Normand (Ch.)**. La bourgeoisie franç. au XVII^e s., 346.
- Pannier (J.)**. Turenne d'après sa correspondance, 451.
- Pas (J. de)**. Entrées et réceptions de souverains et gouverneurs à Saint-Omer, 353.
- Pascal (G. de)**. Lettres sur l'hist. de France, 337.
- Pfister (Chr.)**. Hist. de Nancy, 355.
- Picard (E.)**. 1870. La perte de l'Alsace, 128.
- Pilastré (E.)**. Vie et caract. de M^{re} de Maintenon, 451.
- Prost (J.)**. La philosophie à l'Académie protestante de Saumur, 211.
- Quignon (G.-H.)**. Robert de Clari, 453.
- Rambaud (P.)**. La pharmacie en Poitou, 351.
- Ratouis de Limay**. Un amateur orléanais au XVIII^e s., 348.
- Regensberg**. 1870-1871, 216.
- Reiset (de)**. Louise d'Esparbès, 122.
- Sahler (L.)**. Montbéliard à table, 352.
- Simon (P.)**. L'élaboration de la charte de 1814, 124.
- Sobieski (W.)**. Henryk IV wobec Polski i Szwecyi, 177.
- Strowski (F.)**. Hist. du sentiment religieux en France au XVII^e s.; Pascal et son temps, 211.
- Symon de Villeneuve (A.)**. Mes années militaires, 126.
- Thibault (M.)**. La jeunesse de Louis XI, 174.
- Tiersot (J.)**. Les fêtes et les chants de la Révol. franç., 455.
- Urbain (Ch.)**. Bossuet et M^{re} de Maudslon, 212.
- Vallaux (C.)**. La Basse-Bretagne, 456.
- Vidal de la Blache**. La France, 143.
- Vidier (A.)**. Voir *Lasteyrie*.
- Ville de Paris; Bulletin de la bibl. et des trav. histor., 453.
- Vitrac (M.)**. Philippe-Égalité et M. Chiappini, 213.
- Wahl**. L'Algérie; éd. A. Bernard, 456.
- Weill (G.)**. Hist. du mouvement social en France (1852-1902), 131.
- Welvert (E.)**. Lendemain révolutionnaires; les régicides, 140.

GRANDE-BRETAGNE.

- Bardoux (J.)**. Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine; les crises politiques, 135.
- Delisle (L.)**. Les formules « rex Anglor. » et « Dei gratia rex Anglor. », 459.
- Emmerig (O.)**. The « bataille of Agincourt », 223.
- Grant (W. L.)**. Voir *Lescarbot*.
- Kröger (E.)**. Die Sage von Macbeth, 460.
- Lescarbot (M.)**. The history of New France; éd. W. L. Grant, 219.
- Paul-Dubois (L.)**. L'Irlande contemporaine et la question Irlandaise, 136.
- Robinson (J.-A.)**. An unrecognized Westminster chronicler, 222.
- Round**. The great roll of the Pipe of king Henry II, 222.
- Salomon (F.)**. William Pitt der Jüngere, 157.
- Union (The) of 1707, 461.
- Waller**. Voir *Ward*.
- Ward et Waller**. Cambridge history of engl. literatur, 221.

ITALIE.

- Abba**. Cose garibaldine, 408.
- Albanese (E.)**. La ferita di Garibaldi ad Aspromonte, 408.
- Ancona (A. d')**. Voir *Apostoli*.

- Apostoli (F.)*. Lettere sirmiensi; éd. *A. d'Ancona*, 396.
- Artom (E.)*. L'opera polit. del senatore I. Artom, 409.
- Barbiera (R.)*. La principessa Belgiojoso, 401.
- Bourgeois (E.) et E. Clermont*. Rome et Napoléon III, 404, 406.
- Bruzzesi (G.)*. O Roma o morte, 408.
- Bulle (C.)*. Storia del 2° impero e del regno d'Italia, 406.
- Casoni*. 50 anni di giornalismo, 409.
- Chalandon (F.)*. Hist. de la domination normande en Italie et en Sicile, 410.
- Chiattonne*. Contributo alla storia delle 5 giornate, 405.
— Voir *Pellico*.
- Ciampoli (D.)*. Scritti politici, 408.
- Clermont (E.)*. Voir *Bourgeois*.
- Degli Alberti (M.)*. Alcuni episodi del risorg., 403.
- Pinocchiaro (V.)*. Cronache etc. relat. alla rivolta di Catania del 1837, 403.
— La rivol. siciliana del 1848-49, 404.
- Foscolo (U.)*. Dernières lettres de J. Ortis; introd. p. *J. Luchaire*, 400.
- Gallavresi (G.)*. Ricerche intorno alla rivol. milan. del 1814, 399.
- Garavani (G.)*. Urbino nel periodo franc., 396.
- Garibaldi (G.)*. Memorie; éd. *E. Nathan*, 408.
- Gigliotos (E.)*. Albori di libertà, 403.
- Giovanini Magones*. Italiane benemerite del risorg., 401.
- Grandi (E.)*. Faenza a' tempi della Rivol. franc., 396.
- Lazzaro (A.)*. La sommossa e il sacco di Lugo, 396.
- Luchaire (J.)*. Essai sur l'évol. intellect. de l'Italie (1815-30), 402.
— Voir *Foscolo*.
- Luzio*. Il processo S. Pellico, 400.
- Madelin (L.)*. La Rome de Napoléon, 398.
- Maino (L.)*. Voir *Pisacane*.
- Manno (A.)*. Aneddoti sulla censura, 402.
- Melegari (D.)*. La « Giovine Italia » e la « Giovine Europa », 407.
- Memoria (A.)*. Fatti d'arme fra le milizie di Fiemme-Sover e la truppa franc., 396.
- Menghini*. La spediz. Garibaldi di Sicilia e Napoli, 403.
- Migliazzo (D.)*. Il saccheggio di Odiago, 396.
- Nathan (E.)*. Voir *Garibaldi*.
- Pastro (L.)*. Ricordi di prigione (1851-53), 405.
- Pellico (Silvio)*. Le mie prigioni; éd. *Chiattonne*; introd. p. *C. Rinaudo*, 400.
- Pellini (S.)*. Il generale Pino, 399.
- Pesci (U.)*. I primi anni di Roma capitale, 406.
- Pirisi (A.)*. La guerra franco-sarda, 396.
- Pisacane (C.)*. Guerra combattuta in Italia, 1848-49; éd. *L. Maino*, 403.
- Pomello (A.)*. L. Leorotti, 405.
- Radice (B.)*. Bronte nel 1820, 403.
- Ratti (L.)*. L'Italia prima del 1796 e il Risorg., 395.
- Ré (L.)*. Una martire del Risorg., 401.
- Remsen-Whitehouse*. Christine Trivulzio-Belgiojoso, 224, 401.
- Rinaudo (C.)*. Voir *Pellico*.
- Rovini (A.)*. Voir *Zerboni di Sposetti*.
- Rossa (G.)*. G. Mazzini, 407.
- Trevelyan (G.-M.)*. The Garibaldi's defence of the Rom. republic, 404.
- Viarani (P.)*. Memorie, 409.
- Vigo (P.)*. Progressi dei Franc. e timori della Toscana nel 1799, 396.
- Zerboni di Sposetti*. La relaz. sulla repressione dei moti del 21; éd. *A. Rovini*, 402.

RUSSIE.

- Lehtonen (J.)*. Die polnische Provinzen Russlands unter Katharina II (1772-82), 179.
- Michelet (E.-I.)*. Essai sur l'hist. de Nicolas II, 137.
- Morane (P.)*. Paul I^{er} de Russie avant l'avènement, 349.
- Pierling*. La Russie et le S.-Siège, 349.
- Sembratovitch (R.)*. Le tsarisme et l'ukraine, 137.

SUISSE.

- Bonhomini (G.-F.)*. Nuntiatuerberichte; éd. *F. Steffens* et *H. Reinhardt*, 148.
- Reinhardt (H.)*. Voir *Bonhomini*.
- Steffens (F.)*. Voir *Bonhomini*.

ORIENT.

- Arminjon (P.)*. L'enseignement, la doctrine et la vie dans les Universités musulmanes d'Egypte, 138.
- Biovès (A.)*. Gordon pacha, 134.
- Draganof*. La Macédoine et les réformes, 137.
- Launay (A.)*. Voir *A. Ly*.
- Ly (A.)*. Journal; éd. *A. Launay*, 213.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.

Pages

Louis BATIFFOL. Le coup d'État du 24 avril 1617; <i>fin</i>	27, 264
Joseph BÉDIER. La légende de Raoul de Cambrai; <i>fin</i>	1
A. LUCHAIRE. Innocent III et le 4 ^e concile de Latran; 1 ^{er} art.	225

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

Aug. BLONDEL. Lettres inédites de Mallet du Pan à Étienne Dumont (1787-1789).	95
R. DARESTE. Hotman, d'après de nouvelles lettres des années 1561-1563	297
Eugène DÉPREZ. Les origines républicaines de Bonaparte	316
Louis HALPHEN. La lettre d'Eude II de Blois au roi Robert	287
Charles SCHMIDT. La crise industrielle de 1788 en France	78

BULLETIN HISTORIQUE.

Allemagne. Histoire moderne et contemporaine (1906), par M. PHILIPPSON	144
Espagne. Années 1901-1906, par Rafael ALTAMIRA	360
France. Époque moderne, par Henri HAUSER	337
— Époque contemporaine, par André LICHTENBERGER.	122
— Publications diverses, par Gabriel MONOD	139, 355
Italie. Époque contemporaine, par Georges BOURGIN	394

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

E. BABELON. Traité des monnaies grecques et romaines, II, 1. (P. Monceaux.)	169
F. CHALANDON. Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile. (L. Halphen.)	410
J. GENDRY. Pie VI; sa vie, son pontificat (A. Mathiez.)	423
J. DE LA MARTINIÈRE. Saint Cybard. (L. Halphen.)	170
M.-J. LEHTONEN. Die Polnische Provinzen Russlands unter Katharina II. (L. Leger.)	179
E. VON MEIER. Französische Einflüsse auf die Staats- und Rechtsentwicklung Preussens im 19 Jahr. (G. Blondel.)	181
B. MONOD. Essai sur les rapports de Pascal II avec Philippe I ^{er} . (Chr. Pfister.)	172

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE MARS-AVRIL 1908.]

	Pages
L. PASTOR. Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters, t. IV. (P. Bourdon.)	418
H. PIRENNE. Histoire de Belgique, t. III. (P. Fredericq.)	412
W. SOBIESKI. Henryk IV wobec Polski i Szwecyi. (A. Schürr.)	177
M. THIBAUT. La jeunesse de Louis XI. (E. Denis.)	174

LISTE ALPHABÉTIQUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

ALLEMAGNE.

1. Annalen des hist. Vereins f. den Niederrhein	192
2. Annalen des Vereins f. nassauische Altertumskunde	192
3. Archiv f. Frankfurts Geschichte u. Kunst.	192
4. Baltische Studien	193
5. Beiträge zur Geschichte des Niederrheins.	193
6. Byzantinische Zeitschrift	193
7. Deutsche Rundschau	194
8. Göttingische gelehrte Anzeigen	194
9. Hansische Geschichtsblätter	436
10. Historische Vierteljahrschrift	436
11. Historische Zeitschrift	436
12. Jahrbuch der Gesellsch. f. lothringische Gesch.	194
13. Jahrbuch des k. deutschen archæol. Instituts	437
14. Klio. Beiträge zur alten Geschichte	437
15. Neue Jahrbücher f. das klassische Altertum, Gesch. und deutsche Literatur	195
16. Neues Archiv d. Gesellsch. f. ält. deutsche Geschichtsk.	195
17. Neues Archiv f. sächs. Gesch. u. Altertumskunde	196, 438
18. Preussische Akademie der Wissensch. Sitzungsber.	438
19. Preussische Jahrbücher	196, 438
20. Rheinisches Museum für Philologie	197
21. Westdeutsche Zeitschr. f. Gesch. und Kunst.	197
22. Zeitschrift des Vereins f. Gesch. Schlesiens	199
23. Zeitschrift des westpreuss. Geschichtsvereins.	199
24. Zeitschrift für kathol. Theologie	439
25. Zeitschrift für Kirchengeschichte	439

AUTRICHE-HONGRIE.

1. Akademie der Wissensch. in Wien. Sitzungsberichte.	439
2. Budapesti Szemle	441
3. Jahrbuch f. Landeskunde von Niederösterreich	439
4. Mitteil. des Instituts f. österr. Geschichtsforschung.	440
5. Századok	440

BELGIQUE.

1. Analecta Bollandiana.	442
----------------------------------	-----

TABLE DES MATIÈRES.

475

	Pages
2. Annales de la Fédération archéol. et hist. de Belgique.	442
3. Archives belges.	443
4. Bulletin de la Commission d'hist. de Belgique.	443
5. Revue bénédictine.	444
6. Revue de l'instruction publ. en Belgique.	444
7. Revue des bibliothèques et archives de Belgique.	444
8. Revue d'histoire ecclésiastique.	445
9. Revue tournaisienne.	446

ÉTATS-UNIS.

1. American historical Review	199
2. The Nation	200

FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres. C.-rendus.	426
2. Annales de Bretagne.	189
3. Annales de l'est et du nord.	190
4. Annales du midi.	190
5. Bulletin critique.	186
6. Bulletin de correspondance hellénique.	427
7. Bulletin de la Soc. archéol. de Tarn-et-Garonne.	190
8. Bulletin de la Soc. de l'hist. de Paris.	191
9. Correspondant (le).	431
10. Études. Revue fondée par des Pères de la C ^{ie} de Jésus.	188, 432
11. Journal des savants.	429
12. Mélanges d'archéologie et d'histoire.	426
13. Mémoires de la Soc. de l'hist. de Paris.	191
14. Nouvelle revue hist. de droit franç. et étranger.	429
15. Polybiblion.	187
16. Révolution française (la).	185, 428
17. Revue bleue.	432
18. Revue critique d'hist. et de littérature.	187, 429
19. Revue de Gascogne.	435
20. Revue de l'Anjou.	435
21. Revue de Paris.	188
22. Revue de Saintonge et Aunis.	191
23. Revue des bibliothèques.	186
24. Revue des Deux-Mondes.	434
25. Revue des études historiques.	184
26. Revue des questions historiques.	184, 425
27. Revue d'histoire de Lyon.	191
28. Revue d'histoire diplomatique.	185
29. Revue d'histoire moderne et contemporaine.	185, 427
30. Revue d'histoire rédigée à l'État-major de l'armée.	428
31. Revue histor. et archéol. du Maine.	435
32. Revue savoisienne.	435
33. Société de l'hist. du protestantisme français. Bulletin.	186

	Pages
34. Société des Antiquaires de l'ouest. Bulletin	192
35. Société d'histoire moderne	427

GRANDE-BRETAGNE.

1. Athenaeum (the)	204, 446
2. English historical Review	201, 447
3. Nineteenth century (the).	203
4. Scottish historical Review	202, 446
5. Transactions of the r. histor. Society	203

GRÈCE.

1. Νέος Έλληνομνημων	205
--------------------------------	-----

ITALIE.

1. Archivio storico lombardo	206
2. Archivio storico per le province napoletane	206
3. Rivista storica italiana	206

RUSSIE.

1. Bulletin de l'Institut archéol. russe à Constantinople	207
2. Vizantijski Vremennik	207

CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE.

<i>Allemagne</i> , par Ch. BÉMONT, L. HALPHEN, H. HAUSER, P. MATTER.	214, 457
<i>Belgique</i> , par L. HALPHEN et A. LICHTENBERGER.	217
<i>États-Unis</i> , par Ch. BÉMONT, G. BLONDEL, P. CULTRU, H. HAUSER.	218
<i>France</i> , par L. HALPHEN, H. HAUSER, G. MONOD	208, 449
<i>Grande-Bretagne</i> , par Ch. BÉMONT, L. HALPHEN, Ch. LÉCRIVAIN.	221, 459
<i>Italie</i> , par L. HALPHEN et G. MONOD.	224, 461
<i>Pays-Bas</i> , par Th. BUSSEMAKER	462
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	464

ERRATUM.

P. 218-219. Reporter à la rubrique « Grande-Bretagne » les notices sur les livres de MM. Oliver et W.-L. Grant.

L'un des propriétaires-gérants, G. MONOD.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

